



LETTRES

ÉDIFIANTES

ET CURIEUSES.

TOME QUATRIÈME.

LETTRES

ÉDIFIANTES

ET CURIEUSES,

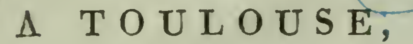
ÉCRITES

DES MISSIONS ÉTRANGÈRES.

NOUVELLE ÉDITION.

MÉMOIRES DU LEVANT.

TOME QUATRIÈME.



A TOULOUSE,

Chez { NOEL-ETIENNE SENS, Imprimeur-Lib., rue Peyras, près les Changes.
AUGUSTE GAUDE, Libraire, rue S.-Rome, N.° 44, au fond de la Cour.

1810

LETTRES
ÉDIFIANTES ET CURIEUSES,
ÉCRITES
PAR DES MISSIONNAIRES
DE
LA COMPAGNIE DE JÉSUS.

MÉMOIRES DU LEVANT.

JOURNAL
Du voyage du P. Monier d'Erzeron à Trébizonde.

Nous partîmes le 17 Octobre 1711 de la ville d'Erzeron, pour aller coucher à *Cars*.

Comme notre persécution avait commencé dans ce village, je m'abstins d'y aller visiter nos Catholiques, pour ne les pas exposer à de nouvelles peines; mais un des plus fervens d'entr'eux, qui avait souffert la bastonnade pour la défense de la Foi, me vint trouver de nuit, et m'assura que tous nos disciples persévéraient constamment dans leur foi.

Je dis la sainte Messe en action de grâces, et je demandai à Dieu leur persévérance. Le lendemain 18, nous arrivâmes à un autre village appelé *Chacuf*, qui n'avait jamais vu aucun Missionnaire. Il ne recevait des instructions que d'un Prêtre que j'y trouvai, et qui me dit dans un entretien, que le Saint-Esprit s'était incarné ; que Jésus-Christ n'avait eu que l'apparence de l'humanité ; qu'il n'avait tiré des enfers que sept cents ames, et que ces ames étaient répandues dans l'air, où elles attendaient leur dernier Jugement. Je fis de mon mieux pour lui ôter de l'esprit toutes ces rêveries.

Il m'avoua franchement qu'il n'était pas savant ; mais il n'en était pas moins opiniâtre à persister dans ces opinions extravagantes. Il fallut me contenter de demander à Dieu pour lui la docilité des enfans de lumière.

Le 19 nous passâmes par *Chimaghil*, pour aller à *Avirag*, autre Village habité, partie par des Arméniens, et partie par des Turcs. Je fus loger chez un Arménien, qui assembla toute sa famille pour recevoir mon instruction ; quelques-uns d'eux profitèrent de l'occasion qu'ils avaient de faire leur Confession générale.

Le 20 sans nous arrêter à Baybourt, village, nous allâmes coucher à *Varzouhan*. A juger de ce lieu par les masures de deux grandes Eglises ornées de Mosaïques, et par les autres restes d'un grand Mausolée, il est à croire qu'il était autrefois plutôt une Ville qu'un Village ; le Prêtre, seul Curé de ce

lieu, disait avoir été disciple du Vertabiet *Aviedik*, le plus grand persécuteur que les Catholiques aient jamais eu dans le Levant : son disciple était tout fier d'avoir eu un tel Maître. Il voulut disputer avec moi en présence d'un Diacre, et de plusieurs autres Chrétiens qui s'étaient assemblés dans la maison où j'étais. Les témoins de notre dispute convinrent qu'il n'avait pu répondre à mes objections, et me promirent de faire à mon retour abjuration du schisme où leur Curé les entretenait.

De *Varzouhan* nous passâmes à *Palakou*, Village qui n'en est qu'à trois heures de chemin : nous y séjournâmes. Le 21 le Prêtre du lieu m'invita à loger chez lui ; il ne demandait qu'à être mieux instruit qu'il ne l'était. Je lui laissai deux livres Arméniens pour lui donner les instructions que mon peu de loisir ne me permettait pas de lui faire. L'un était une exposition de notre Foi, l'autre du devoir des Pasteurs des ames.

Lorsque je pris congé de lui, il parut si content de moi, qu'il me dit par amitié et par estime, que je devrais être un de leurs Vertabiets. J'espère qu'il profitera de la lecture de mes deux livres.

Le 22 nous fûmes à *Teké*, Village qui n'est habité que par des Turcs. Les ruines d'un Château sur un rocher, sont tout ce que nous y vîmes de plus beau.

De Teké nous allâmes à Gumichkané, où nous étions rendus le 23. Nous logeâmes hors de la Ville, dans la maison d'un Aga, ami

de Mustapha. Nous marchâmes le 24 par de rudes montagnes, et presque toujours sur le bord de quelque précipice. Nous campâmes près du Village de *Jotauvry*, habité par des Grecs qui n'ont que de mauvaises maisons éparses çà et là, sur le penchant de deux montagnes.

Le lendemain 25, nous arrivâmes à *Trébizonde*, qui est dans la Cappadoce supérieure. Cette Ville est située sur la mer Noire, et est célèbre pour avoir été la demeure des Comnènes. Alexis l'avait établie en 1204, et Mahomet II la détruisit en 1460; ainsi elle n'est plus ce qu'elle a été.

J'y trouvai environ cent cinquante Arméniens, sous la direction de quatre Prêtres. Pendant onze jours que j'y séjournai, je visitai les Catholiques. Je leur fis plusieurs instructions; je les préparai à s'approcher des Sacremens; j'y établis la Confrérie du Rosaire, et j'eus la consolation de voir la ferveur se renouveler dans le clergé Catholique, d'où dépend celle du peuple.

Avant que de quitter Trébizonde, je desirai savoir les circonstances de la précieuse mort du saint Arménien que j'avais connu à Constantinople, et dont j'avais eu la confiance. Il s'appelait *Gogga Bagdassar*. Son mérite personnel fesait qu'il était de tous les Arméniens le plus honoré, estimé et respecté. Sa foi était si vive, et son desir de la porter à toutes les Nations était si ardent et si pur, qu'ayant appris que l'Evêque du lieu de sa naissance professait une Religion

contraire à la Foi catholique, et la prêchait à son peuple, il sollicita sa déposition à la Porte; et non-seulement il l'obtint par le crédit que lui donnait la considération qu'on avait pour lui, mais il eut encore un Commandement pour en nommer un autre à sa place.

Voulant donc mettre son Commandement à exécution, il vint à Trébizonde, où j'apprends qu'ayant trouvé en cette Ville un Evêque bon Catholique, il lui avait donné sa nomination, et lui avait mis entre les mains le Commandement du Grand-Seigneur. Cet Evêque était de ces naturels vifs et ardens, qui, avec de bonnes intentions, n'observent pas toutes les règles de la prudence et de la discrétion; car se voyant le bâton pastoral en main, il voulut, sans aucuns ménagemens, faire passer ses sentimens dans l'esprit et le cœur de ceux qui ne les avaient pas. En vain son bienfaiteur fesait-il son possible pour l'arrêter, il n'en put venir à bout. Enfin, l'Evêque porta si loin son zèle indiscret et outré, que les Schismatiques ne s'en tenant plus aux murmures, allèrent déclarer au *Bacha* que l'Evêque et *Bagdassar* voulaient les forcer à se faire Francs, c'est-à-dire, à professer la Religion du Pape; et pour rendre leur accusation plus grave, ils ne manquèrent pas d'ajouter que l'Evêque et Bagdassar étaient tous deux ennemis de Sa Hautesse. Le Bacha les fit mettre aux fers; et, sans autre forme de procès, il les condamna à être pendus.

Le Bacha, m'a-t-on dit ici, fit solliciter en particulier Bagdassar à se faire Mahométan, pour se tirer du supplice; mais ce généreux serviteur de Dieu répondit qu'il s'estimait très-heureux de pouvoir donner sa vie pour Jésus-Christ, et que pour toutes choses du monde, il ne voudrait pas perdre l'occasion de répandre son sang, pour mériter une place dans le Royaume de Dieu. Il mourut, en effet, martyr de Jésus-Christ.

Je me fis conduire sur son tombeau, qui est dans le Cimetière, près de l'Eglise. Nos Catholiques y vont souvent prier. J'avoue que je m'y sentis plus inspiré que jamais, de demander à Dieu, par l'intercession de ce digne Confesseur de Jésus-Christ, la conversion de toute sa Nation.

Après avoir séjourné onze jours à Trébizonde, et Mustapha Aga y ayant terminé ses affaires, il nous fit partir plutôt que je ne l'aurais voulu : car, vu les dispositions présentes de cette Ville, j'avais lieu d'espérer d'y prêcher avec fruit le Royaume de Dieu.

Etant donc partis de Trébizonde le 7 Novembre, nous employâmes la matinée depuis six heures jusqu'à midi, à grimper une haute montagne, mais par un chemin qui, tout rude qu'il était à monter, nous était cependant très-agréable; car nous marchions à l'ombre de grands arbres de différentes espèces : sapins odoriférans, chênes-verts, peupliers, ormeaux entrecoupés de lauriers-roses en buisson; à chaque pas nous décou-

vrions de nouveaux Villages situés sur la côte, et séparés les uns des autres par des bois et par quelques petits cantons de terre cultivée : ils s'étendaient jusqu'au bas du vallon terminé par une vaste prairie arrosée de divers ruisseaux que l'art y avait conduits, aidé de la nature.

Sur le soir, nous arrivâmes au Village de *Salauroy*. Plusieurs Grecs qui savaient mon arrivée, me vinrent trouver dans la maison où je devais passer la nuit; ils me prièrent avec instance de leur faire une instruction, dont ils étaient privés depuis long-temps. Il me fallut passer une partie de la nuit avec eux pour les satisfaire.

Nous marchâmes la journée suivante pour gagner *Gumichkané*; comme nous y devions faire quelque séjour, on nous logea dans le Palais du Bacha. La Ville est bâtie à mi-côte d'une haute et stérile montagne. Les maisons rangées en Amphithéâtre, et à différens étages, regardent toutes le Nord. Lorsqu'à la fin du jour elles sont éclairées par les lampes ou chandelles qu'on y allume, elles font une illumination toute des plus agréables. Le bas de la Ville est baigné par les eaux d'un torrent qu'on voit se précipiter du haut en bas de la montagne avec un bruit affreux.

Les Grecs ont dans Gumichkané six cens maisons, et sept Eglises. Les Turcs y ont quatre cens maisons, et deux Mosquées. Nul peuple ne se serait jamais avisé de venir habiter en un lieu aussi sauvage, et aussi mal situé

que celui dont nous parlons, sans l'espérance de pouvoir s'enrichir des mines de différens métaux que cette haute montagne et les voisines cachent dans leur sein ; et c'est aussi le seul mais puissant attrait qui y a attiré les Grecs et les Turcs, qui fouillent continuellement dans ces terres avec un travail très-pénible, dont d'autres profitent.

Je dirai ici ce que j'ai vu de ces mines, et la manière dont on tire les métaux. La *Minière* est une pierre noirâtre et friable, laquelle réduite en poussière, et mêlée de litarge, se met au fourneau ; tout ce que cette pierre contient de particules d'or, d'argent et de plomb, tombe au fond du fourneau, et se confond en une seule masse. Pour faire la séparation des métaux, on remet cette masse dans le fourneau au feu du réverbère : alors le plomb est le premier qui se détache, l'or et l'argent jetés ensuite dans l'eau froide, se séparent l'un de l'autre. On compte que chaque fourneau rend par semaine deux cens drachmes d'argent, et trente d'or. Outre ces riches métaux, les mines fournissent une quantité immense de cuivre et de plomb. Les Grecs sont les Entrepreneurs de ce travail. Ils en font les avances qui sont grandes ; car il faut qu'ils entretiennent tout au moins cinquante fourneaux pendant trois mois de l'année. Le Grand-Seigneur a un Officier sur les lieux pour lever ses droits : cet Officier en rend cent cinquante bourses au Grand-Seigneur ; mais il en retient presque autant pour lui. Des Marchands Arméniens transportent

en Perse une grande partie de ces métaux.

L'or et l'argent qui est continuellement sous les yeux des habitans de Gumichkané, entretient dans leur cœur une si vive cupidité, que leur bouche qui parle de l'abondance du cœur, est toujours ouverte pour en discourir, ce qui leur ôte absolument toute pensée de Religion et de salut. Je fis mon possible, mais inutilement, pour leur faire connaître les véritables richesses qu'ils devaient rechercher, et qu'ils laissaient malheureusement perdre. J'appris qu'ils avaient un Evêque : je crus lui devoir rendre une visite de pure civilité. Je le trouvai si touché de la mort d'un neveu qu'il avait enterré la veille, qu'il ne fut pas possible de lui parler de son peuple. Je liai conversation avec un autre Evêque Arménien, un Caloyer, et deux Prêtres ; mais après quelques discours, je compris que pour m'en faire écouter, il leur eût fallu parler du profit des mines. L'Evêque Arménien était mieux disposé ; il me témoigna même qu'il pensait à quitter son Diocèse pour se retirer dans une Ville, ou dans un Monastère, où il pût librement faire profession de la Religion catholique ; mais je lui représentai qu'il ferait mieux de garder son Siége, et de tâcher de faire entrer son peuple dans son sentiment.

Le peu de fruit de mes paroles dans le voisinage de ces mines, me fesait desirer d'en sortir, pour aller travailler ailleurs plus utilement, et nous rapprocher de ma Mission d'Erzeron. Nous en partîmes le 10 Décem-

bre ; nous allâmes coucher à un village Turc nommé *Sroba*, et le lendemain 11 nous arrivâmes à *Palacour*. J'espérais y recevoir la profession de Foi d'un Prêtre, qui m'avait promis de la faire à mon retour ; mais l'embarras des nôces d'une de ses filles, lui servit de prétexte pour la remettre à un voyage qu'il devait faire à Erzeron.

Le 12 du même mois, nous laissâmes à notre gauche *Varzouan* et *Baybourt*, pour aller à *Arousga*, village d'Arméniens et de Turcs, où je n'eus de temps que pour instruire deux familles. Nous en partîmes le 13 pour aller à Chacuf : j'engageai le Curé du lieu à se rendre incessamment à Erzeron, où il m'avait promis de venir faire sa profession de Foi.

Nous arrivâmes enfin à Erzeron le 16 Décembre : mon premier empressement fut d'aller visiter nos Catholiques. Je les trouvai par la grâce de Dieu dans la ferveur où les persécutions passées les avaient mis ; j'espère qu'avec la protection et l'amitié dont notre Aga m'honore, je continuerai ma Mission avec succès. Je vous demande, mon Révérend Père, le secours de vos prières, afin que je puisse toujours agir et souffrir pour Dieu ; j'aurai soin de satisfaire le desir que vous avez d'être instruit de tout ce qu'il plaira au Seigneur d'opérer par notre ministère. Je suis, mon Révérend Père, votre, etc.

MÉMOIRE

De la province du Sirvan, en forme de Lettre adressée au Père Fleuriau.

Vous avez souhaité, mon Révérend Père, que je vinsse en notre Mission de Chamakié, qui demandait des Missionnaires, et que je vous envoyasse des Mémoires, non-seulement au sujet de cette Mission, mais encore sur tout ce que je pourrais connaître de la province du Sirvan. C'est après l'avoir parcourue assez exactement et y avoir fait Mission tantôt d'un côté, tantôt d'un autre, que j'ai l'honneur de satisfaire à ce que vous avez souhaité de moi; je m'estimerai très-heureux, si en vous obéissant, j'ai rempli vos intentions.

La province nommée aujourd'hui Sirvan, est l'ancienne Albanie, terminée au Septentrion par le mont Caucase, appelé aujourd'hui la montagne du Roi (1); à l'Orient par la mer Caspienne; au Midi par la rivière du Cyrus, au-dessus du Confluent avec l'Araxe, et par une rivière qui se jette dans le Cyrus, et appelée par les anciens Géographes, *Alazon*; de ce côté-là le Sirvan confine à la Géorgie. Il a environ trente lieues de longueur du Septentrion au Midi, et autant de largeur de l'Orient à l'Occident. Dans toute cette éten-

(1) En Persan, *Couh-scab*, ou *Koukscha*, ne s'éloigne pas du nom de *Caucasus*.

due de pays, il n'y a que trois villes, *Chamakié*, *Derbent* et *Bakou*; le reste n'est proprement que des villages. On en compte environ 60 habités par les Arméniens.

Strabon, Pline, Ptolémée, conviennent de la situation de l'Albanie entre le mont Caucase, la mer Caspienne, et le Cyrus : ces bornes n'ont point changé depuis leur temps ; mais ils ne s'accordent guère entr'eux sur le reste.

Ptolémée met une grande distance entre les embouchures du Cyrus et de l'Araxe. Plutarque, dans la vie de Pompée, est incertain si ces deux rivières tombent dans la mer par une seule embouchure, ou si chacune y tombe séparément l'une proche de l'autre. Pline dit que selon l'opinion la plus commune, le Cyrus porte l'Araxe l'espace d'environ vingt lieues avant que d'atteindre à la mer; et il est vrai que l'Araxe jette ses eaux, et perd son nom à 20 lieues loin de la mer, ou environ. A peu de distance au-dessous du Confluent, il y a un gros village nommé *Jarat*, avec un pont de bateaux construit par les ordres de *Scha-Abbas*.

Selon Pline, l'Albanie était arrosée de plusieurs rivières, qui se rendaient à la mer Caspienne en cet ordre. Le Cyrus, le Cambyses, l'Albanus, le Casius et le Gernus (1).

(1) Pline, VI, 12, ne nomme que quatre rivières de l'Albanie, *Casius*, *Albanus*, *Cambyses* et *Cyrus*. Il n'est pas si difficile de les reconnaître dans un pays où l'on en voit plusieurs, entr'autres celles de Terchin, Samara, Balbala et Kur, sans compter le torrent de Pirsabade.

On ne sait présentement où trouver ces quatre derniers, ni qu'en dire, si ce n'est qu'ils soient réduits à n'être plus aujourd'hui que des ruisseaux.

Le *Pirsahade* est la seule rivière que nous voyons. Elle passe au-dessus de Chamakié : son lit est fort large, et il ne se remplit qu'à la fonte des neiges. Cette rivière a été divisée en trois canaux, dont l'un s'approche des jardins de la ville; mais à peine ces trois canaux peuvent-ils chacun fournir assez d'eau pour faire aller les moulins.

Ptolémée compte un grand nombre de villes dans l'Albanie, et dans la province de Capulaca. Pline prétend que la ville de Capulaca en était la capitale, et donnait le nom à toute la Province (1).

Mais il faut dire de ce grand nombre de villes, ce que Ptolémée nous a dit du nombre des rivières; car, si ces villes ont jamais subsisté, il est certain qu'il n'en reste plus rien.

Strabon paraît plus croyable que Pline (2), lorsqu'il dit que ces Albanais Asiatiques vivaient à la mode des Nomades, sans villes et sans habitations fixes, s'occupant à élever et à nourrir des troupeaux.

Le Sirvan est une province du Royaume

---

(1) Ptolémée, V, 12, ne parle point de la province de Capulaca, mais de la ville de Chabala. Pline, VI, 10, nomme cette ville Cabalaca; c'est maintenant *Kablas-var*, sur la rivière de Samura.

(2) Strabon ne contredit point Pline, qui n'a parlé que d'une seule ville d'Albanie.

de Perse. Chamakié en est la capitale, et la résidence du Kan : c'est le nom que les Persans donnent à un Gouverneur. Nous parlerons ailleurs de la ville de Chamakié. *Derbent* et *Bakou* sont deux petits Etats séparés sous des Princes qui ont le titre de Sultan, et qui sont vassaux du roi de Perse. Derbent ferme l'entrée de l'Albanie, du côté du Septentrion, et occupe un terrain d'environ une lieue, depuis le Caucase jusqu'à la mer. C'est apparemment ce que Ptolémée appelle les portes de l'Albanie. Strabon parle d'une muraille construite vers ces mêmes endroits, pour arrêter les irruptions des peuples féroces qui habitaient au-delà. Cette longue muraille, dont on voit encore les ruines sur la montagne, et que les habitans disent avoir été poussée jusqu'au Pont-Euxin, peut bien être ce que Ptolémée appelle les portes de l'Albanie.

Ces habitans se vantent d'avoir Alexandre pour fondateur de leur ville (1), et soutiennent que leur ville est l'Alexandrie, que ce Conquérant fit bâtir auprès du mont Caucase : prétention qui n'est fondée que sur l'équivoque du mont Caucase. Quinte-Curce et Arrien rapportent que les Macédoniens, pour flatter Alexandre, transportèrent de Scythie le nom de Caucase, et qu'Alexandre bâtit une ville qu'il honora de son nom.

---

(1) Cette tradition du pays est conforme à ce que rapporte Quinte-Curce, VIII, 3, et n'est pas mal fondée.

Au reste, Alexandre n'entra jamais dans l'Albanie, qui était couverte par cette partie de la Médie qu'Atropatos déroba à ses rapides conquêtes. Atropatos était un des Lieutenans de Darius. La partie de la Médie qu'il sauva, fut appelée Médie Atropatène, et il en demeura toujours le maître; et du temps de Strabon, ses successeurs en étaient encore en possession. Cette partie de la Médie, est proprement ce qui s'appelle aujourd'hui le Guilan. On est surpris de la méprise d'Oléarius (1), dans la relation de son voyage de Perse, quand il dit que le Sirvan est au-dessus du fleuve Cyrus, et que la Médie Atropatène était au-dessous vers le Midi. Il devait même savoir que l'ancienne Arménie s'avançait entre l'un et l'autre, pas loin de la mer Caspienne.

Retournons à Derbent. Cette ville est située sur le penchant de la montagne, et défendue par un château bâti au-dessus, où le Sultan fait sa résidence. La plaine jusqu'à la mer, retient le nom de ville des Grecs; on n'y voit que quelques masures dans des champs labourés.

On remarque encore que Derbent n'est point ce qui s'appelait anciennement les portes du Caucase, qui, selon Pline, étaient vis-à-vis d'Harmastis, ville capitale de l'Ibé-

---

(1) Oléarius ne s'est pas mépris. Le Sirvan est au-dessus du fleuve Cyrus au Nord La Médie Atropatène, ou le Guilan, est au-dessous vers le Midi. Ces deux Provinces sont limitrophes, et ne sont séparées que par l'embouchure du Cyrus.

ric. Ces portes étaient un grand ouvrage de la nature; car on voit, dit Pline, les montagnes se séparer naturellement, pour laisser un passage entr'elles : mais les peuples qui habitaient en-deçà de ce passage, craignant, ajoute Pline, les irruptions d'un peuple nombreux, qui habitait au-delà, fermèrent ce passage par des portes armées de barres de fer, grosses comme des poutres, sous lesquelles passait le fleuve d'Yriodonis (1). Non contens encore de cette défense, ils firent bâtir sur le roc un château nommé *Camania*, qui les mettait en toute sûreté contre leurs ennemis.

Strabon, qui décrit assez exactement quatre chemins pour entrer dans l'Ibérie, ne dit rien qui semble avoir quelque rapport avec ces portes si mémorables; mais peut-être n'étaient-elles pas encore placées de son temps. Vers le Septentrion, ajoute-t-il, et du côté des Nomades, il y a trois jours à monter avec de grandes difficultés, et ensuite à descendre dans un endroit étroit où coule le fleuve *Aragus*. Les extrémités de ce passage sont fortifiées d'une bonne muraille du côté de l'Albanie. Il y a un chemin anciennement taillé dans le roc, et un marais à passer du côté de l'Arménie. C'est une gorge ou un endroit étroit, où l'Aragus tombe dans le Cyrus. Au-dessus de la jonc-

(1) Pline, VI, 11, ne parle pas du fleuve Yriodonis; mais il remarque que, sous ces portes, passait un fleuve *Diri odoris*. Le château se nommait *Cumania*.

tion de ces deux rivières, et sur les montagnes, sont les villes d'Harmozica et de Seumara, ou Seusamora; la première sur le Cyrus, et l'autre sur l'Aragus : ce fut par ce chemin que Pompée, et ensuite Canidius, passèrent dans l'Ibérie.

Plutarque raconte que Pompée se préparant à poursuivre Mithridate, qui s'était enfui dans la Colchide, les Albanois convinrent de lui donner passage, et que changeant de résolution, ils entreprirent d'attaquer les quartiers où il avait distribué son armée pour passer l'hiver.

A la fin du mois de Décembre, ils passèrent le Cyrus au nombre de quarante mille hommes d'Infanterie, et vingt-deux mille de Cavalerie; mais ils trouvèrent les Romains prêts à les bien recevoir, et ils furent entièrement défaits, sans qu'il paraisse néanmoins que Pompée ait poursuivi sa victoire, et qu'il soit entré dans leur pays; puisque de l'Arménie il passa dans l'Ibérie, et de l'Ibérie dans la Colchide.

Bakou est à quinze lieues (1) au-dessus de l'embouchure du Cyrus, sur le bord de la mer Caspienne, à qui cette ville donne aussi son nom, et qu'on nomme souvent mer de Bakou.

Les environs sont d'une terre légère et abondante en safran; mais ses mines font sa principale richesse. Ces mines sont des puits d'où l'on tire la naphte en telle abondance,

(1) Il est à près de trente lieues.

et avec tant de profit, qu'on assure que les droits du Roi montent par an à douze mille tomans, ou à six cent mille abassis; l'abassis vaut environ vingt sous, et le toman cinquante livres (1).

La naphte, qui est une espèce d'huile, vient avec l'eau, dont ensuite on la sépare, et on la fait couler par des canaux; il y en a de blanche et de noire. La blanche, comme étant plus estimée, et d'un meilleur débit, se transporte dans les pays étrangers, la noire se consomme dans le pays, et n'y est pas épargnée : on s'en sert pour les lampes, et l'on y met des mèches grosses comme le pouce.

Le Sirvan répond à l'éloge que Strabon fait de l'Albanie; l'air y est sain et tempéré; le voisinage des hautes montagnes, couvertes de neige, et le vent de mer en modèrent la chaleur; d'ailleurs tout le pays est inégal, et s'élève en petites collines, ce qui contribue à entretenir l'air en mouvement, et par conséquent à le purifier et à le rafraîchir. Les hivers communément sont plus humides que froids, et les neiges qui y tombent ne durent pas long-temps sur la terre.

Le beau temps, la pluie, la neige ont leurs saisons réglées selon le besoin, et comme à souhait; de sorte que si toutes les années ne sont pas également abondantes, il

---

(1) Le toman, comme je l'ai remarqué plus haut, est maintenant de 60 francs. Douze mille tomans font 720,000 livres.

n'en est point qui soit absolument stérile, et qui ne suffise à nourrir les habitans qui abandonnent assez souvent une partie de leur récolte.

La terre est si bonne, qu'elle n'a pas besoin d'engrais. On la laisse seulement reposer une année ou deux; et au printemps on lui donne la première façon. Le Laboureur joint toujours à la charrue cinq paires de bœufs. Leur joug est une fois plus long qu'en France, mais d'un bois fort léger. Le Laboureur s'assied sur le joug des deux premiers bœufs, et règle la marche. La charrue n'a qu'une petite roue à côté, et le soc n'avance qu'autant qu'il est nécessaire, pour renverser les mottes remplies des racines de toutes les herbes qui ont crû pendant le repos de la terre. Ces mottes demeurent ainsi exposées tout l'été aux rayons du soleil, qui les réduit en terre très-légère.

La seconde façon se fait en automne; on y emploie pareillement cinq paires de bœufs, avec cette différence que chaque paire traîne sa charrue. Ces cinq charrues font cinq sillons, et ces cinq sillons coupent perpendiculairement les sillons faits au printemps. Les charrues sont suivies d'un homme qui jette la semence mêlée avec de la terre, afin qu'il n'en tombe pas trop au même endroit. Au temps de la moisson, les moissonneurs se couvrent le corps d'une peau de mouton, pour se défendre de la piqûre des moucherons. Sans se courber, ils coupent la paille environ un pied au-dessous de l'épi.

Ils emportent les épis sur des traîneaux, et les battent sous les pieds des chevaux. La cinquième partie du blé est pour le Seigneur du champ, et le reste pour le Laboureur. Le blé est fort beau, et fait d'excellent pain, bien que ce ne soit pas ici la coutume de se servir de tamis, et de séparer la farine et le son.

Cette quantité de pailles, qui reste sur le champ après la moisson, ne demeure pas inutile. Ou ils la coupent sur la fin de l'automne, partie pour se chauffer, partie pour servir de fourrage à leurs bœufs et à leurs chevaux, ou ils y mettent le feu pour brûler les rats. On ne saurait s'imaginer la quantité de ces vilains animaux, qu'on voit, pour ainsi dire, fourmiller dans les campagnes : ils y font un tel dégât, que sans de grandes pluïes, et assez fréquentes, qui en délivrent le pays, on serait contraint de le leur abandonner.

Une grande partie du labourage se fait par une espèce de Tartares, nommés *Turquemis*, parce qu'ils sont de la secte des Turcs ; et, à cela près, ils sont bonnes gens et paisibles : ils vivent sous des tentes qu'ils dressent en hiver dans la plaine, et en été sur les montagnes ; et ils font consommer les fourrages à leurs bestiaux. Je dirai en passant, que la plus grande partie des Habitans de cette Province fut autrefois transportée à l'autre extrémité de la Perse dans les montagnes, entre *Balk*, *Kaboul*, *et Candahar*, où ils ont conservé leur premier

nom, avec peu de changement, étant nommés *Akvans* (1), mais l'âpreté des lieux a perverti leur naturel. Ils sont devenus voleurs, et se rendent redoutables aux caravanes qui passent aux Indes.

Les vignes, sans être cultivées, comme en Europe, portent d'excellens raisins, dont on ferait du vin très-fort, si dans le temps de la vendange on n'y mêlait pas environ la dixième partie d'eau ; le raisin noir est de deux sortes, l'un fort menu et l'autre fort gros ; le blanc est sans pepins, et a un goût de muscat. Il n'y a ici ni cave ni cellier : on enterre les cuves ou dans les jardins, ou dans la cour. C'est en puisant qu'on en tire le vin. Quand une cuve est vidée, on se contente de la laver, sans la remuer de sa place.

Les arbres fruitiers de toutes les espèces viennent sur les montagnes et dans les forêts, également comme dans la plaine. Leurs fruits sont aussi bons qu'on peut les attendre des sauvageons, car on ignore ici l'art de greffer et d'enter. On a des pommes, des poires, des cerises fort petites, et extrêmement douces, des châtaignes, des nêfles, des noisettes ; les abricots et les pêches sont d'un mauvais goût, manque de greffe. Les cognasses sont d'une grosseur étonnante ; il y en a d'aussi grosses que la tête. Les bois

(1) Ou plutôt *Aghvans*. En Arménien *l* se change en *gh*, et le *b* en *v*. C'est Tamerlan qui les a transportés du Sirvan dans cette extrémité de la Perse.

de charpente et de chauffage ne se trouvent que dans les forêts, qui sont sur les montagnes, d'où il les faut voiturer.

Les légumes y sont aussi abondans que les fruits. Les melons, les concombres y sont bons, et fort gros, et ne font point de mal. On y trouve des asperges, des épinards, et généralement toutes les herbes potagères, et les racines qu'on voit en France. Les racines de betteraves grossissent jusqu'à peser trois ou quatre livres. Les truffes blanches y sont communes; mais il semble que ce soit ici le pays du safran, principalement aux environs de Baku, où la terre est extrêmement légère. On sème des oignons excellens; et à la sixième année on les transplante. On ne débite point le safran pur; mais on le mêle avec un peu de cire dans une poële, et ensuite on le coupe en petites tablettes.

Toute la campagne est couverte d'herbes odoriférantes, de pimprenelle, de serpolet, de petit baume à fleurs jaunes, dont on tire une eau cordiale.

Entre les diverses plantes, il y en a une remarquable, qui croît sur le penchant de la montagne de *Pidrakou*, à trois petits quarts de lieue de Chamakié. Sa tige s'élève fort haut, et est de la grosseur de la jambe d'un homme. Elle pousse en s'élargissant, et devient large comme une petite meule de moulin. Elle répand une odeur très-agréable. Elle sèche en automne, et renaît au printemps.

La campagne est ornée de diverses fleurs.

Les tulipes y sont très-belles ; les unes sont jaunes et petites ; les autres rouges et fort grandes : celles-ci ont un fond noir et jaune. Si ces couleurs se mêlaient dans les feuilles, ce serait la plus belle fleur du monde. L'on en voit par-tout non-seulement dans les champs labourés, et parmi les blés, mais aussi dans les chemins. J'en ai mis et cultivé dans notre jardin, sans avoir pu leur faire changer leur couleur naturelle. Les rosiers naissent dans les forêts, et entre les broussailles, de même que les câpriers ; mais en ce pays-ci, on n'attend pas que les câpres soient venues. On coupe les bourgeons pendant qu'ils sont tendres, et on les confit au vinaigre : on confit de même les petits concombres, sortant de leurs fleurs.

Les terres qui ne sont pas en labourage, servent à nourrir de nombreux troupeaux de bœufs et de moutons. Les bœufs sont bêtes de voiture, et portent les charges sur le dos.

On voit ici deux manières tout-à-fait différentes de traiter les chevaux. Quand les Tartares, voisins du Sirvan, viennent en ce pays pour leur commerce, ils laissent paître leurs chevaux en liberté dans les champs. Ces chevaux demeurent ensemble, comme un troupeau de moutons, sans s'écarter les uns des autres. Les Persans, au contraire, pansent les leurs avec un grand soin. Ils les couvrent toujours d'un grand feutre, ou d'une grosse toile, tant en été qu'en hiver. S'ils les mettent à l'herbe, ils les tiennent

au licou, ou avec des entraves aux jambes. Hors du temps des herbes, ils ne leur donnent, sur le soir, qu'un sac de paille hachée menu, avec quatre ou cinq poignées d'orge. Cependant ces chevaux, la charge sur le dos, font par jour douze et quinze lieues sans débrider; et, ce qui est de bien commode, c'est que dix ou douze charges de paille, avec une demi-charge d'orge, suffisent pour nourrir deux cens chevaux pendant deux jours de marche.

Outre ces animaux domestiques, les forêts sont remplies de sangliers, de cerfs, de renards, de loups. Il se fait à Chamakié un commerce considérable de peaux de renards pour *Astracan* et pour *Erzeron*. Les alouettes et les cailles sont plus rares dans le Sirvan qu'en France; mais en récompense, les perdrix y sont très-communes, aussi-bien que les outardes, les francolins et les faisans. On y a des oies, des canards, des pigeons, des grues. Les cigognes, en été, y viennent faire leurs nids; elles y élèvent leurs petits, et disparaissent ensuite.

Quand l'hiver est un peu rude, on a quatre francolins pour cinq sous, une outarde pour cinq ou six sous, un faisan en vie pour dix sous. Ces oiseaux se cachent la tête dans la neige, et s'y laissent prendre.

Une région si heureuse, et qui fournit si libéralement tout ce qui peut rendre la vie commode et délicieuse, est habitée par un peuple pauvre et misérable; soit que sa paresse l'empêche de profiter des biens que la nature

nature lui offre, soit qu'il soit épuisé par de grands impôts, dont on le charge. On m'assure que le Roi de Perse tire du Sirvan deux millions d'Abassis (1). La nourriture ordinaire des habitans du pays est de légumes et de fruits. Leurs délices sont de manger du riz, du caillé aigre et du fromage. Leur vêtement est de grosse bure, en forme de casaque, sous laquelle ils portent une chemise pendante. Peu d'entr'eux ont une seconde chemise à changer, de sorte qu'ils sont rongés de vermine ; mais ce qui est de plus étonnant, c'est qu'ils souffrent si patiemment cette mauvaise compagnie, qu'ils ne pensent pas seulement à prendre les moyens de s'en délivrer. Leur chaussure est faite du cuir de la tête d'un bœuf ou d'un sanglier : elle est relevée de part et d'autre sur le pied, et attachée avec des cordes.

Ils ont la réputation d'être fourbes et menteurs, et on dit d'eux, qu'ils sont persuadés que sans le mensonge, une affaire ne saurait réussir. D'ailleurs, ils sont bons et paisibles. Rarement entend-on parler parmi eux de vols et d'assassinats, quoique ces crimes ne soient pas punis fort rigoureusement.

On parle trois sortes de langues dans le pays ; le Turc, qui est la langue la plus commune ; le Persan, mais corrompu, et l'Arménien. Les enfans apprennent et parlent ces trois langues sans les confondre.

On distingue ici les diverses nations par la

(1) Deux millions d'abassis font de notre monnaie 2,400,000 livres.

manière dont on se couvre la tête. Comme les Persans aiment le turban rouge, on les appelle *Kesel Baschi*, c'est-à-dire, rouges têtes; les Arméniens, *Karabaschi*, noires têtes; les Géorgiens, qui portent un fort petit bonnet, *Baschi Achouk*, têtes découvertes.

Je viens à la ville de Chamakié, qui n'était autrefois qu'une forteresse environnée d'une muraille, avec des tours d'espace en espace, dont il ne reste que quelques pans. La ville s'est accrue du côté du Midi, et s'étend sur cinq ou six collines. Elle est toute ouverte, sans murailles et sans fossés, et composée d'environ sept mille maisons. Quelques-unes sont bâties de pierres, avec de la terre pour mortier; mais la plupart ne sont que de terre et d'argile. Plusieurs ont le toit élevé et couvert de planches, au lieu d'ardoises et de tuiles, et les autres ont le toit en plate-forme. Elles ne sont que d'un étage, ayant la porte et les fenêtres du même côté. Plusieurs maisons n'ont que la porte pour fenêtre. Comme ces plates-formes ne sont que de terre battue avec de la paille hachée, et posée à la hauteur d'un pied sur des solives et sur de petits ais, elles ne sauraient arrêter une pluie d'un peu de durée, qui inonde enfin toute la maison.

Les personnes aisées, pour se délivrer de cette incommodité, font mettre une couche de poix au-dessus, et afin qu'elle ne se fonde point à la chaleur du soleil, ils ont soin de la faire arroser de naphte.

Il n'y a à Chamakié aucun édifice public

qui mérite d'être regardé, ni aucune belle Mosquée. C'est cependant une ville de grand commerce, et l'entrepôt de la Moscovie et de la Perse. Les Moscovites y ont leur caravanserail ou magasin, et apportent de l'étain, du cuivre, des cuirs de roussi, des fourrures, et d'autres marchandises de leur pays. Les Persans et les Indiens y vendent les étoffes de soie et de coton, les brocards d'or et d'argent, et une infinité de balles de soie.

Les Tartares amènent des chevaux et des esclaves.

Il y a un bazar ou marché où plusieurs rues aboutissent, garnies de boutiques des deux côtés, et couvertes.

Pour les Religions, dont l'exercice public est permis à Chamakié, il y en a presque de toutes les sortes. La Mahométane est la dominante; mais elle est divisée en deux sectes; savoir : de Jonis et de Chais, ou Ichais. Ceux-là sont sectateurs d'Omar, et ceux-ci d'Ali. Ces deux sectes se maudissent mutuellement.

Les Juifs ont leur Synagogue, et les Indiens leur Pagode. Les Indiens sont ici au nombre d'environ deux cens; ils y font le plus gros commerce, et sont les plus riches Marchands. D'ailleurs, ils sont gens très-paisibles, et extrêmement unis entr'eux. Quand le temps est beau, ils vont ensemble s'asseoir sur le bord d'un ruisseau, et y font leurs prières.

Les Chrétiens habitués dans la ville sont Arméniens, et ne font guère plus de deux cens maisons. Leur maison est petite et

obscure. Ils y ont un Evêque, qui réside ordinairement dans un Monastère de la campagne. Les Moscovites ont une Chapelle dans leur magasin; les Prêtres de ces deux nations sont habillés de vert, et ils ont malheureusement, les uns et les autres, le défaut d'aimer le vin sans modération.

Le Gouverneur de la Ville et de toute la Province a le titre de Kan; et le Magistrat qui maintient la police et rend la Justice, se nomme *Kalenter*.

Il arrive rarement que le Sirvan éprouve le malheur de la guerre; car encore qu'il soit à l'extrémité de la Perse, sa situation le met en sûreté; et le mont *Caucase* est un rempart que les armées ennemies ne sauraient forcer. Toutefois, pour être pleinement en repos de ce côté-là, le Roi de Perse fait une pension de sept cens tomans (1), ou trente-cinq mille abassis au *Chamkal;* c'est ainsi qu'on appelle le Prince de *Leski*. Les Leskis sont un peuple de Tartares, qui habitent au-delà des montagnes dans le *Daguestan*, et dont on dit que *Leskus* (2), premier Prince de Pologne, était sorti. Le Roi de Perse s'étant dispensé, il y a quelques années, de payer la pension, le Chamkal, permit au Leski de courir sur les caravanes de Perse, et de piller les vaisseaux qui étaient contraints de s'arrêter sur les côtes de la mer Caspienne, qui sont de la dépendance du Chamkal. Ce Prince de Leski prenait part

(1) C'est 42,000 livres de notre monnaie.

(2) Lesko, premier Prince de Pologne, régnait l'an 550.

au butin par forme de dédommagement. Il fait sa résidence à Tarkou, qu'il faut distinguer de Tarki en *Circassie*, où le Czar entretient une garnison.

Tandis que Gurgikan, Prince Géorgien, fut en guerre contre le Roi de Perse, le Sirvan eut à souffrir des troupes de ces deux Princes, parce qu'elles ne subsistaient que de pillage; mais les ennemis les plus redoutés en ce pays, sont les Cosaques, qui, non contens de pirater sur la mer, font des descentes sur les côtes, avec une intrépidité étonnante. J'ai vu à *Dersauré*, gros village de la Sultanie Bakou, qu'une barque de Cosaques ayant fait naufrage sur la côte voisine, ces Cosaques étant descendus à terre, seulement au nombre de vingt, jetèrent la terreur partout aux environs. Le Sultan fit armer autant de monde qu'il put, et les fit poursuivre par deux cens Cavaliers. Les Cosaques firent leur retraite dans le pays de *Chamka*, pendant plus de vingt lieues, sans avoir perdu un seul homme.

Peu de temps auparavant, cinquante Cosaques étant descendus près de *Mességui Bazar*, gros bourg de la même Sultanie de Bakou, enlevèrent hommes, femmes, enfans, et un gros butin. Tout le pays prit les armes: cinq cens Cavaliers s'étant avancés, les Cosaques les attendirent rangés sur une ligne, ayant leur butin derrière eux. Ils demeurèrent ainsi en présence assez long-temps, et les *Kesel Baschi*, ou Persans, n'osaient attaquer ces gens déterminés à se bien dé-

fendre; enfin, un des plus braves poussa son cheval, et blessa un Cosaque; deux autres, à son exemple, se détachèrent du gros, et en tuèrent un, sans que les Cosaques fissent aucun mouvement. Alors les Kesel Baschi, s'imaginant que la crainte rendait les Cosaques immobiles, coururent tous ensemble à eux. Les Cosaques les laissèrent approcher à la distance de sept ou huit pas; et alors, d'une décharge de leurs fusils, ils en jetèrent une quarantaine à terre. Les Kesel Baschi en furent tellement effrayés, qu'ils ne pensèrent qu'à fuir, et laissèrent ces intrépides se rembarquer avec tout leur butin, sans oser davantage les inquiéter.

La mer Caspienne serait, sans doute, la voie la plus courte, et qui coûterait le moins à la Moscovie, pour entretenir le commerce avec *Astracan*; mais outre que cette mer est extrêmement orageuse, elle n'a point de ports qui puissent mettre les vaisseaux en sûreté : elle n'a pas même de bonnes rades le long du Sirvan, étant un fond de pierre, où l'ancre ne peut mordre. La rade la plus fréquentée est celle de *Niézova*, dans la Sultanie de Derbent, où néanmoins l'on voit souvent des vaisseaux, ou pour mieux dire, des bateaux; car ils ont le fond plat pour tirer moins d'eau, et ne portent qu'une voile carrée.

Avec cette construction, jointe au peu d'habileté des matelots qui les montent, ils ne suivent que la ligne du vent, et ne sauraient profiter des vents collatéraux.

Tous les ans, dix ou douze de ces bateaux tirés à terre, passent l'hiver à Niézova. Comme en ce lieu-là il n'y a ni villages ni maisons, les équipages se font des tentes sur le bord de la mer, et y attendent le temps de la navigation, qui est depuis la fin d'Avril, jusqu'au commencement d'Octobre. Ils ne se mettent point en mer, à moins que quelqu'autre vaisseau venu d'Astracan, ne leur annonce que le Volga est dégelé, et qu'il est navigable.

Le trajet est de cinquante lieues (1); par un bon vent on les fait en cinq jours, mais assez ordinairement en neuf jours, six sur la mer, et trois sur le Volga.

La difficulté est de trouver le canal qui conduit à Astracan, et d'éviter les bancs de sable; car ce grand fleuve, disent les Moscovites, se décharge dans la mer par soixante-et douze embouchures, et il charrie une grande quantité de sable.

Quand le vent vient à changer, on ne saurait décider du temps du voyage. Un de nos Marchands Catholiques m'a raconté qu'il fut quarante-huit jours errant sur cette mer. Il fut poussé à la côte des Usbeks, où le vent lui ayant manqué tout-à-coup, le laissa plusieurs jours dans un continuel danger d'être fait esclave, et d'avoir le nez et les oreilles coupés par ces barbares, qui heureusement ne trouvèrent point de barque pour aller à lui. Il m'ajouta que l'équipage,

(1) Il est de plus de cent lieues.

pour se tirer de cet endroit dangereux, et pour obtenir du Ciel un souffle de vent, résolut de jeter un homme dans la mer; mais que le vent qui survint arrêta leur criminel dessein. Les Moscovites, pour faire remonter le Volga à leurs grands bateaux chargés, se servent de cette invention. Ils font porter dans un petit bateau un gros cable et un cabestan. Ils attachent ferme le cabestan sur un des bords de la rivière. Ils le tournent ensuite à force de bras, et par le moyen du cable qui tient d'un côté au cabestan, et qui est attaché de l'autre au gros du bateau, ils le forcent de remonter les eaux du fleuve.

Si le voyageur craint les périls et les inconstances de la mer, il peut faire le voyage par terre, sur-tout depuis que le Chamkal est en paix avec le Roi de Perse. Je vois plusieurs caravanes qui prennent maintenant cette route par *Derbent*, *Tarkou* et *Tarki*. Elle est de vingt-cinq journées pour un Cavalier, depuis Chamakié jusqu'au *Bagchsaray*, Capitale de la Crimée, ou Petite-Tartarie

Les habitans de Chamakié ont une sorte de divertissement, auquel ils prennent grand plaisir; mais je ne sais si le récit que j'en ferai en donnera autant à ceux qui le liront. Quoi qu'il en soit, je dirai ce que j'ai vu. Quand il leur prend envie de se divertir dans les beaux jours de l'année, plusieurs familles se joignent ensemble et font bourse commune. Ils vont sur des collines aux environs de la Ville; ils y dressent des tentes,

font bonne chère, et dansent tout le jour au son des instrumens de musique ; la nuit, ils font des illuminations de naphte. Lorsqu'ils sont prêts à s'en retourner chez eux, et qu'il s'agit de finir leurs jours de fêtes, ils prennent les nappes dont ils se sont servis, et qui sont des pièces de toile de diverses couleurs, et longues d'environ dix aunes. Ils tiennent en l'air ces nappes étendues, et dansent en cadence, à droite et à gauche, chacun tenant toujours en main la nappe, et la tirant de son côté. La danse continue jusqu'à ce que la nappe se déchire, et tombe par terre en lambeaux. Une nappe de moins coûte peu à des gens qui ont, pour tout meuble, un matelas étendu à terre, et qui ne savent ce que c'est qu'un fauteuil, une chaise et une table.

La capture d'un loup donne lieu à un autre divertissement : lorsqu'on en a pris un, on lie cet animal de deux cordes, dont deux hommes tiennent les bouts, ensorte que le loup ne saurait se jeter sur l'un, que l'autre ne le retienne : on prend jour pour donner le loup en spectacle.

La scène est dans une place, à cent pas de Chamakié, entre deux collines qui servent d'amphithéâtre. Les jeunes gens se rangent en cercle, et le maître du loup le lâche, le retenant cependant attaché par un pied. Cet animal se lance de côté et d'autre contre cette jeunesse qui fait de grandes huées, et qui s'enfuit, ou se rapproche, selon les démarches du loup. Il y a toujours quelque

habit déchiré, et souvent quelque coup de dent : quand le loup fatigué veut se coucher à terre pour se reposer, un des combattans s'avance vers lui. Le loup se relève, le combattant le saisit, et le serre fortement, tandis qu'un autre lui met la corde au cou, et le promène dans l'assemblée.

Pendant ce manège, on demande de l'argent aux spectateurs, et chacun donne ce qu'il veut.

Les fêtes que le Kan et le Kalenter donnent, à certains jours de l'année, sont un nouveau divertissement. Elles sont annoncées par un grand bruit de trompettes et de tambours.

A l'entrée de la nuit, plusieurs volées de canon n'ont pas plutôt averti les habitans de faire des illuminations, que toutes les plateformes des maisons de la Ville, et les collines d'alentour paraissent éclairées d'une infinité de lampes, dont les flammes n'étant pas moins grosses que celles des plus gros flambeaux, on voit de toutes parts une infinité de lumières qui forment plusieurs figures différentes. Du milieu de ces feux, on voit partir sans cesse des fusées volantes et autres feux d'artifice qui voltigent de tous côtés. Il faut convenir que tous ces différens objets présentent aux yeux un très-agréable spectacle.

On célèbre aussi dans cette Ville, pendant dix jours, et dans toute la Perse, la mémoire de la mort d'*Ussein*, fils d'Ali. Dans les neuf premiers jours, on voit de

petits gueux à demi-nus, barbouillés de noir, et divisés en plusieurs bandes, courir par la Ville avec des tambours, en chantant et criant de toutes leurs forces : *Ussein*, *Ussein*. Le dixième jour on promène par les rues un enfant couché sur un brancard, et porté sur les épaules d'une vingtaine d'hommes. Le brancard est orné de riches étoffes, et de miroirs qui les rendent plus brillantes. L'enfant contrefait le mort, pour représenter *Ussein* : pendant la marche, les trompettes, les tambours, les cris des peuples font un terrible bruit : cette cérémonie superstitieuse se change le lendemain en un rude combat qui se livre dans la grande place de la Ville, qui a plus de cinq cens pas de long, et plus de cent cinquante de large.

La Ville se partage en deux partis, l'une des *Heideri*, et l'autre des *Elahmedoulai* ; ce sont les noms des deux frères qui étaient autrefois Princes de Chamakié. Les combattans sont armés de bâtons de la longueur d'une demi-pique et de frondes ; mais depuis quelques années ils ont commencé à user d'armes à feu ; ensorte que le combat ne finit point sans qu'il y ait du sang répandu. Les Gouverneurs tâchent d'arrêter ce désordre ; mais ils ne peuvent retenir la jeunesse qui se fait une gloire de se signaler dans ce combat.

Après avoir parlé des divertissemens des habitans de Chamakié, je passe à des choses qui méritent mieux notre attention, parce qu'elles regardent notre Religion.

Les Arméniens qui habitent le Sirvan, et

qui sont en grand nombre, étaient dans un extrême abandon, et dans une déplorable ignorance des premiers principes et des devoirs du Christianisme.

Leur état pitoyable excita la compassion et le zèle des Ouvriers Evangéliques. Ils considéraient d'ailleurs que Chamakié étant l'abord de diverses Nations, et le passage de Moscovie et de Pologne en Perse, ils auraient de fréquentes occasions de se rendre utiles à toutes ces Nations, s'ils pouvaient y établir une Mission.

Le Père Pothier était à Ispahan, et s'occupait de cette pensée, lorsque la Providence lui présenta le moyen d'exécuter ce dessein. Le comte de Siri, célèbre par plusieurs et importantes négociations, arriva à Ispahan, en qualité d'Ambassadeur du Roi de Pologne *Sobieski*. Ce Prince envoyait le Comte de Siri pour persuader au Roi de Perse qu'il devait profiter de la guerre que l'Empereur, le Roi de Pologne son Maître, le Czar et la République de Venise fesaient au Turc, et pour engager Sa Majesté Persanne à joindre ses armes à celles de toutes ces Puissances.

Le Comte s'entretenant avec le Père Pothier, lui dit qu'un des articles de son instruction portait de demander au Roi de Perse des Lettres-Patentes pour l'établissement de quelques Missionnaires à Chamakié. Il lui ajouta que le Pape, informé du bien qu'on devait espérer de cette Mission, avait fort à cœur cet établissement.

Le Père Pothier fut charmé de trouver une conjoncture si favorable à ses intentions. Il en profita, pour faire entendre au Comte tous les avantages que la Religion tirerait en effet de cette bonne œuvre.

Le Comte, de son côté, s'employa si efficacement au succès de sa commission, qu'il obtint les Lettres-Patentes, par lesquelles le Roi permettait aux Jésuites Missionnaires d'avoir un établissement à Chamakié. Le Comte fit plus; car, ayant fini ses affaires dans cette Cour, et s'en retournant en Pologne par Chamakié, il voulut que le Père Pothier l'y accompagnât, avec promesse de sa part de le bien recommander au Kan de cette Ville, au nom du Roi de Pologne et du Roi de Perse. Le Père Pothier suivit avec joie le Comte de Siri : il l'accompagna jusqu'à Chamakié. Lorsqu'ils y arrivèrent, le Kan en était parti pour Ispahan. En son absence, le Comte s'adressa au Lieutenant qui tenait sa place. Cet Officier, qui n'ignorait pas la considération où était le Comte de Siri auprès du Roi son Maître, le reçut avec honneur, et fit un accueil favorable au Père Pothier, qui accompagnait le Comte. Le Père lui présenta ses Lettres-Patentes : le Lieutenant, à la prière du Comte de Siri, lui promit ses bons offices ; mais le Père Pothier sachant par expérience qu'un Missionnaire ne doit être à charge à qui que ce soit, et moins encore aux premiers Officiers, le remercia de sa bonne volonté, et lui dit qu'il avait des amis parmi les Armé-

niens, qui s'étaient chargés de lui trouver un logement. En effet, les Catholiques s'empressèrent à le loger et à lui procurer tout ce qui était nécessaire pour y commencer la Mission. Le premier soin du Père Pothier fut d'avoir une Chapelle, pour y célébrer les divins Mystères. Sitôt qu'elle fut prête, il y commença les exercices de la Mission. Comme elle était petite, il était obligé de les recommencer autant de fois que la Chapelle se remplissait. L'Evêque de Chamakié donnait l'exemple. Il se trouvait aux instructions, et y amenait les Prêtres de la Ville et du voisinage. Les fruits de la parole de Dieu allaient croissans de jour en jour. Il ne s'en passait pas un, sans que le Père ne réconciliât quelques Schismatiques à l'Eglise de Jésus-Christ. Les Turcs commencèrent à en faire du bruit. Ils reprochèrent au Turc qui avait vendu sa maison pour les Missionnaires, que sa maison était devenue une maison de Francs. Le Turc fut si sensible à ce reproche, qu'il prit la résolution d'assassiner le Père dans sa propre maison. La nuit du 27 Septembre 1687, il trouva le moyen d'y entrer; et ayant forcé la porte de la chambre où le Père reposait, il lui donna un coup de poignard dans le front, et un autre dans le cœur, et s'évada.

Le lendemain on trouva le corps mort, nageant dans son sang. La nouvelle de cet assassinat s'étant répandue en un instant par toute la Ville, les Arméniens et les Catholiques des autres Nations, qui étaient alors à

Chamakié, en furent consternés. La Justice Turque fit toute la façon de vouloir punir le coupable. Elle fit les informations selon la coutume; mais l'assassin étant Turc, et l'assassiné étant Franc, comme ils parlent, il n'en fut plus question; car lorsque les Chrétiens vinrent en demander justice au Lieutenant de la Province, représentez-moi le coupable, leur répondit-il, je le ferai punir; et l'affaire en demeura là.

La Mission perdit son Fondateur dans la personne du Père Pothier. Il avait souvent demandé à Dieu la grâce de verser son sang à son service, et il semble que Dieu la lui eût accordée. Il avait tâché de s'en rendre digne par une vie pure, laborieuse, mortifiée, toujours appliquée à procurer la gloire de Dieu. Dieu, de son côté, lui avait fait des faveurs insignes. On sait qu'il avait souvent prédit des choses importantes, et qui se vérifièrent; qu'il avait été miraculeusement préservé plus d'une fois de la mort dans des périls évidens. Mais la plus grande de toutes les grâces qu'il reçut, ce fut celle de mourir à-peu-près comme il l'avait toujours desiré et demandé à Dieu.

Les espérances de la Mission de Chamakié étaient trop favorables pour l'abandonner. Sitôt que l'on eut appris à Ispahan la mort du Père Pothier, on fit partir le Père de la Maze, Missionnaire Jésuite, pour se rendre à Chamakié: le Père de la Maze était alors âgé de soixante-cinq ans. Il en avait passé vingt dans cette Capitale de l'Empire, et dans

les plus rudes fonctions de son état. Sitôt qu'il eut reçu l'ordre de partir, il se mit en chemin par obéissance, et sans avoir égard à son grand âge, et à quelques autres infirmités que sa vertu avait toujours cachées.

A son arrivée à Chamakié, il alla chez le sieur Boyhdanbegh, résident de Pologne à la Cour de Perse. Ce Seigneur et son frère *Persidanbegh* étaient les intimes amis du Père Pothier. Après sa mort, ils prirent soin de ses meubles et de sa maison. Ils en mirent en possession le Père de la Maze, qui reprit les exercices de la mission que la mort du Père Pothier avait interrompus. Le travail était si grand, qu'il fallut lui donner un second. Le Père Champion arriva de France très-à-propos pour lui en servir. C'était alors un jeune homme plein de feu, d'un naturel charmant, qui n'avait pas cessé depuis son entrée dans la Compagnie, de demander l'emploi des Missions. Il avait même fait une étude particulière de la Médecine pour se rendre plus utile à l'état qu'il voulait embrasser. Cette étude en effet lui fut fort avantageuse à Chamakié; car elle lui ouvrait, et au Père de la Maze, les portes de toutes les maisons. Ils étaient par-tout bien reçus, et marchaient dans les rues avec une pleine liberté.

Pour mieux juger de l'utilité de la Mission de Chamakié, et des fruits qu'on y cueille, on rapportera ici une lettre écrite de Chamakié à Paris, au Père qui est chargé du soin des Missions du Levant.

« Nous n'aurions jamais cru, mon Révérend

Père, que la Mission de Chamakié fût aussi nécessaire que nous le connaissons par expérience. Cette Ville est le rendez-vous de tous les commerçans qui trafiquent en Moscovie, en Suède et en Hollande, ensorte qu'elle est toujours très-peuplée d'étrangers qui vont et qui viennent; c'est ce qui fait que notre seule Mission dans cette Ville nous tient lieu de plusieurs Missions différentes; car cette succession d'étrangers que le commerce attire ici, nous donne continuellement de nouveaux disciples à instruire, qui reportent à leur Nation les instructions qu'ils ont reçues de nous. Je leur dis tous les jours la sainte Messe. Nous avons trouvé le moyen de les y faire assister, et de leur faire entendre après la Messe l'instruction que nous leur fesons en Turc ou en Arménien, qui sont les langues dominantes. La coutume est établie qu'en arrivant en cette Ville, et avant que d'en sortir, les Catholiques s'approchent du Sacrement de Pénitence, et reçoivent la sainte Eucharistie.

Lorsque les caravanes partent, nous les accompagnons pendant quelques jours, pour entretenir et perpétuer, autant qu'il est possible, le bien que nous avons tâché de faire parmi eux. Chemin fesant, nous visitons les villages voisins, qui sont presque tous Chrétiens, et qui passent assez souvent les années entières sans avoir un Prêtre, qui leur dise un mot de Dieu et de leur salut.

Nous ne sommes ici que deux Missionnaires. Si la Providence vous donnait des secours

pour en entretenir quatre autres avec nous, nous ne serions pas encore trop. Il y aurait suffisamment de travail pour eux et pour nous, avec un avantage plus grand qu'ailleurs; savoir, que nous y fesons nos fonctions librement parce que nous y sommes regardés et considérés comme les Aumôniers des Ambassadeurs d'Europe qui vont à la Cour de Perse. Nous y avons encore la protection du Roi de Pologne, qui a souvent des Envoyés en cette Cour. Nous y avions de plus celle de Louis XIV, notre maître, et nous espérons que le jeune héritier de ses Etats le sera aussi de son zèle pour notre sainte Religion. Je ne puis vous exprimer, mon Révérend Père, la haute idée que les Persans et les Arméniens de ce Royaume avaient conçue de la grandeur et du mérite personnel du Monarque que nous avons perdu; ils le regardaient comme le plus puissant, le plus magnanime et le plus grand conquérant Empereur du monde, et en même-temps comme le plus sage et le plus religieux de tous les Princes. L'honneur que nous avions d'être nés sujets d'un Roi si renommé et si respecté dans l'univers, ne contribua pas peu à la grâce que le Roi de Perse fit à nos anciens Missionnaires, en leur permettant d'avoir un établissement à Chamakié ».

JOURNAL

Du voyage du Père de la Maze, de Chamakié à Ispahan, par la province du Guilan.

La route de Turquie en Perse par Erzéron et Erivan, est sans contredit la plus fréquentée, et par conséquent la plus connue ; car la commodité de la mer assemble à Constantinople ou à Smyrne un grand nombre de voyageurs qui viennent se joindre aux caravanes qui partent régulièrement plusieurs fois l'année de ces deux villes pour aller en Perse. La route au contraire de Chamakié à Ispahan, n'étant ordinairement suivie que par les voyageurs du Nord, les Moscovites, les Polonais et les Suédois, nous en avons moins de connaissance.

Oléarius qui fit ce voyage en 1637, retournant d'Ispahan avec les Ambassadeurs du Duc de *Holstein*, nous en a fait le récit ; mais tout habile homme qu'il était, il s'est trompé dans le peu qu'il y a mêlé d'antiquité. Le Père de la Maze, Jésuite Missionnaire en Perse, dont nous avons déjà parlé, a fait le même voyage en 1698, et nous a laissé un journal très-exact. Comme il nous a paru contenir des observations curieuses, et qui peuvent être utiles à la géographie, et à l'histoire naturelle, nous vous l'envoyons, mon Révé-

rend Père, pour en faire l'usage que vous jugerez à propos. Ce Journal vous expliquera le motif du voyage du Père de la Maze, et quelle en fut la suite.

JOURNAL DU PÈRE DE LA MAZE.

Le duc de Saxe ayant été couronné Roi de Pologne, le sieur Zurabek, Arménien catholique de Chamakié, eut l'honneur de lui présenter les Lettres de *Cha-Soliman*, Roi de Perse, et Sa Majesté Polonaise lui fit pareillement l'honneur de le charger de sa réponse à *Cha-Hussein*, successeur de Soliman et son neveu (1). Zurabek arriva de Varsovie à Chamakié dans le mois de Juin, et il y reçut les honneurs qui se rendent ordinairement au caractère d'Ambassadeur dont il était revêtu. Le Kan le fit loger et défrayer aux dépens du Roi de Perse. Il mit auprès de sa personne un Officier pour l'accompagner par-tout, et pour avoir soin de son équipage. Cet Officier se nomme en Perse *Mémondar*. Il assigna pour la dépense de l'Ambassadeur et de sa suite, soixante abassis par jour, et il lui fit de plus un présent de trente tomans. L'abassis vaut environ vingt sous, et un toman cinquante livres (1).

Il ordonna pour le voyage trente chevaux, et autant de chameaux : la nourriture des

---

(1) Il était le second fils de Soliman.

(1) L'abassis vaut 24 sous de notre monnaie, et le toman 60 francs. Le chaij vaut dix sous.


CARTE
de la Route de M. Zurabek
Ambassadeur de S.M. Polonoise
à Cha-Ussein Roi de Perse
depuis Chamakié jusqu'à Hispahan
Dressée par G. De l'Isle p. ier Géographe du Roi.
1722.
GEORGIE
ARMENIE
SHIRVAN
LE MOUGAN
MER CASPIENE
MASANDERAN
Mont Taurus
Chamakié
Bakou
Ardebil
Tauris
Kom
Kachan
Hispahan
Casbin
TARIM
ARASCH
Araxe Fl.
le Cour Fl.
Port de Nezova
Embouchure du Fleuve Cour
Zenderout R.
ECHELLE
de 50 Lieues
Communes de Perse
10 20 30 40 50

Canu Fecit

chevaux fut taxée à cinq chaijs par jour; le chaijs est le quart de l'abassis, c'est-à-dire, qu'il vaut environ cinq sous. A ce compte, Zurabek touchait chaque jour plus de trois tomans et demi. Le Roi de Perse a tout l'honneur de cette dépense; mais la ville et les villages qui se trouvent sur la route de l'Ambassadeur, en payent les frais. Il est vrai qu'on tâche de les soulager par un autre endroit; car il arrive assez ordinairement que dans les grandes villes, et sur-tout dans les villes marchandes, on suspend pendant quelques jours la marche des Ambassadeurs, sous prétexte des difficultés à lever, sur les habitans, les taxes imposées pour les frais de l'Ambassade; mais la vérité est, qu'on le fait exprès, pour mettre par ce retardement l'Ambassadeur dans la nécessité de dépenser beaucoup plus qu'il ne reçoit, et pour l'engager lui et sa suite à faire des emplettes de tout ce que le pays leur fait voir de curieux et de nouveau à leur égard; car alors les Marchands savent fort bien profiter de la curiosité des étrangers, pour se rembourser de la taxe qu'on leur impose pour les frais des Ambassadeurs.

Zurabek était prêt à partir de Chamakié. Le sieur Fabricius, Ambassadeur du Roi de Suède, pour la troisième fois, y arriva. Il menait avec lui un Ministre nommé Lenfant. Zurabek ayant l'honneur d'être l'Ambassadeur d'un Roi Catholique, et nouvellement parvenu à la Couronne de Pologne, crut qu'il était de l'honneur et de la dignité

de son maître, qu'il eût avec lui un Aumônier pour lui dire la sainte Messe, pour lui administrer les sacremens, et pour entretenir la piété et l'édification dans la caravane qui était à sa suite. Comme j'avais l'avantage d'être connu du sieur Zurabek, il me proposa de l'accompagner en cette qualité. Je crus, pour toutes sortes de raisons de bienséance et d'utilité pour notre Mission de Chamakié, devoir accepter la proposition qu'il me fit. Je l'acceptai, et je me préparai au voyage.

Zurabek ayant fini ses préparatifs, fit annoncer son départ le troisième Octobre, par les volées de quatre pièces de canon, qu'il avait fait placer sur une colline, près de la ville. Le quatrième jour il fit la revue de son équipage avec le Kan qui l'accompagnait. Il ne devait s'y trouver que trente chevaux, et il s'y en trouva plus de deux cens. Cette augmentation d'équipage est au profit de l'Ambassadeur, et de quelques autres personnes; car les Marchands, pour faire passer leurs marchandises franches de tous droits, se mettent à la suite des Ambassadeurs, et on les souffre moyennant un présent qu'ils font à ceux qui les voient, et qui n'en disent mot. Le cinquième jour fut employé à faire et à recevoir les visites de cérémonie. Enfin, le six Octobre notre Ambassadeur sortit de Chamakié avec tout son monde, et en très-bon ordre; les chemins étaient bordés de peuple. Tout ce monde nous suivit jusques sur la colline de Kalakhoné, qui est à la vue

de la ville. Etant parvenu au haut de la colline, notre Ambassadeur trouva un repas magnifique, préparé sous trois riches tentes, où les parens et amis de Zurabek l'attendaient. Après ce repas, Zurabek leur fit ses remercîmens et ses adieux, et nous nous remîmes en marche gardant le même ordre dans lequel nous étions sortis de Chamakié. Bientôt après nous trouvâmes obstacle à notre bon ordre; car il nous fallut traverser d'affreuses montagnes par des chemins taillés dans le roc, et qui allaient en serpentant entre deux abîmes, qui fesaient peur à voir. Heureusement pour nous, il n'avait point plu, ce qui aurait rendu les chemins glissans, et par conséquent très-dangereux. Malgré cette triste situation, les Arméniens ont trois ou quatre villages dans ces montagnes. Ils n'y subsistent que d'un peu de blé qu'ils y recueillent, et de quelques vignes qu'ils y cultivent.

Nous passâmes par un de ces villages, nommé *Sanguian*, et près d'un autre, nommé *Karkan*. Il y a dans le premier un beau Monastère, dans lequel étaient alors trois Evêques sans Evêché.

Les Arméniens de Karkan sont à leur aise, parce que leur village appartenant à une Mosquée d'Ispahan, il en est moins chargé d'impôts. Nous n'arrivâmes que de nuit à Aksou, gros bourg au milieu d'une terre fertile; Aksou signifie eau blanche, et nous n'en trouvâmes que de trouble.

La journée du lendemain fut toute diffé-

rente; car nous eûmes à traverser des lieux marécageux, et à percer une épaisse forêt de roseaux forts et hauts, et qui, en revenant contre nous, frappaient rudement nos visages et nos jambes. Nous arrivâmes enfin bien battus à *Kederlou*. Les maisons de ce village sont séparées les unes des autres par des plants d'arbres fruitiers, et principalement de mûriers, dont les feuilles nourrissent des vers à soie, qui font le grand commerce et les richesses du pays. Les mûriers sont comme des bois-taillis; on ne les laisse monter qu'à la hauteur d'environ cinq pieds. On les dépouille au printemps de leurs feuilles, pour les donner aux vers à soie. On coupe ensuite les branches : l'été et l'automne en font produire de nouvelles, et le printemps fait naître des feuilles jeunes et tendres, qui donnent des soies plus fines.

Le 8.e jour d'octobre, nous n'avions que sept lieues à faire, pour nous rendre à Javat, et nous en fîmes plus de douze, errans çà et là, sans tenir une route certaine, manque d'un bon guide. Nous traversions les campagnes comme des chasseurs; mais le plus fâcheux était que nous nous engagions souvent dans des roseaux, et que nous nous y perdions. Alors notre Timbalier fesait son devoir, qui était de battre souvent, pour nous rallier. Enfin, après avoir fait des tours et des détours, nous arrivâmes à notre gîte très-fatigués.

Javat est un gros village, semblable à Kederlou, à un demi-quart de lieue du confluent

fluent de l'*Araxe* et du Cyrus, ou du Courk (1), qui garde son nom pendant l'espace d'environ vingt lieues, jusqu'à la mer Caspienne. La pêche y est fort abondante, et s'afferme quatre cens tomans. Elle se fait depuis le commencement de Novembre, jusqu'à la fin de Mars. Dans les autres mois le poisson y est rare et maigre. Les Pêcheurs s'attachent principalement aux esturgeons et aux poissons qui ont des œufs; et ces œufs séchés, qu'ils nomment *caviat*, sont d'un grand débit dans tout l'Orient. Les esturgeons qui n'ont pas d'œufs, sont nommés *ourson boumons*, c'est-à-dire, long nez. On prend aussi des saumons gros comme un homme, mais courts pour leur grosseur. Quoique les carpes ne le cèdent pas en grosseur au saumon, on n'en fait nul cas. La pêche se fait par le moyen de quelques estacades, qui arrêtent le poisson remontant de la mer dans la rivière. Comme la rivière grossit au printemps par les pluies, et par la fonte des neiges, rien ne peut plus lui résister, et par conséquent plus de pêche à faire. Le Courk est profond, et charie beaucoup de boue, comme Strabon l'a remarqué. Un Allemand de la suite de Fabritius, qui voulut s'y baigner et qui s'y jeta, ne parut plus. Il fut le premier des dix hommes qu'il perdit dans son voyage de Chamakié à Ispahan. Zurabek n'en perdit aucun.

(1) C'est le Kur ou le Kour. Rien de si arbitraire que l'orthographe des Francs dans l'Orient.

Tout le matin du 9 jusqu'à midi, fut employé à passer le pont de *Javat* sur le Courk. Ce pont est posé sur vingt-cinq pontons liés par des chaînes de fer, dont les anneaux sont plus gros que le bras d'un homme : c'est un ouvrage de Cha-Abas. On commença dès le matin à transporter le bagage. Notre Ambassadeur fut obligé d'en venir aux coups de bâton, pour forcer les gens de Javat à porter nos balles hors du pont. C'est ainsi que les Ambassadeurs, qui sont les plus forts en Perse, ont coutume d'en user pour se faire servir dans les lieux où ils passent; d'où il arrive que les paysans, sur les premières nouvelles qu'ils ont d'une Ambassade, prennent incontinent la fuite, comme aux approches des ennemis; ce pont dont nous venons de parler, est si étroit, que nul homme n'est assez hardi pour le passer à cheval. Nous traînâmes les nôtres par la bride : nous marchâmes ensuite par des routes écartées, pour surprendre les habitans d'un village où nous devions passer la nuit; mais ils nous avaient prévenus, et s'étaient retirés dans la forêt, ne laissant chez eux que ce que la précipitation les avait empêché d'emporter. Il fallut aller à un quart de lieue chercher de la paille pour les chevaux et pour les chameaux : on fut près de livrer un combat pour en avoir. Nous autres nous soupâmes et nous couchâmes à la belle étoile. Nous fûmes plus commodément la nuit suivante, étant arrivés sur les trois heures après-midi en un lieu fort agréa-

ble, nommé *Kerdamadlou*, sur le bord du Courk. Les gens du pays, qui vivent sous des tentes, nous en dressèrent deux fort grandes : la manière de les dresser est assez plaisante. Un homme élève autant qu'il peut un grand cercle percé en son contour de six ou sept trous, d'autres hommes font entrer dans ces trous les bouts de grands bâtons longs comme des piques : ils élèvent ensuite tous ensemble ce grand cercle, et posent à terre l'autre bout de ces longs bâtons, et les affermissent; puis ils couvrent le tout d'un feutre noir, qui résiste à la pluie. Nous étions d'autant plus charmés de l'endroit où nous étions, que, depuis Javat, nous n'avions vu que de vastes et misérables campagnes, couvertes d'herbes de marais, ou de réglisses fort hautes, mêlées de roseaux et de romarins sauvages. Les terres les plus sèches produisent une plante, qui pousse à son pied des feuilles semblables à celles de la betterave. La tige en est dure, et se partage en plusieurs branches qui portent de petites fleurs bleues. Ce pays était compris dans l'ancienne Arménie, et se nomme aujourd'hui le *Mougan*. Il est habité par des Turcs, qui se donnent le nom de *Chasevan*, c'est-à-dire, ami du Roi, parce qu'ils ont passé de la domination du Grand-Seigneur sous celle du Roi de Mougan.

Le Courk qui traverse le Mougan, ne sert point au commerce, quoiqu'il soit très-profond et peu rapide. Les Mouganois en laissent faire la pêche aux habitans du Sirvan.

L'onzième d'Octobre le Calenther, qui est comme l'Intendant du Mougan, vint saluer l'Ambassadeur, et le conduisit pendant deux lieues sur le bord de la rivière. Il portait sur le poing un Allant, qui est un très-bel oiseau de chasse auquel l'on ne met point de chaperon, mais que l'on nourrit de bonnes poules. Nous fûmes logés comme la nuit précédente sous des tentes, à l'abri desquelles nous demeurâmes les deux jours suivans, et en attendant que le Calenther apportât douze tomans à l'Ambassadeur pour les frais de son passage. Il lui demandait encore vingt autres tomans, qui furent réduits volontairement à douze.

Le 14 on fit partir les chameaux dès le grand matin, et nous les suivîmes trois heures après, dans le dessein d'aller à *Kalou-bouluk*, c'est-à-dire, fontaine sanglante. Ce nom lui est donné, parce qu'il s'y est souvent commis des meurtres; les paysans de ces quartiers ayant la réputation d'être voleurs et cruels. Je ne sais si nos conducteurs voulurent éviter ce dangereux gîte; mais sur les cinq heures du soir, on déchargea les chameaux dans une plaine déserte où il n'y avait pas une goutte d'eau. Après y avoir pris un peu de repos, on rechargea, et nous marchâmes au clair de la lune toute la nuit jusqu'au lendemain, et une partie de la matinée, pour arriver à *Chamakou*, où nous nous arrêtâmes par nécessité, les hommes et les chevaux étant également fatigués.

Chamakou est le premier village de la

province de Guilan, et dans la Sultanie d'Arasch. Il est composé d'une vingtaine de maisons, dont les murailles sont faites de fagots d'herbes qui naissent dans les marais, et qui sont plus hautes qu'un homme. Ces fagots sont bien serrés et pressés les uns contre les autres. Le toit est en pente des deux côtés, et couvert de paille.

Comme nous avions besoin de repos, nous ne partîmes le 16 qu'à quatre heures après midi pour aller à Chambdou, qui n'en était distant que de deux grandes lieues. Nous marchâmes par des campagnes inondées, et nous fîmes une bonne demi-lieue sur une chaussée entre des roseaux de la hauteur d'une pique. Les principaux habitans vinrent au-devant de monsieur l'Ambassadeur et lui firent le hoschque, c'est-à-dire, *vous soyez le bien venu*; car en ce Pays on ne sait pas faire d'autres harangues. Ils le conduisirent à la maison du Sultan, qui consiste en un grand salon environné de plusieurs chambres assez propres. Comme elle n'est point habitée, elle tombe en ruine, sans que qui que ce soit se mêle de la réparer; car en Perse la coutume n'est pas de réparer un édifice qu'on n'a pas bâti. De quoi me servirait, disent-ils, de faire une dépense dont un autre profiterait sans qu'il m'en sût gré?

La journée du 17 de Chambdou à Boulgada, ne fut que de quatre petites heures par une prairie continuelle où passaient une infinité de vaches et de poulains. Nous passâ-

mes à gué la rivière nommée Vélas. L'eau n'était pas profonde, mais les bords en étaient escarpés et incommodes pour les chameaux qui avaient de la peine à se soutenir. Les maisons de Boulgada, ainsi que celles de tous les villages du Guilan, sont éparses et environnées de jardins et de vergers plantés d'arbres fruitiers, et principalement de mûriers.

La plüie qui avait duré toute la nuit, et presque toute la matinée du 18, nous contraignit de différer notre départ jusqu'à deux heures après midi. Nous passâmes pour la troisième fois le Vélas avec des peines extraordinaires ; et après avoir fait deux lieues entre des ronces, nous arrivâmes à Keze-Agag. Ce nom signifie bois rouge ou bois d'or. Je n'en ai pu savoir l'étymologie ; quoi qu'il en soit, ce lieu est dans une situation des plus agréables. Le Vélas l'entoure comme un fossé, et dans cette enceinte, l'on ne voit que jardins et que vergers.

A une demi-lieue de là nous passâmes une grosse rivière sur un pont de bois, et nous fîmes ensuite deux lieues par de belles prairies remplies de bétail, d'où nous entrâmes dans un gué long d'une demi-lieue, les chevaux ayant l'eau jusqu'aux sangles, et en quelques endroits jusqu'à la selle. A peine en étions-nous sortis, que nous entrâmes dans un autre gué, et plus long et plus profond. Les chevaux y avaient l'eau jusqu'au cou, de sorte que tout le bagage fut mouillé : ces gués ont néanmoins des chaussées, faites

et affermies dans de grands marais remplis de roseaux. Elles sont larges à faire passer huit cavaliers de front, et il ne leur manque que d'être plus élevées. On pourrait les éviter, en prenant par la montagne ; mais on s'engagerait dans des boues dont il serait difficile aux chevaux et aux chameaux de se tirer ; d'ailleurs ce chemin est le plus long. A peine fûmes-nous sortis de ce marais, que nous trouvâmes encore trois rivières à passer, avant que de gagner le rivage de la mer. Nous y arrivâmes enfin, et nous cotoyâmes la mer pendant deux bonnes heures pour nous rendre à Langueran, qui veut dire lieu d'ancrage. Cette étymologie vient de ce qu'une grosse rivière nommée *Varasaruth*, qui se décharge dans la mer, reçoit les barques, et les met à l'abri des tempêtes. J'en vis cinq ou six attachées à des pieux, et sans ancres. Les habitans de Langueran conservent la naphte et le vinaigre dans de grands vaisseaux semblables aux urnes antiques, qu'ils nomment coupes, et qu'ils enfoncent en terre jusqu'au cou. Le vin se conserve aussi de la même manière à Chamakié, et dans tout le Sirvan. Au reste, il se fait ici une grande consommation de vinaigre, pour aider, disent-ils, à la digestion du riz, qui est leur nourriture ordinaire, et pour se préserver des vers.

Nous séjournâmes à Langueran ; et le 21 Octobre nous nous remîmes en route par le plus beau temps, et le plus agréable pays du monde. Nous passâmes la rivière du Lan-

gueran et celle de Serdune sur des ponts de bois : nous traversâmes ensuite plus de vingt ruisseaux qui se jettent dans la mer. Nous marchâmes tout le jour dans de vastes et charmantes prairies, où l'on voit de tous côtés les tentes des Turquemi avec leurs troupeaux. Ces gens n'ont ni maisons ni habitations fixes, et ne s'arrêtent nulle part qu'autant que l'abondance des pâturages les y retient. L'été ils vont les chercher sur les montagnes, où les herbages conservent mieux qu'ailleurs leur suc et leur verdeur : l'hiver ils se tiennent dans la plaine ; ainsi ils évitent et les grandes chaleurs et les grands froids. Ils chargent leurs tentes et leurs bagages sur le dos des bœufs, et leurs femmes à cheval ferment la marche. Cette belle journée se termina à un village de neuf ou dix maisons, nommé Chlapni, et entouré de palissades soutenues par des saules ; nous y bûmes du vin nouveau.

On laisse les vignes de ce pays monter aussi haut qu'elles peuvent aller, à l'appui des plus grands arbres. Un seul cep, à ce qu'on m'a dit, et à ce que j'en ai pu juger à la vue, donne plus de cent soixante livres de raisin : il est vrai que le raisin de ces vignes négligées, et qui croissent au milieu des forêts, ne mûrit pas bien, et le vin en est vert. Le grand usage est d'en faire du raisiné. Quand on cuit le moût, on y jette de la cendre pour l'adoucir. Les *alkalis* ou les sels lexivieux de la cendre, émoussent et corrigent les acides du moût.

Les orangers sont communs, et en pleine terre, dans tout le Guilan, et deviennent de grands et de gros arbres ; mais il est surprenant que dans un pays où les chaleurs de l'été sont excessives, les oranges ne mùrissent point sur l'arbre : on les cueille vertes au commencement des froids, et on les met dans la paille de riz sous laquelle elles se colorent. Les citrons sont gros, mais ils ont peu de suc, et moins d'odeur que ceux d'Europe.

Le *Derraga*, c'est-à-dire, le Magistrat de toute la contrée, qui était venu saluer l'Ambassadeur, me voyant lire dans un livre, qui était mon Bréviaire, me demanda ce que c'était. Comme je lui eus répondu que c'était un recueil des Pseaumes, et de plusieurs endroits choisis des Prophètes et de l'Evangile, il le prit, et le baisa avec respect. Je lui montrai une image qui était dans le Bréviaire, et il la passa sur son visage et sur sa barbe.

Notre journée du 22 ne fut pas moins agréable que la précédente : nous la commençâmes à midi, et la finîmes à cinq heures au village de *Boutkouja*, qui ne vaut pas mieux que *Chlapni*. Les maisons sont un carré de poutres posées les unes sur les autres, avec de la terre pour fermer les fentes ; le dedans est enduit d'argile, et le toit est de planches couvertes de terre. A un coin il y a un petit foyer pour cuire le riz ; et comme la fumée n'a point d'autre issue que par la porte, on est contraint de se tenir assis à terre pour n'en être pas étouffé. Ils disent

que s'ils avaient des maisons plus propres et plus commodes, ce ne serait pas pour eux, mais pour les personnes de considération qui passent par leur village. En effet, je voyais qu'à notre arrivée on fesait déloger les principaux habitans pour nous donner leurs maisons ; je crois néanmoins que la pauvreté y a beaucoup de part ; car ce pays, qui est fertile en blé, en riz, en vin, en huile, en toutes sortes de fruits et de légumes, et qui fournit une quantité prodigieuse de soie, est habité par un peuple très-pauvre.

Pour arriver à Boutkouja, nous avions marché dans une forêt de grenadiers et de néfliers, ayant à l'Orient des arbres d'une grosseur et d'une hauteur extraordinaire. Ils soutiennent des vignes qui s'élèvent encore plus haut ; nous eûmes aussi trois rivières à passer ; nous passâmes les deux premières à leur embouchure, sur des ponts de bois, et nous traversâmes la troisième à gué.

Les Douaniers, bien loin d'exiger de nous aucuns droits, vinrent saluer l'Ambassadeur, et lui offrirent, et à sa suite, des pipes de tabac à fumer, et donnèrent à nos valets du vin à boire à discrétion.

Le 23 nous partîmes de Boutkouja, à huit heures du matin, pour faire quatre petites lieues par un beau chemin, qui nous conduisit à Lemir, où nous ne trouvâmes qu'un mauvais gîte.

Nous en partîmes le lendemain 24, et nous allâmes grand train pour gagner Chiraverd.

Nous y arrivâmes au soleil couchant : c'est une maison de plaisance du Sultan d'*Arasch*, située au milieu d'une grande forêt. Pour y arriver, il nous fallut passer diverses petites rivières, et quantité de ruisseaux d'une eau claire, mais mauvaise ; parce qu'elle traverse des marais où l'on élève le riz. Le riz se sème dans les campagnes : quand il est monté à un demi-pied, on le transplante dans les marais, où les hommes qui y travaillent ont l'eau jusqu'à mi-jambe. A notre départ, il fallut user de violence pour tirer la taxe des habitans : il en coûta à un pauvre vieillard d'avoir cent coups de bâton sous la plante des pieds ; c'est une cérémonie très-triste et très-ordinaire dans ce pays-ci.

Le 25 Octobre, nous continuâmes à marcher, comme les jours précédens, par un chemin couvert d'arbres, et traversé de ruisseaux ; nous passâmes aussi une assez grosse rivière, et nous arrivâmes à *Lissa*, gros et riche bourg, où cependant nous fûmes très-mal logés.

La traite du 26 ne fut que de deux lieues, et nous nous arrêtâmes à *Peské*, qui n'est qu'un méchant hameau : la campagne était couverte de certaines petites fleurs, qui s'élèvent d'un oignon comme les tulipes, et qui ne paraissent sur les collines de Chamakié que pendant le mois de Mars.

La journée du 27 ne fut que de quatre petites lieues jusqu'à *Mahamed-Ducani*, gros bourg, dont les habitans bien vêtus font voir qu'ils sont fort à leur aise. En chemin

nous rencontrâmes une petite caravane allant à *Tauris*. Cachhie, fils de Goggia Zachara Cherimani, nous apprit la mort des deux frères, Messieurs Cavalier de Dieppe. Ils étaient tous deux Calvinistes : le cadet avait perverti son aîné, qui était ci-devant Catholique. Ayant été obligés tous deux de sortir de France, ils se retirèrent dans les Royaumes du Nord, où ils furent favorablement reçus. Ils passèrent ensuite en Perse, dans le dessein d'y faire fortune. Ils y portèrent quantité de médailles et de pierres gravées, et entreprirent l'établissement d'un commerce entre l'Allemagne et la Perse; mais la mort qui les surprit tous deux, mit fin à leurs projets.

Le 28 nous partîmes à midi pour nous rendre à Rokna par un chemin au travers des forêts de différens arbres, mais principalement de buis, qui s'élève fort haut. Entre ces arbres, nous en remarquâmes deux d'une espèce particulière. L'un a les feuilles semblables à celles du cerisier, mais plus grandes. Il porte quantité de fruits jaunes comme les prunes de Brignoles. Ils sont très-doux et sans noyaux. Les gens de ce pays appellent ce fruit *Kourma*, et le font sécher pour le manger pendant l'hiver. L'autre, au lieu de feuilles, porte de grands panaches comme des branches de fougère. Rokna signifie village sale, et répond parfaitement à son étymologie. C'est le dernier endroit de la Sultanie d'Arasch, laquelle comprend ce qui anciennement était appelé le pays des Caspiens et

des Caduciens dans la Médie Atropatène. Selon toutes les apparences, nous avions passé, sans nous en être aperçus, le lieu où, selon Ptolémée, fut autrefois Cyropolis, sur la mer Caspienne, à 42 degrés et demi de latitude. Je m'appliquerais inutilement à en chercher les vestiges.

Le 29 nous quittâmes Rokna à neuf heures du matin, marchant, comme nous fesions depuis plusieurs jours, dans les forêts, et traversant une infinité de ruisseaux. Nous en passâmes trois plus grands que les autres, sur des ponts de pierre d'une seule arcade. Nous vînmes ensuite à un gros village où l'on fait des pots de terre, dont l'usage est ordinaire dans tout le pays. Avant que d'y entrer, notre Timbalier s'étant mis à battre, les habitans au nombre de plus de deux mille, accoururent pour nous voir passer. A l'entrée du Gouvernement de *Kaskar* où nous allions, nous trouvâmes une troupe de Cavaliers que le Kan y avait envoyés pour nous attendre, et pour faire escorte à M. l'Ambassadeur. Etant arrivés à une portée de canon de la ville, nous fîmes halte pour attendre que le Kan en fût averti. Quelques heures après, notre Mémondar et celui du Kan nous vinrent prendre, et nous conduisirent à une très-belle maison, où, après avoir pris quelques rafraîchissemens, deux jeunes Seigneurs, accompagnés de leurs Gouverneurs, vinrent complimenter l'Ambassadeur de la part du Kan.

Kaskar ne mérite guère le nom de ville. Il est divisé en deux parties par la rivière. Celle

par où nous arrivâmes, consiste en une centaine de boutiques de chaque côté, et en deux Caravansérails.

Les maisons qui ont le plus d'apparence, sont au-delà de la rivière : celle du Kan est de ce nombre. Le lieu est d'un grand abord et d'un grand commerce. Les Mardis, il y a un marché célèbre, qui y attire un monde prodigieux : le pays est très-peuplé et rempli de villages.

Le 31 notre gîte était marqué sur le rôle de notre Mémondar, à une maison de campagne ; mais les paysans, pour s'exempter de fournir de l'orge et de la paille, avec les autres choses nécessaires, avaient rompu et embarrassé le chemin, et nous fûmes contraints de camper et de coucher à la belle étoile : nous eûmes toutes les peines du monde à obtenir, des maisons voisines, notre nourriture et celle de nos chameaux.

Le 1.er Novembre, nous sortîmes au plus vîte d'un si mauvais gîte ; je me trouvai alors si incommodé et si faible, qu'il fallait qu'un valet fût derrière moi en croupe pour me soutenir sur mon cheval. Nous ne fîmes que trois lieues qui me parurent bien longues, et nous arrivâmes à un jardin du Roi, à un demi-quart de lieue de *Rascht*. Le palais est grand et capable de loger commodément un Roi, avec toute sa Cour. Il est environné de jardins et d'une grosse rivière qui les ferme. On voit un si grand peuple dans les rues de la ville, qu'il n'est pas aisé de marcher dans celles où sont les boutiques ; car du reste

les maisons sont écartées et dispersées dans les bois. Il s'y fait un très-riche commerce des soies du Guilan, qu'on estime être les plus belles du monde.

Un vieux Marchand nommé Aurakiel, qui revenait d'Amsterdam, et qui avait pour Ispahan plusieurs ballots de marchandises, m'assura que tous les ans il se tirait des soies du Guilan pour plus de cinq millions. Comme je n'étais pas le seul incommodé, et que presque toute la suite de l'Ambassadeur l'était aussi, pour nous donner le temps de nous rétablir, nous demeurâmes trois jours dans ce beau palais; mais le mauvais air qu'on respire dans le Guilan, mettait grande opposition à notre rétablissement. Cette Province, qui fournit si abondamment à la nourriture de ses habitans, les tue par son air empesté. Ce qui produit sa fertilité et sa richesse, cause la corruption de l'air. Cette incroyable quantité d'eau qui rend la terre féconde, produit des vapeurs que les forêts arrêtent et empêchent de se dissiper; celles sur-tout qui s'élèvent des marais où l'on fait croître le riz, sont très-pernicieuses. La soie même qu'on y prépare, contribue encore à l'infection: d'ailleurs le terrain est bas et serré à l'Occident par une suite de montagnes plus hautes que les nues. La chaleur, qui s'y concentre pendant l'été, épuise les corps et cause mille maladies. Ainsi l'on n'y voit que des visages pâles, défaits et comme de moribonds. Pour surcroît d'incommodité, pendant les temps pluvieux, il n'est presque pas possible de

s'arracher des boues. C'est aussi ce que signifie le nom de Guilan : car *guil* en Persan signifie boue.

Rascht est à deux lieues de la mer Caspienne, que nous avions côtoyée l'espace d'environ soixante-dix lieues, sans avoir vu ni port, ni havre, ni baie. Ses bords depuis Bakou sont bas et unis, et les vaisseaux ne sauraient s'en approcher, ni s'y mettre à l'abri des vents ; de sorte qu'elle ne peut servir qu'au commerce d'*Astracan* et de *Tarki*, dernière place des Moscovites, et à celui de *Derbent* et de *Niezova.*

Quand il nous fallut partir le 3 de Novembre, M. l'Ambassadeur, qui vit ma santé fort affaiblie, me fit mettre sur un chameau dans un kajava, qui est une espèce de grande cage : le chameau en porte deux, qui sont à ses deux côtés. Pour y être un peu à son aise, il aurait fallu avoir l'habitude de se tenir les jambes croisées à la mode des Orientaux, et je ne l'avais pas : je n'y pouvais donc trouver une posture commode. Nous marchâmes cependant environ six lieues au travers des forêts, et dans un chemin bordé de hauts buis. Nous arrivâmes à Koutum, qui n'est qu'une grande et belle maison isolée dans la plaine, et entre deux longues allées de très-beaux arbres. Je ne sais d'où sortirent des gens qui nous présentèrent du riz, qu'ils appellent chelaupelau ; c'est un riz plus mou que le pelau, et dont les grains sont entiers.

Le 6 du mois le chemin changea de face, et nous commençâmes à nous engager dans

les montagnes. L'Ambassadeur et sa suite prirent les hauteurs pour éviter la rivière de *Kezel-Ouzan*, laquelle est serrée, et coule rapidement dans le vallon. Les chameaux la passèrent quinze fois, ayant l'eau presque jusqu'au ventre. Toutes les fois qu'ils entraient dans le gué, quelques Cavaliers s'avançaient au milieu du courant, pour les animer par leurs cris. Enfin, après avoir ainsi voyagé tout le jour, nous campâmes sur le bord d'un ruisseau d'eau chaude, sans avoir aucune provision. J'eus d'autant plus à souffrir, que mon valet, qui conduisait le cheval chargé de mon petit bagage, était avec l'Ambassadeur qui avait campé sur la montagne, à une demi-lieue de nous : ainsi la nuit fut rude à passer, et le froid me fut très-sensible.

Le Kezel-Ouzan prend son origine entre Tauris et Ardebil ; c'est-à-dire, dans la grande Médie, et perce les montagnes pour s'aller précipiter dans la mer Caspienne, proche de Rascht. La rivière de *Karzan*, qui vient d'une montagne du même nom, proche de *Casbin*, et qui tombe dans le Kezel-Ouzan, est, selon toutes les apparences, le *Rhidagus* et le *Ziobéris*. Mais dans un si long intervalle de temps, la disposition des lieux a pu changer ; et la terre, creusée en forme de voûte, a pu s'affaisser. Ce qui me paraît certain, c'est que le *Casbin* est dans l'endroit qui était arrosé par le *Ziobéris*. Si Ptolémée ne s'accorde pas avec l'Historien d'Alexandre, en ce qu'il fait passer une rivière qu'il appelle Charoud, en ligne droite par le pied des montagnes,

il ne s'accorde pas aussi avec ce que j'ai vu sur les lieux.

Avant que de quitter le Guilan, je ferai quelques remarques, non pas sur la bonté du terroir et sur l'infection de l'air, que je fais assez connaître, mais sur la situation qui est singulière. Cette Province est comme une lisière longue d'environ quatre-vingts lieues, et qui n'en a que vingt de large. Elle forme un demi-cercle de l'Occident au Midi, et elle est resserrée à son Orient par la mer Caspienne, et à l'Occident par de hautes montagnes qui sont une branche du mont Taurus, et que les gens du pays appellent *Alpons*. Elles sont couvertes d'arbres et pleines de bêtes fauves de toutes les espèces. Les sangliers y multiplient à l'infini, parce que les habitans, qui sont tous Mahométans, les ont en horreur, et ne les tuent point.

Le Guilan se trouve fortifié par la nature. La mer le défend d'un côté, et une chaîne de montagnes impraticables le défend de l'autre. Il n'est ni fossés ni remparts, qui égalent ces défenses. Ainsi il ne fut pas difficile à Atropatos, qui y commandait pour Darius, de s'y maintenir, tandis qu'Alexandre subjuguait l'Orient. Il n'eut qu'à ne se pas laisser épouvanter du bruit que fesait ce Conquérant, et à l'attendre par-tout où il viendrait. C'est ainsi que Strabon s'en explique; mais Arrien, au livre IV, raconte qu'Alexandre trouva Atropatos en Médie, et y reçut ses soumissions. Justin dit plus : car dans la division des Provinces, après la mort

d'Alexandre, il fait Atropatos Gouverneur de toute la Médie. Dans cette diversité d'opinions des Historiens, la narration de Strabon parait d'autant plus vraisemblable, que de son temps les successeurs d'Atropatos ne possédaient que cette partie de la Médie dont il est question, et que le nom d'Atropatène qu'elle retint, en est une preuve évidente.

Gaze, selon Strabon et Pline, était la ville capitale. C'est sur de mauvais Mémoires que Ptolémée a écrit que l'Araxe, le Cambyse, le Cyrus, l'Amardus la traversent. Les trois premières rivières en sont éloignées, comme je l'ai déjà remarqué, et je ne sais pas où est la quatrième. Il place entre l'Araxe et le Cambyse la ville de *Sanima* : entre le Cambyse et le Cyrus, celle de Tazina et des Autels Sabées : entre le Cyrus et l'Amardus, le fort des Caduciens et Cyropolis; c'est-à-dire, qu'à son ordinaire, il multiplie les villes, villes qui sont entièrement inconnues, et dont il ne reste aucune trace.

Aujourd'hui le Guilan n'a que des hameaux, des villages, des bourgs, avec la seule ville de Rascht; car nous ferions trop d'honneur à *Kaskau* et à *Astara*, que nous avions laissé à notre droite, si nous leur donnions le nom de ville. Les maisons de tous ces villages sont séparées les unes des autres, comme nous l'avons déjà remarqué, pour donner à chaque maison la commodité d'avoir près d'elle les mûriers, qui donnent la nourriture aux vers à soie.

Pour reprendre ici notre route, le sep-

tième jour de Novembre nous eûmes, pendant six lieues, à monter et à descendre par des sentiers si roides, qu'en plusieurs endroits l'on a fait des escaliers avec de grosses pierres, pour arrêter les pieds des chevaux et des bêtes de voiture qui portent les cavaja. A chaque pas, je croyais m'aller précipiter du haut en bas de mon cavaja : j'eus même dans cette occasion grande obligation à M. Buenbek, frère de notre Ambassadeur, qui, me voyant en péril, mit promptement pied à terre, prit mon chameau par le licou, et me conduisit hors du danger où j'étais. Chacun de nous était si occupé à s'en garantir, qu'on ne pensait pas seulement à se donner le plaisir de considérer d'agréables paysages, formés par des montagnes entrecoupées de plusieurs petits vallons peuplés de bourgs et de villages, et environnés d'oliviers d'une grosseur extraordinaire.

Dans un de ces vallons, nous vîmes un palais, nommé *Zeiton-rout-bar*, assez vaste pour loger un Roi. Un Kan y fait sa demeure ordinaire. Il en était absent, et nous en profitâmes le soir ; on nous y reçut fort bien, et nous y reposâmes le soir et le lendemain. *Zeiton-rout-bar* est un mot composé de trois autres. *Zeiton* signifie olive ; *Rout*, rivière ; *Bar*, charge de fruits ; comme qui dirait que les olives y sont en telle abondance, qu'elles chargeraient la rivière. Il y a de fort belles eaux dans les jardins. Je fus surpris d'y voir un jet d'eau qui s'élève fort haut, et une cascade où l'eau tombe de

coquille en coquille faites de pierre ; c'est le dernier endroit où je vis des orangers en pleine terre. Ils ne le céderaient pas à nos grands noyers en hauteur. Les oranges en étaient vertes. Elles ne prennent leur belle couleur jaune, que lorsqu'on les a cueillies.

Nous partîmes de ce palais le 9 du mois. Les chemins étroits par lesquels nous devions passer, m'obligèrent de reprendre mon cheval. Ils étaient taillés dans le roc, ayant par intervalle des degrés pour faciliter aux chevaux la peine qu'ils ont à monter et à descendre.

Nous avions d'un côté la rivière à plus de cinq piques au-dessous de nous, et de l'autre la montagne nous serrait de très-près : nous mîmes cinq heures à faire deux lieues, et à gagner le pont de Kesel-Ouzan. Ce pont est un très-grand et bel ouvrage bâti de briques, et qui a sept arches. Dans chaque pile on a pratiqué un escalier pour descendre jusqu'à l'eau. Il a été construit par l'ordre de Cha-Sephi. La négligence des Gouverneurs l'avait laissé dépérir. On y travaillait quand nous y passâmes. Plus de cinq cens hommes y étaient employés par l'ordre de Cha-Ussein. De ce pont nous avions encore une demi-lieue à faire, ou plutôt à monter, pour arriver à *Manzil*.

Manzil est une petite ville au milieu des oliviers, aussi-bien que Karzevil, qui n'en est éloignée que d'une demi-lieue, et qui est située au pied d'une montagne vers le midi.

Les principaux habitans de Manzil vin-

rent au-devant de l'Ambassadeur, et lui firent le compliment ordinaire. Ils nous logèrent dans un caravansérail assez commode, où une belle fontaine nous donna de l'eau très-abondamment.

On présenta à notre Ambassadeur une si prodigieuse quantité d'olives, qu'il en eut sa provision pour le reste du voyage, et pour en faire des présens à Ispahan. A notre arrivée à Manzil, les boutiques furent fermées, dans la crainte que notre caravane ne fît comme celle des Moscovites et du Loski, qui emportent les marchandises des boutiques, et qui ne les payent qu'au prix qu'ils veulent.

Nous ne partîmes de Manzil que le 11 à une heure après midi. Comme le chemin était assez beau et assez uni, les cavaliers et les chevaux de bagage allèrent grand train ; mais les chameaux demeurèrent derrière : on fut même obligé de les décharger sur le bord de la rivière de *Charoud*, c'est-à-dire du Roi, laquelle se décharge un peu plus bas dans le Kesel-Ouzan. Nous y eûmes pour notre souper un morceau de pain sec, et la terre pour notre lit.

Le 12 la faim pressa les Chameliers de partir de grand matin : notre chemin fut dans une plaine où serpente le Charoud, que nous passâmes et repassâmes quinze fois avant que d'arriver à *Louchan*, gros bourg qui n'a pu se rétablir depuis une furieuse peste qui le ravagea quelques années auparavant : ses environs sont agréables et fertiles.

Les oliviers y deviennent fort gros, et ce sont les derniers qu'on voit dans ce pays. Les vignes portent un excellent raisin, qui rend un vin blanc, mais très-fort : nous y vîmes un arbre nommé *Chenard*, et qu'on dit être le *platane*. Il ne produit ni fruit ni graine. Pour le multiplier, on coupe une branche, laquelle étant plantée en terre, prend racine. Le Chenard a l'écorce semblable à celle de la vigne. On a soin pour le faire monter, de ne lui laisser des branches que vers la tête. Son bois, employé en menuiserie, paraît marbré.

Le 13 nous passâmes le Charoud sur un pont de quatre arches, et nous entrâmes dans une vallée étroite entre deux hautes montagnes. C'était un spectacle affreux de voir d'un côté et d'autre d'énormes rochers, qui pendaient, pour ainsi dire, sur nos têtes, et qui menaçaient de nous écraser. Il fallut cependant marcher six ou sept heures durant dans un chemin si peu agréable. Nous traversâmes plus de cent fois un torrent nommé *Karzan*, qui n'était alors qu'un ruisseau ; mais qui par les pluies et la fonte des neiges, devient une rivière rapide, qui entraîne des rochers presqu'entiers. Le sentier où nous marchions était son lit. Ses eaux y avaient fait croître des herbes aquatiques, qui répandaient dans les lieux circonvoisins une odeur des plus agréables. Nous trouvâmes très-à-propos un méchant caravansérail, nommé *Moullaîou*, pour y faire reposer nos bêtes qui étaient très-épuisées. Ce caravan-

sérail est environné de vignes, dont les ceps s'élèvent à la hauteur d'un homme, et dont les branches sont entrelacées en forme de treilles; c'est, dit-on, pour défendre le raisin contre les guêpes, qui sont ici de la longueur et de la grosseur du petit doigt. Les figuiers y sont aussi hauts et aussi gros que les noyers de France.

Notre journée suivante fut plus rude que la dernière. Comme il ne nous était plus possible de marcher par le plat pays, il fallut nous résoudre à grimper par une route si roide, que les chameaux ne pouvaient avancer dix pas sans être contraints de faire une pause et de reprendre haleine. Nous fûmes cinq heures en chemin, ayant à souffrir non-seulement de la fatigue à monter et à descendre des montagnes très-rudes, mais encore d'un vent de bise qui nous couvrait de neige. Nous arrivâmes enfin, après bien des peines, au caravanserail *Yousbaschi*, ainsi appelé, parce qu'il est bâti par un Yousbaschi, ou Capitaine de cent hommes. Ce caravansérail est l'unique maison qui soit en cet endroit : nous y trouvâmes à loger et à souper.

Le 15 de Novembre, depuis la pointe du jour jusqu'au soleil couchant, nous continuâmes à marcher entre des montagnes et des collines couvertes de neige, et avec le même vent qui nous incommodait beaucoup. Nous sortîmes enfin de ces tristes détroits, laissant au Septentrion le *Masanderan*, qui est l'ancienne Hircanie, que Ptolémée sépare de la

Parthie

Parthie par une longue chaîne du *mont Coran*, et nous arrivâmes à *Agababa* dans la plaine de Casbin. Agababa est un gros village. L'excellent vin qu'on y servit ne contribua pas peu à nous faire reprendre des forces. Ces montagnes qui nous causèrent tant de fatigues sont les monts Caspiens, qui séparent dans leur longueur la Médie et la Parthie. La ville de *Raga* ou *Rageia*, dont *Seleucus Nicator* changea le nom en celui d'*Europus*, et qui fut ensuite changé par Arsaces en celui d'*Arsacia*, en était proche du côté de la Médie. Je crois que Pline est le seul des anciens Auteurs qui nous fasse de la difficulté, en ce qu'il semble placer les portes Caspiennes au milieu de la Médie (1). Il en parle comme d'un chemin fait de main d'homme au travers des montagnes, et qui n'a de largeur que pour passer un chariot, mais qui est long de dix mille pas, c'est-à-dire, d'environ trois lieues.

Nous arrivâmes à Casbin le 16, environ à midi. Cette ville est la principale de la Province d'*Erac*. Elle était la demeure des Rois de Perse avant l'Empereur *Cha-Abas*, qui lui préféra celle d'Ispahan. J'allai voir leur Palais : on y entre par une grande avenue de chênes, qui conduit à de vieux corps de logis bâtis de brique, qui ont grand be-

(1) Ce sont là les portes du Caucase, qu'il ne faut pas confondre avec les portes Caspiennes, que Pline place comme les autres Auteurs près de la mer Caspienne vers le Midi, proche la ville de Raga, maintenant *Rai*. Pline, VI, 14, 15 et 25.

soin de réparation. On y voit quelques peintures grossières et d'assez mauvais goût. Le *Haram*, ou l'appartement des femmes, s'est mieux conservé que le reste. C'est une espèce de labyrinthe, qui conduit par divers contours à plusieurs petites chambres. Il est entouré d'une haute muraille. Les jardins sont négligés : je vis un reste de parterre qui ne contenait que des œillets et des lis. Quant à la Ville, elle me parut grande, peuplée et marchande. Les maisons sont bâties de briques séchées au soleil. Les rues, comme dans le reste de la Perse, ne sont point pavées ; mais celles qui sont habitées par les Marchands, sont couvertes pour la commodité du Public.

Il y a dans Casbin une trentaine de familles Arméniennes, qui ont une petite Chapelle placée sur le toit d'un caravansérail, et desservie par quatre Prêtres qui n'ont pas grande pratique. Ils s'en consoleraient, s'ils avaient de quoi subsister ; mais ils me dirent qu'ils ne vivaient que de quelques gratifications de caravanes qui vont et viennent, et de quelques aumônes des femmes Mahométanes, pour réciter des prières sur elles et sur leurs enfans. Pendant que j'étais à Casbin, six Cordonniers apostasièrent, à cause de la défense qui fut faite aux Mahométans d'acheter des marchandises des Artisans Chrétiens, et de les prendre à leur service. C'est ainsi que le Christianisme se perdrait peu-à-peu dans ces Royaumes infidèles, si la Providence n'envoyait des Missionnaires

pour fortifier les Chrétiens dans leur Foi.

En parlant de Casbin, je ne ferai pas difficulté de dire qu'Oléarius n'a pas eu raison de croire que la Ville de Casbin fût dans la Médie (1), et à une journée des portes Caspiennes. Casbin était dans la Parthie, dont la capitale se nommait Hécatonpylos, c'est-à-dire, Ville à cent portes, qui était, selon Pline, à cent trente-trois mille pas au-delà des portes Caspiennes, et selon Strabon, à mille deux cent soixante stades. Ces deux manières de mesurer diffèrent peu entr'elles, et reviennent à quarante lieues.

Les environs de la Ville sont plantés de pistachiers qui deviennent fort gros. Il y a aussi quantité de vignes qu'on laisse aller sans appui, et qui produisent un raisin d'une douceur admirable. On les couvre de terre pendant l'hiver, pour les préserver du froid et des neiges.

Nous eûmes deux jours de repos à Casbin. Comme cette Ville est le rendez-vous des caravanes d'Ardebil, de Tauris et d'Erivan pour Ispahan, et que les relations des Voyageurs ont déjà fait connaître cette route, j'irai plus vîte dans la description que j'en vais faire.

Nous partîmes le 19 assez tard, pour aller coucher à *Monkam*, gros Village, dont les maisons sont terminées en pointe, parce que

---

(1) Casbin était dans la Médie, avant que les Parthes y eussent étendu avec leur domination le nom de la Parthie.

cette figure leur paraît plus propre pour les défendre contre le froid qui est long et âpre, et pour les mettre plus à couvert des neiges qui sont très-abondantes. Au reste, cette mode de bâtir n'est pas nouvelle en ce Pays.

Quinte-Curce a remarqué qu'elle y était en usage du temps d'Alexandre. A quelque distance de Monkam, nous rencontrâmes le beau pavé que la Reine-Mère de Cha-Ussein fit faire, quand ce jeune Prince alla à Casbin, selon la coutume des Rois de Perse, qui allaient s'y faire ceindre de l'épée Royale. Le pavé a plus de deux lieues de longueur, et traverse une agréable plaine; nos Voyageurs admirèrent cet ouvrage. La Reine qui le fit faire, fit aussi construire plusieurs ponts qui tombent aujourd'hui en ruine. J'ai déjà remarqué ailleurs que le génie du Pays n'est pas de réparer les ouvrages détruits. Chacun ne songe qu'à soi, et qu'à faire subsister sa maison pour le temps de sa vie. Un Persan et un Arménien abandonne pour l'ordinaire la maison de son père, ou l'abat pour s'en bâtir une autre. Il est aisé de conjecturer que ce ne sont pas des édifices solides ni magnifiques.

Nous nous présentâmes à un gros Bourg pour y loger; mais soit que les habitans fussent exempts de logemens d'Ambassadeur, ou qu'ils eussent traité secrètement d'une somme d'argent pour s'en exempter, ils prétextèrent l'absence de leur Calenter, maître des Cérémonies, et nous congédièrent hon-

nètement, en nous offrant cependant des rafraîchissemens. Ainsi, il fallut aller chercher à nous loger dans un autre Bourg nommé *Arasang*, où nous fûmes reçus dans une maison belle autrefois, mais à présent à demi-ruinée. Nous marchâmes tout le jour, 21 du mois, dans une grande campagne, où nous ne trouvâmes qu'un caravansérail, qu'on appelle en Persan Koschkarou, et en Turc Gauschekav. Ces deux noms signifient ouvrages agréables, et conviennent en effet à ce caravansérail.

Le 22, nous n'avançâmes que de trois lieues, parce qu'en chemin fesant l'Ambassadeur avait une visite à rendre à un de ses amis. Nous nous arrêtâmes à *Dank*, où nous ne trouvâmes qu'un pitoyable caravansérail, dont les chambres n'étaient, à proprement parler, que des niches rangées autour d'un grand salon, dans lesquelles chacun étend son lit.

Le gîte du 23 fut à la Ville de *Sava*, qui contient plus de masures que de maisons. Elle est entourée de hautes montagnes.

Celui du 24 fut dans un caravansérail, éloigné de huit lieues de Sava, et appelé *Javarabat* ou *Karabat*. Je me détachai en cet endroit de la compagnie de l'Ambassadeur, qui était souvent obligé de faire retarder sa marche pour se faire payer des droits de son passage, et de faire ensuite une extrême diligence pour nous rejoindre. Je trouvai mieux mon compte à me joindre au neveu de notre Mémandar, qui était aussi

incommodé que moi. Nous réglions nos journées comme il nous convenait.

Celle du 25, pour nous rendre à *Kom*, fut de huit grandes lieues : nos chevaux et nos mulets mirent tout le jour à faire cette traite, et ils la firent sans débrider. Il faut convenir que ces animaux sont infatigables. Voici comme on les traite dans les caravanes : dès le grand matin les Palefreniers, qui sont ordinairement Arabes, et qui ont un talent particulier pour leur métier, leur donnent de la paille foulée par les pieds des chevaux et des chameaux au temps de la moisson, pour faire sortir le blé des gerbes. Lorsque la caravane est prête à partir, ils remplissent des sacs de cette paille hachée et broyée, et mêlée avec environ deux tiers d'orge. Ils attachent des sacs à la tête de leurs chevaux et de leurs chameaux, afin qu'ils puissent manger chemin fesant. Le soir quand on est arrivé au gîte, les Palefreniers les promènent doucement pour les délasser, et les couvrent d'une grosse couverture pour les empêcher de se morfondre. Quelque temps après ils les mènent à l'eau, et au retour ils remplissent leurs sacs de cinq ou six livres d'orge pour toute la nuit. S'il y a plusieurs chevaux ensemble, les Palefreniers ont alors grand soin de les servir tous en même-temps ; car c'est un ancien proverbe ici, qu'un cheval tombe malade sitôt qu'il voit son voisin manger seul, et sans lui. C'est, en effet, une chose risible de voir dans les haltes des caravanes les Pale-

freniers courir de toutes leurs forces leurs sacs à la main remplis d'orge et de paille, pour être les premiers à donner à manger à leurs animaux ; car autrement, disent-ils, ils tomberaient malades. Pour ce qui est des beaux chevaux des Seigneurs, on y fait plus de façon ; car, dès le matin, leurs Palefreniers jettent plusieurs seaux d'eau chaude sur le corps des chevaux, et les frottent à grand tour de bras ; puis ils les savonnent en les frottant de la même manière, jusqu'à ce que leur poil bien savonné et frotté, reluise de toutes parts. Je ne sais si les Palefreniers, en France, s'accommoderaient de cet exercice du matin, qui cause assez souvent ici une rude bastonnade aux valets paresseux : quoi qu'il en soit, revenons à la suite de notre voyage.

De Javarabat nous allâmes à *Kom*, comme nous l'avons dit. En y allant, nous passâmes au pied de la fameuse montagne nommée *Telesme*, que le peuple appelle *Quidenquilmé*; c'est-à-dire, qui y monte n'en descend pas. Les habitans nous racontèrent que *Cha-Abas* y fit monter quatre soldats qu'on ne revit plus ; et que de trois valets de pied que *Cha-Soliman* y fit monter, il n'en revint qu'un seul qui mourut incontinent après.

Il y a quelque temps que la curiosité des gens d'un Ambassadeur du Roi de Pologne fut plus grande que la crainte d'un pareil accident. Ils y montèrent, et en revinrent en bonne santé. Ils dirent à leur retour qu'ils

n'y avaient vu qu'une carcasse de chameau. Du pied de cette montagne, on tire de gros blocs d'un sel fort blanc. Toute la terre des environs est imprégnée de sel, et on en peut dire autant de toute la Perse jusqu'au golfe Persique. C'est un sel si âcre et si pénétrant, que les chairs et le poisson qu'on en sale perdent leur propre goût, et ne laissent sentir que le sel.

Kom a son Sultan, son Daroga et son Calenter. Ce dernier était ami particulier de notre Ambassadeur. Il lui fit tous les honneurs possibles. Il le retint deux jours et le régala splendidement : nous fûmes logés dans un Palais dont les bâtimens sont très-négligés. L'enceinte de Kom ne me parut pas moins grande que celle de Lyon ; mais c'est un triste spectacle de voir les deux tiers de la Ville ruinés, dit-on, par des eaux qui sortirent autrefois tout-à-coup de terre, et en si grande abondance, qu'elles détrempèrent en peu de temps les fondemens des maisons ; et comme ces maisons n'étaient bâties que de briques séchées au soleil, elles tombèrent les unes sur les autres, ensorte que presque toute la Ville n'est plus qu'un amas affreux de décombres.

Sa situation était sur une belle et grande rivière qui a un pont de dix arches avec un quai très-commode du côté de la Ville. C'est le premier endroit où l'on travaille des toiles peintes.

Le 28 nous passâmes à *Kesmabat*, où les eaux sont si salées, qu'il n'y a que l'habitude

d'en user qui puisse les rendre potables. Durant plus de trente lieues, à les commencer depuis *Sava* jusqu'à Kesmabat, nous eûmes toujours à notre vue et à notre orient une haute montagne qui s'élève en pointe comme un pain de sucre, et qui est couverte de neige : on l'appelle *Eluent* ou *Oneran*, et on dit qu'elle est inaccessible, parce que six lieues à l'entour la terre est brûlante, et fume continuellement.

Le 29, nous fîmes six mortelles lieues par une campagne déserte, et sur un gravier où il ne paraît pas un brin d'herbe. Cette campagne, et celle que nous avions traversée depuis Sava, me fit conjecturer que nous pouvions être dans la *Caramanie* déserte, qui, selon l'ancienne Géographie, confinait à la Parthie, en tirant vers le Midi. La Parthie, si nous en croyons Quinte-Curce et Arrien, ne valait pas mieux que la Caramanie, ce qui obligea Alexandre, lorsqu'il y fut entré, de tirer ses convois de la Médie. Nous couchâmes à *Sinsin*, gros et riche village.

Le 30 de Novembre, nous arrivâmes à *Kachan*, où l'Ambassadeur fut reçu avec tous les honneurs ordinaires, et conduit dans un beau jardin du Roi. Ce jardin a de chaque côté une longue et large allée : la première, est de cyprès bien rangés ; la seconde est de sapins. Les arbres sont d'une grosseur et d'une hauteur surprenante. L'entrée des deux allées est plantée d'arbres fruitiers de toutes les espèces, mais sur-tout d'abricotiers. Il y a un ruisseau d'une eau coulante, qui forme des

canaux le long des allées, et dont les bords sont ornés de diverses fleurs, principalement d'œillets. Ce jardin royal est affermé, et le maître jardinier me dit qu'il en payait douze tomans. Il y a deux palais, l'un à l'entrée, et l'autre au milieu du jardin : nous étions logés dans le premier qui a une grande place qui lui sert d'avant-cour, et dans laquelle on s'exerce à tirer de l'arc.

La ville de Kachan a deux enceintes de murailles fort épaisses : l'extérieure est plus basse et à demi ruinée. Elle est traversée par une rivière impétueuse nommée *Koucout*, ou rivière des montagnes, parce qu'elle sort de celles qui sont à l'Occident, et d'une source qui jette l'eau de la grosseur du corps d'un bœuf. Cette ville est une des plus considérables de la Perse par ses édifices, par le nombre de ses habitans, par les manufactures, par son commerce et ses richesses, par ses rues qui sont voûtées pour la commodité des Marchands, et par les caravansérails qui y sont bien entretenus. On y fabrique toutes sortes de vaisselles et d'ustensiles de cuivre qui ont un grand débit, parce que le cuivre a la réputation d'y être plus doux qu'ailleurs. On y fait d'admirables ouvrages de soie, de magnifiques brocards. Je ne sache pas avoir rien vu en Europe qui soit plus délicatement travaillé.

Nous y séjournâmes jusqu'au 3 Décembre que nous allâmes à *Boutz-Abat*, gros bourg, dont les maisons sont fort serrées, et les rues en labyrinthe. Le bourg a un ruisseau d'eau

chaude, qui nourrit quantité de petits poissons noirs.

Le 4, nous fîmes six lieues jusqu'à *Kababat*, bourg semblable au dernier. Les eaux y sont bonnes, et viennent de la montagne par un canal souterrain. Toute la Perse, depuis le *Guilan* et le *Mazanderan*, manque d'eau; néanmoins la terre demande à être arrosée, et elle ne l'est que par le moyen de semblables canaux, que les Persans nomment *Karis*. Une armée ennemie ne saurait y subsister. C'est ainsi que les Persans ont arrêté les armées des Turcs, et entre autres celles d'Amurat, lequel, après la prise de Bagdad, en 1638, se promettait de conquérir la Perse. Cependant ce ne fut pas un obstacle invincible pour Alexandre, non plus que pour les Sarrasins, qui, en 636, se rendirent maîtres de la Perse.

Le 5 Décembre, après cinq heures de chemin, nous arrivâmes à *Natans*. Je ne saurais dire si c'est un bourg ou une ville : on voit un grand nombre de maisons sur le penchant d'une montagne, et séparées par des jardins. La terre qui ne paraît être que du gravier, à force néanmoins d'être arrosée par l'eau qui descend abondamment de la montagne, porte quantité de beau bled et de bon fruit. Les champs sont disposés en terrasse pour retenir l'eau. Le pain est plein de gravier, qui monte avec le suc, dont le grain se nourrit. Il n'est point de tamis qui en puisse purger la farine, et délivrer les dents de l'incommodité qu'elles en souffrent. Les habitans font remarquer

comme une curiosité une tour bâtie sur la cîme de la montagne par *Cha-Abas*, en mémoire de ce qu'un de ses oiseaux de chasse avait apporté une perdrix de très-loin. Oléarius dit que ce fut parce que cet oiseau avait attaqué et tué un aigle. L'histoire est plus belle de cette seconde façon, mais les gens du pays s'en tiennent à la première, et ils nomment l'oiseau *Baykouch*.

Nous eûmes un jour de repos à *Natans*, pour nous disposer, sans le savoir, à la fatigue du jour suivant, dans lequel nous fûmes obligés de faire quatorze grandes lieues pour gagner *Dambi*, n'ayant pas été possible de nous loger dans le caravansérail de Serdehen, qui était plus propre à servir de retraite à des animaux qu'à des hommes. Depuis Sava nous n'avions vu que des campagnes incultes et désertes; mais étant sortis de *Natans*, nous marchâmes tout le jour entre des collines et des rochers, noirs d'un côté et blanchis de l'autre par des neiges, qui le couvraient à leur Septentrion.

Le 8 Décembre nous n'allâmes qu'à Rich, qui n'est qu'à trois lieues de Natans. Rich n'a que des sables mouvans à son Septentrion. On leur a opposé de grandes digues, pour empêcher le vent de porter ces sables dans les terres voisines. Mais ce qui est surprenant, c'est que ces terres voisines, qui ne sont arrosées que d'une eau salée, ne laissent pas de produire de très-bon blé et d'excellens melons. Nous séjournâmes à Rich, où notre Ambassadeur s'aboucha avec le Mémondar

Bachi d'Ispahan, pour régler ensemble le cérémonial de son entrée, et les logemens qu'il devait habiter avec sa suite, dans la capitale de l'Empire. Le tout ayant été réglé à la satisfaction de notre Ambassadeur, et ses équipages étant prêts, nous nous mîmes en chemin pour arriver à Ispahan. Nous y entrâmes le 9 Décembre, après soixante-cinq jours de marche depuis notre départ de Chamakié jusqu'à Ispahan.

Cette ville impériale est si célèbre dans tout le monde, et si connue par les relations des voyageurs, et par les Dictionnaires historiques et géographiques, que d'en vouloir faire ici la description, ce serait faire ce qui a déjà été fait plusieurs fois. Les premiers compilateurs de ces sortes de Dictionnaires, disent que Ispahan est bâti sur les ruines de Hécatonpylos, marquée par Strabon et par Pline, pour la capitale de la Parthie; et ils le disent sur l'autorité d'Oléarius, qui en cela paraît s'être trompé. Car Ptolémée fixant la longitude d'Alexandrie à 60 degrés 30 minutes, et celle de Hécatonpylos à 96 degrés, il s'ensuit que la différence est de 50 degrés (1), 30 minutes; à laquelle, si l'on ajoute 27 degrés 64 minutes (2), qui est la différence qu'il y a entre les longitudes de Paris et d'Alexandrie, l'erreur sera de 60 degrés 24 minutes (3).

---

(1) La différence est de 36 degrés 30 minutes.

(2) La différence qui est entre les longitudes de Paris et d'Alexandrie est de 27 degrés 57 minutes.

(3) L'erreur est dans ces 60 degrés 24 minutes, qui n'ont aucun sens.

De plus Ptolémée met Hécatonpylos à 37 degrés 50 minutes de latitude. Or, Ispahan est à cinquante degrés trente minutes (1) ; à l'égard de Paris, à 32 degrés 27 minutes de latitude. Par conséquent, Ispahan est plus occidental que ne l'était Hécatonpylos de 13 degrés 54 minutes, et plus méridional de 5 degrés 25 minutes (2). De plus, cette ville est fort avant dans la Caramanie (3), qui confinait à la Parthie, par le 33.e degré de latitude. Comme la perfection de la géographie et de l'Histoire naturelle d'un pays, dont nous avons assez peu de connaissance, a été l'objet principal qu'on s'est proposé en rapportant le Journal du Père de la Maze, on s'est donné la liberté d'en retrancher cent aventures inévitables dans un long voyage, et qui ne sont intéressantes que pour ceux qui y ont eu part, mais qui sont indifférentes à ceux qui les lisent, parce qu'elles ne leur apprennent rien de nouveau, ou qui en vaille la peine. On ne doit pas cependant omettre que le Père de la Maze fit ce voyage en Missionnaire et en homme de sa profession, entretenant l'esprit de piété et de religion parmi cette nombreuse troupe de gens à la suite de l'Ambassadeur ; savoir : instruisant, exhor-

(1) Ispahan n'est pas à 50 degrés 30 minutes. Il est à 32 degrés 25 minutes de latitude.

(2) Ispahan est plus occidental que ne l'était Hécatonpylos d'un seul degré 30 minutes : il est plus méridional de 3 degrés 32 minutes.

(3) Ispahan ni Hécatonpylos ne sont dans la Caramanie, qui en est fort éloignée.

tant, disant la Messe, et administrant les Sacremens autant que la commodité du temps et des lieux pouvait le permettre. Sa présence empêcha bien du mal, et ses entretiens firent beaucoup de bien.

Lorsqu'il fut arrivé à Ispahan, il attendit que Zurabeck eût fini les principales affaires de son Ambassade, pour lui parler de celles de sa Mission de Chamakié. Lorsqu'il les vit prêtes à se terminer, il le fit souvenir plusieurs fois de la recommandation du Pape et du Roi de Pologne, en faveur de la Mission de Chamakié. Zurabeck remettait de jour à autre cette négociation ; mais le jour d'en parler ne venait point. Ce Seigneur était du caractère de ceux qui n'aiment qu'eux-mêmes et leurs propres intérêts, et qui ne servent leurs amis qu'en paroles vaines et frivoles, parce qu'ils croiraient se dérober à eux-mêmes les services qu'ils rendraient aux autres.

Le Père de la Maze ne vit que trop clairement, mais trop tard, qu'on ne lui fesait que de fausses promesses, qui n'aboutiraient à rien. Mais, en même-temps, Dieu lui donna un autre protecteur, d'un caractère bien différent ; ce fut l'Archevêque d'Ancyre, Pierre-Paul Palma, d'Artois-Pignatelly, Duc de Saint-Elie, de l'Ordre des Carmes-Déchaussés, nommé Vicaire Apostolique pour les Indes, Ambassadeur du Pape, de l'Empereur et de la République de Venise, vers le Roi de Perse.

Cet illustre Vicaire Apostolique, qui avait

l'honneur d'être parent du Pape (1), prévint le Père de la Maze, et lui offrit ses services. Il desira même qu'il se tînt toujours auprès de sa personne, et voulut bien lui demander son avis dans diverses affaires importantes. Ce Prélat fit son entrée à Ispahan, avec une si grande magnificence, qu'on ne se souvenait pas d'en avoir jamais vu une qui pût lui être comparée. Le Roi lui donna le lendemain sa première audience, avec des marques éclatantes de son estime et de sa considération. Le repas, selon la coutume, suivit l'audience publique. Dans ce repas, qui dura presque deux heures, le Roi et tous les Seigneurs de sa Cour avaient toujours les yeux sur l'Ambassadeur. On était charmé de son air de modestie, joint à une physionomie aussi avenante, qu'elle était pleine de dignité. Pendant son séjour à la Cour, le Roi voulut l'entretenir souvent, et il en fesait l'éloge dans toute occasion.

Ses affaires étant finies, il demanda son audience de congé, et ce fut à regret que le Roi la lui accorda. Ce fut dans cette audience qu'il supplia Sa Majesté de nous accorder la permission d'agrandir notre Eglise à Chamakié, et d'y pouvoir continuer nos fonctions avec liberté. Le Roi accorda cette grâce, non-seulement sans peine, mais même avec tout l'agrément possible, et nous en fit expédier des Lettres-Patentes.

Après cette dernière audience, l'Arche-

(1) Innocent XII.

vêque d'Ancyre se disposa à partir pour les Indes, et chargea le Père Elie, Evêque d'Ispahan, Religieux de l'Ordre des Carmes-Déchaussés, de porter les réponses du Grand-Sophi. Ces deux Prélats partirent en même-temps. L'Evêque d'Ispahan prenant sa route par Chamakié; le Père de la Maze, qui devait retourner à sa Mission, prit congé de l'Archevêque d'Ancyre, son insigne bienfaiteur, et suivit le Père Elie.

Nous avons le Journal du retour de ce Père Missionnaire; mais comme il fit la même route qu'il avait tenue en venant à Ispahan, et son Journal, d'ailleurs, ne nous apprenant rien de nouveau, on se dispense de le rapporter. Il partit d'Ispahan pour Chamakié le 14 Septembre 1699. Il dit dans son Journal, qu'étant à *Kom*, ils allèrent voir les Sépulcres des derniers Rois de Perse. C'est, dit-il, un superbe édifice divisé en plusieurs appartemens, et placé au milieu d'un beau jardin, où il y a quantité de grenadiers chargés de grenades grosses comme la tête d'un homme. On nous fit entrer, ajoute le Père, dans deux grandes salles voûtées, où étaient, dans chaque salle, deux ou trois tombeaux, élevés de terre de plus de trois pieds, longs de sept, et larges de quatre, couverts de tapis très-précieux.

Nous ne pûmes savoir si ces tombeaux renfermaient les corps de quelques-uns des Rois de Perse; car on dit communément à Ispahan, qu'à la mort du Roi on fait trois cer-

cueils parfaitement semblables, dont l'un est porté à Kom, un autre à Meched, et un autre à Ardebil, et qu'on ne sait point dans lequel des trois cercueils le corps du Roi est renfermé.

Nous fûmes surpris, ajoute le Père de la Maze, en entrant dans les deux salles, d'entendre une espèce de musique. Nous vîmes quinze Moulas, qui tenaient l'Alcoran en main, et qui étaient rangés le long des murailles. Le plus jeune chantait des airs d'une voix très-forte et très-harmonieuse, et on l'entendait avec plaisir. On ne cessa pas de chanter tant que nous fûmes dans les salles; mais en sortant, ces Moulas se présentèrent à nous, et nous firent bien payer la musique que nous avions entendue.



LETTRE

Du Père Bachoud, Missionnaire de la Compagnie de Jésus, en Perse, écrite de Chamakié, le 25 Septembre 1721, au Père Fleuriau.

MON RÉVÉREND PÈRE,

La paix de N. S.

Je ne doute pas que vous n'attendiez nos Lettres avec impatience, pour être plus sûrement instruit de tout ce qui s'est passé dans le *Chirvan* (1), province du Royaume de Perse, et à *Chamakié*, capitale de cette province, et le siége de notre Mission.

Il ne nous a pas été possible de vous écrire plutôt; car dans le désordre où nous avons été jusqu'à présent, qui que ce soit n'a pu sortir de *Chirvan*, sans se mettre dans un danger évident d'être massacré; je hasarde aujourd'hui la lettre que j'ai l'honneur de vous écrire, et je souhaite qu'elle vous soit promptement rendue : je commence par vous dire, mon Révérend Père, que la cause des maux qui affligent la Perse est la conspira-

(1) Chirvan, en Persan signifie Pays de lait.

tion que l'Etmadoulet (1) ou premier Ministre du Roi, a formée depuis quelque temps contre l'Etat.

Pour concevoir le motif de sa révolte, il faut observer que les peuples Mahométans sont partagés en deux Sectes aussi anciennes que le Mahométisme, et qui sont depuis long-temps ennemies.

Ceux de la première s'appellent *Sefis* ou *Schais*, c'est-à-dire purs, ou *Schahis*, du nom de *Schah*, qui est celui que tous les peuples d'Orient donnent au Roi de Perse.

Ceux de la seconde Secte se nomment *Sunnis*, qui veut dire en langue Persanne orthodoxe, non pas qu'ils le soient en effet, mais parce qu'ils se croient tels, et qu'ils traitent d'hérétiques les Mahométans de la première Secte.

Les Persans sont de la première Secte; les Turcs et les autres peuples qui environnent la Perse sont de la seconde.

Ces deux Sectes ont le même Alcoran, et croient également Mahomet, Apôtre de Dieu : mais parce que ceux de la première Secte finissent toutes leurs prières par des imprécations contre Omar (2) et plusieurs autres Imans, ou prétendus Saints du Mahométisme, ceux de la seconde, qui les révèrent et les invoquent, ne demandent pas mieux que de pouvoir venger leurs Saints

---

(1) C'est-à-dire, en Persan, appui de la magnificence.

(2) Premier successeur de Mahomet.

du mépris que les Persans *Sefis* ont pour eux.

Les *Sefis* ont aussi de leur côté des sujets d'animosité contre les *Sunnis*. Celui qui leur tient le plus au cœur est le meurtre de Hassan et de Hussein, fils d'Ali, Gendre de Mahomet, et mari de Fatima sa fille. Ces deux frères furent tués par *Moavia*, Lieutenant-Général d'*Odeman*, troisième Calife après Mahomet.

Les Persans *Sefis* les mettent au nombre de leurs martyrs. Les Rois de Perse se font honneur d'être descendus de *Hussein*, ce qui leur fait donner en langue Persanne le nom de *Hussein-Sefi*, c'est-à-dire, fils de la famille de *Hussein*.

Ali, Gendre de Mahomet, fut l'auteur de la Secte des *Sefis* : elle fut maintenue en Perse par ses Rois ; mais cette Secte étant bien moins nombreuse et considérée que celle des *Sunnis*, qui avait pour elle toute la puissance Ottomane, Schah-Ismaël, un des successeurs d'*Ali*, jaloux de la fortune que la Secte des Sunnis avait fait au désavantage de celle des Rois de Perse, entreprit de lui donner un plus grand crédit, et d'augmenter par ce moyen les forces de son Empire.

Pour y parvenir, il crut devoir commencer par faire renaître dans l'esprit des peuples leur ancienne animosité contre les *Sunnis*, et il le fit, renouvelant l'ancienne accusation contre eux d'avoir été les meurtriers impunis de Hassan et d'Hussein, petits-fils

de Mahomet : il ordonna ensuite qu'on observât plus exactement que jamais l'usage de finir les prières publiques par des imprécations contre *Omar* et les autres Imans ou prétendus saints du Mahométisme : enfin, pour les rendre aussi méprisables aux yeux des peuples, que le sont dans le pays les Juifs et les Chrétiens, il les soumit à payer comme eux le carrache, c'est-à-dire un tribut par tête.

L'Etmadoulet ou premier Ministre du Roi de Perse était, à son insu, de la Secte des *Sunnis;* comme il y était très-attaché, il souffrait impatiemment tout ce que le Roi fesait contre les *Sunnis*, et sur-tout les imprécations des Persans contre les saints de la Secte. Il avait souvent fait ses efforts pour adoucir l'esprit de son maître contre elle, et pour tâcher d'abolir, par son crédit, les usages qui décriaient sa Secte parmi le peuple.

Mais n'ayant pu y réussir, et jugeant qu'il n'y aurait qu'un maître absolu dans la Perse, qui pourrait détruire tout ce que les *Sefis* avaient introduit contre les Sunnis, ce Ministre, soit ambition, soit zèle pour sa Secte, conçut le dessein de monter lui-même sur le trône de son Roi, et de l'en chasser.

Pour en venir à bout, il ne fallait pas moins qu'une révolte des Sujets contre leur légitime Souverain, laquelle ne manquerait pas de produire une révolution générale dans l'Empire, dont il saurait bien profiter, et ce fut aussi le moyen qu'il employa.

Ce Ministre étant issu des Princes du Daguestan (1), se persuada aisément que les peuples qui habitent cette Province seraient les plus promptement disposés à commencer une irruption dans la Perse. Ces peuples s'appellent Lesghis ; nous les connaissons dans l'histoire sous le nom de Lazes. Ils occupent les montagnes du *Daguestan*, du côté de la mer Caspienne : ce sont une espèce de Tartares, hommes forts, robustes, faits à la fatigue, et vivant de peu. Ils ne se servaient autrefois que de flèches et de lances ; mais à présent ils sont tous armés de pistolets et de sabres : ils ont appris à les forger, et s'en servent très-adroitement.

Ils font continuellement la guerre aux Tartares Nogais, aux Circasses : ils font de fréquentes courses sur les Géorgiens et autres Sujets du Roi de Perse. Ils sont gouvernés par un Prince qu'ils nomment *Schamcal* : le choix du Gouverneur appartient au Roi de Perse ; mais il est obligé de choisir toujours un des Princes du Daguestan.

Le Gouverneur fait sa résidence à *Tarkou*, petite ville sur la mer Caspienne : elle est la seule ville du Daguestan. Ce Prince a sous lui plusieurs autres petits Seigneurs qu'on nomme Beghs, c'est-à-dire Gentilshommes.

Ce fut avec les armes de ces peuples que l'Etmadoulet crut devoir commencer l'exécution de ses projets : il les fit solliciter par ses émissaires d'entrer de force dans la pro-

---

(1) C'est-à-dire, Pays de montagne.

vince du Chirvan, pour s'en rendre les maîtres, ne doutant point que les Sunnis, qui sont en grand nombre dans cette Province, ne se joignissent à eux.

Il ne fallut pas de longues négociations pour déterminer des gens accoutumés au pillage à profiter de l'occasion de piller ailleurs.

Ils s'attroupèrent en peu de temps, et s'étant bien armés, ils entrèrent précipitamment dans le Chirvan. Une si prompte irruption ne trouva aucune résistance. Ils se rendirent aisément maîtres des villages par où ils passaient; leur troupe grossissait chaque jour, et ravageait le pays, jetant la consternation par-tout.

Le Roi de Perse fut bientôt instruit de ces désordres : il fut même averti que son Ministre le trahissait et favorisait cette irruption.

Le Roi, prévenu comme il l'était en faveur de son favori, ne put d'abord s'imaginer qu'un homme comblé de ses bienfaits, honoré de sa confiance, revêtu de son autorité royale, fût capable d'une si noire action; mais elle lui fut si clairement prouvée, qu'il n'en put douter : alors son indignation ayant succédé à l'amour qu'il avait eu pour son Ministre, il ordonna sur-le-champ qu'on lui fît passer un fer chaud devant les yeux pour l'aveugler, et il le fit jeter dans une étroite prison, pour prolonger son supplice le reste de ses jours.

Le chef de la révolte ayant été découvert et

et puni, le Roi crut que la tranquillité serait rendue à la province du Chirvan ; mais les révoltés, que le Ministre avait rendus si puissans, se sentant assez forts pour soumettre la Province entière, et en conserver la possession, continuèrent leurs courses, pillant et massacrant ceux qui s'opposaient à leurs fureurs : ils se rendirent, en effet, bientôt les maîtres de la campagne.

Ils en voulaient particulièrement à la ville de Chamakié, qui a toujours eu la réputation d'une ville que le commerce a rendue très-opulente : ils s'approchèrent de ses murs le 15 Août dernier, avec une armée d'environ 15 mille hommes : ils comptaient moins sur leurs forces pour y entrer victorieux, que sur les *Sunnis* qu'ils savaient être dans la place. Ils se flattèrent que, sitôt qu'ils s'en approcheraient, les Sunnis ne manqueraient pas d'employer la force et l'artifice pour leur ouvrir une des portes de la ville.

Le Gouverneur de Chamakié se fiait, en effet, si peu aux gens de cette Secte, qu'il n'osa jamais tenter une sortie, dans la crainte d'en être abandonné. Il prit toutes les précautions possibles pour bien faire garder les portes de la ville ; mais, malgré toutes ses prévoyances, les Sunnis, qui étaient d'intelligence avec les assaillans, trouvèrent le moyen de leur ouvrir une des portes. Les révoltés y entrèrent jetant de grands cris, et le sabre à la main. Ils égorgèrent tous ceux qui voulurent s'opposer à leur passage, et mirent les autres en fuite. Ils allèrent ensuite

se retrancher dans les quartiers et les maisons des Sunnis. Le lendemain matin ils en sortirent, fesant main-basse sur tous ceux qui se trouvaient en leur chemin, et forçant les maisons pour les piller.

Le Commandant de la ville, désespérant de pouvoir chasser un si grand nombre de rebelles, prit lui-même la fuite, pour mettre du-moins sa vie en sûreté. Mais les révoltés le firent suivre, l'arrêtèrent et l'enfermèrent, dans l'espérance de lui faire déclarer ses trésors cachés ; mais soit qu'il n'en voulût rien découvrir, soit qu'en effet il fût sans or et argent, ils n'en purent tirer aucune déclaration. Leur fureur en fut si grande, qu'ils le mirent en pièces. Ils traitèrent avec la même inhumanité son neveu et un autre de ses parens, et jetèrent leurs corps aux chiens. Nos Catholiques, qui s'attendaient au même traitement, se réfugièrent chez nous, pour se préparer à la mort. Jugez, mon Révérend Père, quelle fut alors notre consternation. Dans ces tristes instans, le Père de Langlade, le Frère Henry et moi, étant au pied de l'Autel de notre Chapelle, nous fîmes un vœu au bienheureux Jean-François Régis, le suppliant de nous accorder le secours de sa puissante protection auprès de Dieu, dans le péril évident où nous et nos Catholiques étions à toute heure exposés.

Nous eûmes sujet de croire que nos vœux furent favorablement écoutés ; car toute la fureur des révoltés tomba sur les *Sefis*, qui sont, comme nous l'avons dit, de la Secte

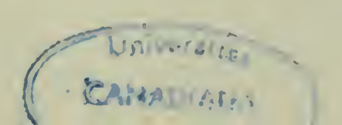
du Roi : ils en égorgèrent quatre à cinq mille ; mais à l'égard de nos Marchands et de nos Chrétiens, ils se contentèrent d'enlever de leurs maisons ce qu'ils trouvèrent de plus précieux, sans vouloir attenter à leur vie.

Les Marchands Moscovites perdirent en ce jour, pour leur part, plus de soixante-dix mille tomans de 50 livres chacun (1).

Les révoltés vinrent dans notre maison, nous menaçant, le sabre à la main, de nous massacrer, si nous ne leur découvrions les prétendus vases d'or de nos Autels : mais après avoir fouillé par-tout, et n'ayant trouvé que du bois doré, ils ne nous enlevèrent que nos ornemens, et quelque linge d'Autel, le Seigneur ayant permis que nos vases sacrés ne soient point tombés sous leurs mains. Nous ne pûmes attribuer ce traitement, plus favorable que nous n'osions l'attendre, qu'à la protection du bienheureux Jean-François Régis. Nous vous supplions, mon Révérend Père, de joindre vos actions de grâces aux nôtres.

Nous ne savons pas encore si les révoltés garderont cette ville, ou s'ils l'abandonneront ; mais, quoiqu'il arrive, nous sommes résolus d'y demeurer pour conserver notre Mission et notre Chapelle. La grâce que nous vous demandons est de nous envoyer, le plutôt que vous pourrez, de nouveaux ornemens et du linge d'Eglise, pour réparer nos pertes et décorer nos Autels. Nous de-

(1) Il est maintenant de soixante livres.



vons espérer que Dieu ne permettra pas que les auteurs de tant de maux jouissent long-temps de leur prospérité. Si Dieu a voulu se servir d'eux pour punir ici l'infidélité et le schisme, et éprouver la patience de nos Catholiques, il jettera, comme dit le Prophète, les verges au feu, et nous rendra le calme et la paix : nous nous recommandons tous, et nos Catholiques avec nous, à vos saints Sacrifices.

LETTRE

*Du Révérend Père H. B***, Missionnaire en Perse, à Monsieur le Comte de M***.*

MONSIEUR,

Le vif intérêt que vous prenez à nos Missions, et la part que vous avez aux travaux de nos Ouvriers Evangéliques, ne me permettent pas de différer plus long-temps à vous envoyer les détails que vous me demandez sur les divers Pays que j'ai parcourus. Destiné par la divine Providence à travailler dans les Missions de Perse, mes premiers soins ont été d'apprendre les langues Arménienne, Turque et Persanne, persuadé que, sans cela, je n'y pourrais pas être fort utile. J'ai déjà traversé, en différens temps, les Royaumes

des Elamites et de Suse, peu fréquentés par les Européens, occupé sans cesse à instruire et à consoler les Chrétiens qui y habitent. Je consacrais le temps qui me restait de mes fonctions à m'informer des mœurs, de la situation et des antiquités des Pays où je me trouvais.

Hamadan, ville de Médie, où je fais actuellement mon séjour avec le P. Zerilli, Jésuite Italien, est la capitale d'une Province de même nom : elle est située au pied du mont Alvand, que les Persans appellent *Sultan-Alvand*, c'est-à-dire, la Reine des montagnes, parce qu'elle est la plus fertile, et l'une des plus hautes montagnes de Perse. C'est une branche du mont Taurus, qui s'étend jusqu'au sein Persique. Le célèbre Avicenne à demeuré long-temps sur cette montagne, pour y faire ses observations sur les simples dont elle est toute couverte. Hamadan est à trente-cinq degrés douze minutes de latitude septentrionale. C'est une ville très-ancienne, à en juger par les ruines d'un temple magnifique, dont il ne reste plus qu'un dôme fort élevé, bâti de briques peintes en porcelaine, sur lesquelles paraissent quelques caractères hébreux. Sous ce dôme est une Chapelle de dix-huit pieds en carré, où sont, dit-on, les tombeaux d'Esther et de Mardochée; au-dessus des tombeaux s'élèvent deux mausolées magnifiques, d'un bois très-dur : sur l'un l'histoire d'Esther est gravée en caractères hébreux, avec ces mots : *la grande Reine Esther;* sur l'autre

on lit : *ces Mausolées ont été construits par Ardacier ou Arsaces ;* mais il n'y a pas de date qui détermine lequel des Arsaces. Le Mausolée de Mardochée est à droite ; il a sept pieds de longueur et de hauteur, sur trois pieds de largeur. Celui d'Esther est à gauche et de la même structure, sinon qu'il est d'un pied plus haut que celui de Mardochée. Les Juifs y entretiennent un grand nombre de lampes qui brûlent jour et nuit, et vont aux jours de Fête y faire leurs prières.

Comme je rendais visite un jour à un Seigneur Persan, un Derviche, homme de bon sens, habile philosophe, versé dans les Saintes écritures, qui s'y trouva, fit tomber la conversation sur des matières de Religion ; il commença par donner de grands éloges à la Religion chrétienne. Il avoua qu'il la trouvait très-conforme à la raison, si ce n'est dans le point où elle enseigne que Jésus-Christ est Dieu. Il est vrai, lui dis-je, que nous croyons la Divinité de Jésus-Christ ; ce point est le fondement de notre Religion ; ce qui m'étonne, est que vous le disiez vous-même dans votre Alcoran, et que vous ne le croyez pas ; car, de bonne foi, que signifie *Rouh-Alah*, qui est le nom que Mahomet donne à Jésus-Christ ? Ce mot Arabe, car j'ai étudié à fond cette langue, me dit-il, signifie l'esprit ou l'ame de Dieu. Cet esprit, ou cette ame de Dieu, lui répliquai-je, est-elle différente de Dieu, ou est-elle une même chose avec Dieu ? L'ame et l'esprit de

Dieu, me répondit-il, ne peuvent pas être différens de Dieu : donc, ajoutai-je, Jésus-Christ est Dieu ; ce qui est une même chose avec Dieu, est Dieu. Il parut touché de cette conséquence ; je louai sa bonne foi à me donner le vrai sens du mot *Rouh-Alah*.

Je vous avoue, Monsieur, que je n'ai pas trouvé dans les autres Mahométans la même sincérité ; ils donnent à ce mot un sens différent, pour éluder la conséquence que j'en ai tirée. Prions le Dieu des miséricordes d'éclairer leur esprit et de dissiper entièrement les ténèbres qui les environnent.

Tous tant que nous sommes, reprit le Derviche, nous reconnaissons Jésus-Christ pour un homme divin, et nous avons pour lui un très-grand respect, au lieu que vous autres Chrétiens, n'avez que du mépris pour Mahomet. Vous respectez Jésus-Christ, lui répliquai-je, parce qu'il y a dans sa conduite des caractères de sainteté qui vous frappent Montrez-nous dans celle de Mahomet l'ombre de quelques-uns de ces caractères divins. Vous respectez Jésus-Christ, parce que vous le reconnaissez pour un Prophète envoyé de Dieu aux hommes, et vous le reconnaissez pour tel à des marques évidentes, auxquelles vous avouez qu'on ne saurait résister. En est-il quelqu'une qui nous puisse donner une pareille idée de Mahomet ? Quelle a été sa conduite ? Quelle doctrine a-t-il enseignée aux hommes ? Par quels miracles a-t-il prouvé qu'il était envoyé de Dieu ? Quels Prophètes avaient prédit sa

Mission ? Je ne vous rappellerai pas les circonstances honteuses de sa vie, que je suis assuré que vous détestez vous-même dans le fond du cœur. Non, j'ai trop bonne opinion de vous ; ce n'est pas par la conduite de Mahomet que vous pouvez juger qu'il est Prophète. Son Alcoran, où il a lui-même osé publier ses impudicités, s'élèvera dans tous les siècles en témoignage contre lui ; eussiez-vous même en sa faveur les miracles les plus éclatans, sa vie infame en effacerait tout l'éclat, et aucun homme de bon sens ne pourrait s'y laisser tromper. Mais quels miracles nous alléguez-vous en sa faveur ? *Son voyage au Ciel sur le cheval Alborach, à qui il promet le Paradis ; la lune partagée avec ses doigts*, sont des rêveries qui ne sont que pour le peuple ; les honnêtes gens s'en moquent ; et d'ailleurs, Mahomet lui-même reconnaît que Dieu ne lui a pas accordé le don des miracles. Quant à la Doctrine, combien de contradictions et d'absurdités répandues dans son Alcoran, opposées aux bonnes mœurs et à la droite raison ? *Le monde appuyé sur les cornes d'un taureau ; le Ciel composé de fumée ; le Soleil placé dans une fontaine d'eau chaude ; une étoile brillante qui se détache du firmament, pour renverser du haut des Cieux les démons, lorsqu'ils viennent écouter ce qu'on y dit ; Salomon qui s'entretient avec des fourmis et des oiseaux ; Dieu qui jure par des abeilles, et qui jure un moment après par des vaches le contraire de ce qu'il vient de jurer ; le vin*

défendu dans un chapitre et permis dans un autre, et mille autres absurdités de cette nature font assez connaître quelle est sa doctrine.

Du-moins fallait-il que Dieu marquât aux hommes, par quelques signes évidens, que Mahomet était envoyé de sa part; il devait y avoir des prédictions touchant ce nouveau Législateur, qui déterminassent les hommes à croire en lui. Quelles sont ces prédictions? Quel Prophète a parlé de lui? Jésus-Christ lui-même, dans son Evangile, reprit le Derviche, en m'interrompant, promet qu'il enverra l'esprit consolateur, et ce passage doit être entendu de Mahomet; Jésus-Christ l'avait marqué par son nom; mais vous l'avez effacé. Je lui répondis que c'était sans fondement que les Mahométans nous reprochaient cette falsification des Ecritures; qu'ils ne pouvaient assigner le temps auquel nous l'avions faite, ni montrer aucun exemplaire authentique dans lequel fût écrit le nom de Mahomet. J'ajoutai que cet esprit que Jésus-Christ promettait à ses Apôtres ne pouvait pas être Mahomet, parce que cet esprit consolateur devait enseigner aux Apôtres, et rappeler dans leur esprit toutes les instructions que Jésus-Christ leur avait données. Est-ce là ce qu'a fait Mahomet? Quelle opposition étrange entre ses maximes et celles de Jésus-Christ! Jésus-Christ ne parle que de douceur, que de patience, que de pauvreté, que de renoncement à soi-même; il veut qu'on porte chaque jour sa croix, qu'on

haïsse sa propre chair, qu'on aime ses ennemis, qu'on prie pour eux, qu'on leur fasse du bien, qu'on étouffe jusqu'au moindre sentiment de vengeance. Mahomet enseigne-t-il ces maximes ? l'Alcoran, au contraire, n'inspire-t-il pas la violence, l'emportement, l'orgueil et l'amour des plaisirs ? L'esprit de vérité que Jésus-Christ promettait dans ce passage, devait recevoir de Jésus-Christ sa doctrine ; c'est-à-dire, que la doctrine de Jésus-Christ et celle de Mahomet, n'auraient dû être qu'une même doctrine. Cela est-il ainsi, Derviche ? Rendez vous-même témoignage à la vérité. Ne sent-on pas, dans la lecture de ces deux Lois, une contradiction et une opposition continuelle ? Il n'est pas que dans votre retraite, où vous vous occupez de la méditation des choses divines, vous n ayez lu ces saintes maximes avec satisfaction ; mais peut-être ne vous êtes-vous pas encore avisé de faire attentivement la comparaison de ce livre divin avec l'Alcoran. Ah ! faites-la, je vous en conjure, au nom de ce grand Dieu au service duquel vous avez prétendu vous consacrer, en renonçant à toutes les commodités de la vie ; et si vous le cherchez dans toute la sincérité du cœur, pourquoi ne se montrerait-il pas à vous ? C'est un Dieu plein de miséricorde. Je m'aperçus qu'il s'attendrissait : il me dit qu'il s'en fallait peu qu'il ne fût Chrétien ; qu'il avait toujours senti dans son cœur un extrême respect pour Jésus-Christ, et qu'il s'était proposé sa vie hum-

ble, simple, pauvre, pour exemple de la sienne ; qu'au reste, il ferait attention à toutes ces choses, et me priait de trouver bon qu'il vînt encore dans quelques jours en conférer avec moi. Je lui marquai le plaisir que j'avais de le voir dans ces dispositions, et l'assurai qu'il me trouverait toujours prêt à l'entendre.

Il y a en Perse différentes sectes de Mahométans, ou, pour mieux dire, il y a presque autant de différentes opinions en matière de Religion, qu'il y a de différentes conditions. La croyance de l'artisan n'est pas celle de l'homme de lettres : le courtisan a encore la sienne qui lui est propre.

Le simple peuple suit l'Alcoran à la lettre, et prétend que les mystères qu'il renferme sont trop au-dessus de l'homme pour entreprendre de les pénétrer. Cette prévention est un obstacle à leur conversion presque insurmontable ; car quand les Missionnaires leur ont montré l'absurdité de quelque point de leur croyance, ils répondent que ce sont des mystères qu'ils ne sauraient entendre, et que Dieu s'en est réservé la connaissance à lui et à son Prophète.

Les gens de lettres expliquent l'Alcoran ; ils en étudient l'interprétation, et aiment à disputer sur leur Religion. Quand un Missionnaire les a convaincus, d'ordinaire tout le fruit de sa victoire se réduit à quelques élog s et quelques marques d'estime qu'ils lui donnent : *tu as beaucoup d'esprit*, lui disent-ils, *je voudrais que tu fusses de*

notre Religion, elle aurait en toi un habile défenseur.

Les gens de Cour qui ont du savoir, ne m'ont jamais paru fort attachés à Mahomet et aux illusions de son Alcoran : ils ne laissent pas cependant de professer le Mahométisme. Les Missionnaires s'insinuent plus aisément dans leur esprit que dans celui du simple peuple. Ils nous écoutent volontiers, et ils aiment à s'entretenir avec nous de Religion. Ce sont eux qui nous mettent les premiers sur cette matière ; ils sont attentifs à nos raisonnemens, et ils ont assez de bonne foi pour avouer, quand on les a convaincus, qu'ils en ont senti toute la force. Tous ceux avec qui j'ai traité m'ont paru de ce caractère.

Cette curiosité et cette franchise qu'ont la plupart des Persans en matière de Religion, donnent aux Missionnaires qui vivent parmi eux un grand avantage. Il faut, pour les engager à entendre parler de Jésus-Christ, beaucoup de douceur et de modération ; l'emportement d'un zèle trop ardent serait un grand obstacle, sur-tout s'il leur paraissait qu'un Missionnaire montrât quelque plaisir de les avoir embarrassés par ses raisonnemens. Ils ne croient pas qu'un homme qui marque de la chaleur et de la passion, puisse être animé de l'esprit de Dieu. Comme ils ont eux-mêmes beaucoup de flegme, une manière trop vive les rebute. On peut leur conseiller la lecture des Livres saints, qu'ils ont entre les mains : ils découvrent eux-

mêmes combien les histoires qui y sont écrites sont différentes des fables que Mahomet leur a laissées dans son Alcoran. Quelques Missionnaires de notre Compagnie se sont servis utilement de cette lecture pour gagner à notre sainte Foi plusieurs personnes de distinction.

Je passai l'année dernière dans le Laurestan ; c'est le Royaume des Elamites, où Chodorlahomor régnait du temps d'Abraham. Il confine à la Seigneurie de Goulpakan, à l'Orient ; à la Susianne, au Midi ; au Tigre, à l'Occident, et à la Médie inférieure, au Septentrion. *Courmabat*, sa Ville capitale, est située au trente-troisième degré de latitude. Ce n'est qu'une forteresse qui n'a rien de considérable que le Palais du Gouverneur et des boutiques magnifiques.

Du Laurestan j'allai à *Avignerd*, Ville située sur les confins de la Susianne et de la Médie ; elle est bâtie en amphithéâtre, sur le déclin d'une colline : au pied de ses murailles coule la rivière de *Gamasan*. Son Gouverneur y entretient mille cavaliers pour la garde de toute la contrée.

Enfin, après dix ans de courses et de travaux dans les différentes provinces de ce vaste Empire, mes Supérieurs m'appelèrent à *Ispahan*, capitale de toute la Perse. C'est une grande Ville, qui a près de dix lieues de tour, en y comprenant ses faubourgs, mais qui n'est pas peuplée à proportion. Il y a trois couvens de Religieux, quantité de jardins et de places Publiques, toutes très-

belles. Rien n'approche sur-tout de la magnificence de la Cour; mais parce qu'elle ne parait jamais mieux que lorsque le Roi assemble tous les Seigneurs pour leur donner à manger dans son Palais; je vous envoie la description du Palais et du festin, afin que vous ayez une idée plus juste de la grandeur de ce Prince.

Quoique les bâtimens de Perse n'aient pas autant de justesse dans leur structure que ceux d'Europe, ils ont néanmoins un certain agrément qui donne de l'admiration aux Européens même, et il n'y en a pas un qui ait vu le Palais du Roi de Perse, sans avoir été frappé de sa beauté. Il est bâti à l'Occident, dans une grande place appelée *Méidan*, c'est-à-dire marché. C'est une des plus belles places du monde. Sa longueur est de sept cens pas ordinaires sur trois cens de largeur; les quatre côtés sont bâtis en portiques de la même structure que les ailes de l'entrée du Palais.

Les jeunes Seigneurs de Perse s'exercent dans cette Place à jouer au mail à cheval, à jeter la lance et à la ramasser sans quitter l'étrier, et à tirer la flèche par derrière, en fuyant à toute bride, selon l'ancienne coutume des Parthes. Ils tirent au blanc de cette manière dans une assiette d'or, que l'on met au bout d'une grande perche qui est dressée au milieu de la place. Le Roi, qui voit cet exercice de sa salle d'audience, donne un prix, avec l'assiette d'or, à celui qui la met à bas. Il lui envoie aussi quatre cens écus

pour une collation que le Roi lui fait l'honneur d'aller prendre chez lui, et tous les Seigneurs le vont féliciter sur son adresse et sur l'honneur que le Roi lui a fait.

A l'Orient de cette place, vis-à-vis le Palais du Roi, parait une Mosquée dont le dôme est une pièce très-hardie à cause de sa grande largeur ; les dehors de ce dôme sont peints en porcelaines ; il est entouré d'un cordon blanc, large de plus de deux pieds, sur lequel paraissent de gros caractères Persans. La pomme et le croissant qui sont au bout sont dorés. Son Portique est de marbre, enrichi de plusieurs beaux ouvrages.

A l'extrémité de la place, du côté du Midi, est la grande Mosquée du Roi, élevée par *Schah-Abas*, le dernier des douze Imans ou Saints de Perse. Le portail de cette Mosquée est une pièce digne de l'admiration des plus habiles Architectes de l'Europe. Il est d'une hauteur extraordinaire. Le bas est d'un marbre de plusieurs couleurs ; et ce cordon de marbre règne aussi dans les Portiques et dans le corps de la Mosquée. Toute la façade est peinte d'azur vernissé ; on y voit des feuillages et des festons dorés en demi-relief. Le couronnement du frontispice est d'un plâtre relevé en bosse, marqueté d'or, travaillé d'une manière si délicate, qu'il est difficile qu'on puisse mieux employer le plâtre. La porte est couverte de lames de vermeil doré. On entre par cette porte dans une cour fort vaste, entourée de galeries dont les colonnes sont de marbre

granite. Les chapiteaux, la corniche et la frise de ces galeries sont azurées et dorées. Les Persans y font leurs prières après s'être purifiés dans de grands bassins de marbre qui sont au milieu de cette Cour : la Mosquée est à droite ; on y entre par une arcade fort élevée, peinte et dorée de la même manière que les galeries. Le corps de la Mosquée est fort vaste ; elle a un double dôme de la même structure que celui de la belle Mosquée qui est vis-à-vis du Palais du Roi.

Il y a devant ces dômes deux *minarets* couverts d'ouvrages de marqueterie ; ce sont des espèces de petits clochers bâtis de briques, qui sont si hauts et si déliés, qu'on a de la peine à concevoir comment un si petit bâtiment peut soutenir une si grande hauteur. Ils ne contiennent qu'un escalier à vis, et si étroit, qu'à peine un homme y peut monter ; le reste fait l'épaisseur de la muraille, qui ne paraît pas plus large au pied qu'à la pointe.

La galerie des musiciens est encore un des beaux ornemens de la place ; les joueurs d'instrumens du Roi s'y rassemblent trois fois par jour, à midi, au soleil couchant et à deux heures après minuit ; mais les jours de fêtes, leur tintamarre se fait entendre le jour et la nuit ; je dis tintamarre, car ils sont plus de soixante qui jouent ensemble ; les uns battent des timbales, les autres de gros tambours, d'autres jouent du hautbois, et d'autres crient à pleine gorge dans de longues

trompettes, mêlant leurs cris au bruit des instrumens.

On entre dans le palais du Roi par deux magnifiques portes, entre lesquelles on a rangé un grand nombre de canons que *Schah-Abas* fit apporter de la Ville d'Ormus, lorsqu'il l'eut prise sur les Portugais; mais ils sont si mal montés qu'on ne pourrait pas s'en servir. La porte principale s'appelle *Alla-Kassé*, c'est-à-dire, la porte de Dieu, parce que c'est un lieu de refuge, d'où on ne peut tirer aucun criminel sans un ordre exprès de Sa Majesté. Il y a sur cette porte un bâtiment de plusieurs étages, qui forment beaucoup de chambres; de sorte qu'en le voyant de loin, on le prendrait pour une grosse tour environnée de galeries dorées, qui règnent autour de tous les étages.

Le dernier étage forme une très-belle et très-grande salle d'audience qui commande toute la place. Le Roi y tient toujours assemblée le premier jour du printemps, pour y recevoir les étrennes des Seigneurs et pour y prendre le divertissement des jeux que les enfans de qualité célèbrent en sa présence. Cette salle est assez spacieuse pour contenir cent conviés, sans y comprendre les Gentilshommes servans et les Officiers de guerre qui se tiennent debout derrière ceux qui sont assis. Elle est ouverte de trois côtés. Le lambris qui est dans l'enfoncement est d'un ouvrage très-délicat; il y a beaucoup de peintures sur les murailles, mais qui auraient besoin d'un bon peintre pour les

rendre régulières. Le plafond est d'un bois bien travaillé et bien doré, soutenu par douze colonnes dorées en relief, ce qui lui donne beaucoup d'éclat du côté de la place. La salle est presque carrée et n'a pas moins de soixante pieds de longueur. Il y a au milieu un grand bassin de marbre, où, malgré la grande élévation de la salle, on fait jouer des jets-d'eau par le moyen de quelques pompes.

L'usage des festins publics est très-ancien dans la Perse, puisque le Livre d'Esther fait mention de la somptuosité du banquet d'Assuérus ; mais ceux qu'on fait maintenant sont plutôt des festins d'audience que des banquets de réjouissance. C'est durant ces festins que le Roi traite des affaires d'Etat, et qu'il donne audience aux Ministres des Princes étrangers. On y étale tout ce qu'il y a de plus précieux dans la maison du Roi ; tout y brille : les tapis sur lesquels on s'asseoit sont de grand prix ; les nappes sont de brocard. On sert le Roi dans un vase d'or pur, de plus de trois pieds de diamètre ; le couvercle et le cadenas sous lequel la portion du Roi est renfermée, sont de la même matière, et on porte ce vase en cérémonie sur une espèce de brancard, orné de lames d'or. L'Ecuyer-Tranchant ouvre le cadenas devant Sa Majesté ; il se met à genoux, et après avoir goûté les mets, il les sert dans plusieurs plats d'or, qu'il remplit avec une cuillère et une longue fourchette d'or, qu'il porte toujours à son côté, comme les marques distinc-

tives de sa charge. On sert au Roi le vin dans des bouteilles scellées ; le Grand-Maître les ouvre devant lui, et il en goûte avec les mêmes cérémonies que l'Ecuyer lui sert son plat.

Après qu'on a servi le Roi, on sert aux conviés le riz, le bouilli et le rôti dans plus de cent cinquante plats d'or, avec leurs couvercles qui pèsent deux fois autant ; chaque plat n'a pas moins d'un pied et demi de diamètre. Les plats d'entremets sont d'or ; et, avant que de servir en or, on a déjà servi les confitures en vaisselle d'argent et de porcelaine. Le service des confitures et des sucreries précède toujours le repas ; on les sert aux conviés pendant le temps des audiences, et c'est aussi alors que le Roi fait donner du vin aux Seigneurs de sa Cour. Les bouteilles et les tasses dans lesquelles on le sert, sont d'or émaillé, garnies de pierreries. On les range sur les bords du bassin de marbre, qui est au milieu de la salle, et on place aux coins de ce bassin quatre petits tonneaux d'or et quatre d'argent, qui pèsent chacun la charge d'un homme. On les met en ordre avec les bouteilles, les tasses, les cassolettes et les pots de fleurs qui sont tous d'or, ce qui fait une agréable symétrie.

On met en parade devant la salle quantité d'éléphans, de lions, de tigres, de léopards, et tous les animaux rares de la ménagerie ; les chaînes et les clous avec lesquels on les attache sont d'or, et chacun de ces animaux a devant lui deux cuvettes d'or, dans l'une

desquelles est sa boisson, et dans l'autre sa nourriture. Mais ce qui relève l'éclat de ce pompeux étalage, c'est le coup-d'œil magnifique que présentent dix-huit chevaux de main, rangés devant cette salle ; chaque cheval vaut un trésor. Les étriers sont d'or ; les brides, les devans et les derrières des selles sont d'or émaillé, garnis de pierres précieuses, aussi-bien que les housses. Le harnais de l'un est garni de diamans, celui de l'autre d'émeraudes, de rubis, de saphirs, de très-grosses perles et de toute sorte de joyaux de la plus grande richesse. On range quelquefois parmi ces chevaux des ânes sauvages richement enharnachés, et l'on met devant eux, comme devant chaque cheval, deux bassins d'or, où sont leur nourriture et leur boisson.

Un Espagnol se trouvant en cette Cour, surpris de voir des ânes sauvages si bien parés, et si richement couverts, perdit sa gravité, et ne put s'empêcher de rire : un Officier de la Cour s'approcha de lui, et lui demanda fort civilement ce qui lui donnait occasion de rire. Il répondit qu'il riait de voir traiter avec tant de distinction des animaux qu'on traitait avec le dernier mépris en Espagne. L'Officier lui répliqua avec respect : « C'est que les ânes sont communs dans » votre Pays, et nous en fesons grand cas dans » le nôtre, parce qu'ils y sont très-rares ».

Le Roi est asssis dans l'enfoncement de la salle, les jambes pliées sur une espèce de lit couvert d'un brocard précieux. Il s'appuie

sur un carreau fort riche. Les Seigneurs de sa Cour sont assis sur leurs talons, manière la plus respectueuse de s'asseoir devant le Souverain. Les enfans du sérail sont debout dans l'enfoncement de l'alcove. Il y en a toujours deux qui donnent de l'air au Roi avec de longs éventails faits de queues de paons. Ils ont tous quelque office auprès de Sa Majesté, L'un lui sert le gobelet ; l'autre le tabac, le café et le bassin pour se laver après le repas. Les principaux Eunuques sont debout à côté du Roi, et les Officiers d'Armes forment une ligne oblique depuis le bas de l'estrade ou du trône jusqu'aux deux premières colonnes de la salle.

Le Grand-Visir, qui est en même-temps Chancelier du Royaume, est assis à la première colonne du côté gauche, qui est la place d'honneur en Perse. Le Généralissime des Troupes est à droite, et après lui, les Ministres d'Etat, les Kans, les Ambassadeurs sont assis en lignes parallèles jusqu'au bas de la salle. Les musiciens forment une autre ligne et remplissent le côté de la salle qui est en face du Trône du Roi. Leur musique et leur symphonie continue durant l'audience qui précède le repas : on le fait exprès, afin que les conviés n'entendent point ce qui se dit auprès du Roi. Les quarante Maîtres-d'Hôtel d'honneur, appuyés sur leurs bâtons, font un cercle devant lui, qui empêche aussi les conviés de voir distinctement ce qui se passe dans les audiences.

Rien de plus frappant, Monsieur, que de

voir une si nombreuse assemblée de Seigneurs en habits de cérémonie. Leur habillement est leste et approche fort de celui des anciens Romains. Le turban des Ottomans paraît ridicule en comparaison de celui qu'ils portent ; il est surmonté de deux aigrettes d'or, ce qui leur fait donner le nom de *têtes d'or*. Leurs vestes sont un brocard à fonds d'or ou d'argent, ainsi que leurs écharpes. Leurs robes sont d'un drap écarlate, chamarré de passemens d'or, et garnies de peaux de zibelines ; et tel est le goût des Persans pour la parure et la magnificence, qu'un Seigneur se contentera de pain et de lait aigre pour sa nourriture, afin d'avoir de quoi se parer lui et son cheval.

Il semble que le Roi, pour mieux faire paraître l'éclat et le brillant des habits de ses Officiers, veuille faire parmi eux ce que font les ombres dans un tableau, il affecte de se vêtir d'une manière fort simple, et il n'y a que l'aigrette qu'il porte sur le côté gauche de son turban qui le distingue, par les pierreries de grand prix dont elle est ornée.

Vous voyez assez, par ce que je viens de dire, que les Persans imitent dans leurs festins la magnificence d'Assuérus, mais ils n'imitent pas la tempérance et la modération que ce Prince voulait qu'on gardât dans les siens. On y force les Grands à boire jusqu'à un excès qui a souvent des suites fâcheuses ; cependant le Roi l'ordonne par politique, car il apprend par ce moyen bien des vérités qu'il ignorerait sans cet artifice.

Les Européens qui ont l'honneur d'être invités à ces festins, y trouvent de quoi satisfaire leur appétit, parce que ce qu'on y sert est exquis et bien apprêté ; mais ils sont fort embarrassés quand il faut manger le riz à pleine main, et déchirer le bouilli et le rôti avec les doigts ; car on n'y a ni couteaux, ni fourchettes, et pas même de serviettes. On sert des cuillères de buis, mais c'est pour une certaine liqueur composée d'eau rose, de vin cuit et de verjus, qu'on boit en mangeant le riz, et on ne peut s'en servir pour manger, parce qu'elles sont fort larges et fort creuses, de manière qu'on n'y peut prendre avec les lèvres que la superficie de ce qui n'est pas liquide, le reste demeurant au fond.

La modestie et la retenue des Officiers sont merveilleuses, et on n'observa jamais mieux le silence dans les Communautés les plus régulières de l'Europe, qu'on l'observe dans les festins du Roi de Perse. Mais la contrainte ne dure pas long-temps ; car, comme on mange tout à pleines mains, le repas est si court, qu'à peine a-t-on achevé de servir les tables d'en bas, qu'on dessert celles d'en haut.

Tous les Seigneurs qui ont l'honneur d'assister aux festins du Roi de Perse sont obligés de l'accompagner toutes les fois qu'il monte à cheval. Il y monte souvent, pour recevoir, en se promenant, les requêtes de ses sujets, pour s'entretenir des affaires d'Etat avec son Grand-Visir et les autres Ministres, et pour prendre le divertissement des exer-

cices que les jeunes Seigneurs de sa Cour font à cheval dans le beau cours que Schah-Abas fit planter pour embellir Ispahan.

Ce cours est une allée droite et fort unie, large de plus de deux cens pieds géométriques, et longue de deux bonnes lieues de France. Il commence au déclin de la montagne de Sofa, et continue en amphithéâtre jusqu'au Palais nommé *Hazar-Dgerib*, c'est-à-dire, mille arpens, quoique l'enclos en contienne plus de six mille. Le Roi va ordinairement se rafraîchir dans ce Palais, quand il a traversé le cours à cheval avec les Seigneurs de sa Cour.

La marche est belle et bien réglée dans tout ce qui précède le Roi, mais il n'y a plus d'ordre quand il est passé. Les Seigneurs qui le suivent n'en gardent point, et vont en confusion sans distinction de dignité. Les Exempts des Gardes courent à toute bride pour débarrasser le chemin par où le Roi doit passer. Les Carabiniers ensuite, au nombre de quatre cens, marchent sur deux lignes aux deux côtés de l'allée ; ils ont chacun une banderolle de taffetas rouge sur leurs carabines. Les Colonels et Officiers suivent à cheval, la carabine derrière l'épaule, comme les Arabes, et après eux, ceux qui portent les Armes du Roi. L'un a son arquebuse, l'autre a son épée ; celui-ci a son carquois, celui-là sa massue, ou autres armes de cette nature. Le Grand-Maître de la Maison, le Grand-Maître de la Garde-Robe, le Grand-Ecuyer et le Grand-Ecuyer Tranchant marchent

avec

avec leurs Officiers. On mène après eux plusieurs chevaux de main, richement enharnachés. Les Officiers des Sophis suivent avec les Huissiers du Palais, armés de leurs haches, et après eux l'introducteur des Ambassadeurs. Les quarante Maîtres-d'Hôtel d'honneur précèdent le Grand-Maître des cérémonies, qui va seul pour empêcher qu'on n'embarrasse la marche. Les Pages ou enfans du Sérail le suivent, tous bien montés. Le Porte-parasol, et celui qui prépare le tabac pour le Roi, sont derrière ces Pages, pour les leur donner, en cas que le Roi veuille s'en servir en chemin. Le premier Eunuque précède le Roi immédiatement; il marche au milieu des Valets-de-pied, qui sont au nombre de douze. Sa Majesté permet communément à quelques-uns de ses Ministres de l'entretenir dans la route. Les autres Seigneurs suivent en foule et sans ordre.

Le Roi est accompagné de la même manière quand il va à la chasse; mais quand il y va pour en donner le divertissement à la Reine, aux Princesses et aux Dames du Sérail, il prend le devant, escorté de quelques Eunuques. On a soin auparavant d'ordonner aux habitans des fauxbourgs et des environs de quitter leurs maisons, et de se retirer des lieux par où le Roi doit passer avec le Sérail. Les Carabiniers gardent les avenues à une demi-lieue du passage. Les Eunuques subalternes observent si la curiosité n'oblige pas les Carabiniers de s'approcher pour regarder; et les Eunuques en dignité règlent

la marche des Dames qui sont toutes à cheval. On ne fait point de quartier aux hommes et aux garçons qui ont passé sept ans, quand on les surprend dans les rues qui sont gardées. Pour les femmes, on leur laisse la liberté d'aller voir cette marche, et c'est d'elles qu'on en apprend l'ordre et les particularités.

Le Roi est toujours précédé d'un double équipage, afin qu'il puisse en changer et que tout soit prêt quand il arrive. Ses pavillons et ceux des Dames sont grands, riches et éclatans. Ils sont d'un beau drap de soie enrichi de broderies d'or et d'argent; ils sont si vastes qu'il y a, au-dedans, des bains, des bassins d'eau et des jardins de fleurs portatifs. Les appartemens des Dames, sous ces pavillons, sont aussi impénétrables aux yeux des hommes, que les murs du Sérail.

Les Seigneurs se mettent en marche pour la chasse dès qu'on leur a donné avis que le Roi a pris son logement. Le Grand-Visir, les autres Ministres et les Kans font la garde toute la nuit autour de la tente du Roi. Ils se relèvent les uns les autres, et à mesure qu'ils arrivent, l'Huissier de la Chambre crie qu'un tel Seigneur, qu'il ne nomme que par la charge dont il est revêtu, est arrivé. Il faut qu'un Grand-Seigneur soit bien malade pour être dispensé de cette garde. Les Eunuques la font avec la même exactitude dans le quartier des Dames.

Ces Seigneurs n'ont guère le temps de reposer, car à peine le jour commence-t-il à

paraître, qu'il faut qu'ils battent la campagne pour rassembler le gibier dans l'endroit où le Roi leur a dit qu'il conduirait les Dames. Ce sont de véritables Amazones. Elles savent manier un cheval avec autant d'adresse que les meilleurs Ecuyers. Elles courent le cerf, et le percent de leurs dards avec une dextérité admirable. Elles suivent le Roi, l'oiseau sur le poing, le lâchent quand le Roi le leur ordonne, et courent après à toute bride quand il s'écarte ; pour le rappeler elles battent, avec l'extrémité de la bride, un petit tambour qui est à l'arçon de la selle : si l'oiseau attrape la proie, elles la viennent montrer au Roi. Si ce sont des grues, le Roi en fait tirer les plumes, et les distribue aux Dames, qui en font des panaches, qu'elles mettent sur leurs coiffures.

J'omets plusieurs autres particularités touchant la chasse du Roi et celle des Seigneurs de sa Cour, soit pour éviter les redites, soit pour vous épargner l'inutilité des petits détails. Je passe à la manière dont la Justice est administrée en Perse, article sur lequel vous m'avez demandé des éclaircissemens.

Les Persans n'ont d'autre Code de Lois que l'interprétation de l'Alcoran. Ils ont trois sortes de Tribunaux, le criminel, qu'ils appellent *Ourf;* le civil, qu'ils appellent *Cheher;* et le légal, qu'ils appellent *Dwan-Ali*, c'est-à-dire, le Tribunal Souverain. Le chef du Tribunal criminel d'Ispahan et de tous les autres Tribunaux du Royaume, l'est aussi

de la Justice civile. On l'appelle *Divan-Beghi*; il a pour exécuteur de ses Sentences un *Deroga* qui sert de geolier, et qui juge les petites causes criminelles. Les Kans sont aussi les chefs de cette Justice dans leurs Provinces, avec cette différence que les causes dont ils connaissent peuvent s'évoquer au Tribunal du *Divan-Beghi*. Le jugement des crimes de lèse-Majesté se fait dans l'intérieur de la Maison du Roi, sans la participation du *Divan-Beghi* et sans celle du Conseil. Il ne condamne pas même un criminel, quel qu'il soit, sans faire connaître son crime au Roi, à qui il fait part de la décision du Sadre, qui détermine le genre du châtiment selon les Lois prescrites par les Imans. La manière dont il procède est assez semblable à celle d'Europe, c'est-à-dire, qu'on procède par preuves, par confrontation de témoins et par questions. Il y a deux sortes de questions : la question ordinaire et la question extraordinaire. La question ordinaire consiste en des bastonnades qui se donnent en pleine audience. Dans la question extraordinaire, on coupe avec des rasoirs le dessous des talons. On met ensuite du sel dans les incisions, après quoi l'on donne la bastonnade au criminel. Quelquefois on lui arrache les ongles des pieds; quelquefois on l'attache à quatre pieux par les mains et par les pieds, et on lui applique un fer rouge sur les parties du corps les plus charnues. Si le coupable avoue les crimes dont il est accusé, on procède à sa condamnation, et on l'abandonne à la partie intéressée; s'il ne confesse

pas son crime, l'adverse partie doit payer le prix du sang de l'accusé, et ce prix se détermine selon son rang et sa qualité.

Je dois vous faire remarquer que l'on ne procède contre les meurtriers, qu'à la requête de la partie intéressée ; ainsi un enfant dont on a tué le père est en droit de poursuivre l'assassin, ou de composer avec lui, sans que la Justice puisse s'y opposer. Quand la partie ne veut point composer, et qu'elle a prouvé l'assassinat, le Juge détermine le genre de supplice, et remet le criminel entre les mains de sa partie pour en tirer sang pour sang ; en même-temps il lui met un poignard à la main. On ne donne rien à la partie intéressée des biens du criminel confisqués ; la Justice consomme tout ; d'où il arrive que les exécutions sont très-rares, les parens du mort aimant mieux composer que de tout perdre. Cependant les compositions n'ont pas toujours lieu, car lorsqu'il s'agit d'un enfant qui a maltraité son père ou sa mère, les Juges sont inexorables. S'il est convaincu de les avoir insultés, on lui coupe la langue, et s'il est convaincu de les avoir battus, on lui coupe le bras.

Le Roi députe souvent le *Divan-Beghi* pour assister aux exécutions, ou nomme un des plus grands Seigneurs de la Cour pour y tenir sa place. Un Arménien Catholique ayant été trouvé dans le chemin où le Roi devait passer avec ses femmes, fut condamné à avoir la tête coupée. Le Roi députa le Couler-Agasi, qui est la troisième personne de

l'Etat, pour assister à son supplice, et pour lui offrir sa grâce, s'il voulait renoncer au Christianisme, et se faire Mahométan. Ce généreux Confesseur de Jésus-Christ tint ferme; et voyant qu'on différait de le faire mourir: *Ne vous attendez pas*, dit-il à ce Seigneur, avec un courage digne d'un Martyr des premiers siècles de l'Eglise, *que j'aie la lâcheté d'abandonner Jésus-Christ*, *qui est la vérité même*, *pour embrasser la Secte d'un Imposteur.* Sa foi fut récompensée : on lui trancha la tête, et son corps eût été abandonné aux chiens, si un de nos zélés Missionnaires n'eût pris soin de le faire enlever secrètement, et de le faire inhumer dans le cimetière des Français.

Les Persans n'ont pas de supplices déterminés pour les différens crimes; tantôt ils se servent du gibet, et c'est d'une manière cruelle; ils suspendent le coupable, par la gorge, à un crochet de fer, et l'y laissent jusqu'à ce qu'il expire; tantôt ils attachent le criminel sur le dos d'un chameau, la tête en bas, et lui ouvrent le ventre; ils le promènent ensuite par toute la Ville. Le supplice des voleurs est toujours le même : on les jette dans une fosse remplie de chaux, et on les y laisse mourir dans les plus cruelles douleurs. L'empalement et le feu ne sont guère en usage chez eux, non plus que la roue; mais ils ont un supplice beaucoup plus affreux, qui consiste à étendre le patient sur une planche, et à lui hacher toutes les parties du corps.

Les Lieutenans des Gouverneurs n'ont pas le pouvoir de juger à mort, à moins qu'ils n'en aient reçu la permission du Roi; cependant les Dérogas peuvent faire couper le nez, les oreilles et les jarrets aux Bouchers et aux Boulangers, quand le Lieutenant de Police les a convaincus d'avoir vendu trop cher, ou d'avoir employé une fausse mesure. Mais personne, excepté les Kans, quelques Sultans et quelques Dérogas privilégiés, ne peut condamner à mort; ce qui occasionne de grands désordres; car les voleurs pillent et désolent les Provinces où ils savent que personne n'a le pouvoir de les faire mourir.

Le *Divan-Beghi* est chef de la Justice civile, et partage cet emploi avec les quatre premiers Pontifes du Royaume. Il n'y a dans cette justice, ni Huissiers, ni Procureurs, ni Avocats; chacun expose sa cause au Juge dans une requête, plaide lui-même, et défend ses droits. Les audiences sont, pour l'ordinaire, fort tumultueuses : on n'y observe aucun ordre, et celui qui parle le plus haut, gagne presque toujours son procès. Personne n'est condamné par défaut; de sorte que la partie qui a tort, se sauve toujours pour se ménager une composition avantageuse.

Les lois de l'Alcoran, sur lesquelles on règle les jugemens, sont sujettes à de grands inconvéniens : un homme, par exemple, qui prête, est souvent en danger de perdre ce qu'il a prêté. Si le débiteur est de bonne foi, et que cependant il soit insolvable, son

créancier ne peut l'inquiéter, il est même obligé de lui accorder un terme pour le paiement : le temps expiré, le Juge prend un sur dix, pour ses droits, sur la somme qu'il adjuge ; de manière que celui qui est fondé en raison, paie les dépens. Quoique l'usure soit défendue dans l'Alcoran, cependant les Indiens et les Arméniens ne laissent pas de la pratiquer. Si, par exemple, ils prêtent six cens livres à un an de terme, ils calculent ce qu'ils peuvent en tirer d'intérêt par an, qui est pour le moins huit pour cent, et font mettre d'avance, dans l'obligation, l'intérêt sur le principal. Cette subtilité n'est pas d'une grande ressource, si le débiteur est de mauvaise foi ; car, au bout du terme prescrit, il pourra nier d'avoir reçu la somme entière, et en offrant de remettre 300 livres, il fera perdre au créancier, outre la moitié du principal, huit écus d'intérêt, dix écus pour les droits du Juge et tous les frais de Justice.

Le Juge souverain du Tribunal de Religion est le *Sarre-Karsa*, qui est le premier Pontife de Perse. Les *Modarés*, qui sont comme les Evêques du Pays, sont à la tête des tribunaux de Province ; mais on peut appeler de leur jugement au Tribunal du Sadre. Ce Tribunal ressemble assez au Sanhédrin des Juifs. C'est là que l'impiété et la perfidie, de concert, adjugent la couronne du martyre aux Chrétiens qui refusent d'embrasser la Loi de Mahomet ; et c'est là que les plus grands scélérats se dérobent à la mort et aux supplices dus à leurs crimes,

en abandonnant lâchement le parti de Jésus-Christ : car il n'y a pas de forfait que l'on ne pardonne à un Chrétien, s'il veut renoncer à sa Religion. Les *Moullas*, ou Prêtres Mahométans, sont aussi jugés à ce Tribunal. Les difficultés qui naissent au sujet des mariages et des répudiations y sont décidées. Enfin, c'est dans ce Tribunal que s'exécute la Loi qui adjuge tous les biens d'une famille Chrétienne à celui des enfans qui renie Jésus-Christ pour se faire Mahométan ; les autres ne pouvant rien prétendre à l'héritage paternel, s'ils n'imitent sa perfidie : ce qui entraîne des familles entières dans l'infidélité.

J'ai déjà observé, Monsieur, que les Persans ne sont point d'accord entr'eux sur les points de leur Religion ; ils le sont encore moins avec les Mahométans des autres Etats de l'Asie. La contestation principale est au sujet du successeur de Mahomet. Les Persans soutiennent que c'est Ali, les Ottomans, au contraire, prétendent que c'est Omar. L'interprétation de l'Alcoran, qu'ils ont faite de part et d'autre, est tout-à-fait contraire ; et parce que cette interprétation leur tient lieu de Code où sont renfermées leurs lois, et de Cérémonial où sont écrits les usages qui concernent la Religion, il s'ensuit que leur manière de juger et leurs cérémonies sont tout-à-fait différentes. Les Ottomans ont un attachement superstitieux à la couleur verte, consacrée à leur faux-Prophète. Ils condamnent à la mort un Chrétien qui est convaincu de s'en être servi. Les Persans se

moquent de cette superstition. J'ai ouï-dire qu'Amurat ayant envoyé un Ambassadeur à Scha-Abas, pour se plaindre de ce qu'il abandonnait cette couleur à la profanation des Chrétiens, celui-ci lui répondit : *J'empêcherai que cette couleur ne soit profanée par les Chrétiens, quand Amurat aura empêché que la verdure des prairies ne soit profanée par les animaux qui y paissent.*

Vous n'ignorez pas que c'est à la Mecque que les Ottomans vont en pélerinage ; les Persans vont à Masched, ce qui rend cette Ville une des plus riches de la Perse.

Scha-Abas, le Grand, qui régnait au commencement du siècle passé, voulant empêcher ses Sujets d'emporter l'argent de son Royaume chez les Ottomans, et les détourner du pélerinage de la Mecque, imagina de leur inspirer de la dévotion pour *Imam-Reza*, l'un des douze Saints de Perse, dont le tombeau est à Masched. Il rendit ce lieu célèbre par un grand nombre de faux-miracles ; des gens apostés feignant d'être aveugles, ouvraient les yeux aux approches du tombeau de Reza, et criaient aussitôt *Miracle*. Cette imposture y attira une foule de monde si prodigieuse, que les plus grands Seigneurs de Perse se sont fait depuis un honneur d'être inhumés dans la Mosquée de Masched, et y ont envoyé les plus riches présens.

La Religion Mahométane n'est pas la seule Religion qui soit suivie en Perse ; il y a encore aujourd'hui beaucoup de ces anciens Persans qui n'ont pas voulu quitter la Reli-

gion de leurs pères pour embrasser celle de Mahomet ; mais ils n'ont plus rien de la politesse, du savoir et de la bravoure de leurs ancêtres ; ils gémissent dans une dure servitude, et sont pour la plupart laboureurs, jardiniers ou porte-faix. On les emploie souvent aux travaux publics les plus vils et les plus pénibles. L'esclavage les rend timides, simples, ignorans et grossiers dans leurs manières. Ils ont retenu l'ancien idiome Persan, et ils l'écrivent avec les mêmes caractères que les anciens. Cette langue est entièrement différente de celle des Persans modernes ; mais peu de personnes parmi eux la savent lire et écrire. Les objets de leur croyance sont contenus dans des livres que leurs Mages ou leurs Prêtres leur lisent en certains temps. Ces livres ne contiennent que des fables ou des traditions superstitieuses ; toute leur habileté consiste à les bien cacher, et ils se font un point de Religion de ne les montrer à personne : on ne sait des Mystères de ces anciens Persans, que ce qu'on en peut apprendre de leurs Mages, qui ne sont guère plus éclairés qu'eux.

Les Persans modernes les appellent *Gavres*, c'est-à-dire, Idolâtres, et ils les traitent plus durement qu'ils ne traitent les Juifs. Ils les accusent d'adorer le soleil et le feu ; quelque soin cependant que j'aie pris pour m'en instruire, je n'ai pu découvrir exactement ce qui en est. Lorsqu'on leur demande pourquoi ils se prosternent devant le soleil, ils répondent qu'ils lui rendent leurs hom-

mages, comme à la créature, après l'homme, la plus parfaite que Dieu ait tirée du néant. Au reste, ce salut qu'ils donnent au soleil levant n'est pas une cérémonie qui leur soit particulière; les Persans modernes le saluent également par une révérence profonde, et les Arméniens même le font par plusieurs signes de croix. Les Gàvres croient le feu digne de leur respect, comme étant le plus pur des élémens. Le soin qu'ils prennent de l'entretenir va jusqu'au scrupule et à la superstition. Ils n'osent en exciter la flamme de peur de le souiller, et se croiraient eux-mêmes souillés, s'ils fesaient tomber quelqu'ordure sur le bois qui l'entretient. Ils n'observent pas la circoncision; ils se contentent de faire présenter, par leurs Mages, leurs enfans au soleil et devant le feu, et les croient sanctifiés par cette cérémonie.

Ils croient un paradis qu'ils placent dans la sphère du soleil; le bonheur des Saints, selon eux, consiste à voir sa lumière, dans laquelle ils voient Dieu par réflexion comme dans un miroir. Mais on ne jouit, disent-ils, de ce bonheur que trois jours après la mort; c'est pour cette raison qu'ils ont soin de porter au tombeau des morts des provisions de bouche pour trois jours, afin qu'ils ne souffrent, ni de la faim, ni de la soif. Les gens pauvres de la Secte de Mahomet, et à leur défaut, les oiseaux et les chiens profitent de cette superstition. Ils croient un enfer, et se le représentent comme une prison souterraine, humide, infecte, remplie de ser-

pens, et de toute sorte d'animaux carnassiers, mais sur-tout de corbeaux et de grenouilles, espèces d'animaux pour lesquels ils ont le plus d'aversion. Ils appellent les corbeaux messagers du démon, et les grenouilles musiciennes des damnés.

Leur manière d'examiner quel sera leur sort dans l'autre vie, m'a paru assez singulière. Ils emportent les cadavres hors de la ville, et les dressent contre une muraille, la face tournée vers l'Orient. Les Mages et les parens du mort se tiennent à l'écart pour considérer sur quelle partie les corbeaux se jettent d'abord ; si ces oiseaux, qui commencent ordinairement par les yeux du cadavre, leur mangent l'œil droit, c'est une marque de prédestination ; si c'est l'œil gauche, c'est un signe que l'ame du défunt n'est, ni assez pure pour entrer dans la sphère du soleil, ni assez impure pour être jetée dans la prison obscure de l'enfer ; elle doit demeurer quelque temps dans la moyenne région de l'air, pour y souffrir le froid, et passer de là dans la sphère du feu pour y être purifiée. Si les corbeaux mangent les deux yeux, les Mages déclarent que le mort est damné, parce que n'ayant plus d'yeux, il ne peut plus voir le soleil.

Les Gavres ont des Saints qu'ils révèrent, et prétendent que pour le devenir, il faut travailler à purifier les élémens, labourer la terre, cultiver les jardins, purger l'eau des insectes et entretenir le feu. Ils s'occupent de tout cela par principe de religion, et sont

dans l'usage de laisser par leur testament une somme, à condition que l'héritier exterminera ou fera exterminer un certain nombre de grenouilles, de crapauds, de serpens et autres reptiles. Zoroastre est le Saint pour lequel ils ont le plus de vénération. Ce fameux Astrologue est le premier qui ait enseigné l'astronomie aux anciens Mages de Perse, et c'est peut-être de lui que les Persans ont appris à révérer le soleil. Cependant les Gavres protestent qu'ils ne reconnaissent dans cet astre que l'image d'un seul Dieu, quoique leurs histoires attestent le contraire. Leur fête principale s'appelle *Neurus*, qui veut dire Jour nouveau. Elle se célèbre le premier jour du printemps, au moment où le soleil entre dans le signe du Bélier; et elle dure huit jours, qu'on emploie en danses, en jeux et en divertissemens. Les Persans modernes ont conservé cette fête.

Il semble que les Gavres sont actuellement moins éloignés du Christianisme que les Persans Mahométans; leurs mœurs sont beaucoup plus pures. La raison m'en paraît très-simple; ils naissent et sont élevés dans le sein de la pauvreté, ce qui fait que nos Missionnaires peuvent leur faire goûter plus facilement les vérités de l'Evangile, et les gagner à Jésus-Christ.

De retour à Hamadan, j'eus la consolation d'apprendre que le P. Zerilli, ce fidèle coopérateur de mes travaux, venait de convertir à la Foi un de leurs principaux Mages. Cette conversion me remplit de la joie la



TAMAS KOULIKAN ROI DE PERSE
Tué à Cotchan le 20. Juin 1747.

Canu fecit, rue S.t Jacques N.° 4.

plus douce, et m'affermit dans l'espérance que Dieu bénirait enfin notre chère Mission. Je vous conjure, Monsieur, de joindre vos prières aux nôtres, et d'intéresser, en faveur de tant d'ames qui gémissent dans l'esclavage du démon, les personnes pieuses qui secondent si efficacement votre zèle et la générosité de vos intentions.

Je suis avec le plus profond respect, *etc.*

RELATION

HISTORIQUE (1)

Des révolutions de Perse, sous Thamas-Koulikan, jusqu'à son expédition dans les Indes; tirée de différentes lettres écrites de Perse par des Missionnaires Jésuites.

Les Aghuans, ces fameux rebelles qui ont assujéti et désolé pendant huit ans les principales provinces du royaume de Perse, s'étaient fait une réputation qu'ils ne méritaient guère : le nombre de leurs troupes ne montait qu'à trente mille hommes, et leur valeur était médiocre. Ils ne se rendirent redoutables que par leur cruauté, massacrant impitoyablement tous les Persans de quelque autorité, qui pouvaient leur donner le plus léger ombrage.

---

(1) Cette Relation commence à-peu-près où finit l'Histoire de la révolution de Perse, imprimée chez Briasson en l'année 1728.

Ces Barbares, que la fortune semblait conduire par la main, s'imaginèrent qu'après avoir pris Ispahan, renversé Schah-Hussein de son trône, conquis la plus grande partie du Royaume, et battu les troupes des Turcs, il n'y avait plus de puissance au monde qui pût les abattre. La paix que le Grand-Seigneur fit ensuite avec eux, et l'ambassade qu'il leur envoya pour reconnaître leur chef Aszraff, les enfla tellement d'orgueil, qu'ils s'estimaient les plus grands hommes de la terre, ensorte qu'ils ne regardaient plus Schah-Thamas, dont ils avaient détrôné le père, que comme un faible ennemi, qu'ils écraseraient, s'il osait se montrer, l'appelant par mépris *Seksadé*, qui veut dire fils de chien, au lieu de Schachzadé, qui signifie fils de Roi.

Il est vrai qu'ils furent déconcertés par les manières brusques et peu civiles des Moscovites, qui, non contens de refuser le titre de Roi à leur chef, avec trois cens hommes seulement, défirent cinq ou six mille de ces rebelles : mais le Général qui commandait dans la Province de Guilan, leur ayant accordé une espèce de trève, et réglé certaines limites, jusqu'à ce qu'il eût reçu des ordres plus précis de sa Cour, ils se rassurèrent entièrement de ce côté-là, d'où ils croyaient n'avoir plus rien à craindre ; dès-lors Aszraff commença à se donner les airs de grand Prince, et ne fesait plus la guerre que par ses Généraux. C'est ainsi que le château d'Yest fut soumis après un an et demi

de siége. Cette place n'aurait tenu en Europe, qu'autant de temps qu'il en aurait fallu pour la disposition de l'attaque ; mais ces sortes de guerriers n'ont pas encore appris à enlever, l'épée à la main, le plus petit retranchement. L'Officier qui la défendait, ne se rendit que vaincu par la famine ; et malgré les promesses données par serment sur l'Alcoran, qu'il ne serait fait aucun mal, ni à lui, ni aux siens, ce brave Officier fut cruellement mis à mort, et la garnison passée au fil de l'épée.

C'est de la même sorte qu'ils s'ouvrirent le chemin depuis Ispahan jusqu'à Benderabassy, en trompant Sayed-Amedkan qui le tenait fermé de côté et d'autre. C'était un Prince du sang royal du côté des femmes, brave et bienfait. Il s'était révolté contre Schah-Thamas dès le commencement des troubles, et avait pris le titre de Roi dans le Kirman : son armée n'étant composée que de gens ramassés et sans discipline, il s'en vit abandonné dans les actions décisives, de sorte qu'étant réduit à deux ou trois cens hommes peu capables de le soutenir, il aima mieux se livrer à ces Barbares sur leur parole, qu'implorer la clémence de son Roi légitime : aussi eut-il le même sort que les autres, on ne lui garda pas mieux la parole qu'on lui avait donnée ; son infidélité lui coûta la tête, qu'on lui trancha irrémissiblement. Plusieurs villes sans défense se rendirent en même-temps à l'usurpateur, et tout lui fut soumis jusqu'à Benderabassy.

Ces prospérités le rendirent encore plus fier et plus présomptueux : il ne daignait plus paraître en campagne à la tête de ses troupes : il se livrait à toutes les délices de la capitale, fesait bâtir des maisons de plaisance, allait à la chasse avec un pompeux cortège, fesait de nouveaux traités avec les Européens, et se comportait comme si le trône sur lequel il s'était assis, eût été si bien affermi, que nulle Puissance ne fût en état de l'ébranler.

Les Seigneurs et les grands Officiers de nouvelle création qu'il avait à sa suite, se furent bientôt formés sur la conduite de leur chef ; on eût dit qu'ils avaient tout-à-fait oublié le vil emploi de chameliers, ou la condition d'esclaves dans laquelle ils étaient nés. Les richesses immenses dont ils avaient dépouillé les Persans, la beauté des femmes et des filles qu'ils leur avaient enlevées, et dont chacun d'eux avait un grand nombre, les superbes Palais qu'ils habitaient, les habits somptueux dont ils se couvraient, la bonne chère à laquelle ils se livraient ; tout cela joint ensemble, et comparé avec la bassesse et la pauvreté de l'état d'où ils étaient sortis, leur établissait dans cette vie, de leur propre aveu, un paradis tel que Mahomet le promet dans son Alcoran.

Tandis qu'Aszraff tranchait ainsi du grand Monarque, Schah-Thamas, de son côté, travaillait au rétablissement de ses affaires. Le bonheur qu'il eut de se sauver d'Ispahan durant le siége avec une simple escorte de

cinq cens hommes, quoique les Aghuans eussent été avertis par les Arméniens du jour et de l'heure de sa sortie; la préférence que lui avait donnée Schah-Hussein son père sur ses deux aînés, pour le faire succéder au trône; sa bonne fortune qui le préserva du piége qu'Aszraff lui avait tendu à Tehran, où il prétendait l'envelopper, sous prétexte de venir lui rendre hommage, et lui rendre la couronne que Mahmoud lui avait enlevée; tous ces évènemens semblaient promettre qu'il ne serait pas long-temps sans remonter sur le trône de ses pères.

Ce Prince, élevé comme le sont ordinairement les fils des Rois de Perse, n'avait rien vu, lorsqu'il sortit d'Ispahan, que l'intérieur du Sérail, des femmes et des eunuques: il trouva un dérangement affreux dans le Royaume; pas un Gouverneur qui eût le nombre de troupes que sa charge l'obligeait d'entretenir, les finances épuisées et mal réglées, des ennemis de tous côtés, et une foule de flatteurs qui l'environnaient, et qui n'avaient en vue que leur intérêt propre, sans penser le moins du monde aux besoins de l'Etat. Il ne laissa pas pourtant de lever des troupes, et il eut plusieurs combats à soutenir avec les Osmanlus, les Moscovites, les Géorgiens et d'autres rebelles; mais ce fut presque toujours avec du désavantage, quoiqu'il combattît à la tête de ses plus braves soldats. Enfin, ne pouvant résister à tant d'ennemis à la fois, il fut obligé d'abandonner la partie. Les Osmanlus lui enle-

vèrent tout le pays qui est depuis Erivan jusqu'à Tauris, et de là jusqu'à Hamadan; les Moscovites s'emparèrent du Guilan : c'est la plus riche Province de Perse, celle qui fournit les soieries. Les Aghuans-Afdalis, autres rebelles, se rendirent maîtres d'Herac et de Maschchat dans le Khorassan ; les Géorgiens secouèrent le joug, et cet infortuné Prince se trouva tout d'un coup réduit à la seule Province du Mazandéran, à une partie du Schirvan, et à une autre partie du Khorassan.

Tant de malheurs capables d'abattre un Prince moins courageux que Schah-Thamas, ne servirent qu'à le corriger de quelques vices auxquels il était sujet; et lorsque ses affaires étaient le plus désespérées, il s'éleva parmi ses Officiers de guerre un brave Persan destiné à les rétablir. Il se nommait Thamas-Koulikan. Il était âgé de quarante ans; et dès sa plus tendre jeunesse, il avait exercé la profession des armes, et s'était toujours distingué par son courage et ses autres vertus militaires: d'ailleurs, homme d'esprit, franc et sincère, récompensant bien la valeur de ses soldats, et punissant de mort les lâches qui fuyaient, lorsqu'ils pouvaient résister. Il mérita l'estime et l'affection de son Roi, par les preuves continuelles qu'il donnait de sa capacité, de son zèle, de son courage et de sa fidélité.

Quand Koulikan vit qu'il était entré bien avant dans les bonnes grâces de son Prince, il lui fit discerner les flatteurs et les traîtres

de ceux qui lui étaient véritablement attachés ; il l'engagea à châtier les uns et à éloigner les autres ; il sut même adroitement lui insinuer, ce qui est difficile à l'égard des Princes, qu'il devait s'affranchir de certains vices, qui ternissaient l'éclat de ses grandes qualités, et qui seraient un obstacle aux bénédictions que Dieu voudrait répandre sur ses entreprises. Le Roi écouta ses conseils, il les goûta, les suivit, et ses affaires si fort délabrées commencèrent dès-lors à changer de face.

L'armée royale n'était pas fort nombreuse, mais elle était bien payée et bien disciplinée : les principaux Officiers et la plupart des subalternes étaient du choix de Koulikan, qui connaissait leur expérience et leur courage : c'est avec cette armée qu'en l'année 1729, Schah-Thamas avait gagné trois batailles contre les Afdalis, qu'il avait repris Herac et Maschehat, et soumis tous les rebelles du Khorassan et des environs. Dans ces expéditions on passa au fil de l'épée tous ceux qu'on trouva les armes à la main ; mais on pardonna à ceux qui les mirent bas, et qui implorèrent la clémence du Roi, à condition néanmoins qu'ils serviraient dans l'armée, et que leurs chefs donneraient leurs parens en ôtages, comme autant de garans de leur fidélité.

Tout étant pacifié de ce côté-là, on songea à détruire les Aghuans. Le Roi fit marcher son armée de leur côté, quoiqu'il n'eût pas dessein de rien entreprendre du reste de la campagne. Son intention était de donner à

ses troupes leurs quartiers d'hiver sur les frontières, afin qu'elles fussent à portée d'agir dès le commencement du printemps.

Aszraff informé des victoires que le Roi avait remportées, et de la marche de son armée, se douta bien qu'il venait l'attaquer: il rassembla ses troupes qui étaient dispersées de côté et d'autre, et dès le commencement du mois d'Août il se mit en campagne avec toutes ses forces, ne laissant dans Ispahan que deux ou trois cens hommes, qui suffisaient pour contenir dans le devoir ce qui restait d'habitans ; car il en avait chassé tous les Persans capables de porter les armes : il avait pris la même précaution à Cachan, à Kom, à Casbin, à Tehran et dans plusieurs autres Villes, où il ne laissa que les vieillards, les femmes et les enfans.

Les Aghuans firent paraître une grande joie de ce que le Sekzadé (car c'est ainsi que parmi eux ils nommaient le Roi), leur épargnait la peine de l'aller chercher dans le Mazanderan : le moindre exploit dont ils se flattaient, c'était de le faire prisonnier ; les plus raisonnables avaient compassion de cette pauvre brebis, qui venait d'elle-même se jeter dans la gueule du loup.

Ils partent donc, remplis de ces belles idées. Schah-Thamas, de son côté, qui brûlait d'impatience d'en venir aux mains avec ces rebelles, et qui n'avait consenti qu'à regret à terminer de si bonne heure la dernière campagne, fut ravi d'apprendre leur

résolution, et se disposa à les bien recevoir. Cependant il n'avançait pas, et même il affectait de montrer quelque crainte, afin d'attirer Aszraff le plus avant qu'il pourrait.

Le chef des rebelles qui n'avait jamais vu les Persans tenir pied ferme en sa présence, s'avança avec toute la confiance d'un homme qui se croit déjà vainqueur. Les armées se joignirent à Damguan, petite Ville sur les frontières du Schirvan. L'attaque des rebelles fut vigoureuse; les Persans animés par la présence de leur Roi la soutinrent sans s'ébranler. Cette fermeté étonna Aszraff. Il pratiqua ce qui lui avait déjà réussi dans un combat contre les Turcs, et ce qui lui avait procuré la victoire; il fit deux détachemens de deux ou trois mille hommes commandés chacun par deux de ses plus grands Capitaines, avec ordre de prendre un détour, et de venir attaquer l'ennemi en queue et en flanc. Ils trouvèrent par-tout le même ordre et la même résistance : ces détachemens fùrent repoussés et défaits; le corps d'armée où Aszraff commandait en personne, commença à s'ébranler; les Persans redoublèrent leur feu, et après une décharge bien mesurée de toute leur artillerie, ils se jetèrent sur les rebelles, qui prirent aussitôt la fuite, et abandonnèrent leurs canons et leurs équipages, et se sauvèrent de si bonne grâce, qu'en vingt-quatre heures ils firent sept journées ordinaires de chemin, et vinrent jusqu'à Tehran, où ils se reposèrent un jour entier, après quoi doublant toujours leurs

journées, ils continuèrent leur marche jusqu'à Ispahan.

Leur entrée fut assez paisible, mais le lendemain Aszraff donna ordre à tous les siens de se retirer dans le château avec leurs biens et leurs familles. Ce château n'est autre chose qu'une enceinte de murailles de terre, avec des tours à douze pas de distance l'une de l'autre, qui renferme la vieille citadelle, la grande place et la maison du Roi. Cette enceinte, qui est l'ouvrage d'Aszraff, quand il fut déclaré Roi, a une bonne lieue de circuit. On ne saurait décrire avec quelle précipitation, quel tumulte, et quelle confusion ces rebelles s'y retirèrent; ils en chassèrent tous les Persans, pillant, ravageant et brûlant tout ce qui leur appartenait, et comme les plus riches boutiques se trouvaient dans cette enceinte, on peut juger de la grandeur des pertes que fit alors cette Ville infortunée.

Aussitôt que les rebelles eurent mis à couvert leurs biens et leurs familles, ils rentrèrent en campagne, et allèrent établir leur camp à neuf ou dix lieues d'Ispahan, près d'un village nommé Mochakor. Cependant l'armée Royale avançait à journées réglées; Thamas-Koulikan fesant réflexion que dans les batailles précédentes le Roi s'exposait trop, et qu'on avait autant de peine à modérer l'impétuosité de son courage qu'à vaincre les ennemis, représenta vivement à ce Prince, que sa présence n'étant plus nécessaire pour animer les troupes, il devait demeurer

meurer à quelque distance du combat, parce que s'il lui arrivait quelque malheur, il entraînerait infailliblement la perte de l'armée. Le Roi se rendit, quoiqu'avec peine, à ses fortes instances, et il resta à Tehran avec un corps de réserve de neuf à dix mille hommes.

Thamas-Koulikan ayant reçu un plein pouvoir de son Prince, continua sa marche sans aucun obstacle. Comme les rebelles avaient abandonné tout le pays, depuis le champ de bataille jusqu'à Ispahan, les villageois venaient de tous côtés en foule au-devant de l'armée, et apportaient d'eux-mêmes tous les rafraîchissemens dont elle avait besoin; les Villes la recevaient à bras ouverts, et généralement tous les peuples témoignaient la joie qu'ils avaient de leur heureuse délivrance, par le bon accueil qu'ils fesaient à leurs libérateurs.

Enfin, les deux armées se trouvèrent en présence le 13 de Novembre à huit heures du matin; les rebelles avaient eu tout le temps de se poster avec avantage; leurs batteries étaient bien retranchées et bien soutenues, et Aszraff se flattait de recouvrer, par une pleine et entière victoire, tout le pays qu'il avait été forcé d'abandonner.

Le Général Persan, qui méprisait son ennemi, ne daigna pas seulement se servir de son canon; après avoir essuyé toute la décharge de celui des rebelles, il marcha droit à eux à travers le feu de leur mousqueterie, et sans tirer un seul coup, jusqu'à ce qu'il

fût sur leur batterie, où il fit, à bout portant, la première et l'unique décharge; car les rebelles épouvantés de cette fière manœuvre, prirent aussitôt la fuite, et se sauvèrent à Ispahan, où les fuyards les plus pressés commencèrent d'arriver à trois heures après midi, publiant par tout que les Persans avaient été battus. Mais une heure après on fut détrompé par les cris et les lamentations des femmes et des enfans, que l'on entendait dans le château. Aszraff, qui, par honneur, ne fuyait pas si vîte, n'y entra que pendant la nuit.

Le bruit de cette défaite courut bientôt la Ville, et l'on s'attendait à un massacre général dont ces barbares l'avaient menacée, au cas qu'il leur arrivât quelque disgrâce; c'est pourquoi chacun prenait toutes sortes de précautions pour se soustraire à leur fureur. Mais la frayeur avait tellement saisi ces barbares, qu'ils ne songèrent pour-lors qu'à leur propre salut. Le calme et le silence, qui, depuis l'arrivée d'Aszraff, avait succédé au bruit et au tumulte, étonna tout le monde; on fut bien plus surpris lorsque, dès le grand matin, la nouvelle de leur fuite se répandit; personne n'osait pourtant sortir dehors, lorsque quelques femmes envoyées de divers endroits dans le château pour s'en informer, emportèrent des meubles qu'elles avaient pillés dans les maisons abandonnées; ces femmes furent bientôt suivies par d'autres; les hommes s'y joignirent de même que les gens de la campagne, et en deux heures

de temps les rues fourmillaient de peuple, qui allait et venait, chargé de tout ce qu'il avait enlevé; les tapis, les coussins, les meubles, les ustensiles de ménage, les armes, le bétail, les denrées de toute sorte, tout cela était à l'abandon; pillait qui voulait, mais emportait qui pouvait; car ils se détroussaient les uns les autres, et le meilleur butin restait au plus fort. Il ne se trouva pas un seul homme d'autorité capable d'arrêter cette licence.

Le pillage dura deux jours et demi, jusqu'à l'arrivée du Général Persan, qui envoya des Soldats dans le château pour en chasser les pillards, et écarter la populace. Il arriva néanmoins que les mêmes denrées, que les Aghuans tenaient fermées dans les magasins pour entretenir la cherté, furent tellement répandues dans les rues du château et des environs, que, pendant plusieurs jours, on ne pouvait y faire un pas, sans marcher sur des tas de riz, de froment et d'orge.

On apprit par des esclaves, échappés des mains des rebelles, qu'ils marchèrent quinze lieues sans s'arrêter; ce qui, joint aux dix lieues qu'ils avaient faites depuis le champ de bataille jusqu'à Ispahan, fait un espace de chemin bien considérable pour des fuyards chargés de leurs familles. Ils avaient pris d'abord la route du Kirman; mais ayant su que les passages en étaient fermés, ils tournèrent du côté de Schiras, où ils massacrèrent tous les Persans qu'ils rencontrèrent.

Aszraff enleva trois cens chameaux chargés

d'or et d'argent, et des meubles les plus précieux de la couronne, avec la famille de Mahmoud et la sienne; il emmenait encore toutes les Princesses du Sang Royal, à la réserve de la mère de Schah-Thamas, qu'il ne connaissait pas, et qui, pendant le règne des rebelles, fit toujours l'office de servante dans le Sérail, sans que les autres femmes ni les Eunuques l'eussent jamais décelée; rare exemple de fidélité, et preuve sensible de l'espérance qu'ils nourrissaient dans leurs cœurs d'une révolution prochaine. On assure que la fuite du Tyran causa un si grand transport de joie à cette Princesse, qu'elle en eut l'esprit aliéné pendant trois jours, et qu'elle ne se remit tout-à-fait, que quand elle vit et embrassa ce cher fils, pour lequel elle avait si souvent tremblé avec tout le reste du Royaume.

Il était resté dans la ville une grande quantité d'Aghuans ou de leurs esclaves, qui, n'ayant pu suivre les fuyards, s'étaient cachés dans les maisons de leurs amis ou de leurs alliés; mais ils y trouvèrent la mort qu'ils avaient tâché d'éviter; on les déterra partout, et l'on ne fit grâce qu'à quelques-uns de grande considération parmi eux, et desquels on rendait de bons témoignages. Les rues furent toutes couvertes des cadavres de ces malheureux rebelles, comme elles l'avaient été autrefois de ceux des habitans de cette grande ville. Le tombeau de Mahmoud, que les Aghuans avaient bâti avec grand soin dans un enclos au-delà du Pont de Schiras,

et qu'ils respectaient comme un lieu sacré, fut démoli pour en faire des latrines. Le peuple était tellement animé de l'esprit de vengeance, qu'en deux heures de temps il ne resta pas pierre sur pierre d'un ouvrage, auquel plus de mille personnes avaient travaillé pendant plusieurs mois.

Le Roi, qui n'avait pas voulu être témoin de tous ces excès, n'arriva à Ispahan que le 9 Décembre. Son entrée fut toute guerrière; Il marcha depuis Gaze, village à deux lieues et demie d'Ispahan, à la tête de son corps de réserve, qu'il conduisait en ordre de bataille, jusqu'à ce qu'il eût rencontré Thamas-Koulikan. Celui-ci alla avec vingt mille hommes recevoir le Roi à une lieue de la ville. Les deux armées, avant que de se joindre, firent plusieurs mouvemens et diverses évolutions. Dès qu'elles furent à portée, Thamas-Koulikan descendit de cheval, et courut vers le Roi pour l'empêcher de mettre pied à terre. « Laisse-moi faire, dit gracieusement » ce Prince, j'ai fait vœu de marcher sept » pas devant toi, la première fois que je te » verrais après avoir chassé mes ennemis de » ma capitale ». Il descendit effectivement de cheval, marcha quelques pas et prit du café, après quoi ils remontèrent à cheval, et continuèrent leur marche vers la ville. Les troupes défilèrent, non pas avec ce bel ordre qui s'observe en Europe, mais pressées et entassées les unes sur les autres : on laissa pourtant un intervalle assez considérable, dans lequel le Roi marchait seul, précédé

de ses Chatis, c'est-à-dire, de ses Valets de pied : Thamas-Koulikan suivait à douze pas de distance : le reste n'était plus qu'un amas confus de soldats qui se serraient autant qu'ils pouvaient.

Tout le peuple, hommes, femmes et enfans étaient sur le passage; les rues, depuis la porte de Tokgi, jusqu'à l'intérieur du palais, étaient, selon l'ancien usage, couvertes de pièces d'étoffe, que les soldats enlevaient aussitôt que le Roi avait passé. On n'entendait par-tout que des acclamations et des cris d'alégresse ; au lieu que quand le rebelle, au retour de quelque expédition, fesait son entrée dans la capitale, tout le peuple s'enfuyait, les portes des maisons étaient fermées, nul des habitans ne paraissait, si ce n'est les Marchands qu'on forçait de se tenir dans leurs boutiques ouvertes dans les rues par où le Tyran devait passer.

Le Roi, après avoir satisfait, dans l'intérieur de son palais, à tout ce que la bonté de son cœur et sa tendresse naturelle demandaient de lui, passa les premières journées à recevoir les hommages des différens ordres de l'Etat : il reçut aussi les complimens des étrangers, et traita tout le monde avec des égards et avec une douceur, qui lui gagnèrent l'affection publique. Les Persans aiment naturellement leur Prince, et pour peu qu'ils remarquent en lui de bonnes qualités, ils en conçoivent les plus flatteuses espérances. Nonobstant la misère, où la longue tyrannie des Aghuans avait réduit le

peuple, il n'eut pas de peine à payer la taxe qu'on lui imposa : rien ne pouvait troubler le fond de joie qui s'était emparé de tous les cœurs.

Cependant le Roi, au milieu des plaisirs qu'on s'efforçait de lui procurer, conservait toujours un air inquiet et chagrin : et lorsque Thamas-Koulikan lui représenta qu'il devait désormais oublier les disgrâces passées, ce Prince lui fit entendre que, quand même il ne penserait plus aux malheurs publics, et à ses disgrâces domestiques, il ne pouvait ignorer que le meurtrier de son père, et les bourreaux de ses frères étaient encore à Schiras. Le Général comprit ce que le Roi voulait dire, et au même moment il donna ses ordres. En quatre ou cinq jours toute l'armée fut prête à marcher, et elle entra en campagne sur la fin de décembre. Les Mahométans n'aiment pas à faire la guerre en hiver; mais Thamas-Koulikan était un guerrier de toutes les saisons : comme il ne se traitait pas autrement que le simple soldat, il fut servi dans cette nouvelle expédition avec tant de zèle et d'ardeur, qu'il força tous les obstacles de la saison. Malgré les pluies, les neiges et les glaces, il s'ouvrit par-tout un chemin ; mais ce ne fut pas sans perdre beaucoup d'hommes et de chevaux.

Enfin, après bien des fatigues essuyées pendant vingt jours de marche, il joignit les rebelles qui s'étaient avancés à deux journées en-deçà de Schiras, et nonobstant l'avantage du poste où ils s'étaient placés, il les

battit et les mit en fuite. Il ne jugea pas à propos de les poursuivre, de crainte de quelque embuscade. Il avait pour maxime de ne jamais séparer ses troupes, de peur que quelque détachement venant à être battu, ne jetât l'épouvante dans le reste de l'armée : il avait même accoutumé de dire, que les victorieux joignent au petit pas l'ennemi qui fuit à toute bride.

Les rebelles eurent donc le temps de se rallier dans Schiras : mais ils étaient bien différens d'eux-mêmes : on ne leur voyait plus cette fierté et cette férocité, qui leur fesaient mépriser le reste des mortels, et dédaigner les conseils des plus habiles ; ils prenaient le ton de supplians avec les mêmes hommes auxquels ils commandaient le bâton ou le sabre à la main : ils prenaient conseil de tout le monde, même de leurs femmes et de leurs esclaves : ils résolurent pourtant de faire un dernier effort, et quand il fallut sortir de Schiras pour aller au-devant des Persans, Aszraff et les principaux Chefs étant aux portes de la ville, fesaient jurer aux Officiers et aux Soldats, qu'ils étaient prêts à vaincre ou à mourir.

Ils promirent, les uns et les autres, plus qu'ils ne pouvaient ni ne voulaient tenir ; car ils n'avaient ni la force de vaincre, ni le courage de mourir. Ils furent battus, et cette bataille, si l'on peut donner ce nom à quelques misérables actions, où il n'y eut pas deux mille hommes de tués sur la place ; cette bataille, dis-je, fut la dernière et la

moins vigoureuse de toutes. Les rebelles, plus épouvantés que jamais, oublièrent leurs promesses et leurs sermens ; ils attaquaient tumultueusement et par pelotons ; mais à peine étaient-ils arrivés à la portée du fusil, qu'ils fesaient leur décharge et se retiraient. Enfin, voyant que les Persans fesaient bonne contenance, et avançaient toujours en bon ordre, ils prirent bien vîte la fuite.

Le Général Persan les laissa fuir, et ne les suivit qu'au petit pas, selon sa coutume: mais, à ce coup-là, il fut la dupe de sa maxime. Aszraff s'en prévalut pour le tromper. Aussitôt qu'il fut rentré dans Schiras, il lui députa deux de ses principaux Officiers, pour traiter d'accommodement : ils offrirent de rendre tous les trésors de la Couronne, pourvu qu'on les laissât se retirer tranquillement où bon leur semblerait. Thamas-Koulikan leur répondit, que, dans un autre temps, il aurait pu écouter cette proposition ; mais que les temps étaient changés, et qu'il les passerait tous au fil de l'épée, s'ils ne lui remettaient Aszraff entre les mains.

Ces Députés, qui ne cherchaient qu'à l'amuser, lui promirent tout ce qu'il voulut, lui demandant pour toute grâce, qu'il leur fût permis d'en aller conférer avec les autres Officiers, ce qui parut raisonnable. Mais quand ils furent rentrés dans la ville, ils trouvèrent que tout était prêt pour assurer leur fuite : ils se sauvèrent donc tous ensemble avec leurs familles et leur butin.

Ils étaient déjà bien loin quand le Général

Persan fut informé de leur retraite. Il fit quelques détachemens de son armée pour les suivre : l'un de ces détachemens les joignit au passage d'un pont ; les Aghuans firent volte-face, pour faciliter le passage à leurs équipages et à leurs familles : le détachement fut battu, et contraint de se retirer. Ils continuèrent donc leur marche : mais comme ils ne tenaient aucune route certaine, et que tout le Pays leur était contraire, les Paysans les harcelaient continuellement : le moindre village qui pouvait assembler dix fusiliers leur disputait le passage ; il n'y avait point de défilé où ils ne fissent quelque perte : au commencement c'était les gros équipages, une autre fois c'était de leurs femmes et de leurs enfans ; et il y en avait parmi ces barbares qui les tuaient de rage, afin qu'elles ne tombassent pas entre les mains de leurs ennemis : pendant la nuit, les Esclaves détournaient toujours quelques chameaux ; et c'est de cette manière que furent ramenées la sœur et la tante de Schah-Thamas, avec quelques autres Princesses du Sang Royal.

Enfin, ces misérables ne trouvant nulle part de quoi fournir à leur subsistance, et pressés par la faim et la soif, commencèrent à se débander. Aszraff resta avec quatre ou cinq cens hommes de ses plus fidèles amis : son dessein était de se retirer aux Indes ; mais comme il lui fallait passer nécessairement aux environs de Candahar, Hussein-Kan, frère de Mahmoud, qui était en possession

de cette place, en sortit avec un corps de troupes fraîches, lui coupa le chemin, le combattit, lui enleva le reste de ses trésors, et le tua. C'est ainsi que périt ce détestable usurpateur, qui, après une suite de cruautés inouïes, osa tremper ses mains dans le sang de Schah-Hussein, le plus pacifique et le meilleur Prince qui ait porté la couronne de Perse.

Aussitôt que Thamas-Koulikan fut entré dans Schiras, cette ville offrit le même spectacle d'horreur qu'on avait vu auparavant dans Ispahan; les rues furent bientôt remplies de cadavres des Aghuans, qui n'avaient pu se sauver avec les autres : il n'y eut aucun lieu qui pût leur servir d'asile; on ne pardonna qu'à trois ou quatre des plus apparens, qui furent envoyés au Roi; tout le reste fut passé au fil de l'épée.

Les Persans qui voyaient arriver chaque jour des débris de l'armée rebelle, se consolèrent plus aisément de la faute qu'avait faite leur Général de les laisser échapper, et quoiqu'il eût été très-important de reprendre les trésors de la Couronne, ce Général n'en reçut aucun reproche du Roi, qui le ménageait, et n'osait lui causer le moindre dégoût.

Cette affaire ayant été ainsi terminée, toute l'attention de Thamas-Koulikan se porta du côté des Turcs. Il laissa respirer ses troupes tout le reste de l'hiver dans Schiras; mais à peine le printemps fut-il arrivé, qu'il se mit en campagne. Après avoir visité le Loristan et les Arabes du Koquilou, il tourna du

côté d'Hamadan, où la victoire qu'il remporta sur les Turcs, le mit en état de reprendre Hamadan, Tauris, et presque tout le pays que les Turcs avaient enlevé pendant les troubles jusqu'à Erivan. Un Roi rétabli dans ses Etats, plusieurs batailles gagnées, un grand Royaume en quelque sorte reconquis en moins de deux années, c'en est bien assez pour le mettre au rang d'un grand nombre de héros des siècles passés.

Les rares talens de ce Général pour la guerre, le bonheur qui l'accompagnait dans toutes ses expéditions, la confiance du soldat qui l'aimait et le craignait, tout cela joint ensemble, le rendait redoutable chez les ennemis, et suspect à la Cour du Roi son maître. Tout tremblait dans les Provinces à son seul nom. A Ispahan le peuple, la Cour, le Roi, tous craignaient qu'il n'eût l'ambition de monter plus haut : un pas en avant le mettait sur le Trône. Il était le maître absolu. Le Roi n'avait encore nommé à aucun des premiers emplois; il l'en détournait, sous prétexte que les appointemens attachés à ces charges seraient plus utilement employés au paiement des troupes. A l'armée, il était le seul Officier général, tous les autres n'étaient que des subalternes, qu'il abaissait, qu'il élevait, qu'il punissait, qu'il récompensait, qu'il cassait et rétablissait comme il lui plaisait. Rien d'important ne se concluait sans son avis. Il semblait même que depuis ses victoires, il abusait de l'autorité sans bornes que le Roi lui avait confiée dans la nécessité de ses affai-

res ; ce Prince était obligé de dissimuler ; mais on a su, par des personnes qui l'approchaient, qu'il souffrait impatiemment le joug, et qu'il songeait à parler en maître, quand la guerre avec les Turcs serait entièrement terminée. Thamas-Koulikan, de son côté, craignait le Roi, et n'ignorait pas combien il avait d'ennemis. C'est pourquoi il prit le parti de se tenir à l'armée tant qu'il pourrait. Telle était la situation des affaires de Perse au mois de Mai de l'année 1730.

Thamas-Koulikan ne manqua pas de raisons pour continuer de tenir la campagne, et d'être toujours à la tête d'une nombreuse armée, toute dévouée à ses ordres. Aux Aghuans qu'il avait chassés de tout le Royaume, succéda un ennemi plus redoutable ; les Turcs occupaient encore plusieurs pays appartenant à la Perse, que les Aghuans leur cédèrent lorsqu'ils eurent usurpé la Couronne, pour n'être point troublés dans leur tyrannie par une puissance si formidable. Ces fiers Ottomans prétendaient bien s'y maintenir, et même faire de nouvelles conquêtes, si l'on osait leur en disputer la possession. C'est pourtant ce qu'entreprit le Général Persan : mais avant que de leur déclarer la guerre, il tira, sous divers prétextes, Schah-Thamas d'Ispahan, et le fit transporter à Maschchat, capitale du Khorassan, où il le tint sous une sûre garde, et, pour ainsi dire, dans une honorable prison.

Il y avait déjà du temps que ce Prince

n'avait que l'ombre et les apparences de l'autorité royale, c'était Thamas-Koulikan qui l'exerçait réellement, et qui commandait en Souverain. Il en vint jusqu'à porter l'aigrette sur son turban, marque de distinction, que le Roi seul a droit de porter. Il rassembla ses troupes à Tauris, tandis que le Général Turc assemblait les siennes à Erivan. Il se trouva bientôt à la tête de soixante mille hommes d'élite, et il n'en voulut pas davantage, bien qu'il lui fût libre de rendre son armée beaucoup plus nombreuse. Cette armée n'était composée que de Cavalerie. Il se rendit à Bagdad, qui est l'ancienne Babylone, et après l'avoir bloquée; il s'avança jusqu'à Diarbekir et aux environs, ravageant tout le pays par où il passait. La fortune qui l'avait toujours favorisé jusques-là, lui devint alors contraire : son armée fut défaite, et il en ramena les débris jusqu'aux environs d'Hamadan.

On ne doutait pas que le vainqueur ne profitât du déplorable état où se trouvait la Perse, épuisée tout-à-la-fois et d'hommes et d'argent, pour conduire ses troupes victorieuses jusqu'à Ispahan. Cependant il ne fit aucun mouvement, et demeura tranquille dans son camp, sans songer à rien entreprendre: ce qu'on peut attribuer ou à la crainte qu'il eut de ruiner ses Troupes pendant les chaleurs qui commençaient à être excessives; ou à la défiance qu'on avait conçue de ce Bacha à la Porte; ou à l'affaiblissement de son armée, dont on avait fait un démembrement

pour renforcer celle que commandait le Bacha d'Erivan ; ou à la jalousie et à la mésintelligence qui régnait entre ces deux Généraux ; ou enfin à la lenteur de la marche d'un renfort de troupes qu'on lui avait promis, qui se fesait attendre depuis long-temps, et qui ne devait peut-être jamais arriver, par le besoin que le Grand-Seigneur en avait en Europe. Il n'y eut que le Bacha de Tauris qui s'approcha d'Erivan et qui s'en empara, mais il l'abandonna bientôt, et Thamas-Koulikan y envoya des troupes fraîches, qui entrèrent dans cette place, et la mirent en état de défense.

L'inaction des troupes Ottomanes donna tout le loisir au Général Persan de se rétablir, et de lever une nouvelle armée beaucoup plus forte que la première. Aussitôt que la saison le permit, il rentra en campagne, et retourna à Bagdad : après avoir formé le blocus de cette ville, il alla chercher l'armée des Turcs, qui s'était assemblée aux environs de Diarbekir. Le Bacha auquel ses premiers succès devaient inspirer de la confiance, n'osa pourtant tenter une action générale : il n'y eut que quelques escarmouches de part et d'autre, où les Persans eurent toujours l'avantage. Enfin on parla de paix, on entra en négociation, et les articles furent envoyés par le Bacha au Grand-Seigneur, pour lui en demander la ratification.

C'est environ en ce temps-là qu'arriva le Prince Galliczin en qualité d'Ambassadeur de Russie. On ne savait alors que croire du

sort de Schah-Thamas ; on ne pouvait dire s'il était mort, ou s'il avait été contraint d'abdiquer la Couronne. Tout ce qu'il y avait de certain, c'est que Thamas-Koulikan, pour mieux couvrir le dessein qu'il méditait, avait fait placer sur le Trône un des enfans du Roi, qui n'était âgé que de cinq ou six mois.

Le motif apparent de l'ambassade de Russie dont on flattait le peuple, était d'engager le Général Persan à rétablir le Roi déposé, et à faire un Traité de commerce entre la Russie et la Perse; mais le motif secret était de fomenter la guerre entre cette Cour-ci et la Porte. C'est dans cette vue, et pour y réussir, que la Cour de Russie rendit la riche Province de Guilan, et toutes les places appartenantes à la domination Persanne qu'elle occupait dans le Schirvan ; savoir, Bakoud, Derben, Mezova, Soulak, etc. et qu'elle lui fournit encore des secours considérables de vivres, d'artillerie, et d'autres munitions de guerre.

Cette ambassade fut toute ambulante : car le Prince Galliczin, aussitôt après la première audience que lui donna le Général Persan, reçut ordre de le suivre : ce ne fut qu'à la fin de la campagne qu'il prit son Audience de Congé, laissant par ordre de sa Cour, en qualité de Résident, M. Kalouski, homme de mérite, qui était Secrétaire de l'ambassade. Ce Résident a pareillement accompagné Thamas-Koulikan dans toutes ses courses jusqu'à quelques journées d'Ispahan, où celui-ci s'étant arrêté pour soumettre quelques Montagnards

rebelles, il permit au Résident d'aller l'attendre dans la capitale.

Ces circonstances n'étaient pas propres à disposer Thamas-Koulikan à une paix, qu'il n'avait pas déjà trop d'envie de conclure. Il songea donc à attaquer Abdallah, Bacha d'Erivan, qui commandait la 2.de armée du Grand-Seigneur. Le Bacha qui ne se croyait pas pour lors en état de résister à un si redoutable ennemi, lui députa un Officier pour le prier de faire attention qu'il avait traité de la Paix avec le Bacha de Bagdad; que les conditions en avaient été envoyées à la Porte, et que sans doute elles y seraient approuvées : qu'il allait écrire de son côté au Grand-Seigneur pour en presser la ratification, et qu'il était raisonnable de suspendre tout acte d'hostilité, jusqu'à ce qu'il en eût reçu réponse.

Thamas-Koulikan vit bien qu'on cherchait à l'amuser pour gagner du temps; mais comme il avait en tête une autre entreprise, qui demandait de la célérité pour l'exécution, il fit semblant de ne pas s'en apercevoir, et il se rendit aux raisons du Bacha. Cette entreprise était de réduire les Lesghis : ce sont des espèces de Tartares, qui, dès le commencement des révolutions de Perse s'étaient emparés de Schamaki, et s'y maintenaient sous la protection du Grand-Seigneur auquel ils s'étaient en quelque sorte soumis. Il partit donc avec une armée qui n'était que de vingt mille hommes, encore n'y avait-il guères que douze mille hommes de bonnes troupes, qui

portaient des cottes de maille, sur lesquelles ils avaient des plaques d'acier d'un pied en carré; le reste n'était que des valets, et des jeunes gens qu'ils appellent *Ictim*, c'est-à-dire Orphelins, qui ne servent guères qu'à ruiner le pays par où passe l'Armée.

Thamas-Koulikan fit des marches forcées, et arriva sur les bords de la rivière du Kour, à deux journées de Schamaki, sans qu'on en fût informé. Deux mille hommes auraient suffi pour disputer le passage de la rivière, et son armée, faute d'eau et de vivres, aurait péri infailliblement dans les plaines arides du Monghan. Mais cette Province était entièrement dépourvue de troupes, et les Lesghis, qui n'avaient aucun sujet de défiance, s'étaient retirés deux mois auparavant dans leurs montagnes. Les Persans, voyant que personne ne s'opposait à leur passage, traversèrent tranquillement la rivière, et arrivèrent à Schamaki, dont les portes leur furent ouvertes. Ce fut un bonheur pour cette ville, qu'il n'y eût point de troupes capables de s'opposer aux Persans; car Thamas-Koulikan avait promis aux siens que pour peu qu'il trouvât de résistance, il leur en abandonnerait le pillage.

Il fit garder à ses troupes la plus exacte discipline; mais les contributions qu'il exigea de la Ville et de la Province, ne différaient guères d'un pillage général. On les levait avec des cruautés inouïes, mettant indifféremment sous le bâton les Chrétiens et les Turcs, les hommes et les femmes; il y en eut plusieurs qui expirèrent sous les coups.

Le Père Bachoud, Missionnaire dans cette ville, se trouvait hors d'état de rien payer, et il ne pouvait être secouru des Chrétiens, qui étaient eux-mêmes très-embarrassés à trouver ce qu'on exigeait d'eux. Il n'aurait pas manqué de souffrir une cruelle bastonnade, comme une infinité d'autres, sans la protection de M. le Prince Galliczin, qui s'intéressa pour lui auprès de Thamas-Koulikan, et qui obtint en faveur du Missionnaire, non-seulement l'exemption de toute contribution, mais encore la liberté entière de faire ses fonctions et d'assembler les Chrétiens dans son Eglise.

Après la levée des contributions, Thamas-Koulikan se disposa à aller combattre les Lesghis. Il envoya d'abord son Lieutenant avec six à sept mille hommes, qui marcha du côté de la citadelle de bois, que Serkober leur Chef avait fait bâtir à l'entrée du Daghestan; c'est le nom des montagnes qu'ils habitent. Quelques jours après il alla lui-même avec le reste de ses troupes de l'autre côté du Daghestan, pour y faire une pareille attaque. Les Lesghis persuadés que c'était Thamas-Koulikan en personne, qui venait avec toutes ses forces du côté de la citadelle, tournèrent pareillement toutes leurs forces de ce côté-là. En même-temps il vint de Ganges à leur secours dix à douze mille hommes des troupes du Grand-Seigneur. Le Lieutenant de Thamas-Koulikan, sans s'étonner du grand nombre des ennemis, livra la bataille. A peine en fut-on venu aux mains, qu'on

apprit que Thamas-Koulikan s'avançait de l'autre côté : à l'instant les Lesghis tournèrent le dos, poussant leurs chevaux à toute bride, pour aller mettre à couvert leurs familles et leurs effets. Les troupes de Ganges restèrent seules, et combattirent encore quelque-temps; mais enfin se voyant abandonnées par les Lesghis, elles prirent la fuite. Il y en eut grand nombre de tués, et presque point parmi les Lesghis, qui enlevèrent tout ce qu'ils avaient dans leurs villages les plus exposés, et se retirèrent dans leurs montagnes les plus escarpées, où Thamas-Koulikan ne put les forcer ni les suivre.

Après l'expédition du Daghestan, l'armée Persanne fut renforcée d'environ dix mille hommes, dont quatre mille avaient été levés dans cette Province, et six à sept mille étaient venus la joindre de divers endroits de la Perse. Thamas-Koulikan marcha avec son armée vers Ganges, qu'on refusa de lui remettre, quoiqu'on le lui eût promis, de même qu'Erivan et Teflis. Il y avait déjà quelque-temps que Ganges était assiégée, sans que le siége fût plus avancé que le premier jour. Comme cette ville est située dans une plaine, et qu'elle n'est commandée de nulle part, les Persans élevèrent une plate-forme pour y dresser une batterie de canons. La citadelle en est très-forte, elle a double enceinte et triple fossé. Il y avait une bonne garnison, et toutes sortes de provisions pour deux ou trois ans. Erivan n'était guères moins fortifiée que Ganges : La cita-

delle de Teflis était plus faible, mais elle avait été fortifiée récemment, et il y était entré beaucoup de troupes. De plus, Abdallah-Bacha, Généralissime de l'armée Ottomane, s'avançait depuis long-temps avec son armée, et était arrivé à Kars, qui n'est pas éloigné de Ganges.

Thamas-Koulikan sentait bien qu'il ne lui était pas aisé de reprendre ces places occupées par les Turcs et en présence de leur armée: il résolut donc de livrer la bataille au Général Ottoman, qui s'était posté à quelques lieues d'Erivan, et il le mit dans la nécessité de combattre. Il n'y avait pas long-temps qu'on en était aux mains, lorsque je ne sais quelle terreur panique s'empara des troupes Ottomanes, et fit prendre la fuite à la plupart sans tirer un seul coup. Ce fut plutôt une déroute qu'un combat. Il est surprenant qu'il n'y ait guères eu que cent hommes de tués de la part des Persans, tandis qu'on fait monter la perte des Turcs à trente mille hommes, parmi lesquels on met leur Général Abdallah, et quelques Officiers de marque. Les vainqueurs firent aussi quelques prisonniers, du nombre desquels était un gendre du Grand-Seigneur.

Le Général Persan se vit par cette victoire maître d'un butin considérable de vivres et d'argent; il ravagea tout le pays du côté de Kars et d'Erzeron, et fit quantité d'Esclaves. Peu après la garnison de Ganges, que les maladies avaient extrêmement diminuée, se rendit par capitulation, et fut

conduite à Kars. Erivan fut ensuite évacué et remis entre les mains de Thamas-Koulikan, quoique cette place fût très-forte, bien munie de toute sorte de provisions, et qu'elle n'eût été ni assiégée ni bloquée : avant la reddition d'Erivan, Teflis, bloquée depuis long-temps, fut forcée de se rendre.

On croyait que les Turcs, après la perte de cette bataille, se rallieraient et feraient de nouveaux efforts, mais ils restèrent dans l'inaction; et Thamas-Koulikan de son côté, après s'être rendu maître de Ganges, de Teflis et d'Erivan, ne poussa pas plus loin ses conquêtes. On en vint même à de nouvelles propositions de paix, et il paraît qu'on la souhaitait de part et d'autre ; le Grand-Seigneur par le besoin qu'il pouvait avoir de ses troupes en Europe, et Thamas-Koulikan pour l'exécution du dessein qu'il méditait depuis long-temps de mettre la Couronne de Perse sur sa tête.

Une victoire si décisive, et la cessation de toute hostilité, lui parurent des circonstances favorables. Il convoqua une grande assemblée des Principaux du Royaume. L'Edit de convocation portait que toutes personnes distinguées par leur naissance, par leurs dignités, par leur esprit et par leur savoir, eussent à se rendre au jour qu'il leur marquait, à *Mougham-Tchoels*, éloigné de quatre ou cinq journées de Tauris, où il voulait tenir les États du Royaume, et leur communiquer des affaires très-importantes au bien de la Religion et de l'Empire.

Il fit faire à ce dessein une tente superbe de soixante-dix toises de long, soutenue de trois rangs de colonnes. Chaque rang était de quatorze colonnes posées à cinq toises de distance l'une de l'autre. Elles étaient chacune de trois pièces, qui s'emboîtaient dans des cercles massifs de cuivre doré. Leur hauteur était de quinze à vingt pieds, et elles étaient surmontées chacune d'un globe de cuivre doré d'un pied et demi de diamètre. Rien ne fut négligé pour l'embellissement de cette tente ; étoffes d'or et d'argent, franges, crépines, broderies, tout y était magnifique. Le dessein qu'il eut en tenant cette assemblée de tout ce qu'il y avait de gens distingués dans la Perse, était de prendre leurs suffrages, et de leur faire déclarer de la manière la plus authentique, que le Royaume ne voulait point d'autre Roi que lui.

Tout se passa dans cette assemblée selon ses desirs. Il y fut proclamé Arbitre souverain de l'autorité Royale, sous le titre de Velim-Amet, qui ne se donne qu'aux Rois, et qui signifie le distributeur des grâces. On dépêcha aussitôt des couriers dans tout l'Empire : la proclamation se fit à Ispahan le jour de l'équinoxe ; et dans toutes les autres Villes, plutôt ou plus tard, à mesure que les couriers arrivèrent. Cette déclaration fut signée de tout ce qu'il y avait de considérable dans le Royaume, au nombre de plus de quinze mille, et elle fut envoyée au Grand-Seigneur par une ambassade magnifique.

On regarda comme un grand acheminement à la paix cette ambassade, et quelques autres démarches, par lesquelles le Velim-Amet paraissait d'intelligence avec la Porte, et desirait gagner l'amitié du Grand-Seigneur. On peut compter parmi ces démarches, la complaisance qu'il eut d'abolir parmi les Persans une cérémonie de Religion, dont les Turcs se sont toujours tenus offensés. On sait que les Persans et les Turcs, quoique Mahométans, forment deux Sectes différentes, qui ont pris naissance des premiers descendans de Mahomet. Les Turcs sont attachés à Omar, qu'ils regardent comme le légitime descendant de leur Prophète, et le dépositaire de son autorité. Les Persans déferent cet honneur à Ali, gendre de Mahomet. Ils racontent que Omar et Ali armèrent, chacun de leur côté, tout l'Empire Ottoman, pour soutenir leurs droits, que Omar fut victorieux, que Ali fut tué, et qu'après sa victoire, Omar fit massacrer tous les enfans d'Ali, de crainte qu'ils ne suscitassent quelque nouvelle guerre. Pour perpétuer la mémoire et le ressentiment d'une action si tragique, les Persans en ont fait un point de religion: tous les jours les Moullahs, du haut des tours attenantes à leurs Mosquées, ajoutent aux prières ordinaires, des malédictions contre Omar. Tous les ans dans le mois du Moharam (1), ils font, le dixième de la Lune, une repré-

(1) Nom du premier mois de l'année Arabique.

sentation

sentation du massacre d'Ali et de ses enfans.

La cérémonie commence dans la Mosquée, où l'on choisit les plus habiles Moullahs, pour faire l'Oraison funèbre de ces pauvres Princes : tout le Peuple s'y assemble en foule ; le Moullah monte sur une grande estrade qu'on a eu soin de préparer, et va se placer sur un fauteuil, qui est encore élevé de dix ou douze degrés au-dessus de l'estrade, afin d'être vu de tout le Peuple. Là, tantôt assis, tantôt debout, selon les endroits plus ou moins pathétiques de son discours, il expose le plus éloquemment qu'il peut l'indignité de ce massacre, et dans la disposition où il trouve les esprits, il ne lui est pas difficile d'émouvoir ses auditeurs, et d'exciter leur compassion.

Pour faire encore plus d'impression sur l'esprit du Peuple, ils font une représentation tragique de toutes les circonstances de ce massacre, dans une espèce de procession qui marche tout autour de la Ville, et qui fait un spectacle assez curieux, quand on y assiste pour la première fois. On voit différens chariots, dont les uns sont chargés de divers symboles, les autres portent des Princes morts ou mourans ; il y en a un sur-tout qui porte un Ambassadeur Européen, parce que, selon que le rapporte leur Histoire, un Ambassadeur d'Europe se trouvant auprès d'Omar, lui demanda la vie des jeunes Princes, et quoiqu'il ne l'obtînt pas, ils ont cru devoir par reconnaissance lui donner une place dans leur procession. Il est ordi-

nairement vêtu d'une manière grotesque ; il a sur la tête un vieux chapeau, une guenille autour du cou qui lui sert de cravate, et sur les épaules une vieille casaque, qu'on ne daignerait pas ramasser dans la rue. C'est dans ce burlesque équipage qu'ils croient bien représenter un Européen. Quand ceux qui sont destinés à faire ce personnage se trouvent dans le voisinage des Européens, on les ajuste d'une manière plus décente. Messieurs les Anglais et Hollandais leur prêtent souvent un équipage, qui fait plus d'honneur à la Nation Franque. Lorsque ce comique Européen passe devant quelque Franc, il ne manque pas de tirer son chapeau pour le saluer.

Ces différens chariots sont suivis, d'espace en espace, de compagnies de gens nus jusqu'à la ceinture, qui forment une espèce de danse, en poussant des cris lamentables, en se frappant la poitrine, et se déchiquetant les bras, dont on voit couler le sang. D'autres chantent des vers composés en faveur d'Ali.

Le spectacle qui touche le plus, c'est de voir une compagnie de jeunes enfans, de six à sept ans, les plus jolis qu'on puisse trouver, en habit noir, la tête nue, les cheveux épars, liés et garrotés, conduits comme prisonniers par une espèce de Sbirres d'une mine affreuse, qui les intimident de temps-en-temps par des menaces si bien concertées, et qui paraissent si naturelles, qu'ils s'attirent les malédictions de toutes les femmes qui les voient passer, et qui ne peuvent rete-

nir leurs larmes, en considérant ces tristes victimes sacrifiées à la fureur d'Omar.

C'est aussi dans cette procession qu'on porte le sabre admirable d'Ali. C'est une lame d'acier, longue de trente pieds, sur un demi-pied de largeur, et qui n'a d'épaisseur qu'autant qu'il en faut pour soutenir cette longueur. C'est, disent-ils, avec ce fameux sabre qu'il fendit la Lune en deux. L'homme le plus fort a bien de la peine à le porter.

Je ne prétends pas faire une description complette de cette cérémonie : ce que j'en ai dit, suffit pour mettre le Lecteur au fait du démêlé de religion, qui est entre les Turcs et les Persans. Soit que le Velim-Amet pensât comme les Turcs en matière de religion, soit qu'il ait cru que la religion doit quelquefois céder aux raisons de politique, il fit une défense expresse de donner ces malédictions à Omar, et de faire cette représentation tragique du *Moharam*. Il porta de plus un Edit, par lequel il permet à tous ses sujets d'embrasser celle des deux Sectes qu'ils voudraient, sans qu'il fût permis de les inquiéter.

Depuis son avènement à la Couronne, il a fait battre une monnaie nouvelle, qui ressemble plus à la monnaie Turque qu'à la Persanne, mais il n'y a pas encore fait mettre son nom. Comme il témoigna qu'il irait bientôt à la capitale, on y travailla fortement à la réparation des Maisons Royales, et des autres endroits publics. Il y a sur-tout à Ispahan un beau cours, long d'une demi-

lieue, sur trente toises de largeur. C'est un ouvrage que le fameux Schah-Abas, fit faire de son temps. Il y fit planter deux rangs d'une espèce de peupliers, qui sont maintenant fort hauts et fort gros. Il le divisa dans sa largeur en cinq parties : les deux aîles étaient destinées pour le passage des gens à cheval, celle du milieu poùr les gens à pied. Ces trois chemins étaient des levées bordées et soutenues de pierres de taille, et pavées dans le milieu. Les entre-deux de ces chemins étaient un parterre continué d'un bout à l'autre, et rempli de toute sorte de fleurs. Trois grands bassins, qui recevaient l'eau de la rivière, la distribuaient continuellement dans des canaux qui servaient à arroser ce parterre, et à y entretenir la fraîcheur. Depuis bien des années tout cela était abandonné ; soit que ceux qui étaient préposés à l'entretien de ces agrémens publics trouvassent mieux leur compte à convertir les dépenses à leur avantage particulier, soit que les Princes eux-mêmes, concentrés dans leur Sérail, se missent peu en peine des plaisirs de dehors, ce cours était devenu seulement un lieu de passage ou de course de chevaux. Velim-Amet, pour faire revivre les grandes idées de Schah-Abas, voulut qu'il fût rétabli dans sa première forme.

Reconnu pour Souverain dans toute la Perse, il méditait encore de nouvelles entreprises, qui le portaient à terminer la guerre qu'il avait eue jusques-là avec le Grand-Seigneur. Quoique le démêlé de ce Prince avec

les Moscovites, ne laissât guères douter de sa disposition à la paix, cependant le Velim-Amet se flattait qu'elle serait le fruit de la terreur que son nom avait répandue dans tout l'Empire Ottoman. Ses desseins ne furent pas moins vastes que ceux d'Alexandre, auquel il ne fesait pas difficulté de se comparer. Etant informé que les Aghuans remuaient de nouveau, il partit pour aller faire le siége de Candahar, s'assurant de prendre la ville, de soumettre ces barbares, de passer dans les Indes, et après les avoir conquises, de porter la guerre en Europe, pour y donner le dernier lustre à la gloire de son nom.

Tandis qu'il assiégeait Candahar, arriva un Ambassadeur de la Porte, nommé Ali Bacha. Sa négociation ne fut pas longue, car dès la première Audience, elle fut arrêtée par des demandes et des propositions si hautes de la part de Velim-Amet, que l'Ambassadeur ne put y souscrire. Il répondit qu'il ne pouvait rien conclure, sans en avoir donné avis à sa Cour, pour en recevoir de nouvelles instructions. La distance des lieux ne permettant pas d'avoir sitôt des nouvelles de la Porte, et le Velim-Amet voulant toujours suivre son entreprise, le parti qu'il prit, fut de donner des pleins-pouvoirs à un de ses Kans ou Gouverneurs, pour traiter avec l'Abassadeur, selon les réponses qui viendraient de Constantinople. Bagdad fut choisi pour le lieu des conférences, et les deux Plénipotentiaires s'y rendirent.

Les propositions de Velim-Amet étaient, 1.° qu'on lui rendît Bassora, Bagdad, Moussol, Diarbekir et Erzeron, qu'il prétendait avoir été de l'ancien Domaine de Perse; 2.° qu'on lui permît d'avoir à la Mecque une Mosquée, où les Pélerins Persans pussent faire leurs prières selon leurs usages, et y eussent un libre exercice de leur religion; 3.° qu'on y établît des receveurs de sa Nation, qui retireraient à son profit tout l'argent qui sortirait de Perse.

Le siége de Candahar dura plus longtemps qu'il n'avait cru : ce ne fut qu'après quinze à seize mois qu'il s'en rendit le maître. Cette place était le dernier retranchement des Aghuans; elle passait pour imprenable, et elle l'avait été en effet, depuis Schah-Abas le Grand, à tous les Rois ses successeurs. Le Velim-Amet y trouva des richesses immenses; car les Aghuans y avaient ramassé toutes les dépouilles d'Ispahan et de la Perse, avec tout l'or et les joyaux de la Couronne. Le chef des Rebelles, frère du fameux Mahmoud, qui avait fait la première entreprise sur la Perse, et se nommait Hussein-Koulikan, fut pris et livré entre ses mains. La sœur d'Hussein étant une des femmes du conquérant, se jeta à ses pieds, lui demanda sa grâce, et l'obtint : savoir si ce devait être pour long-temps : du moins elle aura duré jusqu'à ce que ce Prince ait découvert par son moyen tout ce qui pouvait être caché. Il offrit pareillement la liberté au fils de Mahmoud; mais celui-ci ne croyant pas qu'il

fût prudent de l'accepter, répondit qu'il ne pouvait être mieux qu'auprès de son Prince. Il fut gratifié d'une pension. Le frère d'Aszraff, qui avait succédé à Mahmoud du temps de la domination des Aghuans, ne fit pas une réponse si sage aux mêmes offres qui lui furent faites. Il demanda la permission de faire un pélerinage à la Mecque, et elle lui fut refusée. La plupart des Officiers et des Soldats Aghuans prirent parti dans ses troupes, et il les incorpora dans son Armée.

Après la prise de Candahar, qui lui avait coûté beaucoup de peines et de fatigues, il alla se délasser auprès de Kaboul, dont il fit le siége : c'est une ville assez considérable, à seize journées de Candahar, sur les terres du Grand-Mogol. Après huit jours d'un simple blocus, elle se rendit.

Cette nouvelle conquête jeta l'épouvante dans toute l'Inde. L'Empereur Mogol lui ayant fait demander quelles étaient ses prétentions, il répondit froidement, que son dessein était de lui aller rendre visite jusqu'à Djanabat, lieu de sa résidence; et que si cette visite devait lui causer quelque embarras, il pouvait s'en délivrer en lui envoyant une année de ses revenus. On ne sait pas quelle fut la réponse du Mogol; mais ce qu'on sait, c'est que le Velim-Amet suivit son projet, et fit la conquête des Indes. On trouvera le détail de cette conquête dans la lettre qui suit cette relation.

Ce Prince qui avait pris le nom de Velim-Amet, se nomme maintenant Schah Nader :

Schah signifie Roi, et Nader est son nom propre; car Thamas-Koulikan ou Thamas-Kan n'était qu'un nom emprunté, dont l'avait honoré Schah Thamas, en considération de ses importans services. Le nouveau Souverain est d'une taille haute et bien proportionnée, d'une mine fière, d'un vaste génie, hardi et brave jusqu'à la témérité. Il est très-secret dans les projets qu'il forme, et également actif dans l'exécution. Il gouverne tout par lui-même, et sait se faire obéir : ses ordres ne souffrent ni représentations ni délais ; on est criminel dès qu'on témoigne la moindre répugnance à les exécuter, quelque difficiles qu'ils paraissent. Le procès est bientôt fait; au moindre signe qu'il donne, on étrangle le coupable en sa présence, et on jette dehors le cadavre. C'est par une sévérité extrême à punir les moindres contraventions à ses ordres, qu'il s'est acquis une autorité si absolue.

Il ne consulte dans la distribution des emplois, ni la naissance, ni les talens, ni l'expérience : il a affecté d'abaisser tous les Grands de l'ancien Gouvernement, et il leur a substitué des gens de néant; son choix fait tout leur mérite; comme il les élève sans beaucoup d'attention, il les dépose pareillement sans grande formalité : le moindre soupçon, le moindre sujet de plainte les fait descendre aussi promptement qu'ils sont montés, et les réduit à leur premier état.

Nul Prince n'a gouverné la Perse d'une manière si despotique : rien de plus sacré

que sa volonté : Religion, Lois, Coutumes, il faut que tout lui cède. Rien de plus respectable aux Persans que la Religion, et principalement la secte d'Ali, qui est parmi eux la dominante : il en a proscrit les cérémonies les plus solennelles; il a réformé la manière de prier; il a fait défenses, sous des peines très-sévères, de prononcer anathème contre les adversaires de leur secte. Les plus zélés se contentent d'en gémir en secret; mais ils n'ont garde de s'en plaindre publiquement. Le vin défendu par Mahomet, se vend par ses ordres indifféremment à tout le monde. A son exemple, les Grands et les petits ne se font nul scrupule d'en boire.

Quatre batailles gagnées contre les Aghuans, et deux sur les Turcs, font assez connaître son génie pour la guerre. Il tient ses Troupes dans une discipline beaucoup plus exacte que ne font communément les Orientaux : il les fait avancer avec plus d'ordre, et il leur fait faire leur décharge plus à propos. Pour ce qui est des Villes dont il fait le siége, il n'a d'autre secret que de les bloquer, et de les prendre par famine, soit faute d'Ingénieurs ou d'Artillerie, ou de gens qui sachent la servir. Aussi les siéges qu'il a formés ont-ils été très-longs : celui de Ganges le tint dix mois entiers, quoique les Moscovites lui eussent fourni des bombes, des mortiers et des grenades : tout cela lui fut de peu d'usage.

Lorsqu'il alla à la conquête des Indes, il laissa son fils aîné à Maschchat, et l'établit

Lieutenant-Général du Royaume, lui confiant toute l'autorité royale pendant son absence. L'éloignement du Roi, et l'autorité confiée au jeune Prince, parurent des conjonctures favorables aux Moines Arméniens Schismatiques de Julfa, faubourg d'Ispahan, pour s'élever contre les Missionnaires et les Catholiques, et pour les faire chasser du Royaume. Ils comptaient beaucoup sur le prétendu crédit de leur Patriarche, auquel Thamas-Koulikan, avant son avènement à la Couronne, avait donné quelque marque de bienveillance, lorsqu'il passa par Edchmiadzin, lieu de la résidence de ce Patriarche. Le Monastère de Julfa, où sont ces Moines, ne renferme, là comme ailleurs, qu'un tas de gens de la lie du peuple, sans éducation, sans étude, et assez équivoques dans leurs mœurs. C'est l'idée qu'en ont les peuples mêmes qui leur sont soumis. Dès qu'ils trouvent la moindre occasion de brouiller, ils ne la laissent pas échapper. Ils portèrent donc leurs plaintes au Patriarche contre le grand nombre de leurs peuples, qui les avaient abandonnés pour embrasser la Religion catholique. La réponse du Patriarche fut, qu'ils tâchassent de les ramener par des instructions et des remontrances particulières et publiques, et que s'ils ne pouvaient rien gagner sur ces esprits indociles, ils lui en donnassent avis, et qu'alors il présenterait une Requête au Prince, afin de les réduire par autorité, et de les forcer à se soumettre.

Cette réponse du Patriarche ne fut pas

plutôt arrivée, qu'ils convoquèrent le Peuple dans l'Eglise du Monastère : ils la lurent avec emphase, y ajoutant des récits, dénués de toute vraisemblance, des grands égards et des bontés singulières du Roi pour leur Patriarche, afin d'intimider ce Peuple naturellement crédule. Leurs efforts ayant été inutiles, un Moine qui a le titre d'Evêque (car il y en a cinq ou six de cette espèce, le Patriarche consacrant volontiers ceux qui ont de l'argent à lui donner), ce Moine, dis-je, et un Prêtre furent députés vers le Patriarche ; il fut conclu qu'ils iraient de sa part présenter une Requête au Prince. Ils allèrent donc à Maschehat où il tenait sa Cour. Ils exposaient dans leur Requête, qu'il y avait à Ispahan une espèce de gens inconnus, qui ne fesaient aucun trafic utile au Roi et au Royaume, qui leur causaient même un préjudice notable, puisqu'ils engageaient tous ceux qu'ils avaient gagnés, à se retirer en Europe ou aux Indes ; que l'intention du Roi est de procurer à ses Sujets une vie paisible et tranquille, et que ces Européens mettaient par-tout le trouble et la division, ne s'occupant d'ailleurs que du soin d'instruire leur Prince de ce qui se passait dans le Royaume ; qu'eux, en particulier, avaient à souffrir plus que personne de ces hommes inquiets et turbulens, puisqu'ils séduisaient continuellement leurs peuples ; que leur unique ressource était d'implorer sa protection et son autorité, en le suppliant d'éloigner de la Perse des gens d'un si mauvais caractère.

La réponse du Prince fut très-sage : « Cette » affaire, dit-il, mérite attention ; je don- » nerai ordre au Gouverneur d'Ispahan d'en » prendre connaissance, et si ce que vous » m'exposez se trouve véritable, je n'hési- » terai point à les chasser du Royaume ».

Ces Moines se retirèrent peu contens ; ils auraient voulu qu'on les eût crus sur leur parole. Mais la Cour de Perse est fort flegmatique ; elle trouve d'ailleurs son intérêt dans ces sortes de divisions : aussi se garde-t-elle bien de décider d'abord, et d'ôter toute espérance à l'une des deux parties. Cependant ils ne se découragèrent pas ; ils se flattèrent même qu'à force d'argent, ils réussiraient dans leurs prétentions. Ils reparurent à Ispahan d'un air triomphant, et publièrent qu'ils avaient obtenu un Edit qui bannissait les Missionnaires du Royaume. Outre ce mensonge, ils débitèrent encore cent contes ridicules, et entr'autres, que leur Patriarche avait reçu une lettre du Souverain Pontife, où il marquait que les Missionnaires outre-passaient ses ordres ; qu'il ne les avait pas envoyés pour prêcher aux Arméniens ; qu'il reconnaissait la pureté de leur foi ; que le Patriarche était son frère, et les Arméniens ses enfans. Tel est l'esprit de toutes les sectes, qui n'ont guères de moyens de se soutenir que par le mensonge.

Le Gouverneur fit venir les Missionnaires, et leur demanda simplement s'ils avaient quelque Edit qui les favorisât : heureusement pour eux, ils avaient apporté l'Edit

tout récent de Schah Nader, qui accordait la liberté de conscience, et qui permettait aux Chrétiens, soit Catholiques, soit Schismatiques, d'embrasser le parti qu'il leur plairait, sans qu'on pût les inquiéter. Ils remirent cet Edit au Gouverneur. Quoiqu'il eût été gagné par une bonne somme d'argent, il n'osa prononcer; il se contenta de faire transcrire l'Edit, et d'en envoyer copie au Prince; puis il ordonna qu'en attendant la décision, chacun retournât librement dans son Eglise.

Les Arméniens eurent recours à la violence; et du consentement tacite que leur donna le Gouverneur, ils gagnèrent un Juge du pays qui se nomme Daroga. On fit, par son autorité, les plus exactes perquisitions de ceux qui avaient renoncé à la secte des Arméniens pour embrasser la Foi catholique. On les traîna au Monastère, et le Daroga, qui s'y était rendu, s'efforçait de les pervertir, en fesant donner une cruelle bastonnade à ceux qui refusaient de renoncer à leur foi. A la réserve d'un ou deux qui chancelèrent, tous souffrirent avec constance ce supplice, et donnèrent des preuves de leur ferme attachement à la Religion catholique. Un jeune Arménien entr'autres, nommé Jean-Baptiste, se signala; plus on le traitait cruellement, plus il protestait qu'il sacrifierait mille vies, s'il les avait, plutôt que de devenir Schismatique, et d'abandonner la vraie Foi, sans laquelle il n'y a point de salut.

Les Missionnaires, pour mettre fin à ces

violences, allèrent trouver le Gouverneur, et le supplièrent d'assembler un Conseil qui terminât cette affaire; lui représentant que si le Conseil décidait en leur faveur, il aurait de quoi se disculper auprès des Arméniens qu'il honorait de ses bonnes grâces. Le Gouverneur goûta la proposition, et convoqua les Officiers Persans qui ont autorité dans les choses spirituelles. On lut d'abord, en leur présence, la requête qui contenait les chefs d'accusation contre les Missionnaires; et sans qu'on les laissât parler pour leur défense, on déclara ces accusations fausses, calomnieuses et de nulle valeur. La résolution du Conseil fut aussitôt envoyée au Prince.

Les Arméniens Schismatiques voyant que les mouvemens extraordinaires qu'ils s'étaient donnés, et les grosses sommes d'argent qu'ils avaient dépensées, devenaient inutiles, furent d'abord consternés de cette décision; mais, s'étant un peu remis, ils publièrent avec plus d'effronterie que jamais, qu'ils viendraient à bout de leurs prétentions, et que leur Patriarche avait résolu d'y dépenser la moitié de ses revenus. Cependant le Prince ayant vu l'Edit du Roi son père, qui était favorable aux Missionnaires, écrivit qu'il prétendait que l'on s'y conformât, et donna ordre au Gouverneur d'Ispahan, de punir sévèrement ceux qui oseraient y contrevenir. C'est ainsi que se termina l'affaire, à la confusion de ces Schismatiques.

Un autre évènement arrivé presque en

même-temps, les couvrit d'une confusion nouvelle, et fit bien connaître de quoi ces Moines étaient capables. Trois d'entr'eux, mécontens d'un Evêque qui gouvernait alors le Monastère, entrèrent pendant la nuit dans sa chambre pour l'étrangler. Ils y auraient réussi, s'il ne lui était venu un prompt secours, lequel écarta ces meurtriers qui le laissèrent à demi mort.

LETTRE

Du Père Saignes, Missionnaire de la Compagnie de Jésus, à Madame de Saint-Hyacinthe de Sauveterre, Religieuse Ursuline à Toulouse.

A Chandernagor, dans le Royaume de Bengale, le 10 Février 1740.

MADAME,

La paix de N. S.

La perte que nous avons faite du P. du Champ et du P. Josselin, deux excellens Missionnaires que nous regretterons long-temps, a porté les Supérieurs à m'envoyer dans le Royaume de Bengale. Ce n'est pas ici, comme dans les Missions du Carnate,

le Théâtre des grandes souffrances, des célèbres conversions, des persécutions fréquentes, et de tant d'autres évènemens propres à édifier. Cependant je ne puis pas laisser partir les vaisseaux, sans vous remercier de votre charité ordinaire pour nos pauvres Chrétiens. Je leur ai distribué, en votre nom, l'aumône que vous m'envoyâtes l'an passé. Je serais dispensé de vous écrire plus au long, sans les deux questions que vous me faites : 1.° sur la guerre que nous fait le Roi de Perse ; 2.° sur la façon de vivre des dames Mahométanes de cet Empire. Je vais vous satisfaire, au risque de troubler, peut-être pour quelque moment, le repos de votre solitude.

Thamas-Koulikan, Roi de Perse, qui fait tant de bruit dans toute l'Asie, n'est point Européen, comme on l'a débité en France. J'ai souvent entretenu ici un vieux Négociant Arménien, qui m'a assuré qu'il était Persan d'origine ; il m'a ajouté qu'il avait connu sa famille à Ispahan, qui était illustre ; et qu'il avait vu lui-même ce jeune Seigneur dans cette Ville, lorsqu'il commençait à se signaler dans la guerre contre les Aghuans.

Ce Guerrier, par sa bravoure, gagna si bien avec le temps la confiance des troupes, qu'il s'en rendit tout-à-fait le maître. Il dompta les sujets rebelles ; il délivra ensuite sa patrie et son Roi des mains des ennemis. Mais il ne sut pas borner là sa gloire et son ambition, comme il l'aurait dû. On sait ce que sont devenus tous les Princes de la maison

Royale, et le Roi même, et comment il monta sur le Trône, et se fit couronner Roi de Perse.

Dès qu'il fut sur le Trône, il commença par réformer le luxe excessif de la Cour, et il établit quelques Lois nouvelles, fort utiles à la milice et aux peuples. Il ne paraît pas qu'il soit grand zélateur du Mahométisme, quoiqu'il fasse profession de la Secte d'Ali, ainsi que presque tous les Persans. Il a une estime singulière pour les Européens, et parmi les Européens, il distingue les Français à cause de leur valeur et de leur politesse. Il a permis aux Missionnaires de prêcher publiquement la Religion chrétienne dans tous ses Etats, et chacun est libre de l'embrasser, sans crainte d'être inquiété. C'est là un point d'une conséquence infinie, et qui doit bien faire plaisir à ceux qui s'intéressent autant que vous, Madame, à la gloire de Dieu.

Depuis son élévation au Trône, il ne s'occupa que de la guerre; battu à différentes fois par les Turcs, il eut enfin sa revanche, et termina cette guerre par une paix glorieuse. Ensuite il tourna ses armes contre l'Empire du Mogol, et se jeta dans ses Provinces avec l'impétuosité d'un torrent qui se déborde: rien ne put l'arrêter, ni montagnes, ni déserts, ni Villes, ni citadelles, ni armées; ses conquêtes furent aussi rapides que celles d'Alexandre. Toujours victorieux, il arriva le 17 de la lune de Février 1739, à deux journées de Dély, capitale de l'Em-

pire. L'armée de l'Empereur Mahadmad-Schah, la plus brillante et la plus nombreuse dont on ait jamais ouï parler, l'attendait de pied-ferme. Elle était composée de quatre cent mille chevaux, de quatre cent mille Mousquetaires, de trois cent mille soldats armés de lances, de flèches et de sagayes, de dix mille pièces de canon, de trente mille chameaux et de deux mille éléphans armés en guerre. Cette formidable armée s'était campée avantageusement, et elle avait eu le loisir de faire de bons retranchemens de six lieues d'étendue du côté le plus faible.

Thamas-Koulikan, qui, depuis son avènement au Trône, s'appelle Nader Schah, n'avait dans son armée que soixante mille hommes, tant de cavalerie que d'infanterie. Il ne jugea pas à propos d'attaquer un ennemi si supérieur en forces; il se contenta de s'emparer de quelques postes éloignés, au moyen desquels il lui rompit la communication des vivres et des fourrages avec la ville et la campagne. Des détachemens de quatre mille, de cinq mille hommes commencèrent à sortir du camp pour aller chercher des provisions; on tombait sur ces détachemens, et on les mettait en pièces; il ne fallait pour cela que deux ou trois cens Cavaliers Persans. La cavalerie Persanne l'emporte sur les meilleures troupes de l'Asie; mais la réputation où étaient les Cavaliers de Nader Schah, inspirait de la terreur; leur seule figure et leur habillement fesaient trembler les Mogols.

Les chevaux Persans sont grands : les Cavaliers sont communément bien faits ; ils gardent leurs moustaches ; ils ont pour turban un bonnet carré, haut d'un pied et demi, couvert d'une peau de chèvre ou de tigre avec son poil. A ce turban est attachée une lame de fer, courbe, longue d'un pied, avec laquelle ils parent les coups de sabre, moyennant certains mouvemens de tête qu'ils font avec beaucoup d'adresse. Leur habit de couleur verte, jaune ou rouge, est ample, court, avec de larges manches ; ils portent au-dessous une espèce de chemise entr'ouverte sur la poitrine ; ils ont de petits caleçons et des bottines de cuir. Leurs armes sont un fusil à mèche, une hache, un sabre et un bouclier. Ces Cavaliers, avec cet attirail qu'ils savaient être redoutable à leurs ennemis, marchaient à eux sûrs de la victoire ; ils les attaquaient par-tout en quelque nombre qu'ils fussent, et les poursuivaient quelquefois jusques sous leurs batteries de canon. Dans plusieurs de ces sorties qui se firent pendant 15 jours, Mahadmad-Schah perdit plus de cinquante mille hommes.

Cependant la famine se mit dans sa nombreuse armée ; on y mangeait les chevaux et les chameaux ; une petite mesure de riz était vendue jusqu'à dix roupies. Bientôt on ne trouva presque plus ni riz, ni froment, ni aucune sorte de grains ; la faim, les maladies, l'infection firent mourir dans le camp plus de soixante mille hommes. Le désordre et la disette y augmentant chaque jour, trois

cent mille sortirent du camp à la débandade ; peu échappèrent aux troupes de Perse. Le surlendemain Nader-Schah envoya dire à Nirzamamoulouk, Généralissime de l'armée Mogole, qu'il vînt le trouver, et qu'il traiterait avec lui de paix et d'accommodement.

Il faut vous faire connaître, Madame, ce Général de l'armée Mogole. Mirzamamoulouk était auparavant un des premiers Ministres de l'Empire ; son principal emploi à la Cour était de former l'Empereur à la guerre et aux bonnes mœurs. Il aurait souhaité que Mahadmad-Schah eût été plus docile à ses leçons, et qu'il se fût moins occupé de ses plaisirs. Il s'en expliquait ouvertement.

Cette liberté déplut à une bande de jeunes Courtisans débauchés, aux Eunuques et à quelques Dames favorites, qui indisposèrent l'esprit du Prince contre le censeur de ses désordres. On pensa à l'arrêter sur je ne sais quel prétexte. Nirzamamoulouk prévint le coup. Il avait, par sa dignité d'Amiral Omrah, le commandement d'un corps de troupes de quarante mille hommes. Il fit entendre à ses principaux Officiers, qu'un Empereur efféminé ne méritait pas de commander à d'aussi braves gens qu'ils étaient ; et que pour le bien public et la propre gloire de Mahadmad-Schah, un coup d'éclat qu'il méditait était nécessaire pour le retirer de la profonde léthargie où le plongeaient ses voluptés. Cet éclat fut de se mettre à la tête

de son armée, et de se retirer dans le Dekan, dont il était Soubab ou Gouverneur. En vain Mahadmad-Schah ordonna-t-il de le suivre et de le combattre dans sa retraite, il ne fut point obéi. Nirzamamoulouk, retiré dans le Dekan avec son armée, se comporta toujours en sujet fidèle et respectueux; il ne manqua jamais d'envoyer à l'Empereur le tribut ordinaire de sa Province; il acquit même à l'Empire de nouveaux pays qu'il prit sur le Sevagi et sur d'autres Rajas-Gentils.

Une conduite si soumise et si peu attendue, fit oublier à la Cour qu'il avait été rebelle. L'empereur lui rendit dans la suite sa bienveillance; il lui augmenta ses titres d'honneur, et il lui soumit tous les Nababs et les Soubabs qui sont dans la péninsule depuis Surate jusqu'au cap Comorin. Peut-être en tout cela agit-il politiquement, et ne lui donna-t-il que ce qu'on craignit qu'il ne prît par force.

Nirzamamoulouk n'avait jamais voulu retourner à la Cour, quoiqu'il y fût souvent invité par l'Empereur, par ses parens et par ses amis. Enfin, dans les fâcheuses circonstances où était l'Etat, il céda aux instances réitérées qui lui en furent faites. Il va donc avec son armée joindre celle de l'Empereur à Dély. Ce Prince lui fit l'accueil le plus favorable, et les honnêtes gens de la Cour le revirent avec joie. Sa grande expérience dans la guerre et son courage éprouvé ranimèrent tous les cœurs. Tel était le Gé-

néralissime des armées du Grand-Mogol, avec qui Nader-Schah voulait s'aboucher, et traiter de la paix.

Nirzamamoulouk, ou plutôt *Azefia*, qui est le nôm sous lequel il est maintenant plus connu, et dont je me servirai dans la suite; Azefia, dis-je, qui connaissait le génie de ses troupes, craignant qu'en son absence une terreur panique ne les saisit, et qu'ils ne prissent la fuite, n'accepta point la proposition du Roi Persan; au contraire, il exhorta Camordikan, Simolkan et quelques autres de ses Généraux, de sortir généreusement de leurs retranchemens, et de le suivre pour combattre des ennemis qu'il voulait, disait-il, mettre en poudre sous les pieds de ses chevaux. Ses Généraux lui ayant promis de le suivre par-tout, il alla faire part à l'Empereur de la résolution qu'il avait prise de livrer bataille à l'ennemi. L'Empereur y consentit; et, pendant la nuit suivante, tous les préparatifs se firent pour combattre à la pointe du jour. Mais l'Empereur qui l'avait passée dans son Sérail, où il écouta le conseil des Eunuques aussi lâches que lui, changea de sentiment, révoqua l'ordre qu'il avait donné à *Azefia*, et lui fit défense de hasarder la bataille.

Ce contre-ordre mit au désespoir Azefia, parce qu'il voyait périr misérablement son armée. Il prit donc le parti d'aller trouver Nader-Schah, accompagné seulement de dix Officiers. Nader-Schah, qui était assis, se leva à son arrivée: « Voyez, lui dit-il,

» combien je vous estime, puisque je me » lève pour vous faire honneur; je ne vous » aime pas moins; asseyez-vous. » Azefia, après avoir fait trois révérences, selon l'usage, s'assit, et Nader-Schah déduisit ses griefs, et les sujets qu'il avait de se plaindre du Mogol.

Le premier était que Mahadmad-Schah retenait injustement le Trône que Timour-leng ou Tamerlan, Fondateur de la Monarchie Mogole, avait transporté autrefois de la Perse dans l'Empire, lequel avait coûté neuf carols neuf cens mille roupies. Il faut vous expliquer, Madame, la valeur de cette monnaie du Mogol, afin qu'elle ne vous arrête pas lorsque je vous en parlerai dans la suite de cette Lettre. Un carol vaut cent laks, un lak vaut cent mille roupies, une roupie d'or vaut treize roupies d'argent, et une roupie d'argent vaut trente-huit sous de la monnaie de France.

Le second était que les Persans ayant prêté et soudoyé dix mille hommes pour aider le grand-père de Mahadmad-Schah, oncle de Gehanguir, à monter sur le Trône, l'Empire Mogol n'avait point encore dédommagé la Perse des dépenses qu'elle avait faites en sa faveur.

Le troisième, que l'Empereur n'avait point secouru la Perse, comme il s'y était engagé, durant les dernières guerres qu'elle a soutenues contre les Turcs, et où, faute de ce secours, elle a essuyé de grandes pertes.

Le quatrième, que l'Empereur, contre le

droit des gens, avait arrêté ses Ambassadeurs, sans daigner même répondre aux lettres qu'il lui avait écrites.

Le cinquième, que Mahadmád-Schah lui avait donné la peine de venir de si loin pour se faire justice par lui-même.

Azefia répondit au Roi de Perse que ses plaintes lui paraissaient bien fondées, et qu'il en écrirait à l'Empereur, afin qu'il réparât ses fautes le plus promptement et le mieux qu'il serait possible; que du reste il priait Sa Majesté de ne lui rien imputer sur les sujets de mécontentement qu'il avait, puisque, depuis plusieurs années, il s'était absenté de la Cour, et qu'il n'avait pris nulle part aux affaires du Gouvernement, que pour le dernier article qui regardait la peine qu'on lui avait donnée de faire un si long voyage; il devait d'autant plus être porté à la leur pardonner, que lui et ses compatriotes souhaitaient avec passion l'attirer dans leur pays, pour avoir tous ensemble l'honneur de lui baiser les pieds.

Nader-Schah se mit à rire; puis regardant fixement Azefia: « Vos réponses, lui dit-il, » sont justes et spirituelles; elles me font » plaisir; mais écoutez-moi: j'ai à vous parler plus sérieusement. Je vous ordonne » d'aller dire à votre Maître qu'il vienne me » trouver demain; je ferai la moitié du chemin, et nous nous rencontrerons au milieu » de nos deux armées. Je veux bien lui accorder la paix; mais s'il est peu touché de ma » générosité, je lui ferai couper la tête ».

Azefia alla rendre compte à l'Empereur d'un si fier entretien ; et ne pouvant pas lui inspirer ce noble courage dont il était animé, il l'engagea à accepter l'entrevue qui lui était proposée. Le Persan et le Mogol se rencontrèrent le lendemain en présence des deux armées. Ils s'abordèrent en s'appelant du nom de frères à la manière Asiatique ; ils s'embrassèrent avec beaucoup de démonstrations d'une amitié apparente. L'Empereur qui avait été intimidé de la menace qu'on lui avait faite, offrit sa couronne à Nader-Schah : « Je salue » votre couronne, répondit-il ; elle est à » moi ; je vous la rends. Tout ce que j'exige, » c'est que vous restituiez à la Perse ce qui » lui est dû. Le Mogol lui promit de le satis- » faire pleinement ».

Cette parole donnée, on ne parla plus que de choses agréables. La conversation dura six heures, et Nader-Schah invita l'Empereur à un festin pour le lendemain. Ce festin fut somptueux ; il coûta trois laks de roupies. Les deux Rois y parurent accompagnés des principaux Seigneurs de leur Cour, et couverts d'habits d'un éclat et d'une magnificence qui éblouissait. A la fin du repas, on fit tirer plusieurs feux d'artifice ; une troupe de Musiciens divertit quelque temps la compagnie ; vinrent ensuite les Danseuses qui sont toujours à la suite de la Cour, et qui firent admirer leur bonne grâce, leur agilité et leur adresse.

L'Empereur retourna dans son camp fort satisfait. Il régala à son tour le Roi de Perse,

mais d'une manière beaucoup plus somptueuse. Tous les mets étaient servis dans de la vaisselle d'or. Il termina le repas par un présent qu'il fit au Roi de Perse, de six chevaux Tartares, parfaitement beaux, et de deux éléphans, dont l'un était chargé de bijoux et l'autre de roupies.

Quelques jours après cette double Fête, Nader-Schah fit remettre à l'Empereur Mogol un Mémoire, par lequel il lui demandait quarante carols de roupies, soit pour les dépenses qu'il avait faites dans la guerre contre les Turcs, soit pour celles qu'il venait de faire ou qu'il avait encore à faire pour s'en retourner en Perse. Mahadmad-Schah ne lui envoya que vingt chariots de roupies d'or, et cent chameaux chargés de roupies d'argent, ordonnant à Azefia son Plénipotentiaire de s'employer de toutes ses forces à faire diminuer la somme que Nader-Schah lui demandait.

Azefia s'acquitta de sa commission avec succès. Nader-Schah reçut ce qui lui était envoyé, et il se contenta de douze carols de roupies qu'on lui payerait dans le terme de quatre ans, et de cinq carols de joyaux qu'on lui livrerait actuellement, avec le fameux Trône de Tamerlan. Cet accord étant arrêté, Azefia alla le présenter à l'Empereur son Maître pour le lui faire signer. L'Empereur refusa de le faire, alléguant pour raison qu'il était hors d'état de fournir une somme si considérable; qu'il renoncerait plutôt à l'Empire que d'y consentir; et que si on le pres-

sait davantage, il irait se confiner dans un coin de sa Province de Bengale, pour y vivre en Dervis le reste de ses jours.

Azefia remontra à l'Empereur qu'il ne pouvait assez reconnaître la générosité avec laquelle Nader-Schah lui avait rendu la couronne; qu'il ne s'embarrassât point de la somme qu'on lui demandait, qu'il savait où la prendre; qu'il mettrait sur les Gentils un impôt comme on avait accoutumé de faire dans les nécessités pressantes de l'Empire; et qu'au lieu de douze carols, il en tirerait vingt-quatre, dont la moitié reviendrait dans le Trésor Impérial.

L'Empereur en délibéra avec ses Visirs, et leur avis fut de ne point donner les douze carols. Alors Azefia élevant la voix: « Empereur, dit-il d'un ton ferme, livrez donc » la bataille avec vos Visirs ». Plusieurs d'entr'eux furent de ce sentiment; mais plusieurs autres prétendirent que les troupes affaiblies par la faim et par les misères qu'elles avaient souffertes, étaient incapables de combattre. La délibération dégénéra ensuite en des disputes et des altercations inutiles, sans prendre aucune résolution. Cependant le temps auquel Azefia devait rendre réponse expirait; il part donc brusquement; et aussitôt qu'il fut en présence du Roi de Perse: « Prince, » lui dit-il, je vous apporte ma tête; j'avais » engagé ma parole de faire ratifier par l'Empereur mon Maître le traité que j'avais fait » en son nom, il refuse de le signer; disposez » de ma vie comme il vous plaira ».

Nader-Schah, plus irrité qu'on ne peut le dire, fit arrêter Azefia, et défendit qu'on lui donnât à manger et à boire de toute la journée. Il dépêcha aussitôt un exprès à l'Empereur Mogol pour lui dire que, puisqu'il n'avait pas plus de bonne foi qu'un Infidèle, il se disposait à le traiter en Infidèle, et qu'il allait faire passer toute l'armée Mogole au fil de l'épée; qu'il le ferait hacher lui-même en pièces, avec ses femmes, ses enfans et toute sa race, et réduire en cendre sa Capitale. Il donna aussitôt ses ordres pour le combat, et fit publier à la tête de son armée, qu'après avoir passé sur le ventre de l'ennemi, on tombât sur Dély, qu'on y mît tout à feu et à sang, qu'on n'y épargnât personne, et qu'il abandonnait cette ville si riche à un pillage général.

Azefia apprit dans sa prison les terribles projets de vengeance qui se préparaient pour le lendemain; il en fit informer secrètement le Mogol, afin qu'il prît la généreuse résolution de combattre et de défendre sa vie et sa couronne. Mais loin de prendre une pareille résolution, ce pauvre Prince n'en fut que plus découragé; et à l'heure même, il fit préparer du poison, pour lui, pour sa femme, ses enfans et toute sa famille. Cependant il fit dire à Azefia qu'il reconnaissait trop tard la faute qu'il avait faite de ne pas suivre ses sages conseils, en le priant qu'au cas qu'il vît encore quelque moyen de sauver son Empereur et sa patrie, il le prît tel qu'il pût être.

Azefia envoya aussitôt supplier le Roi de Perse de lui accorder un moment d'entretien pour la dernière fois. Cette grâce lui ayant été accordée, il fut conduit de sa prison dans la tente du Prince; et, tout en pleurs, il le conjura de suspendre pour un jour seulement l'effet de son juste courroux. Après quelques momens de réflexion : « Ma clémence, répon-» dit Nader-Schah, vous accorde ce que vous » demandez, mais à condition que l'Empe-» reur votre Maître vienne incessamment se » remettre en mon pouvoir, ou pour le faire » mourir, ou pour le laisser vivre, selon que » je le jugerai à propos ».

Un Courrier dépêché par Azefia à l'Empereur Mogol ne l'eut pas plutôt informé de cette réponse, que, sans délibérer davantage, il partit pour se livrer à la discrétion de Nader-Schah. Dès qu'il s'approcha de la tente, il fut si consterné de l'air fier et sévère dont le Persan l'envisagea, que, tremblant de tout son corps, il ne put pas dire le moindre mot pour sa justification. Nader-Schah, sans rien dire, ordonna, par un simple signe de la main, qu'on l'éloignât de sa présence, et qu'on le conduisît en un lieu où il fût gardé sûrement : ce qui fut exécuté à l'instant. Il s'empara ensuite de toute l'artillerie de l'armée ennemie, et fit couper la tête à plusieurs, tant Visirs, qu'Omrahs, Hazaris et autres Officiers subalternes de tout rang et de toute condition, qu'il avait fait prisonniers de guerre; il ne fit distribuer des vivres dans le camp des Mogols, qu'en telle

quantité et pour autant de temps qu'il était nécessaire, afin d'en faire sortir tout l'argent qui y restait. Tout s'y vendit à un prix marqué par les gens du Roi de Perse, c'est-à-dire, extrêmement cher. Une quantité prodigieuse d'hommes et d'animaux y périrent.

Sadatkan, Persan de nation, Lieutenant Général des Armées du Mogol, s'était rendu, au commencement de la guerre, auprès du Roi de Perse, pour quelque sujet de mécontentement que lui avait donné l'Empereur son Maître. Ce rebelle insinuait souvent à Nader-Schah, qu'il devait faire crever les yeux à son prisonnier, et le faire enfermer entre quatre murailles ; ou, ce qui serait encore mieux, lui faire trancher la tête, monter sur son Trône, et unir la Couronne de l'Empire Mogol à celle de Perse.

Nader-Schah fit semblant de ne pas comprendre ce qui lui était insinué par ce Courtisan vindicatif ; il s'était fait un autre systême qu'il suivit. Il laissa ses ennemis bloqués dans leurs retranchemens par une partie de ses troupes, en leur fesant fournir les vivres purement nécessaires ; puis, avec l'élite de son armée, il s'avança vers Dély, où il fit son entrée triomphante le septième de la lune de Mars. Mahadmad-Schah, dépouillé de tous les ornemens de la dignité Impériale, était à la suite du vainqueur, après quoi il fut renfermé dans la tour sous bonne garde. Nader-Schah prit son logement dans le palais Impérial. Il monta sur le Trône des Mogols, et s'y fit couronner Empereur aux acclama-

tions de son armée et des peuples, qui changeaient volontiers de Maître ; il fit battre monnaie à son coin, et y commanda en Souverain tout le temps qu'il y demeura. Le poids de ces nouvelles roupies frappées au coin de Nader-Schah, était de vingt grains plus fort que celles du Mogol. Telle était la légende qu'on y avait gravée : *Il est né pour être le Roi du monde. Le Roi des Rois qui est-ce? Nader-Schah.*

Le lendemain de son entrée dans Dély, Nader Schah partagea l'armée qui l'avait suivi en deux corps ; l'un resta dans la place et dans la citadelle, l'autre au-dehors tenait la campagne et gardait les portes de la ville, de façon que personne ne pouvait y entrer ni en sortir que par son ordre. Les vivres et les fourrages n'y abondaient que pour ses troupes ; on vendait les vivres aux habitans comme dans le camp, c'est-à-dire, à un prix excessif ; et il n'y avait point d'injustice que les troupes Persannes ne commissent impunément.

Nader-Schah informé de la licence de ses soldats, tâcha d'y remédier par la défense qu'il fit à tout cavalier et à tout fantassin de garder et d'avoir plus de cent roupies d'argent, sous peine d'avoir le ventre ouvert : ce qui s'exécutait irrémissiblement, tandis que lui-même s'appropriait toutes les richesses du Palais ; et ces richesses étaient immenses. Presque tous les meubles destinés à l'usage de l'Empereur étaient d'or, d'argent ou de vermeil. Vaisselles, tables, lits, canapés, pa-

lanquins, parasols, lustres, garde-bétel, gourgouris à fumer, cassettes, etc.

La grande salle nommée la Salle Royale, était revêtue, de haut en bas, de lames d'or et d'argent finement travaillées; le plafond brillait par les diamans qu'on y avait placés. C'est dans cette salle qu'on voyait le Trône Impérial. Il avait douze colonnes d'or massif qui fermaient les trois côtés; ces colonnes étaient garnies de perles et de pierres précieuses; le dais du Trône était sur-tout digne d'attention; il représentait la figure d'un paon. Depuis que les Empereurs Mogols sont Mahométans, ils ont choisi cet oiseau pour leur armoirie. Ce paon étendant sa queue et ses aîles, couvrait le Trône de son ombre. L'industrie avec laquelle on avait placé et ménagé les diamans, les rubis, les émeraudes et toutes les sortes de pierreries qui le formaient, représentait au naturel les diverses couleurs de cet oiseau; et l'on peut dire que cet ouvrage était une merveille de l'univers. Aussi est-il vrai de dire que pendant plusieurs siècles, tous les Empereurs qui ont précédé celui-ci, se sont piqués à l'envi d'embellir et d'enrichir ce dais et ce Trône. Les pierreries qu'on en arracha, montaient à la valeur de cent cinquante carols de roupies, en y joignant les bijoux que l'Impératrice, les Princesses et toutes les Dames du sérail furent priées de céder à Nader-Schah. Cette prière était un ordre auquel elles n'auraient pas osé manquer. Leurs perles seules furent estimées vingt carols de rou-

pies, et l'on trouva dans leurs appartemens jusqu'à dix carols d'or ou d'argent monnoyé.

Nader-Schah voyait avec plaisir grossir ses trésors. Tout paraissait tranquille, lorsqu'un accident funeste vint troubler sa joie. Il avait fait prisonniers de guerre, comme je l'ai dit, tous les Généraux de l'armée Mogole. Quatre d'entr'eux étaient gardés dans un hôtel par vingt Cavaliers Persans. Ces quatre Officiers firent un jour la débauche; et nonobstant la loi qui leur défendait l'usage du vin, ils s'enivrèrent. Aidés de leurs domestiques, qu'on leur avait laissés en trop grand nombre, ils forcèrent leurs Gardes et les tuèrent. Aussitôt ils se répandirent dans les rues, criant de tous côtés, Victoire, victoire, Mahadmad-Schah a tué Nader-Schah d'un coup de cataris (c'est une sorte de poignard des Indes). A ce bruit qui courait toute la Ville, la populace prit les armes, et fondit de toutes parts sur les troupes Persannes. Cinq ou six mille Persans furent tués dans cette émeute qui dura quatre heures. Elle aurait duré bien plus long-temps, si Nader-Schah, de la forteresse où il était, n'eût fait sur la Ville un feu continuel de canon, depuis huit heures du soir jusqu'à minuit, que les hostilités cessèrent.

Le lendemain, dès la pointe du jour, Nader-Schah, moins touché du faux bruit de sa mort, que de la perte de ses soldats, fit battre la générale. Toutes ses troupes se trouvèrent à l'instant sous les armes et en bataille dans les grands Bazars. Nader-Schah

parcourut tous ces Bazars le cimeterre nu à la main : il assigna aux différens corps autant de différens quartiers de la Ville à ravager. « Allez, camarades, leur dit-il, allez, » pillez, tuez, saccagez, brûlez tout, trai- » tons les lâches et perfides Mogols comme » ils le méritent. »

Chaque Commandant partit avec sa troupe pour le quartier qui lui était marqué. Nader-Schah alla avec la sienne dans le champ de Nichok, qui est le plus beau et le plus riche quartier de la Ville ; il entra dans la Mosquée de Roxerdoullak, qui est sur une petite éminence, d'où il pouvait promener ses regards par-tout ; s'y étant assis, il donna ordre qu'on mît le feu aux quatre coins du quartier, et qu'on fît main-basse sur les habitans, sans distinction de qualité, d'âge, ni de sexe. Ses ordres furent exécutés à la lettre ; et en même-temps dans tous les quartiers, on pillait, on violait et on massacrait impitoyablement tout ce qui se présentait ; ceux qui par la fuite échappèrent aux flammes, expirèrent par le fer ; on n'entendait que cris et que hurlemens lamentables d'hommes, de femmes et d'enfans : il n'y a point d'excès, de violence, de cruautés et d'abominations qui n'aient été commis, non-seulement par les troupes Persannes, mais par quantité de canaille qui cherchait à avoir part au pillage.

Azefia, par une faveur spéciale, n'avait point été compris dans le nombre des prisonniers de guerre ; il sortit de son palais ;

et après bien des dangers qu'il courut dans cet affreux tumulte, il arrive au camp de Nichok. Là, sans turban, et ses vêtemens déchirés, il se jette aux pieds de Nader Schah. Ce Prince le releva, et lui fit présenter dans un bassin d'or des confitures qu'il mangeait en ce moment.

Azefia, dont le cœur était pénétré de douleur, le remercia sans vouloir y toucher. « Hélas, Prince, lui dit-il, comment pourrais-je goûter de ces douceurs que vous » m'offrez, tandis que je vois couler à grands » flots le sang de mes concitoyens ? Faites-» moi plutôt mourir avec eux. Des millions » de misérables que vous faites égorger, ne » sont pas plus coupables que moi : ne craignez-vous pas que Dieu ne fasse crouler » sur vous cette Mosquée, et ne vous écrase ? » Y a-t-il de la justice dans votre vengeance ? » Faut-il que pour la faute de quelques particuliers, toute une Ville innocente soit » mise à feu et à sang ? Donnez-moi le soin » de rechercher les coupables ; je les ferai » mourir par les plus cruels supplices ; mais, » avant toutes choses, ordonnez qu'on mette » fin au pillage et au massacre ».

Nader-Schah, qui avait conçu une haute estime pour Azefia, ne s'offensa point de ce que son discours pouvait avoir de trop fort : il dépêcha des Officiers pour faire cesser le pillage et le massacre qui, malgré ses ordres, continua, en diminuant peu-à-peu, jusqu'à neuf heures du soir, et qui ne cessa que lorsque le Grand-Prévôt de l'armée, avec la

timbale royale, parcourut les quartiers, tuant, ou fesant tuer par ses gardes, ceux qui exerçaient encore quelques hostilités. Les trois quarts de Dély furent renversés ou ruinés, le feu y dura huit jours sans qu'il fût possible de l'éteindre. Les hôtels des Princes et des Seigneurs furent sur-tout l'objet de la fureur et de l'avarice du soldat. On compte qu'il périt un million d'ames dans cette Capitale.

A cette désolation, en succéda une autre : on força ceux qui avaient échappé à l'incendie et au massacre, de porter tout ce qu'ils avaient d'argent ou de bijoux à la citadelle. Ceux qu'on soupçonnait de le tenir caché, on les étendait sur une espèce de croix de saint André, et, après les y avoir attachés, on les frappait si cruellement, qu'il leur fallait, ou expirer dans les tourmens, ou livrer tout ce qui leur restait d'or ou d'argent. Azefia fut chargé de cette recherche, qui se fesait des biens de tous les Officiers de l'Empereur, depuis le Visir jusqu'au Fantassin, et de tout ce que possédaient les Joailliers, les Banians de la Cour, de la Ville et de l'armée. Triste commission pour Azefia, qui fut forcé d'obéir pour éviter de plus grands maux. Plusieurs de ces Banians qui étaient très-riches, se voyant tout-à-coup réduits à la mendicité, s'empoisonnèrent de désespoir.

On apportait à toutes les heures du jour et de la nuit, des richesses immenses dans la citadelle, ou chez Azefia. Elles y étaient

amoncelées, et formaient comme autant de montagnes : là s'élevait une montagne de roupies d'or, ici une seconde de roupies d'argent, ailleurs une troisième de vases et de vaisselle d'or et d'argent, puis une quatrième de tapis de soie, d'étoffes d'or et d'argent, et d'autres pièces rares et précieuses. Les mêmes amas se trouvaient dans une cour du palais d'Azefia.

Cent ouvriers, pendant quinze jours, furent occupés à faire fondre et réduire en lingots l'or et l'argent qui n'étaient pas monnoyés, afin que le transport en fût plus facile. Deux lingots percés par le milieu, et attachés ensemble avec une grosse corde, fesaient la charge d'un chameau ; on remplit cinq mille coffres de roupies d'or, et huit mille de roupies d'argent. On voyait aussi une quantité inconcevable d'autres coffres remplis de diamans, de perles et d'autres bijoux. C'est ce qui paraîtra incroyable aux Européens, qui n'ont qu'une connaissance superficielle de l'Empire Mogol. Mais ceux qui y ont vécu long-temps, ou qui y ont voyagé, particulièrement sur la côte de la Pêcherie, et dans le Royaume de Golconde, savent quelle quantité de perles et de diamans on transporte chaque année à la Cour. On peut juger des richesses de cet Empire par le tribut annuel que la seule Province de Bengale envoie tous les ans à l'Empereur. Ce sont quatre cens bœufs chargés de roupies d'or et d'argent : or, il y a trente-deux Provinces dans l'Empire, dont quel-

ques-unes sont aussi étendues que la France.

Les Gouverneurs de ces grandes Provinces vivent si splendidement, qu'en bien des choses, ils surpassent la magnificence ordinaire de nos Rois en Europe. Ils ne paraissent jamais en public, qu'avec une pompe qui en impose, soit par le grand nombre d'Officiers richement vêtus dont ils sont environnés, soit par le nombre de leurs éléphans, de leurs chameaux, de leur cavalerie et de leur infanterie qui font leur cortége. Le Gouverneur de Morzulabad, dans le temps que j'étais dans cette Capitale de la Province, entretenait soixante éléphans, et avait à sa solde sept mille hommes de cavalerie, et quatre mille d'infanterie, toujours campés aux portes de la Ville, sur les bords du Gange.

La grandeur et la puissance de l'Empereur Mogol, se trouve en quelque sorte ramassée dans Dély. Plusieurs Rois Gentils et tributaires de l'Empire, y font leur séjour, et y sont les premiers Ministres de l'Empereur. Ils ont en leur disposition, et entretiennent à leurs frais, jusqu'à vingt et trente mille hommes; ce qui les rend trop indépendans, et même redoutables quand ils s'unissent. Les Princes du Sang ne peuvent point s'absenter de la Cour : ils tirent leurs revenus des fiefs que l'Empereur leur donne, à condition qu'ils auront sur pied un certain nombre de troupes. Les Visirs, les Omrahs ont les mêmes sortes de revenus, et doivent en faire le même usage; mais ils en consument

la meilleure partie en fêtes, en chevaux et en domestiques. Dély est une Ville sans comparaison plus magnifique pour les équipages, plus vaste pour l'étendue et plus peuplée que nos plus grandes Villes d'Europe. Il sortira de Dély pour la guerre cent mille hommes, sans qu'on s'en aperçoive : elle est située sur le Gemma, dans une vaste campagne très-fertile ; elle est devenue Capitale de l'Empire depuis que Chajahan abandonna Agra.

Notre compagnie avait à Dély deux Eglises, qui ont été brûlées dans cet incendie. Elles avaient été bâties par les libéralités de l'Empereur Gehanguir : ce Prince et son successeur étaient fort affectionnés à la Religion chrétienne, laquelle, sous leurs règnes, fit des progrès considérables ; on conçut alors les plus belles espérances pour l'avenir, mais ces espérances se sont évanouies avec la puissance Portugaise dans l'Inde. Deux Jésuites Portugais qui demeuraient toujours à Dély, ont été assez heureux pour échapper au carnage ; ils y cultivaient quelques restes de Chrétiens, au nombre de sept cens : les hommes en état de porter les armes étaient tous au service de l'Empereur ; la plupart ont été tués. L'hôtel d'une dame chrétienne, célèbre par sa piété, et fort estimée de l'Empereur et de la Cour, a eu le même sort que nos Eglises. Que deviendront tant de jeunes veuves et tant de jeunes enfans Chrétiens ? A quoi ne sont-ils pas exposés ? et qu'il est triste que notre pauvreté nous

mette hors d'état de leur procurer des secours que je serais à portée de leur faire tenir !

Le dernier trait de sévérité qu'exerça le Roi de Perse à Dély, fut de faire étrangler publiquement les quatre Omrahs, auteurs de la sédition, qu'Azefia avait découverts, et qu'il avait fait conduire la corde au cou devant le Prince, quoiqu'ils fussent ses parens, sans vouloir même demander grâce pour eux, les en jugeant indignes.

Nader-Schah n'ayant plus rien à faire dans l'Indoustan, songea à s'en retourner dans ses Etats. Il régla tout avant son départ, et déclara à Mahadmad-Schah, à quelles conditions il le rétablissait sur le trône; savoir :

1.° Que les Royaumes de Cachemire, de Caboul, de Moultan, et quelques autres Pays, jusqu'à la rivière d'Atak, seront désormais du domaine des Rois de Perse.

2.° Que Mahadmad-Schah payera chaque année à la Perse, durant sa vie, trois carols de roupies.

3.° Qu'il n'aura que le titre et les honneurs d'Empereur, et qu'Azefia gouvernera l'Empire.

4.° Qu'en cas de guerre, l'Empire Mogol prêtera du secours au Roi de Perse contre ses ennemis, et qu'à son tour la Perse en usera de même à l'égard de l'Empire Mogol.

5.° Qu'il ne sera fourni à Mahadmad-Schah qu'un lak de roupies pour sa dépense annuelle.

6.° Qu'il n'aura auprès de sa personne que les Officiers qui lui seront accordés.

Le Prince Mogol ayant agréé ces conditions, et remercié Nader-Schah de ses bontés, la couronne lui fut rendue, et il remonta sur le trône. Il avait demandé auparavant deux choses au Roi de Perse; savoir : que Nader-Schah approuvât la cession qu'il voulait faire à son fils, des honneurs de l'Empire et de la Couronne, ou que du-moins le Prince son fils eût le gouvernement de l'Empire à la place d'Azefia : l'une et l'autre demande fut rejetée.

Azefia gouverne l'Empire Mogol avec un conseil de vingt-neuf Omrahs, tous choisis par Nader-Schah. Les peuples paraissent satisfaits de ce nouveau Gouvernement. Ils n'ont jamais assez estimé et aimé leur Empereur, pour donner lieu de craindre qu'il arrive aucune révolution en sa faveur. On espère que, dans quelques années de ce sage Gouvernement, Dély deviendra aussi riche et aussi peuplée qu'elle a été. Il s'y est fait déjà des fêtes et des réjouissances extraordinaires, à l'occasion du mariage d'un des enfans de Nader-Schah. Ce jeune Prince Persan a épousé une Princesse du Sang Impérial. Le Roi son père lui a fait présent, pour la dépense de son mariage, de quatre laks de roupies, et a donné quantité d'ornemens à la Princesse Mogole.

Nader-Schah, chargé des dépouilles de l'Empire Mogol, sortit enfin de Dély vers le commencement de Juin, avec son armée.

On fait monter la valeur de ce qu'il emporta à trois cens carols de roupies d'argent. On doit être d'autant moins surpris de tant de richesses, que les manufactures et les denrées de l'Indoustan, y attirent chaque année une grande partie de l'argent de l'Asie et de l'Europe, dont il ne sort plus lorsqu'il y est une fois entré. Les Marates, nation accoutumée au pillage, avaient grande envie d'enlever un si grand butin; ils ont rôdé quelques jours autour de son armée, mais ils n'ont jamais osé l'attaquer. Sa marche se fesait avec un ordre admirable : outre que son armée avait été fortifiée récemment de dix mille cavaliers envoyés par son fils aîné, ce Prince, aussi brave que son père, commandait une armée de 50 mille hommes, qui était toujours à quatre-vingts lieues de distance. Il avait aussi divisé ses troupes en deux corps d'armée, pour avoir plus commodément des vivres, pour éviter l'embarras d'une trop grande multitude, pour tenir en respect le Pays conquis qu'il laissait derrière soi, pour suppléer aux pertes qu'il fesait en divers combats, et pour s'assurer une retraite en cas d'un échec ou d'une déroute. Les deux armées, toujours également distantes l'une de l'autre, ont repassé en Perse.

Nader-Schah, avant que de quitter le Candahar, y a fait bâtir en deux endroits deux bonnes forteresses, pour empêcher les Mogols de venir l'inquiéter en Perse, et pour avoir la facilité de retourner chez eux quand la fantaisie lui en prendra. Il fut reçu à

Ispahan, de la Noblesse et de tous les Etats du Royaume, avec les démonstrations de la plus grande joie.

Venons maintenant à la seconde question que vous m'avez faite, touchant les Dames Mahométanes. Vous ne vous êtes pas trompée, Madame; outre le langage et la Religion, elles ont des mœurs, des coutumes et des façons d'agir tout-à-fait différentes des dames Indiennes. Il faudrait un volume pour vous satisfaire sur chacun de ces articles : je me contenterai de vous en donner une idée générale et succincte, telle que me l'ont donnée des personnes de ce pays, des mieux instruites de leurs usages.

Les femmes de condition ne paraissent jamais aux yeux du public; quand elles ont permission de sortir de la maison, elles sont toujours dans des carrosses fermés, ou sur des chameaux, enveloppées d'une cape, ou dans des palanquins ronds et couverts : des Eunuques et des Cavaliers armés les accompagnent : dans la maison même elles gardent sur la tête un voile d'une gaze fine. Elles ne peuvent le lever qu'en présence de leur époux, de leurs enfans, de leur père, de leur mère et de leurs amies particulières.

Leurs habits sont d'étoffes de soie et d'or, et les couvrent entièrement; le corps de l'habit par-devant s'attache jusqu'à la ceinture avec des rubans, au bout desquels est suspendu un gland d'or ou une perle : ils sont étroits vers la ceinture, et plissés pour relever la taille. La jupe, qui descend jus-

qu'au talon, n'est point séparée du corps de l'habit. Elles se servent de souliers plats couverts d'écarlate, avec quelques fleurs d'or en broderie : elles les quittent aisément, et toujours lorsqu'elles entrent dans les appartemens qui sont couverts de beaux tapis.

Elles sont coiffées en cheveux d'une manière fort variée, tantôt en pyramide, tantôt en triangle ou en croissant, d'autres fois en rose ou en tulipe, et en d'autres figures de fleurs qu'elles imitent, en assujétissant leurs cheveux sur la tête, par le moyen de boucles d'or garnies de diamans. Plus communément elles divisent leurs cheveux en tresses pendantes sur les épaules : elles y attachent de petites plaques d'or légères et des pierreries. C'est un art que de savoir alors faire certains mouvemens de tête, qui fassent paraître la beauté et le brillant de leur chevelure.

Elles se percent une des narines, et y portent un anneau d'or, où sont enchassés quelques gros diamans. Leurs oreilles sont aussi percées tout-au-tour de plusieurs trous, pour y attacher autant de pierreries en demi-cercle. Leurs colliers, leurs bracelets, leurs bagues sont quelquefois d'un prix inestimable.

Leur taille est ordinairement belle, et leur air gracieux. Il y en a qui ont le teint presque blanc; mais, pour l'ordinaire, il est olivâtre. Celles qui sont curieuses de rehausser leur beauté, se fardent avec de l'eau de safran sauvage : elles font aussi une com-

position qu'elles appellent *Sourma*, qui est extrêmement noire; elles en mettent un trait autour des yeux; elles se peignent les bouts des ongles d'un beau rouge qu'elles expriment de la feuille d'un arbrisseau, et elles ont toujours à la main quelque fleur, quelque fruit, ou un petit flacon d'eau de senteur.

Il n'y a de tapisserie dans leurs chambres, que celle sur laquelle on marche : elles sont ornées de grands miroirs, de canapés, et d'enfoncemens dans les murailles en forme de niches, où elles rangent des vases de cristal, d'or et d'argent, pour y conserver leurs parfums, leurs essences, et les petits meubles de leur toilette. L'usage des chaises y est inconnu : il y a pourtant de petits tabourets sur lesquels elles peuvent s'asseoir, mais plus souvent elles s'asseyent sur de riches tapis, jambes croisées; derrière elles, est un grand carreau de brocard sur lequel elles s'appuient, et à côté un petit coussin qu'elles remuent et changent à leur fantaisie. Quand elles sont plusieurs ensemble, elles forment une espèce de cercle.

Elles se visitent de temps-en-temps : le plus riche tapis est pour la dame la plus qualifiée : de jeunes Esclaves sont là pour les éventer et chasser les mouches : on présente du bétel dans des bassins d'or faits exprès; on apporte de la limonade pour se rafraîchir; on mange des fruits, des confitures, et d'une espèce de gâteau fait avec de la farine de froment, du jus de cannes de sucre, du lait, et de l'eau rose. La collation achevée, on se

retire avec les bienséances accoutumées, qui consistent à incliner un peu le corps, à porter en même-temps la main sur le cœur et sur la tête, et puis à s'embrasser, et à se dire mutuellement des politesses.

Les femmes mariées à un même homme ne sont pas toutes d'un rang égal : 1°. Un homme de qualité épouse toujours une fille d'une naissance égale à la sienne. Cette femme est la première de toutes ; elle s'appelle *Begoum*, qui signifie femme sans souci, femme heureuse. 2.° Trois autres femmes, qui sont aussi de quelque naissance, font un second rang. 3.° Le troisième rang est composé d'autant de femmes qu'on en veut. Ce mariage, appelé *Neka*, se fait avec moins de cérémonie que les deux précédens. 4.° Pour la quatrième espèce de mariage, il suffit qu'on achète une fille, ou qu'on s'en rende le maître dans la guerre qui se fait assez souvent aux Gentils.

Toutes ces femmes doivent être ou mieux ou moins bien logées, entretenues, chéries et parées, à proportion de leur rang. Mais il est bien difficile que cela se pratique. Rien n'est plus commun que de voir des femmes d'un ordre inférieur, enlever auprès du mari le rang et les droits de la Begoum même.

Quand ces femmes remarquent entr'elles des préférences, on ne saurait dire à quelles jalousies elles se livrent, quels sont leurs chagrins, leurs querelles, leurs divisions, leurs haines : aussi chacune met-elle en

usage tout ce qu'elle peut imaginer pour plaire à son époux, et pour l'emporter sur ses rivales. La honte et le désespoir de n'y pouvoir réussir, les fait quelquefois recourir aux prestiges, aux sortiléges, et aux enchantemens diaboliques. D'autres fois elles s'en prennent à elles-mêmes, et se font mourir par le poison, ou bien elles empoisonnent secrètement leurs rivales. Quelquefois même elles éclatent sans aucun ménagement.

Une Begoum, femme d'un Nabab, dans une Ville de Maduré où j'ai été, voyant que son époux n'avait de tendresse que pour une de ses Esclaves Géorgienne, d'une grande beauté, elle en fit de fréquentes plaintes; mais le Nabab qui aimait passionnément cette jeune Esclave, fit peu de cas des remontrances de la Begoum. Cette femme que la jalousie transportait de fureur, résolut de s'en venger d'une manière aussi étrange qu'elle était cruelle. Un jour que le Nabab était allé à la chasse, elle fit attacher la jeune Géorgienne par un de ses Eunuques, et lui fit couper les deux mammelles avec un sabre. Le Nabab revenant de la chasse, elle lui fit offrir dans un bassin les deux mammelles de l'Esclave chérie avec ce compliment. Voilà le présent que vous fait la Begoum.

Quoiqu'en général les maris soient maîtres absolus de renvoyer leurs femmes quand il leur plaît, de les châtier, ou même de les tuer pour certaines fautes, il ne faut pas croire qu'ils usent facilement de ce pouvoir envers leur Begoum. Les égards dus aux

familles illustres de ces Begoums les retiennent.

Se marier chez les Mahométans, c'est, à proprement parler, acheter une fille. Un homme qui veut se marier, convient d'une somme qu'il donne, non pas aux parens de la fille, mais à la fille même. Cette somme devient sa dot, et le mari ne peut pas en disposer. Le prétendant, accompagné de ses parens et de ses amis en palanquin où à cheval, et d'une troupe de joueurs d'instrumens, va aux flambeaux chercher son épouse. Il la rencontre à moitié chemin avec un pareil cortége du côté de la fille, et surtout de beaucoup de femmes, parentes et amies, en palanquins couverts. Lorsqu'ils sont arrivés chez l'époux, le Cazi, Prêtre de la Loi, ou le Moulah son délégué, lit en présence de tout le monde le contrat de mariage. Après cette lecture, il ordonne à une Dame apostée derrière la fille, de lui lever le voile de dessus la tête. Le prétendant qui est vis-à-vis, voit sa future épouse pour la première fois. On lui remet le voile, et le Cazi demande au prétendant, s'il est content de la fille qu'il vient de voir. L'époux ayant répondu qu'elle lui agrée, toutes les femmes vont avec la jeune mariée se réjouir dans un appartement, où l'on a préparé un magnifique féstin, et les hommes vont dans un autre. S'il arrive dans la suite que le mari dégoûté renvoie son épouse, il est obligé de lui donner la somme stipulée dans le contrat de mariage.

Les

Les Mahométans riches et de qualité se font une gloire brutale d'avoir dans leur Sérail quantité de femmes, à l'exemple de leur faux prophète. Il y en a qui en ont 50, 80, 100. Ils se les donnent quelquefois, ou ils les changent pour d'autres. On en amène beaucoup de Circassie, de la Géorgie, et de l'Abyssinie pour les vendre, et elles coûtent cher.

Les maris ne mangent jamais avec leurs femmes, à la réserve de quelques petites collations qu'ils font ensemble par manière de divertissement. Les enfans qui naissent de la première femme, quoique fort supérieurs aux autres, ne sont pas les seuls héritiers. On les marie fort jeunes. Jusqu'à l'âge de sept ans, ils demeurent dans le Sérail entre les mains de leurs gouvernantes. Les filles ont pareillement des gouvernantes, mais elles demeurent jusqu'à leur mariage dans l'appartement de leurs mères.

Dans l'éducation qu'on donne aux jeunes filles, il n'entre ni chant, ni musique, ni instrumens, ni danse. Cela est réservé aux Courtisanes. On ne peut comprendre ici qu'une fille puisse danser en présence des hommes. Les manières d'Europe sur cet article et sur quelques autres, scandalisent fort les Dames Mahométanes. C'est inutilement qu'on voudrait les justifier; il serait plutôt à souhaiter qu'elles les ignorassent. On élève les jeunes filles de qualité à marcher avec grâce et posément, à bien se tenir ou droites ou assises, à parler poliment et

avec esprit, à coudre, à broder, et à s'habiller avec une certaine élégance. On ne leur enseigne point à écrire, mais seulement à lire, afin qu'elles aient la consolation de lire dans l'Alcoran, où elles ne comprennent rien.

Dans les maisons bien réglées, et où l'on se pique de dévotion, toutes les femmes, ainsi que les hommes, savent par cœur les prières en langue Arabe. Elles ne manquent point de s'assembler, à certaines heures du jour, dans une salle destinée à la prière; car elles ne vont jamais à la Mosquée publique: avant leur prière, elles se lavent entièrement dans le bain, ou du moins elles se lavent le visage, la bouche, les pieds et les mains jusqu'aux coudes. Elles ont des habits particuliers pour la prière et de couleur blanche. La propreté du lieu, des habits, et de la personne sont des conditions essentielles à la bonne prière, pendant laquelle on ne doit ni cracher ni tousser. Certaines parties de la prière se récitent ensemble et à haute voix: la posture du corps varie; elles sont tantôt droites, tantôt assises ou prosternées sur des tapis; elles lèvent les mains au Ciel à certains versets; à d'autres, elles les portent sur la tête, sur les yeux, sur les oreilles, sur la poitrine, sur les genoux; il y a pour tout cela des rubriques qu'on observe scrupuleusement. Rien n'est comparable à la modestie et au recueillement de ces Dames, quand elles prient.

Pour récompense de leurs vertus, elles

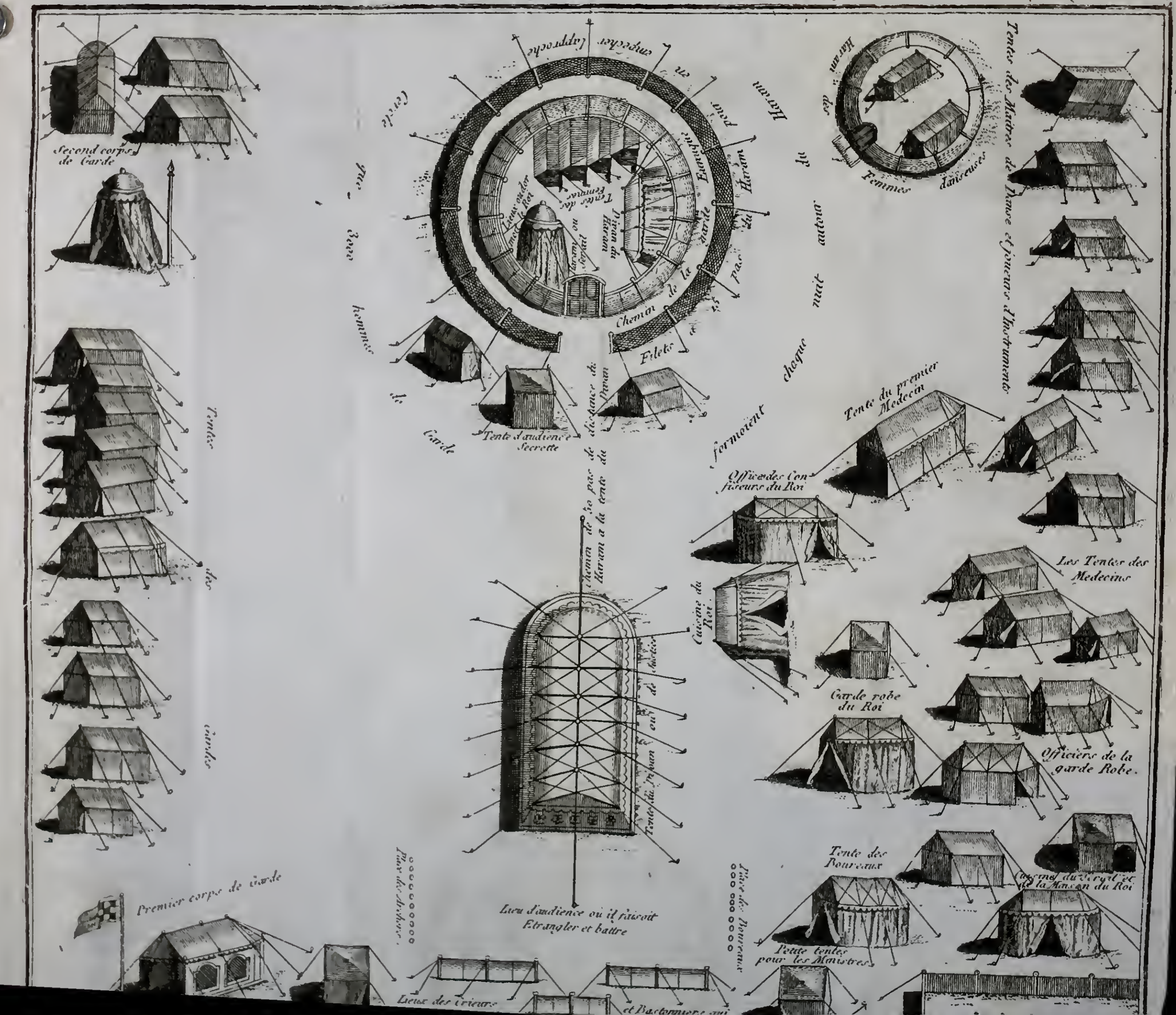
espèrent le paradis tel que Mahomet le dépeint à ses Arabes grossiers et ignorans. Les vieilles et les laides, disait-il un jour, n'y entreront jamais. Ses Disciples surpris lui en demandèrent la raison : c'est, leur répondit-il, parce que les vieilles et les laides deviendront alors jeunes et belles. C'est cette espèce de bon mot qu'elles répètent souvent en riant, et avec une douce confiance d'en éprouver la vérité.

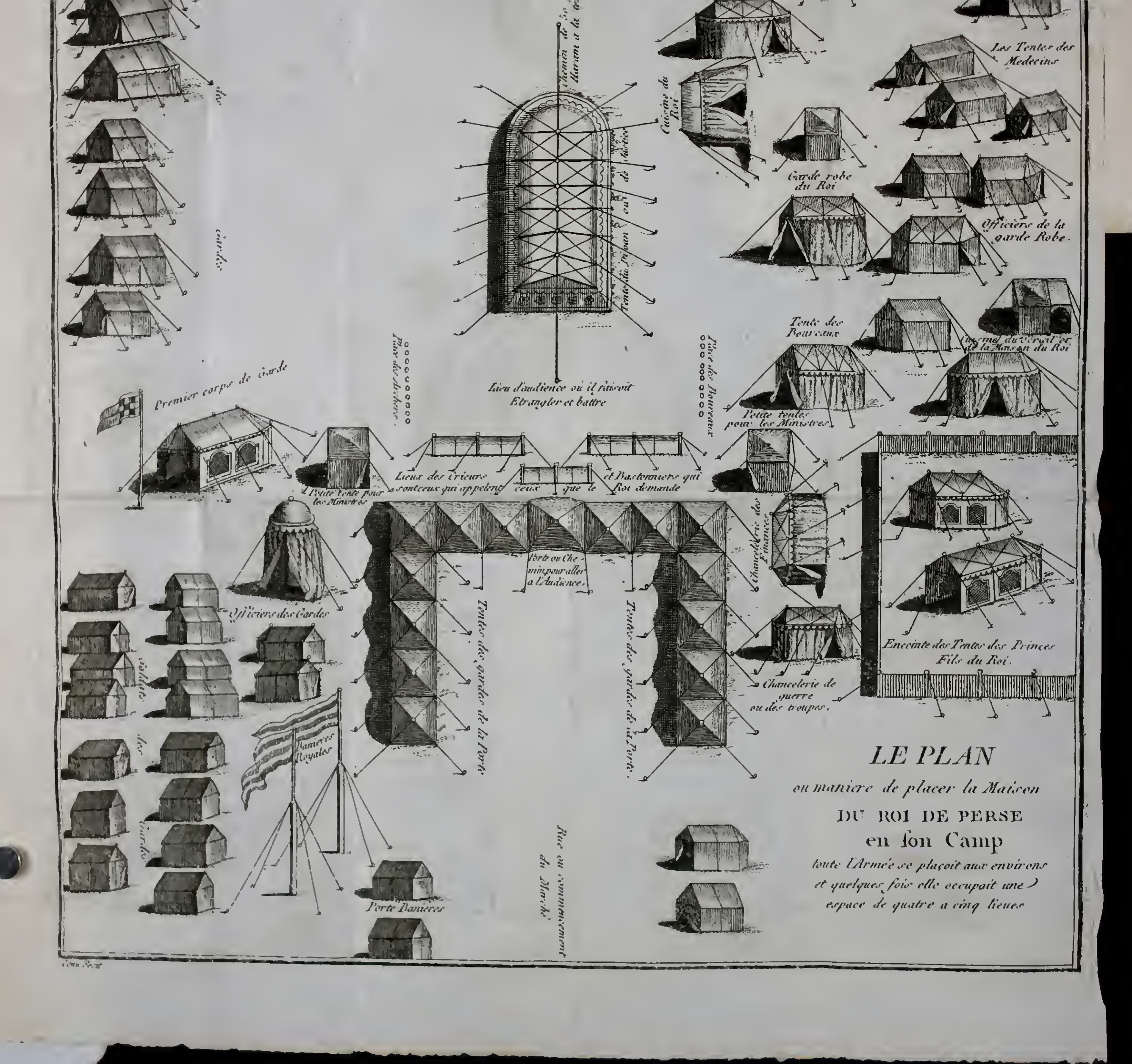
Elles jeûnent rigoureusement pendant une lune chaque année, et alors elles ne mangent ni ne boivent rien de toute la journée : ce n'est que la nuit qu'elles prennent leur réfection. Elles ont une espèce de chapelet composé de cent grains : elles le parcourent, en disant sur chaque grain une des perfections divines ; par exemple, Tout-Puissant, Créateur, miséricordieux, etc. Elles font des promesses et des vœux pour obtenir ce qu'elles desirent. Leurs vœux s'adressent d'ordinaire à quelques Saints ou Saintes qu'elles reconnaissent dans leur système de Religion, et qu'elles supposent déjà habiter les jardins délicieux du Paradis. Elles les révèrent et conservent leurs reliques avec respect. Dans leurs invocations, soit à Dieu, soit aux Saints ou aux Saintes, elles tournent toujours le visage du côté de la Mecque. Elles ne sont point dans l'usage d'avoir des figures ou des images de ces Saints ou Saintes ; cependant elles voient volontiers l'image de la sainte Vierge : elles lui font d'abord la révérence, elles l'appellent *Bibi-Miriam* ;

Dame Marie très-chaste, qui a eu JÉSUS pour fils, et elles racontent en son honneur une infinité d'histoires apocryphes.

Quand les femmes ont perdu leur mari, elles sont entretenues par le fils aîné du défunt, dans des appartemens séparés, qu'on nomme le vieux Sérail. Elles passent le reste de leurs jours dans une triste viduité; plus pour elles, ni de parfums, ni d'ornemens, ni de jeux, ou d'amusemens, comme elles en avaient auparavant, pour se distraire et pour se divertir. Le soin même du ménage n'est plus de leur ressort. Elles peuvent pourtant se remarier à d'autres avec le consentement du fils aîné de la famille, au pouvoir duquel elles sont.

Sur ce que vous me demandez en dernier lieu, Madame, si sachant la langue Mahométane, je convertis à la Foi bien des Disciples de Mahomet, permettez-moi de vous répondre que cette question est plus délicate que vous ne croyez. Tout ce que je puis vous dire, c'est que les Mahométans de l'Indoustan ne sont ni si méprisans, ni si fiers, ni si ennemis du nom Chrétien que les Turcs, et que Dieu a par-tout ses Elus. Je finis cette Lettre, qui n'est peut-être que trop longue, en me recommandant à vos ferventes prières, et en vous renouvelant les assurances de la respectueuse reconnaissance avec laquelle je suis, etc.


Second corps de Garde
Tentes des Maistres de Danse et Joueurs d'Instruments
Harem des Femmes danseuses
Divan du Harem
Tentes des femmes
Eunuques
Chemin de la garde du Harem
Tente d'audience Secrette
Chemin de 30 pas de distance du Divan a la tente du Harem
Tente du premier Medecin
Offices des Confesseurs du Roi
Les Tentes des Medecins
Cuisine du Roi
Garde robe du Roi
Officiers de la garde Robe.
Tentes des Gardes
Tente du Divan ou de Justice
Tente des Bourreaux
Caserne du Serail et de la Maison du Roi
Petite tentes pour les Maistres
Place des Archers
Place des Bourreaux
Premier corps de Garde
Lieu d'audience où il faisoit Etrangler et battre
Lieux des crieurs
et Bastonniers qui


Les Tentes des Medecins
Cuisine du Roi
Garde robe du Roi
Officiers de la garde Robe.
Tente des Boureaux
Petite tentes pour les Ministres.
Lieu d'audience où il faisoit Etrangler et battre
Premier corps de Garde
Petite tente pour les Ministres
Lieux des Crieurs
Porte ou Chemin pour aller a l'Audience.
Officiers des Gardes
Tentes des gardes de la Porte
Chancelerie des Finances
Enceinte des Tentes des Princes Fils du Roi.
Chancelerie de guerre ou des troupes.
Banieres Royales
Porte Banieres
Rue ou commencement du Marché
gardes
LE PLAN
ou maniere de placer la Maison
DU ROI DE PERSE
en son Camp
toute l'Armée se plaçoit aux environs et quelques fois elle occupoit une espace de quatre a cinq lieues

MÉMOIRES

Sur les dernières années du règne de Thamas-Koulikan, et sur sa mort tragique, contenus dans une lettre du Frère Bazin, de la Compagnie de Jésus, au Père Roger, Procureur général des Missions du Levant.

Nous attendions depuis long-temps cette intéressante relation ; Thamas-Koulikan a fait assez de bruit dans le monde, pour que dans les pays même les plus éloignés de la Perse, on soit curieux de savoir jusqu'aux moindres particularités de sa vie. Presque tous les Auteurs qui en ont parlé, ne nous ont appris que le bonheur de ses entreprises, la rapidité de ses Conquêtes et l'étendue de son Empire. Les Mémoires que nous donnons, contiennent le détail de ses actions particulières ; on voit dans presque toutes un caractère ambitieux et emporté, avare et inquiet, féroce et sanguinaire : s'il eut plusieurs des qualités qui font les Conquérans, il les altéra par des excès qui ne se trouvent pas même dans tous les Usurpateurs ; cette Relation nous le peint comme un monstre de nature, qui en fesant honneur au Génie par la grandeur de ses projets et la bravoure de ses exploits, a déshonoré l'humanité par une avarice sans bornes, et une cruauté sans exemple.

Le Frère Bazin, Auteur de ces Mémoires, l'accompagna dans toutes ses courses depuis 1741, jusqu'en 1747, et fut son premier Médecin : il a vu presque toutes les actions qu'il raconte. On a fait dans le style quelques changemens nécessaires ; mais les faits sont restés les mêmes, et aucune des circonstances n'a été altérée.

MON RÉVÉREND PÈRE,

D'autres avant moi vous ont instruit des Révolutions dont la Perse est le théâtre depuis près de trente ans. Je ne ferai qu'en rappeler ici les principales époques, pour mettre plus de suite dans les Mémoires que vous me demandez, sur les dernières années du célèbre Schah Nadir, connu en France sous le nom de Thamas-Koulikan.

Vous me marquez qu'en Europe, et surtout en France, on a toujours parlé diversement de son origine et de ses premières occupations. Je ne puis vous en instruire que d'après les rapports qui m'en ont été faits ; car je n'ai commencé à le suivre qu'à la fin de 1741. Voici ce que j'en ai appris de quelques soldats avec qui j'ai fait voyage après sa mort. Ces soldats étaient ses compatriotes ; ils avaient été ses compagnons de guerres, ou plutôt de brigandages ; ils s'étaient attachés à sa fortune, et l'avaient fidèlement servi pendant tout son règne.

Nadir-Schah, me dirent-ils, était de la Nation des Atichars, que Schah-Abas, un

des plus grands Rois qui soient montés sur le Trône de Perse, avait anciennement transportés dans le Korassan. Kharrah, village de cette Province, situé dans les montagnes de Kalat, fut le lieu de sa naissance. Son père, Iman-Kouli, était Chamelier, c'est-à-dire, qu'il avait des chameaux, et que son métier était de transporter des marchandises, et de conduire des caravanes. Le fils se nomma Nadir-Kouli, jusqu'au moment où Schah-Thamas son prédécesseur, en reconnaissance des services signalés qu'il en avait reçus, lui fit l'honneur de lui donner son nom, et voulut qu'il s'appelât Thamas-Koulikan.

Lorsque Nadir-Kouli fut un peu grand, il quitta la maison paternelle, et se mit au service du chef de sa nation. Celui-ci était un homme de guerre, et sous lui Nadir-Kouli sut bientôt mieux arrêter et dépouiller les caravanes, que son père ne savait les escorter et les conduire. Devenu riche, il voulut se rendre indépendant; il le devint en effet. Une troupe de brigands se rassembla sous ses ordres; la hardiesse du chef, son intrépidité, et sur-tout son bonheur, lui donnèrent un ascendant et une supériorité sous laquelle tout plia.

L'ambition avait commencé sa fortune, la férocité l'établit. Il se déclara le rival du chef sous lequel il avait d'abord combattu. Il l'attaqua, le défit, se saisit de sa personne, et loin de respecter dans lui les droits de la reconnaissance, il ne respecta pas même

ceux de l'humanité ; son premier maître fut sa première victime ; il le fit écorcher sous ses yeux. Un de ses gens avait transgressé un de ses ordres, il le fit lier avec une grosse corde par le milieu du corps, on perça ensuite une muraille, et de l'autre côté, il fit atteler un bœuf aux deux bouts de la corde ; l'animal pressé par l'aiguillon fesait des efforts extraordinaires, il tirait avec une peine extrême ; mais plus ses progrès étaient retardés par l'obstacle qu'il avait à vaincre, et plus ils prolongeaient le supplice du malheureux, qui passa enfin disloqué et entièrement brisé, par l'ouverture étroite qu'on avait faite au mur, et souffrit mille morts avant que de finir ses déplorables jours par celle à laquelle il était condamné. Je ne rapporte point d'autres cruautés, dont le seul souvenir me fait horreur. C'est par ces traits que le Héros Persan s'annonça, et ces sanglantes exécutions ne furent que l'essai de celles qui ont terni la gloire de son règne. Voyons par quels degrés il parvint jusqu'à régner.

En 1722, les Aghuans vinrent mettre le siége devant Ispahan ; ils détrônèrent le Roi Schah-Hussein, et couronnèrent leur chef Aszraff. L'Empereur Ottoman crut cette occasion favorable au dessein qu'il avait d'étendre sa domination dans la Perse. Mais toutes ses entreprises furent malheureuses ; il fut contraint d'envoyer un Ambassadeur, de demander la paix, et de reconnaître l'Usurpateur.

Thamas, fils de Hussein, voulait cependant soutenir les droits de sa naissance : il fesait de temps-en-temps de faibles tentatives ; peu de Seigneurs lui étaient restés fidèles ; il n'avait qu'un petit nombre de partisans attachés à sa fortune ; ceux-ci mêmes dégoutés d'un service pénible et dangereux, commençaient à l'abandonner, et auraient fini peut-être par le trahir. C'est dans ces circonstances que Koulikan parut ; il vint s'offrir à Thamas avec cinq ou six cens hommes déterminés à tout entreprendre pour le mettre sur le trône. Ce secours inespéré fit renaître l'espérance dans le cœur de ce Prince ; il accepta l'offre, et engagea sa reconnaissance. La Petite Troupe commença par de légères escarmouches, dans lesquelles elle eut toujours de l'avantage ; les premiers succès inspirèrent la confiance nécessaire pour de plus grandes entreprises ; le courage et l'activité de Koulikan les rendit heureuses. Il fit proclamer Schah-Thamas, Roi de Perse ; ce Prince le déclara Généralissime de ses Armées ; il lui donna même son nom de Thamas, qu'il joignit à celui de Koulikan.

Revêtu de cette nouvelle dignité, Thamas-Koulikan ne pensa plus qu'à la soutenir par de grands exploits ; dès-lors il déclara la guerre aux Aghuans, aux Turcs, et aux Moscovites. Dans le seul hiver de 1730, il enleva aux Aghuans, Casbin, Cachan, Ispahan, et beaucoup d'autres villes importantes ; au printemps, les Turcs furent obligés de lui céder Hamadan, Ardebil, Tauris ;

et il fit redemander aux Moscovites la Province de Guilan, et tout ce qui était du domaine des Persans. La réputation de ses exploits avait de jour en jour augmenté son armée; il la divisa. Schah-Thamas, à la tête de cent mille hommes, marcha contre les Turcs; et Thamas-Koulikan alla, avec soixante mille, forcer les Aghuans dans le Korassan.

Schah-Thamas perdit, en 1731, contre les Turcs, une bataille qui répandit la consternation dans la Perse. On ne parlait que de paix, et on n'osait la conclure dans l'absence ou sans l'avis de Thamas-Koulikan; il y consentit, parce qu'il voulait finir son expédition contre les Aghuans. Il la poussa avec une vivacité qui avança le succès. Les Moscovites furent contraints de lui céder le Guilan. A son retour, il trouva Schah-Thamas plongé dans les délices, et jouissant des douceurs d'une paix dont il aurait dû ne chercher qu'à réparer la honte; indigné de cette mollesse, il chassa ce Prince efféminé du Trône où il l'avait placé; il le relégua à Maschet, le fit garder à vue, et fit proclamer Roi un des enfans de ce Monarque, âgé de quatre à cinq mois, sous le nom de Schah-Abas III.

Alors dépositaire de toute l'autorité, Thamas-Koulikan marcha contre les Turcs; rien ne lui résista jusqu'à Déelbchir: le cours de ses conquêtes fut suspendu pendant quelque temps par la perte d'une grande bataille auprès de Bagdad. La Perse le crut accablé;

ses ennemis secrets en triomphaient ; mais une nouvelle Armée de vingt mille hommes se rassembla sous ses ordres près de Hamadan. Avec cette poignée d'hommes, il se montra plus terrible que jamais à l'Empire Ottoman, et en intimida les Armées innombrables jusqu'à les réduire à lui demander la paix ; Thamas-Koulikan ne crut pas devoir perdre, à la signature des articles, un temps qu'il destinait à de nouvelles victoires ; cet intervalle lui suffit pour soumettre les Lesghis rebelles.

A son retour, il trouva que ces propositions de paix n'avaient été de la part des Turcs, qu'un artifice pour l'éloigner, et qu'ils avaient profité de son absence pour augmenter leur Armée. Quelqu'inférieur qu'il fût en nombre, il alla les chercher, il osa les attaquer, et les défit près d'Erivan. Leur Général Abdoullah-Bacha périt avec trente mille hommes qui restèrent sur le champ de bataille. Cette victoire lui valut Ganja, Teflis, Erivan ; tout l'ancien domaine des Perses était conquis : Thamas-Koulikan pensa bientôt à s'en rendre le maître ; mais il ne voulait point passer pour Usurpateur. Les Etats du Royaume furent convoqués à Mougham-Tchouls ; les Grands, au nombre de quinze mille, lui déférèrent l'autorité souveraine, et le proclamèrent Roi. Il en voulait le pouvoir, il en refusa le titre, et se fit nommer Velim-Hamet, c'est-à-dire, *Distributeur des Graces.* C'est pour se faire reconnaître en cette qualité, qu'il envoya

deux Ambassades, l'une à Constantinople, l'autre à Moscou.

Maître absolu de la Perse, il alla droit à Ispahan; il ne s'y reposa que quarante jours. Vers la fin de Décembre 1736, il en partit pour aller faire le siége de Candahar, la plus forte des places de l'Asie, et le dernier retranchement des Aghuans : ils y avaient renfermé toutes les richesses de la Perse, l'or, les pierreries et les joyaux de la Couronne. A peine fut-il éloigné d'Ispahan de quatre journées, qu'il trouva les Aghuans en ordre de bataille sur le bord d'une très-large rivière. On regardait ce poste comme l'écueil de sa gloire et le terme de son bonheur. Il passa cette rivière à la vue des ennemis, les chassa devant lui; et, au mois de Mars 1737, après un siége de treize mois, il emporta Candahar, où il fit un butin immense. Hussein-Kan, Commandant de la Ville, obtint sa grâce par l'entremise de sa sœur, qui était dans le Sérail du Conquérant. Presque tous les Aghuans passèrent à son service, et devinrent ses troupes les plus intrépides et les plus fidèles.

Dans ces circonstances, arriva un Ambassadeur de Constantinople, pour traiter de la paix. Velim-Hamet, qui était occupé d'un projet plus vaste, fit des demandes très-dures, qu'il savait bien que la Porte n'accorderait pas sitôt; il voulait gagner du temps; un de ses Kans fut chargé de la négociation : pour lui, sorti de Candahar, il marcha seize journées, mit le siége devant Kabul, sur les

terres du Mogol, et s'en rendit le maître en huit jours. L'alarme se répandit dans l'Inde; l'Empereur lui fit demander quelles étaient ses prétentions. Velim-Hamet, qui portait alors le nom de Schah-Nadir, répondit froidement que son dessein était d'aller le saluer à Diassabat, lieu de sa résidence; que si cette visite lui était importune, il pouvait s'en épargner le risque, en lui envoyant une année de ses revenus. Il n'attendit pas la réponse; mais continua sa marche vers Dély, et se vit à deux journées de cette capitale au mois de Février 1739, à la tête de soixante mille hommes de Cavalerie : selon la coutume des Perses, il n'avait point d'Infanterie dans son Armée. Mahadmad-Schah, Empereur Mogol, lui opposa une Armée de plus de quatorze cens mille hommes. Schah-Nadir ne voulut pas risquer une bataille où il aurait été écrasé par le nombre. Il trouva le secret d'affamer cette armée innombrable, et de la détruire sans la combattre. Mahadmad fut contraint de se soumettre. Le Vainqueur se fit proclamer Roi sur le Trône des Mogols; tous les trésors de cet Empire furent remis entre ses mains : il rendit ensuite à Mahadmad sa couronne, mais à condition qu'il serait son tributaire. On ne savait en Perse ce qu'était devenu Schah-Nadir, lorsqu'en 1740, on le vit paraître avec des richesses prodigieuses, qui furent évaluées trois cens carols de roupies d'argent, c'est-à-dire, plus de cinq milliars deux cent cinquante millions de notre monnaie. Une

fortune si brillante ne suffisait pas à l'avidité de cette ame ambitieuse et guerrière ; il tourna ses armes victorieuses contre les Montagnards qui vivaient dans ses Etats ; il attaqua les Turcs, et commença ce plan de Gouvernement que je vais vous détailler.

En 1741, j'étais à Derbent, ancienne ville située sur les bords de la mer Caspienne, lorsqu'il y arriva couvert de gloire, et chargé de toutes les richesses de l'Inde ; c'est là que je l'ai vu pour la première fois. Son armée augmentée de beaucoup dans ses routes et dans ses expéditions différentes, était alors de 150,000 hommes ; elle était composée de troupes Indiennes, de Tartares Usbecks, et d'Aghuans ; il avait peu de Persans avec lui ; il savait que les Peuples naturellement attachés à leurs Souverains, ne suivent qu'à regret un Usurpateur, et qu'ils ont pour le trahir l'exemple que lui-même leur a donné.

Il voulait alors attaquer les Lesghis, peuple épars dans les montagnes, et par-là difficile à dompter. Il fit de Derbent sa place d'armes ; ce corps formidable de Nations réunies sous ses étendards, jeta par-tout l'épouvante. Ces Montagnards effrayés, ne pensèrent d'abord qu'à se soumettre ; mais comme ils virent qu'après leur soumission, on les exilait dans le Korassan, qu'ils étaient dépouillés de tous leurs biens, et que leurs familles immolées aux premiers soupçons du Vainqueur, perdaient dans les supplices les restes d'une vie épuisée par les travaux, ils prirent le parti qu'inspire le dé-

sespoir. Ces Peuples, accoutumés au pillage, sont presque tous soldats; ils savent employer avec adresse les armes à feu, et entendent très-bien la petite guerre. Ils placèrent sur le haut de leurs rochers les plus inaccessibles, leurs femmes, leurs enfans et leurs richesses. Ils commencèrent à faire des escarmouches, à dresser des embuscades, à enlever des convois; une nuit même ils osèrent attaquer le quartier du Roi. Ce Prince surpris, fut obligé de faire retraite; toute son Armée se retira en désordre, et les vainqueurs firent un butin considérable. Après cet échec, il revint à Derbent pour y faire la revue de ses troupes. Outré de l'affront qu'il venait de recevoir, il se livra aux transports les plus violens, et, dans sa fureur, il fit égorger plusieurs de ses Officiers et de ses Soldats.

Il chercha ensuite des endroits plus praticables pour attaquer ces brigands avec avantage; mais cette tentative ne fut pas plus heureuse; il y perdit beaucoup d'hommes et de chevaux, sans faire le moindre tort à ses ennemis. Ceux-ci toujours en mouvement, le fatiguaient sans cesse par des excursions qui gênaient son Armée et l'affaiblissaient. Pour les arrêter, il fit construire à l'entrée de leurs défilés une forteresse qu'il nomma *Carascon*, c'est-à-dire, ruine de la Perse. Les Montagnards ne furent point réprimés, et, malgré sa fierté, il se vit contraint à leur proposer un accommodement qu'ils acceptèrent.

Son frère Ibrahim-Kan, avait été tué dans le pays de Chakila ; il partit aussitôt dans le dessein de le venger ; mais il trouva des montagnes, et des défilés impraticables ; il pilla le plat-pays, et brûla tous les villages qui étaient dans la plaine : son Armée y séjourna une année entière, et y laissa des ravages pour plus d un siècle. Fatigué de tant de marches, et de combats inutiles, il vint camper devant Bardes.

C'est dans cette campagne qu'il fit une action bien cruelle, et qui seule suffirait pour le rendre l'exécration de la postérité. Il courut un risque extrême à l'attaque d'un défilé ; les balles sifflaient autour de lui de toutes parts. Un Officier accourut, et pour le garantir se plaça un peu au-dessus, du côté où le risque paraissait plus grand. De retour à sa tente, Thamas le fit appeler ; l'Officier y courut dans l'espoir d'une récompense digne de l'action, et proportionnée au service. Pourquoi, lui dit le Prince, vous êtes-vous placé devant moi ? Pour sauver votre vie, répondit l'Officier, au péril de la mienne. Hé quoi ! me prends-tu pour un homme sans cœur, lui dit le Monarque irrité ? qu'on l'étrangle. La sentence fut exécutée dans le moment, et la générosité punie comme une lâcheté ou une trahison.

Après avoir passé le Kur, qui est un grand fleuve, nous traversâmes un désert qui nous conduisit auprès de Ganja ; nous laissâmes cette ville sur la droite, et nous arrivâmes au pied des montagnes que les Arméniens

appellent Sekhnac. Le Roi fit passer sa grande Armée par tous les défilés de ces hautes et affreuses montagnes, pour se rendre au lac de Goguetséhay, qui veut dire rivière bleue; les pâturages y sont abondans ; il voulait y séjourner quelques mois pour remettre sa Cavalerie en état. Le chemin était dur et difficile, mais le plus court; le Roi s'était assuré des Chefs des Montagnards; ils lui servaient comme d'ôtages : nous mîmes dix jours à passer ces gorges, et quoique ce fût au mois de Juin, nous eûmes souvent à essuyer des neiges abondantes et des pluies très-froides. On jetait sur les rivières plus profondes de petits ponts faits à la hâte, sur lesquels toute l'Armée passait avec tant de désordre, qu'un grand nombre de soldats était précipité dans le fleuve par ceux qui les suivaient en foule et sans ordre.

Enfin nous arrivâmes à Goguetséhay au commencement de Juillet 1743, notre séjour y fut de quatre mois. C'est là qu'à la tête de cent mille hommes il fit célébrer le mariage de son petit-fils Charok-Mirka, de Nazarolla-Mirza, et d'Isman-Kouli-Mirza, ses propres fils. Les préparatifs s''étaient faits à Ispahan; il avait ordonné à tous les Danseurs et Joueurs d'instrumens qui étaient dans cette capitale, de se rendre dans son camp; il en avait fait venir beaucoup de suif et d'huile pour des illuminations ; mais elles ne se firent pas ; le suif et l'huile furent vendus aux Vivandiers de l'Armée, et il en tira une somme considérable. Ce n'est là que la moin-

dre de ses exactions. Il disait que dans tout son Royaume il voulait réduire cinq familles à une seule marmite, c'est-à-dire ; les rendre si pauvres, qu'elles seraient obligées de se la prêter successivement l'une à l'autre. Il tint bien sa parole dans la suite.

Reza - Kouli - Mirza son fils aîné n'assista point au mariage de son neveu, ni à celui de ses frères. Son père l'avait soupçonné d'avoir aposté un assassin pour attenter à sa vie. Le Prince s'était venu livrer lui-même entre ses mains avec cette confiance et cette sécurité que l'innocence donne. Mais au Tribunal d'un Usurpateur le soupçon vaut la preuve ; le fils eut beau nier constamment le parricide qu'on lui imputait, la défiance avait prononcé l'arrêt, la fureur l'exécuta ; il fit crever les yeux à ce Prince infortuné ; plusieurs Grands du Royaume, témoins de l'exécution, restèrent dans ce silence d'étonnement et d'horreur que produisent les évènemens barbares et inattendus ; il leur fit un crime à leur tour de ne s'être pas offerts au supplice à la place de son fils, et il en fit étrangler cinquante le même jour en sa présence. Cette horrible scène se passa à Ayran-Carab.

Malgré toutes ces cruautés, la Perse était assez tranquille. Les grands chemins étaient ouverts, et le commerce se fesait avec sûreté d'une ville à l'autre ; les Marchands étrangers étaient encore plus ménagés que les autres. Il avait établi en quelques endroits des postes royales, mais elles n'étaient que pour lui, et le public en souffrait. Il est rare qu'en

Perse on voyage à cheval avec sûreté. Si par hasard on est rencontré sur la route par un courrier du Roi, ou par ceux de quelques grands Seigneurs, dont le cheval soit usé ou fatigué ; ces couriers, s'ils ont la force en main, démontent avec violence le cavalier qu'ils trouvent, prennent son cheval en échange du leur. C'est pour éviter cet accident que presque tous les riches Marchands n'ont en caravane qu'un âne pour leur monture.

Les richesses immenses que Thamas-Koulikan avait enlevées au Mogol furent d'abord déposées à Maschet et à Casbin ; deux ans après, il résolut de les mettre dans une forteresse inaccessible ou imprenable. Il choisit Kalat ; c'est une double chaîne de montagnes escarpées de quinze à seize lieues de longueur, qui, en s'éloignant par le centre, et en se rapprochant par les extrémités, forment une espèce d'ovale. Vers le milieu, on trouve une plaine assez fertile ; mais l'air y est mal sain, il n'y a que deux chemins un peu praticables pour pénétrer dans cette gorge ; on les appelle les deux portes de Kalat. C'est là qu'il fit transporter ses trésors. Dès ce moment, ce séjour qui n'inspire que de l'horreur, lui parut un lieu de délices, et l'endroit le plus charmant de son Royaume. Je n'ai jamais su à quoi ce trésor pouvait monter ; mais je sais qu'à sa mort, tout l'or et tout l'argent monnoyés furent apportés à Maschet, dans des coffres dont deux fesaient la charge d'un chameau ou d'un bon mulet.

Je les ai vus entassés dans la place publique; ils formaient une espèce de montagne aussi haute que la maison royale de Maschet.

Tandis que nous étions campés à Goguet-séhay, on apprit que Takhi-Kan, Gouverneur de Farsistan, avait levé à Chiras l'étendard de la révolte. La défiance du Roi en fut cause et arma contre lui un de ses plus braves et de ses plus fidèles sujets. C'était un Grand-Seigneur, et dont la famille, une des plus anciennes qui fût dans le Royaume, y tenait un rang très-distingué. Thamas-Koulikan, qui l'avait fait Gouverneur de tous les pays qui s'étendent jusqu'au Golfe Persique, craignit de l'avoir fait trop puissant. Il ordonna à un Officier de l'arrêter sans éclat, et afin de le mieux tromper, il lui envoya un ordre secret à lui-même, d'arrêter cet Officier; ils se cherchèrent tous deux, et au moment de l'exécution des ordres, se montrèrent la commission réciproque qu'ils avaient l'un contre l'autre. Takhi-Kan connaissait le caractère du Roi; il se crut perdu, prit conseil de son désespoir, assembla une armée considérable, et résolut de vendre au moins chèrement sa liberté et sa vie. La révolte dura peu, Chiras fut investi, on prit en peu de temps la ville et le rebelle; il fut conduit à Ispahan avec toute sa famille, on le fit eunuque, on lui arracha un œil, et on ne lui laissa l'autre que pour qu'il eût la douleur de voir déshonorer ses femmes, et égorger ses enfans: on le conduisit ensuite au Roi, qui lui demanda pourquoi il s'était révolté,

et qui lui avait fourni de l'argent pour lever et entretenir tant de troupes? Prince, lui répondit ce malheureux qui n'avait plus d'autre espoir que la mort, la cause de ma révolte est dans les ordres donnés pour m'arrêter; pour la soutenir, j'ai enlevé par force aux Marchands et aux personnes riches l'argent qui m'était nécessaire, et je ne l'ai fait qu'à votre exemple. Le Roi fut frappé de la réponse; il affecta de n'en paraître point offensé; et pour le consoler en quelque sorte des rigueurs exercées contre lui, il l'envoya en qualité de Vice-Roi dans cette partie des Indes que l'Empereur du Mogol lui avait cédée.

Une autre révolte succéda bientôt à celle-ci. Les mécontens de la province de Chirvan s'unirent aux principaux chefs des Lesghis; ils écrivirent au Grand-Seigneur, et le prièrent de leur envoyer un jeune homme appelé Sem-Mirza, qui s'était retiré à Constantinople pendant les derniers troubles de Perse. Il se disait fils de Schah-Hussein, et en cette qualité légitime héritier du Royaume. Le Grand-Seigneur l'accorda: il arriva en Perse escorté d'un corps de troupes Ottomanes qui se joignirent à celles des rebelles. Toute la Perse était attentive; et, dans l'espérance d'une révolution, elle voyait avec plaisir un Prince du sang de ses Rois opposé à l'usurpateur de leur Trône. Thamas-Koulikan fit marcher contre lui Charok-Mirza son petit-fils avec ses plus habiles Généraux. Les deux armées se rencontrèrent: celle du prétendant fut défaite après un sanglant combat;

il tomba lui-même entre les mains du vainqueur, qui, par l'ordre de son grand-père, lui fit arracher un œil, couper le nez et les oreilles, et dans cet état le renvoya sur les terres des Turcs. Sa vengeance se tourna bientôt contr'eux.

Nous décampâmes de Goguetséhay au mois de Septembre 1744; l'armée s'approcha des frontières de Turquie; de gros détachemens furent envoyés jusqu'à Bagdad et à Mossul: cette ville fut assiégée; je n'étais point à l'armée pendant cette campagne; j'ai appris par les nouvelles publiques, que Thamas-Koulikan gagna une grande bataille, la quatrième et la dernière qu'il ait livrée aux Turcs. Tant de victoires avaient rendu son nom redoutable en Turquie; et à Constantinople le peuple ne l'appelait que le Tapouskan, c'est-à-dire le Prince à Massue.

Mais s'il était craint des étrangers, il n'était pas moins détesté par ses sujets. Les contributions exhorbitantes qu'il exigeait, et surtout la rigueur barbare avec laquelle il les fesait lever, avaient réduit les peuples à la dernière misère. Ses Officiers augmentaient le malheur public par leurs exactions particulières.

Cependant, vainqueur des Turcs et des rebelles, il vint passer une partie de l'hiver à Ispahan: il en partit ensuite pour aller visiter son Kalat, et y déposer de nouvelles sommes; de là il se rendit à Maschet, il y séjourna jusqu'au printemps; il alla le passer et une partie de l'été dans les environs de

Zangan, Sultania et Sakhou Boulak, où les pâturages sont abondans : il prit la route de Kachan, et revint à Ispahan au commencement de Décembre. Il y resta quarante-cinq jours, pendant lesquels tout ce qu'on peut imaginer d'injustices et de cruautés fut commis par ses ordres, ou sans aucune punition de sa part. Son armée répandue dans la ville et dans les campagnes voisines, porta le désastre partout ; on voyait les soldats furieux courir dans les chemins et dans les rues, conduisant par pelotons et à grands coups, tantôt vingt, tantôt trente malheureux qui n'avaient pu satisfaire leur avidité ; on n'entendait partout que des cris aigus et perçans qui exprimaient la consternation ou le désespoir. Si quelqu'un fuyait de sa maison, celle du voisin était pillée ; si un village désertait, on fesait payer la ville dont il dépendait ; tout était dans la confusion et dans les alarmes ; une ville prise d'assaut et abandonnée à la fureur du soldat vainqueur, ne voit pas des scènes plus horribles que celles dont Ispahan fut le théâtre pendant le séjour de l'usurpateur. Ses inquiétudes augmentaient avec ses cruautés ; chaque jour était le dernier de quelque famille ; je ne sortais point du palais, que je ne trouvasse vingt-cinq ou trente cadavres d'hommes étranglés par son ordre, ou assommés par ses soldats.

Il voulut, avant son départ, se faire rendre un compte exact de tous les meubles précieux de son palais : un tapis qui servait d'ornement au Trône, avait disparu depuis

environ trois ans; le soupçon tomba d'abord sur le gardien des joyaux de la couronne; l'accusé nia le fait, et après une rude bastonnade il déclara que son prédécesseur avait vendu le tapis; et à qui, reprit Thamas? Qui serait assez hardi pour acheter les meubles de mon palais? L'accusé demanda du temps pour faire ses perquisitions; il revint peu de jours après, et dénonça comme acheteurs huit Marchands, dont deux étaient Indiens, deux Arméniens, et quatre Juifs. Ils furent arrêtés, et après quelques interrogations, on leur arracha un œil; ils furent ensuite attachés tous les huit par le cou à une même chaîne; le lendemain matin on alluma, par ordre de Thamas, un grand feu, où ils furent jetés tous ensemble et enchaînés comme ils étaient. Tous les spectateurs et les bourreaux eux-mêmes étaient effrayés de cette barbare exécution; c'est la première de cette nature qu'il eût ordonnée. Malgré toutes ses recherches et tous les tourmens qu'il employa, l'auteur du vol resta inconnu.

C'est dans ce temps-là, c'est-à-dire, à la fin de 1746, que je fus élevé à la dignité de son premier Médecin; ce que je marque, non pour mêler le récit de mes aventures à celui des siennes, mais pour vous faire voir que je suis en état de vous rendre un compte fidèle de ses dernières actions, puisqu'en qualité de premier Médecin, j'étais obligé de le suivre par-tout; et que quand il fut massacré, ma tente était voisine de la sienne.

Thamas-

Thamas-Koulikan, déjà plus que sexagénaire, avait depuis deux ans une santé fort altérée. Il était d'un tempérament fort et robuste; mais les fatigues continuelles de tant de campagnes et de tant de marches pénibles, l'avaient beaucoup affaibli. Il se trouvait plus mal à certains temps, et il appréhendait quelque maladie sérieuse. Les Médecins Persans n'avaient point sa confiance, et je puis bien dire qu'ils ne la méritaient pas. Comme il avait souvent entendu vanter la science des Médecins Européens, il chargea M. Pierson, Résident de la compagnie du commerce d'Angleterre, de lui en faire venir un ou deux, à qui il assurait de grands avantages. Le Résident promit, mais la chose lui paraissait difficile : Thamas voulait la voir exécutée, et il en demandait sans cesse des nouvelles à M. Pierson. J'étais alors à Ispahan. Depuis mon arrivée en Perse, je m'étais mêlé de médecine ; j'en avais étudié les principes, et j'étais assez en état de suivre une maladie ordinaire. Dieu bénissait mes soins et mes remèdes. J'eus le bonheur de réussir. Quelques cures un peu singulières m'avaient acquis de la réputation, et des Seigneurs que j'avais guéris voulaient, il y a quatre ans, que je me misse sur les rangs pour être Médecin du Prince. Je le refusai constamment.

M. le Résident assez embarrassé de la parole qu'il avait donnée, jeta les yeux sur moi. Il fit valoir au Père Supérieur les avantages que la Mission pourrait retirer de cet évènement, et la facilité que me donnerait cet

emploi, de servir utilement la Religion dans un pays où elle est sans cesse exposée à des insultes et à des persécutions. L'affaire se conclut comme il le souhaitait; et je fus présenté au Roi : ce Prince me fit beaucoup de questions : il parut content de mes réponses; nous convînmes que je le verrais le lendemain en particulier; il voulut que je demeurasse dans son Palais, tant pour examiner à fond sa maladie, que pour en consulter avec les Médecins Persans. Il commanda qu'on me donnât cinquante tomans, un cheval, deux mulets de son écurie, et quelques domestiques; le toman vaut 60 liv. de notre monnaie.

La maladie de Thamas-Koulikan était une hydropisie commencée : il avait des vomissemens fréquens; et une heure après ses repas, il rendait tout ce qu'il avait pris. Ces accidens étaient accompagnés de beaucoup d'autres; grande constipation, opilation de foie, sécheresse de bouche, etc. Dès que je connus son mal, il voulait que j'entreprisse sa guérison; mais l'affaire était délicate, j'avais besoin de temps pour préparer les remèdes; nous étions dans le fort de l'hiver : je lui demandai deux mois de délai que je croyais nécessaires, et à la fin desquels nous nous trouverions dans une saison plus douce. Il m'accorda 25 ou 30 jours.

Dans cet intervalle, il sortit d'Ispahan, et marcha droit à Fars. Pendant toute sa route, il exerça des cruautés inouïes; il savait que le fameux Schah-Abas, un de ses

prédécesseurs, fort adroit à la chasse, avait autrefois fait transporter dans quelques Villes les têtes des animaux qu'il avait tués, et qu'il en avait fait des espèces de pyramides; il voulut faire à son tour un monument pareil, non pas de têtes d'animaux, mais de têtes d'hommes : il en marqua lui-même la hauteur : elle était de trente pieds, dans la Ville de Kerman.

C'est dans cette Ville, qu'après le délai qui m'avait été accordé, je vins joindre la Cour. Je fus présenté au Roi par un de ses Ministres; il me reçut avec bonté, donna ordre qu'on dressât deux pavillons, un pour moi, et l'autre pour les domestiques qu'il m'avait destinés, et régla que ma tente serait toujours placée auprès de son Haram, privilége qui n'était accordé qu'au Médecin intime.

Dès que je fus logé, je me disposai à faire usage des remèdes que j'avais préparés. Un des anciens Médecins me déclara que, selon la coutume et les intentions du Roi, il fallait que je prisse moi-même, avant le Prince, et sous ses yeux, la dose de la médecine que je lui présenterais. Je me soumis à l'essai, et je promis d'en prendre le premier quelques gouttes; mais je représentai que n'étant ni malade, ni d'un tempérament aussi robuste que ce Prince, j'exposerais mal-à-propos ma santé à un risque inutile pour la sienne : le Prince goûta mes raisons, et suivit, pendant vingt-quatre ou vingt-cinq jours, le régime que je lui prescrivis : il se

trouva fort soulagé et presque guéri. J'étais étranger, mes soins avaient du succès, le Roi m'honorait de sa confiance; la jalousie excita la haine des quatre Médecins. Une indiscrétion que fit le Prince leur fournit une occasion de me desservir auprès de lui. Un jour je lui avais donné un purgatif qui lui était nécessaire; le temps était dur, un vent froid soufflait avec violence, et la neige qui tombait en quantité, couvrait partout la terre; je le priai de rester dans sa tente; mais il ne crut pas devoir aux décisions de la faculté, la soumission qu'il exigeait pour ses ordres. Il monta à cheval, et fit une longue course bien avant que la Médecine eût pu avoir son effet; le mouvement du cheval, la rigueur du temps, l'excès de la fatigue lui causèrent une espèce de révolution: il rendit un peu de sang hémorroïdal. Il en fut épouvanté: ses Médecins m'accusèrent de lui avoir donné quelques drogues corrosives qui lui brûlaient les intestins. Mais enfin, quel remède, leur dit le Roi? Ils n'osèrent pas le risquer, mais ils lui répondirent que celui qui avait composé le poison, pouvait seul en connaître l'antidote. Il me fit appeler, et me regardant avec des yeux enflammés de colère, me reprocha son mal, et cependant me l'expliqua. Je lui remontrai le tort qu'il avait eu de s'exposer au grand air, mais en même-temps, je lui préparai un lénitif qui calma l'irritation des entrailles. Le succès me rendit sa faveur. Il me fit présent d'un cheval de grand prix, qu'il avait

souvent monté. Sa santé se rétablit parfaitement ; quelque temps après il me fit compter trois cens tomans, c'est-à-dire, environ dix-huit mille francs de notre monnaie ; il me dit en même-temps qu'il comptait me marquer sa reconnaissance par des dons plus dignes de lui.

Il décampa vers la fin de Mars 1747, pour se rendre à Maschet ; nous fûmes obligés de traverser des déserts affreux, sur une terre aride et dans des sables brûlans ; on n'y trouve point d'eau douce ; et malgré les précautions que l'on avait prises, en creusant des puits, en cherchant des sources, et en transportant de l'eau de distance en distance, une partie des hommes, des chevaux et des chameaux périrent de faim et de soif dans cette marche.

De ce danger nous tombâmes dans un autre ; arrivés à Dgimgim, qui veut dire *eau sous terre*, nous eûmes une peine incroyable à faire trois lieues avant d'arriver à un endroit sûr et praticable aux voyageurs. Cette terre tremblante est couverte d'une croute épaisse qui, à chaque instant, s'ouvrait sous les pas des chevaux ; il fallait sans cesse être sur ses gardes, pour ne pas enfoncer et se perdre entièrement dans des abîmes. Je voyais autour de moi les chevaux et les cavaliers disparaître. Pour parer à cet inconvénient, on jetait des tapis, des matelas, des couvertures, afin d'affermir les pieds des chevaux. Pour surcroît de malheur, l'ordinaire d'un cheval coûtait soixante livres,

monnaie de France, encore ne l'avait-on que difficilement, même à ce prix. Je fus obligé de faire une partie du chemin à pied; mon cheval avait été deux jours sans manger; et loin de pouvoir me porter, il ne se soutenait qu'avec peine.

Nous gagnâmes cependant Tonctabas; cette ville, de la province de Korassan, est la première que l'on rencontre en suivant cette route. Elle est à six journées de Maschet. Le Roi, qui voulait voir sa famille, y fit venir tous ses fils. On les lui présenta; j'en comptai seize; ils étaient tous rangés devant lui. Après les avoir considérés long-temps, il adressa la parole aux trois aînés, et leur proposa tour-à-tour de leur céder la Couronne. Ils la refusèrent, en s'excusant sur leur incapacité, leur grande jeunesse, et le défaut d'expérience qu'ils ne pourraient acquérir qu'en l'étudiant long-temps lui-même : ils le conjurèrent de leur laisser la gloire de lui obéir, pour mieux apprendre l'art de régner.

Plusieurs de ceux qui étaient témoins de ce refus, soupçonnèrent d'autres motifs. Ces jeunes Princes connaissaient le génie de leur Père : l'appât qu'il présentait à leur ambition, était plutôt un piége qu'une offre véritable : il cherchait plus à connaître leurs sentimens, qu'à les satisfaire, et un seul desir témoigné pour la Couronne, eût été suivi d'un arrêt contre leurs jours.

Nous arrivâmes à Maschet à la fin d'Avril; il commença à y renouveler les cruautés qu'il avait exercées à Ispahan. Les deux der-

nières années de sa vie, il porta l'avarice et les vexations au dernier degré. Etrangers et habitans du pays, Princes et Gouverneurs, Soldats et Officiers, tous craignaient ses fureurs ; presque tous les éprouvèrent. Des brigues secrètes se formèrent de toutes parts. Ses parens eux-mêmes se joignirent aux mécontens : ils ne cherchèrent plus que l'occasion de lui ôter la vie pour assurer la leur. Il eut quelque soupçon de ces complots, et la désertion d'une partie de son Armée ne lui permit pas de se les dissimuler.

Il avait envoyé Ali-Kan, son neveu, dans le Sistan, avec quarante mille hommes de bonnes troupes, pour réduire cette Province qui s'était révoltée. Il craignit que ce jeune Prince lui-même ne se mît à la tête des rebelles ; il voulut le rappeler auprès de sa personne sous des prétextes honorables, mais en effet, pour éclairer ses démarches, et s'assurer de lui. Ali-Kan, qui savait comment on était traité sur le moindre soupçon, fit espérer son prochain retour, mais l'éloignait de plus en plus, sous des raisons spécieuses, et traîna les choses en longueur jusqu'à ce qu'il se fût attaché l'armée qu'il commandait, et que, sûr d'être soutenu, il pût se déclarer avec avantage et sans péril. Thamas employa toutes les voies de douceur pour l'attirer ; promesses séduisantes, distinctions honorables, assurances des faveurs les plus distinguées, rien ne fut omis ; tout fut inutile. Toute la Perse avait les yeux attachés sur ce jeune Prince, et atten-

dait l'issue de cette mésintelligence publique entre l'oncle et le neveu. Le Roi n'entendait autour de lui que des bruits de sédition; on arrêtait les courriers, ses ordres étaient interceptés, chaque jour lui annonçait un orage, tout augmentait, rien ne calmait ses alarmes : on prenait plaisir à lui grossir les objets, et l'on jouissait de son inquiétude. Il envoya sa famille et ce qu'il avait de richesses dans la fameuse forteresse de Kalat; et quand il crut tout en sûreté, il fit semblant d'ignorer, ou il affecta d'excuser la désobéissance de son neveu. Il se disposa à marcher avec quinze ou seize mille hommes contre la nation des Curdes qui venaient de se révolter. Pour cette expédition, il fit fondre les grosses pièces de canon, et il en fit de petites plus aisées à transporter. Les Curdes, à son approche se retirèrent dans les montagnes, et lui laissèrent la campagne libre. L'armée côtoyant toujours cette chaîne de rochers qui défendent l'accès de Kalat, vint camper à une demi-lieue de Cotchan, le 19 Juin. Il semblait qu'il eût quelque pressentiment du malheur qui l'attendait dans ce lieu. Depuis plusieurs jours il fesait tenir dans son Haram un cheval tout sellé et tout bridé. Il essaya de fuir dans son Kalat. Ses gardes le surprirent, lui représentèrent les malheurs que sa fuite allait occasionner, lui protestèrent qu'ils étaient ses fidèles serviteurs, qu'ils combattraient avec lui contre tous ses ennemis, et qu'aucun d'eux ne l'abandonnerait. Il se laissa persuader et rentra.

Il s'apercevait bien que, depuis quelque temps, il se tramait quelques complots contre sa vie; mais il n'en connaissait pas les auteurs. De tous les Seigneurs de sa Cour, Mahomet-Koulikan, son parent, et Sala-Kan étaient les plus mécontens et les plus animés. Le premier était Chef de ses Gardes, le second Intendant de sa maison. Celui-ci lui fesait moins d'ombrage, parce que sa charge ne lui donnait aucune autorité sur les troupes; mais il craignait l'autre, homme d'expédition, estimé pour sa valeur, et en crédit parmi les Officiers. C'est sur lui que tombèrent les soupçons. Il résolut de le prévenir.

Il avait dans son camp un corps de quatre mille Aghuans : ces Troupes étrangères lui étaient entièrement dévouées, et étaient ennemies des Persans. La nuit du dix-neuf au vingtième de Juin, il fit appeler tous leurs Chefs : *Je suis mécontent de mes Gardes*, leur dit-il; *votre attachement et votre courage me sont connus. Je vous charge d'arrêter demain matin tous leurs Officiers, et de les mettre aux fers. N'épargnez la vie d'aucun de ceux qui oseront vous résister. Il s'agit de la sûreté de ma personne, et je ne confie qu'à vous le soin de mes jours.* Charmés de cette nouvelle marque d'estime et de confiance, les Chefs des Aghuans se retirèrent, et firent mettre leurs Soldats sous les armes.

L'ordre ne fut pas si secret qu'il ne transpirât. Les conjurés en furent instruits : Mahomet-Koulikan, qui avait par-tout des

espions, fit avertir Sala-Kan; ces deux Chefs s'engagèrent mutuellement, par écrit signé de leur main, à ne se point abandonner, et à faire périr cette nuit-là même l'ennemi commun, qui avait marqué le jour suivant pour celui de leur mort. Cet acte ne fut présenté qu'à soixante Officiers qui leur étaient le plus affidés. Ils leur firent entendre que cette vengeance les intéressait autant que ceux par qui elle était proposée; que les Aghuans avaient ordre de les arrêter tous le lendemain. Tous signèrent l'écrit, et promirent de se trouver à l'heure marquée pour l'exécution; c'était celle du coucher de la lune, environ la deuxième après minuit.

L'impatience d'attendre, ou l'envie de se signaler, attira au rendez-vous, avant le temps, quinze ou seize des conjurés. Ils entrèrent dans l'enceinte du pavillon royal, rompant et brisant tout ce qui s'opposait à leur passage. Ils pénétrèrent jusqu'au lieu où dormait ce Prince infortuné; le bruit qu'ils firent en entrant, le réveilla. Qui est-ce, s'écria-t-il d'une voix effrayante? où est mon sabre? Qu'on me donne mes armes. A ces mots, les assassins furent épouvantés, et se retirèrent; mais à peine avaient-ils fait quelques pas, que les deux Chefs de la conjuration se présentèrent, et les ayant rassurés, les forcèrent à rentrer avec eux. Thamas n'était pas encore habillé; Mahomet-Koulikan courut le premier, et lui déchargea un grand coup de sabre qui le renversa; deux ou trois autres suivirent cet exemple. Ce

malheureux Prince, nageant dans son sang, fit quelques efforts pour se relever, mais la force lui manqua : *Pourquoi me tuez-vous*, s'écria-t-il ; *laissez-moi la vie, et tout ce que je possède est à vous.* Il parlait encore lorsque Sala-Kan fondit sur lui le sabre à la main, et lui coupa la tête, qu'il remit entre les mains d'un Soldat, pour la porter à Ali-Koulikan, qui était encore à Herat. Le Soldat fut tué en chemin, et elle ne fut présentée au Prince successeur, que trois semaines après cet évènement.

Ainsi périt, à l'âge de 65 ou 66 ans, après treize années de règne, le Prince le plus riche du monde, la terreur de l'Empire Ottoman, le conquérant des Indes, le maître de la Perse et de l'Asie, le fameux Thamas-Koulikan, respecté de ses voisins, redouté de ses ennemis, à qui il n'a manqué que d'être aimé de ses Sujets. Sa barbe, peinte en noir, contrastait avec ses cheveux, qui étaient tous blancs. Il était d'un tempérament fort et robuste, d'une taille très-haute, et d'une grosseur proportionnée ; il avait le visage basané, moins arrondi qu'allongé, sans l'être pourtant trop ; le nez aquilin, la bouche assez bien fendue, la lèvre inférieure un peu excédante, les yeux petits et perçans, le regard vif et pénétrant, la voix rude et forte, mais dont il savait adoucir les sons, selon que le caprice ou l'intérêt le demandaient.

Seul artisan de sa fortune, il ne dut qu'à lui-même son élévation. Malgré la bassesse

de son extraction, il semblait né pour le Trône. La nature lui avait donné toutes les grandes qualités qui font les Héros, et une partie même de celles qui font les grands Rois. On aura peine à trouver dans l'Histoire un Prince d'un génie plus vaste, d'un esprit plus pénétrant, d'un courage plus intrépide. Ses projets étaient grands, les moyens bien choisis, et l'exécution préparée avant même que l'entreprise éclatât : ses regards se portaient sur toutes les provinces de son Royaume ; rien ne lui était inconnu, et il n'oubliait rien. Les travaux ne l'abattaient point ; il ne s'effrayait pas des dangers ; les obstacles mêmes et les difficultés entraient dans l'ordre de ses projets. Il n'avait point de demeure fixe ; sa Cour était son camp, une tente formait son Palais : son Trône était placé au milieu des armes, et ses plus chers confidens étaient ses plus braves guerriers. Les froids rigoureux de l'hiver, les chaleurs excessives de l'été, la neige et les pluies, la faim et la soif, les travaux et les périls, irritaient son courage et n'étonnaient point sa fermeté. On l'a souvent vu passer rapidement d'une frontière à l'autre ; dans le temps qu'on le croyait occupé dans une Province, il remportait une victoire dans celle qui en était plus éloignée : intrépide dans les combats, il portait la bravoure jusqu'à la témérité, et se trouvait toujours au milieu du danger à la tête de ses braves, tant que durait l'action, et à leur suite quand il fallait se retirer ; le premier et le dernier sur le

champ de bataille, il ne négligeait aucun des moyens que la prudence suggère, mais il dédaignait les ressources qu'elle se ménage, et ne comptait que sur son courage et sa fortune. C'est par-là que, dans les actions d'éclat et dans les batailles importantes, il décidait la victoire en sa faveur. Voilà ses beaux endroits; c'est par-là qu'il a mérité qu'un de nos Ecrivains (1) le comparât à Alexandre. Tant de brillantes qualités auraient fait oublier sa naissance, et à force d'admirer le Monarque, on se serait accoutumé peut-être à excuser l'usurpateur. L'avarice sordide et les cruautés inouies qui fatiguèrent sa nation et occasionnèrent sa perte, les excès et les horreurs où se porta ce caractère violent et barbare, firent couler bien des larmes et bien du sang dans la Perse : il en fut l'admiration, la terreur et l'exécration. Il serait difficile de décider de quelle Religion il était. Plusieurs de ceux qui croient l'avoir mieux connu, prétendent qu'il n'en avait aucune. Il disait quelquefois assez publiquement qu'il s'estimait autant que Mahomet et Ali; qu'ils n'étaient si grands, que parce qu'ils étaient bons guerriers; et qu'après tout, il croyait avoir atteint le degré de gloire qu'ils avaient acquise par les armes.

Je n'ai jamais entendu parler de la façon dont il en avait usé avec son père. Il le quitta de très-bonne heure; peut-être le perdit-il

(1) M. de Bougainville, Secrétaire perpétuel de l'Académie Royale des Inscriptions et Belles-Lettres.

dans le temps de ses premiers exploits. Pour sa mère, il l'aimait avec tendresse; il en pleura la mort, sa douleur parut sincère; et pour laisser à la postérité un monument éternel de son attachement et de ses regrets, à son retour des Indes, il fit bâtir une belle Mosquée sur son tombeau.

P. S. Dans le détail des évènemens principaux de la vie du célèbre Nadir-Schah, j'ai oublié, mon Révérend Père, quelques traits qui achèveront de vous donner une idée complette de la dureté de son caractère, et des trésors immenses qu'il avait accumulés. Ayant entendu parler de la Marine des Européens, il forma aussitôt le projet d'avoir une flotte sur l'Océan, et une sur la mer Caspienne. Il acheta quelques vaisseaux des Anglais. Il voulut en faire construire d'autres à Bander-Abassy; et comme il n'y a point de bois dans cette contrée, il en fit couper dans une autre province. Ses sujets furent contraints d'apporter à leurs frais ces pièces énormes pendant l'espace de trois cens lieues, et au travers de déserts affreux. Cette entreprise inutile fit périr des milliers d'hommes. Il réussit mieux sur la mer Caspienne, où il mit quelques vaisseaux; trois autres étaient commencés quand il mourut.

Il fit une autre entreprise aussi meurtrière pour ses sujets. Il les força de lui apporter de Tauris à Maschet et à Kalat, de grands blocs de marbre blanc; le trajet est de plus de deux cens lieues, toujours par terre, et dans des déserts impraticables.

Rien n'égale les richesses qu'il avait entassées à Kalat. Après sa mort, on apporta une partie de ses trésors à Maschet. Chaque chameau ne pouvait porter que deux coffres d'argent monnoyé. Je les vis dans la place de Maschet. La magnificence de ses tentes était supérieure à tout ce qu'on nous raconte du luxe des anciens Rois de l'Asie. Il y en avait une entr'autres brodée à fleurs sur un fond d'or, et surchargée de perles et de pierreries. Elle était d'une hauteur et d'une longueur considérables.... Ses trônes étaient magnifiques : celui qu'il avait apporté des Indes est le plus riche que je crois que l'on puisse voir. Il a six pieds en carré sur dix de hauteur. On y voit huit colonnes toutes garnies de diamans et de perles. L'impériale, en dedans et en dehors, est chargée de rubis et d'émeraudes, surmontée de deux paons, qui ont à chaque bout des plumes de la queue une grande émeraude, et des pierreries sans nombre, ajustées à-peu-près sur les couleurs différentes de cet oiseau. Ses cinq autres trônes étaient très-riches. Il en fit faire un qui n'était qu'une grande plaque d'or émaillée en pierreries, et d'un fort bel ouvrage. Je vous envoie le plan de son camp. Le nouveau Sophi-Soliman, le troisième qui, depuis Thamas-Koulikan, soit monté sur le trône, exige que je me rende à sa Cour pour y être aussi son Médecin. Si j'y vais, je m'instruirai de toute la suite de cette révolution, et je vous en enverrai le détail.

A Bander-Abassy, le 2 Février 1751.

SECONDE LETTRE

Du Frère Bazin, contenant les révolutions qui suivirent la mort de Thamas-Koulikan.

MON RÉVÉREND PÈRE,

Après la sanglante scène que je vous ai décrite dans ma dernière lettre, les Conjurés et leurs complices se répandirent dans le camp, firent main-basse sur tout ce qui avait appartenu à Thamas-Koulikan, et n'épargnèrent aucun de ceux qu'ils soupçonnèrent d'avoir eu part à sa faveur. Ils entrèrent dans l'appartement de ses femmes, qui, tremblantes et éperdues, se jetaient aux genoux des meurtriers, et les conjuraient de ne point se diffamer eux-mêmes par une brutalité, ou par des fureurs dont ils ne pouvaient retirer aucun avantage. On n'attenta ni à leur honneur ni à leur vie; on se contenta de leur enlever les bijoux, les pierreries, et tout l'or dont Thamas leur avait fait présent.

Du Haram les meurtriers coururent aux tentes des trois Ministres qui avaient eu sa confiance : deux furent égorgés; on épargna le troisième. Il se nommait Mavar-Kan. Ces ménagemens firent croire qu'il était d'intelligence avec eux, et qu'il avait eu part à la

conspiration. Le soupçon n'était pas malfondé : on vit dans la suite cet homme intrigant et perfide, successivement Ministre sous trois règnes, conserver trois fois la vie et sa dignité, en trahissant ses maîtres.

Ces premiers meurtres furent suivis d'une confusion horrible dans tout le camp. On se volait par-tout et l'on s'égorgeait ; on entendait des cris affreux ; le sang coulait de toutes parts ; l'appât du butin armait l'avarice, et l'impunité irritait la vengeance. Les quatre mille Aghuans que Thamas avait chargés la veille d'arrêter les Officiers de ses Gardes, ne pouvaient se persuader qu'il eût péri : ils coururent à sa tente pour le défendre ; mais ils furent assaillis par ses Gardes au nombre de six mille, auxquels quatre mille Persans s'étaient joints : ces braves Etrangers soutinrent le choc avec un courage invincible, et malgré l'inégalité du nombre, ils forcèrent leurs ennemis à la retraite. Etant entrés dans la tente de ce malheureux Prince, à qui ils avaient voué leurs services et leur vie, ils n'y trouvèrent qu'un cadavre dont la tête était séparée, et nageant dans son sang : à cette vue les armes leur tombèrent des mains ; ils firent retentir l'air de leurs cris, et pensèrent enfin à se retirer. On les poursuivit, mais sans succès ; ils partirent en bon ordre, et avec une valeur de désespoir qui les rendait terribles.

Je me trouvai deux fois entre les combattans, au milieu des balles et des sabres ; mais j'échappai, sans autre accident que

celui que je vais vous raconter en peu de mots. Deux domestiques m'étaient restés, dans l'espérance que je serais auprès du successeur de Thamas ce que j'avais été auprès de lui. Je sortis avec eux de la mêlée et du camp : à peine avais-je fait un quart de lieue, que six soldats dont j'étais connu se joignirent à moi : ils me promirent de me conduire en sûreté jusqu'à Maschet : ils me dirent qu'ils espéraient pour ce service une récompense du nouveau Roi, et que leurs têtes répondraient pour la mienne. Le cortège grossit bientôt ; ils se trouvèrent jusqu'au nombre de vingt-sept ou de vingt-huit. Cette escorte m'inquiétait, et je m'aperçus bientôt que ma défiance était juste. Le grand nombre de ceux qui, comme nous, se retiraient à Maschet, rendait la route trop fréquentée pour qu'ils pussent faire aisément leur coup ; c'était mon espérance : mais ils trouvèrent un moment favorable et le saisirent. Ils se jetèrent brusquement sur moi et sur les deux domestiques que j'avais chargés d'une partie de mon argent : ils nous dépouillèrent, et ne nous laissèrent que notre chemise : leur chef, qui était à quelques pas, leur criait de nous égorger : j'avais une montre, je la donnai à l'un d'entre eux ; les autres la lui disputèrent ; nous échappâmes pendant ce débat ; nous nous jetâmes dans un fossé profond, où un cheval ne pouvait descendre : ils auraient sans doute déchargé leurs fusils sur nous, s'ils n'avaient craint que le bruit n'en retentît trop loin : nous

entendions leurs délibérations ; et au moment où nous craignions le plus, nous les vîmes s'éloigner. Une bannière de huit à neuf cens hommes qui parut sur une colline voisine, les obligea à cette retraite.

Nous n'osions nous montrer dans l'état où ces brigands nous avaient mis. Nous attendîmes la nuit pour continuer notre route à Maschet. Cette route était de vingt-cinq grandes lieues, qu'il fallut faire à pied, dans des déserts affreux, et sans autre nourriture que quelques fruits sauvages. Je perdis dans cette aventure environ 12,000 livres monnaie de France. Enfin j'arrivai à Maschet, où quelques amis nous donnèrent un asile, des habits, et les autres secours dont nous avions un extrême besoin.

Maschet est une des plus grandes villes de Perse, capitale de la province de Korassan, et fameuse par une Mosquée où est le sépulcre d'Iman-Héza, un des douze Saints de la famille d'Ali. Les Persans ont autant de vénération pour lui que pour leur grand Prophète Mahomet, et ils se croient tous dans l'obligation de faire une fois dans leur vie ce pélerinage, comme celui de la Mecque.

Après cette digression, je reviens à ce qui se passa dans le camp. Les Grands du Royaume, les Généraux et les Officiers des Gardes tinrent conseil, et délibérèrent sur le choix d'un successeur. Les avis ne furent point partagés ; tous convinrent d'offrir la couronne à Ali-Koulikan, neveu de Tha-

mas, à qui ils avaient déjà envoyé sa tête. Ils lui firent une députation solennelle.

Ce jeune Prince était alors à Herat avec une armée de quarante mille hommes. On le soupçonnait d'être le chef de la conspition ; du-moins est-il certain qu'il avait refusé de venir à la Cour ; qu'il était instruit du complot, et qu'il en attendait le succès avec une impatience assez manifeste. Il n'était que le cinquième héritier : mais les dangers qu'il avait courus sous le règne de son oncle, les mécontentemens qu'il avait essuyés, l'opposition que l'on croyait remarquer entre son caractère et celui de son prédécesseur, déterminèrent en sa faveur les suffrages et le choix. D'ailleurs il était à la tête d'un corps considérable de troupes qu'il avait su s'attacher, et il paraissait en état de remettre partout le bon ordre. Il témoigna aux Députés sa reconnaissance, consentit à monter sur le Trône, et prit le nom d'Adel-Schah, qui signifie le Roi juste. Dès qu'il eut été reconnu et salué comme Souverain par son armée, il quitta les environs d'Herat et vint aux environs de Maschet. Il ne voulut point entrer dans la Ville de peur de l'affamer et d'y mettre la disette : il campa dans le voisinage.

Le séjour ne fut pas long : il ne se croyait pas Roi, tandis qu'il ne serait pas maître des trésors et des Princes enfans de son oncle, qui pourraient lui disputer l'Empire. Sa première expédition fut donc contre la forteresse de Kalat : on la regardait comme im-

prenable : il fallait pourtant l'attaquer. Il créa pour ce siége un nouveau Général d'armée : ce premier choix ne fit pas honneur à son discernement. Il avait pour confident intime un Géorgien nommé Zorab-Kan, l'objet de la haine des Persans, qui ne pouvaient souffrir qu'on les soumît à la domination d'un Etranger, encore moins à celle d'un Esclave. C'est à lui cependant qu'il confia le commandement des troupes pendant le siége. L'espoir du pillage fit dissimuler le mécontentement que ce choix avait fait naître. Le siége fut poussé avec une vigueur extrême ; la trahison vint au secours de la bravoure, et en seize jours la place fut emportée.

Le nouveau Roi se plaignait déjà de la longueur de ce siége, lorsqu'un courrier envoyé par le Général vint lui annoncer la prise de cette forteresse Il ajouta que son maître attendait les ordres du Monarque, et sa décision sur le sort des Princes prisonniers et des femmes du Sérail. Adel-Schah ordonna qu'on fît mourir les deux fils aînés de Thamas-Koulikan ; qu'on lui envoyât les autres enchaînés, et qu'on ouvrît le ventre à toutes les femmes du feu Roi et à celles de ses fils qu'on soupçonnerait être enceintes, de peur qu'elles ne donnassent à la famille Royale quelques héritiers qui un jour disputeraient aux siens l'Empire. L'ordre fut exécuté.

On lui envoya les Princes : il les fit d'abord enfermer ; dans la suite il les empoisonna. Charok-Myrza, le plus jeune, âgé de qua-

torze à quinze ans, résista seul au poison, soit que son tempérament fût plus robuste, soit que la dose fût plus faible. Il était fils aîné du fils de Thamas-Koulikan et d'une fille de Schah-Thamas : son grand-père lui destinait le Trône, et il y avait, par sa mère, des droits incontestables : malgré ces prétentions légitimes qu'il pouvait un jour faire valoir, le nouveau Roi crut n'avoir rien à craindre d'un tel rival, et dans un âge si tendre : il le laissa dans le Sérail de Maschet, et l'y fit garder dans une étroite prison. Nous le verrons bientôt parvenir à la Couronne, venger la mort de son grand-père, et ôter la vie à celui qui ne le croyait pas capable de lui disputer le Trône.

Adel-Schah s'y croyant bien affermi par le massacre des Princes ses rivaux, entra comme en triomphe dans la Ville de Maschet : il alla à la principale Mosquée, où il arbora l'aigrette Royale, aux cris et avec les applaudissemens de tout le peuple. Il avait ordonné qu'on apportât à Maschet tous les trésors qui étaient à Kalat ; on les déposa dans la place publique, où il les vît en sortant de la Mosquée : on construisit ensuite dans la Ville une espèce de citadelle, où ils furent enfermés : l'ouvrage fut achevé en trois mois ; on creusa autour des fossés d'une largeur et d'une profondeur extraordinaires ; on les fortifia encore de boulevards, qui furent garnis d'une grande quantité de pièces d'artillerie : les ouvriers étaient payés avec une libéralité qui n'avait point d'exemple

dans la Perse, car leur salaire fut le quadruple de celui qu'ils avaient coutume de recevoir dans les travaux publics ou particuliers où ils étaient ordinairement employés.

Il était à la fleur de l'âge, naturellement brave, libéral et bienfaisant. Délivrée des cruautés de l'oncle, la Perse espérait beaucoup des qualités du neveu, et tout promettait à ce jeune Prince un règne heureux et tranquille. Il ne sut pas profiter de ces avantages ; son élévation l'étonna : il fut ébloui par sa fortune, et l'indépendance corrompit son cœur. Enivré de sa grandeur et de ses richesses, il les fit servir aux plus infâmes débauches, qu'il porta aux derniers excès. Ce Zorab-Kan, dont j'ai parlé, acheva de le rendre odieux.

L'élévation de cet Esclave étranger excita la jalousie et l'indignation des grands Seigneurs : il était difficile de respecter un choix si déplacé. Né de la plus basse extraction, il n'avait aucune des qualités qui pouvaient en couvrir la honte, et il en avait toute la bassesse et les sentimens. Les largesses d'Adel-Schah continrent les habitans de Maschet pendant les trois premiers mois de son règne : mais les vivres manquèrent dans la Ville ; on en demanda à la nation des Curdes : ils en refusèrent ; et bien persuadés que ce refus leur attirerait une guerre sanglante, ils se retirèrent dans la Ville de Coschan, où étaient leurs magasins. Adel-Schah alla les y assiéger. Coschan se défendit long-temps ; les

sorties furent meurtrières : mais l'artillerie fut si bien servie du côté du Roi, que la Ville fut enfin emportée ; les magasins furent ouverts ; la disette cessa, et le Roi revint triomphant à Maschét.

Mahomet-Koulikan, auteur de la conspiration formée contre Thamas, en avait tramé une contre lui. Le traître comptait se frayer une route au Trône. Adel-Schah l'avait conservé dans sa charge de Capitaine des Gardes, et il l'avait comblé de bienfaits. Averti du complot, et instruit du temps et du lieu marqué pour l'exécution, ce Prince dissimula, et de retour à Maschet, il fit arrêter le coupable. Après lui avoir reproché son ingratitude et sa perfidie, il lui fit arracher les yeux : qu'on le conduise, ajouta-t-il, dans le Haram des femmes du feu Roi ; elles demandent sa mort ; qu'elles en fassent elles-mêmes justice. A peine fut-il entré dans le Sérail, qu'à la vue du meurtrier de leur ancien maître, elles se jetèrent sur lui avec fureur ; les poinçons, les ciseaux furent les armes dont elles se servirent : il ne cessa de souffrir que lorsqu'elles furent lasses de le tourmenter, et il mourut après avoir essuyé mille supplices.

Adel-Schah, dès les premiers jours de son règne, avait envoyé son frère Ibrahim-Mirza à Ispahan avec un détachement de 12,000 hommes pour s'assurer de cette ville, ouvrir les chemins, et tenir tout ce pays dans le respect et le devoir : il comptait aller bientôt lui-même se montrer dans cette Capitale ; toute sa Cour

se

se disposait à le suivre, mais il ne pouvait se résoudre à abandonner son trésor, et il était difficile de le transporter. D'ailleurs la Province de Korassan était remplie de séditieux qui n'attendaient que son départ pour se révolter ouvertement: ses troupes, accoutumées sous Thamas-Koulikan aux mouvemens, aux marches et aux combats, s'ennuyaient de leur séjour à Maschet, et murmuraient hautement de cette inaction. Un gros corps de celles qui étaient de la nation des Lores, demanda plusieurs fois la permission de se retirer dans son pays, situé aux environs d'Ispahan. Après avoir essuyé plusieurs refus, ils décampèrent au commencement d'une nuit avec tant de secret et de diligence, qu'ils avaient déjà fait dix lieues avant qu'on fût instruit de leur départ. Le Roi, indigné de cette désertion, voulait monter à cheval et les poursuivre lui-même: mais Zorab-Kan lui représenta que cet exploit n'était pas digne de lui; qu'il était indécent qu'un Prince se mît à la poursuite d'une poignée de fuyards; qu'il le priait de lui confier cette expédition, et qu'il espérait le venger en peu de temps et avec éclat. Il partit, en effet, avec beaucoup de précipitation, et atteignit les fuyards vers la fin de la seconde journée. La marche s'était faite sans ordre, et toutes ses troupes n'étaient pas arrivées: mais Zorab était plus courageux que prudent; il engagea brusquement l'action. Les Lores tournèrent tête et l'enveloppèrent; presque tous les braves qui l'ac-

compagnaient y périrent : il eut le bonheur d'échapper. Les Lores continuèrent tranquillement leur route ; on prit seulement quelques fantassins et quelques cavaliers mal montés qui n'avaient pu suivre. Zorab-Kan déchargea sur eux sa vengeance, il leur fit couper la tête. Il y joignit celles de tous les malheureux qu'il rencontra sur la route, et il les fit toutes porter à Maschet, comme un monument de sa victoire. Adel-Schah avait promis 240 liv. pour chaque tête de Lores qu'il apporterait : il enchérit lui-même sur cette cruauté, et ordonna de décapiter tous ceux de cette Nation qui étaient restés dans la Ville, sans en excepter les femmes et les enfans.

Enfin, il songea sérieusement à son voyage. La retraite des Lores l'y détermina ; il craignit que cette Nation maltraitée ne formât un parti aux environs d'Ispahan : d'ailleurs il ne recevait aucune nouvelle de son frère Ibrahim qui était dans cette Capitale ; ce silence lui causait de l'inquiétude, et il commençait à craindre une révolution dans sa fortune. L'hiver approchait, et le voyage, différé plus long-temps, serait devenu impossible. On partit donc le 7 Décembre 1747. Il n'emporta avec lui que quelque argent monnoyé et ses bijoux les plus précieux.

Plus nous avancions vers Ispahan, et plus on entendait parler de révolte. Elle était à craindre de la part de deux puissans rivaux ; l'un était Fetali-Kan, Kadgear de Nation, déjà maître de la Province de Mazanderan ;

l'autre était Ibrahim-Mirza, frère du Roi. Il se détermina d'abord à attaquer le premier; c'était le moins dangereux. Il perdit, à étouffer cette révolte, cinq mois, qui mirent Ibrahim en état d'assurer le succès de la sienne. Adel-Schah fit de vains efforts pour l'attirer dans son camp; il lui écrivit les lettres les plus tendres; il lui mandait qu'il ne pouvait se persuader qu'un frère qui lui était si cher voulût se déclarer son ennemi; que leurs divisions seraient la perte de tous les deux; qu'il le conjurait de se rendre auprès de lui; qu'il souhaitait de le voir, et qu'il agirait avec lui plus en frère qu'en Roi. Il fit plus, il envoya Zorab-Kan à Ispahan, avec ordre de ménager tellement l'esprit de ce jeune Prince, qu'il l'engageât à la démarche qu'il attendait de lui: mais s'il ne pouvait réussir par ces voies de douceur et de conciliation, il le chargea de l'arrêter sans éclat avec Sala-Kan, qu'il regardait comme l'auteur de tous les complots. Le négociateur était mal choisi. Zorab-Kan laissa dans le vin échapper son secret: cette indiscrétion lui coûta la vie. Ibrahim chargea des Officiers de confiance de le faire tuer dans le Palais même, à la sortie du bain, et l'ordre fut exécuté.

Il comprit bien que cette mort allait attirer sur lui toutes les forces de son frère; il sortit lui-même d'Ispahan avec toutes les siennes; les deux armées se rencontrèrent entre Tehran et Casbin; le combat ne fut pas long, quoique les troupes fussent à peu-

près égales de part et d'autre. La trahison avait préparé l'évènement ; dans le commencement de l'action, Adel-Schah fit paraître un courage et une valeur qui auraient sans doute décidé la victoire en sa faveur ; mais après quelque faible résistance, ses meilleures troupes passèrent dans le parti ennemi ; il fut obligé de prendre la fuite avec deux de ses frères qui avaient combattu toujours à ses côtés ; on le poursuivit, il fut atteint et conduit au vainqueur, qui le fit d'abord charger de chaînes, et qui ordonna ensuite qu'on lui crevât les yeux. Cette bataille se donna au mois de Juin 1748, un an après la mort de Thamas-Koulikan.

Ce que le Prince vaincu avait de richesses fut pillé par les soldats ; ils mirent son Trône en pièces pour en tirer les diamans dont il était couvert. Le vainqueur fut proclamé Roi : Miraslan-Kan, Gouverneur de Tauris, qui lui avait amené des troupes, n'attendit pas cette proclamation ; il partit pour son Gouvernement avec ses soldats, sans même prendre congé de ce Prince. Cette démarche le rendit suspect, et l'on verra bientôt que les soupçons étaient fondés. Ibrahim-Schah, qui, dans un commencement de règne, se croyait obligé de ménager tout le monde, et sur-tout de ne point irriter les Grands, souffrit ce qu'il ne pouvait empêcher. Il retourna à Ispahan pour s'y faire reconnaître, conduisant avec lui son frère détrôné et aveugle, comme le monument le plus certain de sa victoire.

Sa puissance n'était rien moins qu'établie. il envoya des Gouverneurs dans les Provinces; mais ils y étaient sans autorité; la licence des armes avait répandu part-tout l'esprit d'indépendance; les villes se fesaient la guerre entre elles, toutes les Provinces étaient en proie à toutes les horreurs que produisent les guerres civiles. Il était encore campé auprès d'Ispahan lorsqùe la révolte du Gouverneur de Tauris éclata. Ce rebelle avait commandé les armées sous Thamas-Koulikan, et il s'était acquis la réputation d'un de ses plus braves et plus habiles Capitaines. Il se voyait à la tête d'une armée considérable; et il ne doutait pas qu'il ne pût accabler un jeune Prince sans expérience, et qui lui était redevable de la victoire remportée sur son frère. Ibrahim ne se laissa point intimider par les menaces et par la réputation de son ennemi; il s'assura de la fidélité de ses troupes, et trouva le secret d'ébranler celle des soldats de son adversaire. Quand les mesures eurent été bien prises, il se mit en campagne: il joignit le rebelle dans les environs de Tauris. Là, Miraslan-Kan éprouva le sort qui avait perdu l'infortuné Adel-Schah: après quelques légères décharges, ses troupes l'abandonnèrent: toute sa valeur lui fut inutile. Forcé de prendre la fuite, il se sauva chez un de ses amis; celui-ci craignant de passer pour complice, avertit la nuit les Officiers du Roi; ils vinrent le saisir dès la pointe du jour, et le conduisirent avec son frère et son fils à Tauris, où le Prince était

entré après sa victoire. Il lui demanda pourquoi il l'avait trahi, et quelle espérance l'avait engagé dans une révolte dont tout lui annonçait le crime et le danger? L'orgueilleux prisonnier ne daigna pas implorer la clémence du vainqueur; dans les fers même il ne répondit que comme il aurait pu oser répondre les armes à la main; et il ne craignit pas de joindre l'insulte à la fierté. Le Roi, saisi d'une juste indignation, ordonna de l'étrangler; il le fut dans le moment.

Tranquille de ce côté-là et maître d'une des principales Provinces de l'Empire, Ibrahim-Schah y séjourna trois mois pour faire plus aisément subsister son armée, pour y régler les affaires, et attendre des nouvelles sûres de ce qui se passait dans la Province de Korassan. Les grands Seigneurs qui étaient à Maschet, ou aux environs, firent sortir du Sérail Charok-Mirza, ce petit-fils de Thamas-Koulikan, que Adel-Schah y avait fait renfermer. Ils résolurent de le mettre sur le Trône. Les Officiers et les soldats à qui on avait confié la garde des trésors transportés de Kalat dans cette ville, s'engagèrent dans la conspiration. La possession de tant de richesses était un grand avantage, et ce jeune Prince s'en servit avec adresse pour augmenter le nombre de ses partisans.

Ceux-ci fesaient entendre au peuple que le Ciel, par une espèce de miracle, ne l'avait préservé de tant de dangers que pour le mettre sur un Trône, où il aurait dû être placé après la mort de Thamas-Koulikan son grand-

père. D'ailleurs ce Prince donnait de grandes espérances : il était bien né, d'un caractère heureux, et avait toutes les qualités qui gagnent les cœurs et qui les attachent. Cet assemblage de circonstances formait un préjugé favorable ; bientôt il réunit les vœux de la plus grande partie du Royaume : il se trouva même des devins Mahométans qui osèrent faire des prédictions en sa faveur, et annoncèrent vingt-quatre ans au moins d'un règne heureux et paisible. Ces prédictions flattaient agréablement le peuple, qui, fatigué de tant de changemens, ne soupirait qu'après un gouvernement constant et uniforme. On envoya secrètement des lettres aux principaux Officiers de l'armée d'Ibrahim-Schah pour les sonder, et les engager dans le parti qui venait d'être formé. Les réponses que l'on reçut se trouvèrent conformes à celles que l'on desirait : on se crut assez fort pour tenir la campagne. Les chefs des deux armées étant d'intelligence, pressaient de concert les deux rivaux de s'approcher. Charok-Mirza sortit de Maschet à la tête de ses troupes au commencement de Juin 1749, et s'avança jusqu'à la frontière de la province de Korassan. Ibrahim-Schah partit de son côté presque en même-temps avec toutes les forces de la province d'Adiarbejan pour venir à sa rencontre. La victoire était décidée avant la bataille : quelques décharges annoncèrent une action plutôt qu'elles ne la commencèrent ; l'armée d'Ibrahim suivit ses chefs, qui passèrent dans celle de son rival. Le Prince victorieux ordonna de pour-

suivre le vaincu, dont la tête lui fut bientôt apportée. Le malheureux Adel-Schah, que son frère Ibrahim avait détrôné, et qu'il traînait par-tout à sa suite, tomba entre les mains du vainqueur. Il fut conduit à Maschet; il en avait été Gouverneur pendant deux ans sous le règne de son oncle : devenu Souverain, il y avait distribué une partie de ses trésors; on l'y traita comme le dernier des misérables : il ne demandait pour toute grâce que la vie, et on ne la lui laissait que pour prolonger ses malheurs. Charok-Schah y arriva quelque temps après lui; il le fit appeler, lui reprocha la mort de Thamas, le meurtre de tous les Princes de sa famille, le poison qu'il lui avait fait donner à lui-même; ordonna ensuite qu'on le conduisît dans de vieilles masures voisines de la ville, et là il lui fit couper la tête.

Ceux qui avaient sincèrement à cœur les intérêts de Charok-Schah étaient d'avis qu'il se rendît au plutôt à Ispahan pour y recevoir les hommages de la Capitale; il y était attendu avec impatience, et cet empressement des peuples semblait lui annoncer la soumission générale de toute la Perse. Mais les Seigneurs de la province de Korassan, à qui il était redevable de la couronne, souhaitaient qu'il restât à Maschet, du-moins jusqu'à ce qu'on eût gagné ou forcé une nation voisine qui refusait encore de le reconnaître. Il y resta contre l'avis, et malgré les prières de ses vrais serviteurs, et il fut victime de sa complaisance pour les autres. Il n'avait pas encore

joui pendant cinq mois du pouvoir suprême, que dans Maschet même où il se croyait adoré, un parti se forma contre lui.

Un Molla ou Docteur Mahométan, nommé Mirza-Mahomet, se disait issu de la famille du Schah Sultan Hussein, et en cette qualité se prétendait le légitime héritier du Trône. Pendant le règne de Thamas-Koulikan, il contrefesait l'homme simple et retiré, qui, renfermé dans l'étude et la pratique de la loi du grand Prophète, ne craignait que le commerce et l'entretien des hommes. Mais dès qu'il vit sur le Trône un Prince de quatorze à quinze ans, son ambition se réveilla; et loin que la piété eût éteint dans lui la soif des honneurs, il s'en fit une voie pour y parvenir. Dans des entretiens particuliers avec les Mollas, il leur représenta que c'était non-seulement un avantage pour l'Etat, mais un devoir de religion, de ranimer les restes de la famille royale presque éteinte par l'invasion des Aghuans, et par l'usurpation de Thamas-Koulikan; qu'il était le seul qui eût échappé aux violences de cet usurpateur; que devenu leur maître, il serait leur appui; que leur intérêt, autant que leur devoir, exigeait d'eux une entreprise, qui, en donnant à la Perse un Souverain légitime, leur assurait un protecteur puissant et généreux; et que s'ils le mettaient sur le Trône de ses ancêtres, la première des lois, dont il donnerait l'exemple, serait celle de la reconnaissance. Ces discours répétés souvent à ses amis, et par eux répandus dans le public,

firent l'impression qu'il attendait sur les esprits. Il se forma un parti dans le peuple, à qui l'espoir du pillage donna bientôt des chefs. Par malheur pour Charok-Schah, le brave Emir-Kan qui l'avait tiré de sa prison était absent ; il avait été obligé d'aller au secours de Herat qui était assiégée par les Aghuans ; ces étrangers redoutables, qui avaient si bien servi Thamas-Koulikan, avaient pénétré dans la Perse par le Candahar, sous la conduite d'un chef habile, et sous lequel ils se flattaient de conquérir une seconde fois cet Empire. Cette dernière circonstance était favorable aux desseins ambitieux du perfide Molla, et tout semblait conspirer à le porter sur le Trône. Il y monta, mais ce ne fut pas pour long-temps ; il prit le nom de Cha-Soliman, et fit crever les yeux au Prince détrôné. Le fidèle Emir-Kan instruit de l'attentat, revint en diligence chasser l'usurpateur ; la vengeance fut aussi prompte qu'elle était juste. Il se saisit du coupable et de ses deux fils : on leur arracha les yeux, et après d'autres tourmens, on les renferma tous trois dans une prison, où la vie ne leur fut conservée que pour prolonger leurs supplices, dont le plus grand même était de vivre. Il fit visiter les yeux de Charok-Schah par les plus habiles Médecins ; ils assurèrent que la fortune qui l'avait si bien servi contre le poison qu'Adel-Schah lui donna, l'avait servi encore contre la violence du rebelle, et qu'il verrait au moins d'un œil : Emir-Kan fit annoncer dans toutes les

Provinces de l'Empire le rétablissement du Roi légitime, et l'espérance de sa prochaine guérison. On fit de grandes réjouissances dans toutes les villes; celle d'Ispahan signala son zèle : elle se flattait d'être bientôt honorée de la présence et du séjour de son Souverain. Elle n'eut pas cette consolation ; les Médecins s'étaient trompés , le Prince ne recouvra point la vue. Il renonça de lui-même à la Couronne , que le brave et généreux Emir-Kan refusa de porter après lui.

Au milieu de ces changemens , Ispahan était assez tranquille ; Aboulfat-Kan , Chef d'une nation de Lores, en était Gouverneur depuis la mort de Thamas , il s'entendait bien avec le Mayar-Kan , dont je vous ai déjà parlé , et cette bonne intelligence contribuait à entretenir la paix dont cette capitale seule jouissait. Ali Merdon-Kan , Chef d'une autre nation de Lores , ennemie de la première , vint y prendre ses quartiers ; c'est ce même Officier, qui, deux ans auparavant, s'était séparé avec ses troupes de l'armée d'Adel-Schah dans les environs de Maschet. On craignit qu'il n'y fît quelques désordres , et on se préparait à agir vivement contre lui. Mais sur la nouvelle que Charok-Schah avait nommé un de ses Généraux pour y commander, il prévint par une retraite volontaire , celle à laquelle on aurait pu le contraindre. Il ne perdit point l'espérance d'y rentrer , et y entretint toujours de secrètes intelligences , sur-tout avec le Mayar-Kan , dont la politique était de bien vivre avec tout

le monde, d'attendre l'évènement, et de se déclarer pour le plus fort.

Ali Merdon-Kàn, qui voulait toujours être à portée d'exécuter ses desseins, resta dans les environs de la Capitale: ses troupes augmentèrent; il mit le siége devant la petite ville de Gaze, qui n'est qu'à trois lieues d'Ispahan. Il s'en rendit le maître et s'y fortifia. Selim-Kan, nommé Gouverneur par Charok-Schah, venait d'arriver. Il joignit ses troupes à celles d'Aboulfat-Kan, ennemi déclaré du rebelle; il arma tout ce qu'il trouva d'hommes disposés à le suivre, et marcha en bon ordre pour reprendre Gaze: après dix jours de résistance, Ali Merdon-Kan qui manquait d'artillerie et de munitions, sentit bien qu'il serait forcé; il amusa les assiégeans par des propositions, promit de rendre la ville à des conditions raisonnables, et demanda une conférence avec Selim-Kan lui-même, ou tel autre Officier distingué que l'on jugerait propre à une négociation sûre et avantageuse pour les deux partis; on convint du lieu, l'Officier fut nommé; on indiqua le jour; mais il sortit la nuit avec ses troupes, et prit, sans être inquiété, le chemin de ses montagnes.

Il revint bientôt sur ses pas avec de nouvelles forces; menaça d'assiéger Ispahan même, et envoya des partis qui ravageaient toute la campagne, et fesaient des courses jusqu'aux portes de la ville. Les Seigneurs qui s'y étaient renfermés, furent indignés de cette audace, et résolurent d'en tirer une

vengeance éclatante. Ils sortirent en bon ordre avec un grand train d'artillerie, déterminés à l'attaquer ; il fit semblant de fuir : on le poursuivit ; et quand il jugea le temps ou le terrain favorable, il tourna la tête, et engagea la bataille qu'il gagna. L'armée vaincue se retira en désordre, rentra dans Ispahan, et abandonna tout son canon : le vainqueur le tourna aussitôt contre la ville, et se présenta pour en faire le siége. Mais les bourgeois, qui étaient de garde dans cet endroit, soutinrent l'attaque, et firent sur lui de si terribles décharges, qu'il fut contraint de s'éloigner.

Repoussé de devant Ispahan, il tourna ses armes contre Julfa, qui n'en est qu'à deux petites lieues : c'est une ville dont tous les habitans sont Chrétiens, et gros Commerçans : il comptait emporter cette place de vive force ; mais tandis qu'il fesait passer son artillerie à l'autre bord du canal, un de ses canons y resta embourbé ; cet accident lui parut d'un mauvais présage ; il retourna sur ses pas, et vint se présenter une seconde fois devant Ispahan. Mais il changea le lieu de son attaque ; il n'avait pas le demi-quart des troupes nécessaires pour investir cette grande ville ; il abandonna le quartier de la rivière, fit braquer plusieurs pièces de canon vers la porte de Totchi, et la fit battre deux jours de suite avec une extrême vivacité. Il fit ses approches à la faveur de son artillerie ; mais les intelligences qu'il avait dans la place avancèrent plus le succès que tous les efforts

qu'il fesait contre elle. Le troisième jour, 31 de Mai, la porte lui fut ouverte par quelques-uns de ses partisans : ses troupes y entrèrent ; elles se répandirent dans tous les quartiers, et y commirent les plus horribles désordres. Aucun asile ne fut respecté, personne ne fut épargné ; il n'avait permis le pillage que pour vingt-quatre heures ; il dura trois jours : ce n'est qu'à ce moment qu'il entra dans la ville ; il alla droit au Palais et s'y logea. Les Seigneurs s'étaient renfermés dans la Citadelle, résolus de la défendre ; mais il leur offrit une capitulation honorable et avantageuse, qu'ils acceptèrent.

Quelques jours après il assembla toute la Noblesse, et les principaux habitans de la ville. Vous voyez, leur dit-il, que chaque Province vous donne à son gré un Souverain : Ispahan qui est la Capitale a plus de droit que les autres d'en choisir un qui soit en même-temps le leur. Donnez vos suffrages avec liberté ; je vous promets sur ma tête de défendre et de maintenir sur le trône celui que votre choix y aura placé. Plusieurs de ceux qui composaient l'assemblée répondirent, qu'il fallait remettre l'Empire à celui qui était le plus en état de le soutenir et d'y conserver la paix ; que le sort des armes lui avait donné la Couronne, et qu'ils joignaient leurs suffrages à celui de la victoire. Non, leur répondit-il aussitôt, je n'aspire point à cet honneur ; mon ambition se borne à établir un Maître digne de nous commander, et à lui obéir le premier. Je sais qu'il

y a dans cette ville trois enfans issus de nos anciens Sophis; ils vivent inconnus dans l'indigence et dans l'obscurité ; il est de l'honneur et de l'intérêt de la Nation, d'être gouvernée par les descendans de ses Rois ; et ceux-ci en sont d'autant plus dignes, qu'outre le droit de la naissance, ils auront appris de leurs malheurs même à soulager les nôtres ; choisissons un des trois pour notre Roi, et rougissons de ne l'avoir pas choisi plutôt: un procédé si noble lui attira les applaudissemens de toute l'assemblée. L'aîné de ces Princes avait trente ans; mais ses défauts et ceux du second firent donner la préférence au cadet, alors âgé de dix-huit à vingt ans. Il avait toutes les qualités qui annoncent un bon Prince. On fit venir la mère ; on lui ordonna de produire son fils. A cette nouvelle inattendue cette mère parut désolée: à quoi pensez-vous, s'écria-t-elle en pleurant? mes enfans ne sont pas faits pour régner: nous avons toujours vécu dans la paix ; laissez-nous notre indigence et notre tranquillité. Ah ! plutôt que de l'élever sur un trône encore teint du sang de ceux qui l'ont précédé, faites creuser un tombeau, et ordonnez qu'on y ensevelisse et le fils et la mère.

Ne craignez rien, lui répondit Ali Merdon-Kan : amenez votre fils ; mes jours vous répondent de sa vie et de la vôtre. Elle alla chercher son fils ; le vainqueur lui attacha de ses propres mains l'aigrette royale, le fit proclamer Roi, et lui donna le nom de Schah-Ismaël. La joie fut générale dans

toute la ville : les commencemens de son Empire ont déjà justifié ce choix. Ali Merdon-Kan en a toute la gloire ; il en goûte le plaisir sous un Prince qui lui en marque avec éclat sa reconnaissance ; et devenu le premier de ses sujets, il se croit plus heureux que s'il était Roi lui-même : Dieu veuille, pour le bonheur de la Perse, conserver long-temps ce jeune Prince sur le trône.

Quelques jours après ce grand évènement, je partis pour Bander-Abassy, dans l'espérance de recouvrer quelques sommes d'argent prêtées par nos Supérieurs aux Arméniens, et de trouver quelques aumônes dont notre Mission a un besoin extrême. De là je me suis rendu à Goa, et c'est de cette Capitale des Indes Portugaises que je vous envoie ces Mémoires. Je me recommande à vos saints sacrifices, et j'ai l'honneur d'être avec un profond respect, etc.

LETTRE

Du Père Grimod, Missionnaire Jésuite, au Père Binet.

A Ispahan, le 20 Août 1750.

Enfin, mon Révérend Père, après un an et huit mois de voyage, me voici dans la Capitale de la Perse. Je ne vous dirai pas ce que j'ai eu à souffrir des hérétiques, des infidèles et des voleurs ; je dois le taire, de

peur qu'il ne me soit dit un jour : vous avez reçu votre récompense. Mais ce ne sont là que les commencemens et l'apprentissage d'un Missionnaire. Ce que je vois ici, et ce qui regarde notre Mission entière, annonce bien d'autres disgrâces, et ne se doit pas passer sous silence. Depuis vingt ans, c'est-à-dire, depuis qu'est monté sur le trône *Thamas-Kan*, ou *Thamas-Koulikan*, ou *Nader-Schah*, car il avait tous ces noms et bien d'autres encore ; depuis, dis-je, environ vingt ans, toutes sortes de calamités ont commencé à fondre sur ce pays, et par conséquent la Mission a aussi commencé à souffrir, et a vu peu-à-peu son peuple, ou périr, ou se disperser et se retirer dans d'autres contrées. Une infinité de personnes sont mortes de faim ou sous les coups ; plusieurs ont pris la fuite ; et Ispahan, où l'on comptait, comme tout le monde sait, près de deux millions d'ames, est réduit à vingt ou trente mille tout au plus.

Mais les misères passées ne sont rien en comparaison de celles dont je suis aujourd'hui le témoin oculaire. Dieu semble avoir livré ce Royaume à la fureur de ses ennemis. Les Persans ne sont plus. Des peuples appelés *Cords*, accoutumés aux vols et aux rapines dès l'enfance, se sont emparés de leur Gouvernement, et sont presque partout les maîtres. Les Persans ne gardaient plus ni justice ni lois ; mais les peuples dont Dieu se sert pour les châtier, sont encore plus méchans qu'eux. Leur Chef nommé *Ali*

Merdon-Kan, s'est emparé d'Ispahan après trois jours de siége. Ce fut le premier jour de Juin de cette année, qu'il s'en rendit le maître. Relisez dans les histoires les descriptions les plus vives et les plus énergiques de pillage et de saccagement des villes, et vous y trouverez tout au plus la moitié des cruautés qui se sont exercées dans ce jour malheureux, où ce Chef de Bandits entra dans cette Capitale.

La vue seule de cette ville infortunée est capable d'arracher des larmes aux cœurs les plus durs. On n'y voit que ruines sur ruines. Vous y faites deux ou trois lieues sans trouver une seule maison habitée. Je dis deux ou trois lieues, parce que l'étendue d'Ispahan est immense; sans compter les faubourgs ou villages qui y sont contigus, il a sept à huit lieues de circuit; et il en aura au moins vingt, si vous comptez ses faubourgs. *Julfa*, par exemple, est lui seul aussi grand et même plus grand que Lyon. Le faubourg où sont restés tous les Chrétiens, tant Hérétiques que Catholiques, fut épargné dans le désastre général, et n'a point été, comme le reste de la Ville, abandonné au pillage. Mais, à cela près, il a peu gagné à ce prétendu ménagement. Le vainqueur barbare en a exigé des contributions si exhorbitantes et avec tant de férocité, qu'à cet égard il aurait presque mieux valu qu'il l'eût livré au pillage. Alors les habitans auraient soustrait à l'avidité du soldat, une infinité de choses précieuses; et ils l'auraient fait avec d'autant

plus de facilité, qu'il n'y a pas une maison, tant de Persans que d'Arméniens, où il n'y ait des caches souterraines. C'est une précaution singulière que l'on prend ici en bâtissant les maisons, et qui est souvent plus nuisible qu'utile : car, dès qu'on exige de l'argent, soit par impôt, soit pour quelqu'autre raison que ce soit, ceux à qui on en demande, ont beau dire qu'ils n'en ont pas, on les charge de coups de bâton ; on les contraint, ou de déterrer ce qu'ils auraient caché, ou d'emprunter ce qu'ils n'ont pas ; et quand ils ont donné ce qu'on voulait, on recommence encore à les frapper. Combien y en a-t-il qui sont morts sous les coups !

Nous n'avons pas été à l'abri de ces cruautés ; et si elles ne sont pas tombées sur moi, c'est que je n'ai pas encore mérité de souffrir pour Jésus-Christ. Il y a deux ou trois mois que les gens du quartier où nous demeurons, ayant appris qu'il y avait un nouvel impôt, s'enfuirent tous, et nous laissèrent exposés aux soldats qu'on avait envoyés. Ne soyez pas surpris de la frayeur du peuple en pareilles circonstances ; elle n'est que trop raisonnable. Il sait les ordres étranges que reçoivent ces soldats, quand on leur donne la commission d'aller chercher des sommes d'argent : *Prends telle somme*, dit-on à chacun d'eux, *dans tel endroit. Si tu ne trouves personne, prends chez le voisin. Si le voisin n'y est pas, tire des pierres mêmes la somme commandée ; mais ne reviens pas sans l'apporter, autrement c'est fait de toi.*

Jugez à quelle violence doivent se porter des hommes déjà cruels par eux-mêmes, lorsqu'ils ont reçu de semblables ordres, et qu'il s'agit en effet de leur propre vie.

Ils vinrent donc dans le quartier où ils devaient exiger de l'argent; et n'ayant trouvé personne, ils entrèrent par ruse dans notre maison, conduits par un enfant qui la leur indiqua.

Le premier qu'ils rencontrèrent fut le Frère Basin, Médecin et Chirurgien; ils se jetèrent sur lui, et le maltraitèrent avec la plus horrible inhumanité : ensuite ils dirent ce qu'ils demandaient. Il leur fallait cent écus : *Donne*, disaient-ils, *donne sur le champ; il les faut créer si tu ne les a pas, ou nous les tirerons de ta peau.* Cependant les coups redoublaient sur les épaules et sous les pieds. On leur donna d'abord tout ce qu'on avait d'argent; et comme ce n'était pas, à beaucoup près, la somme qu'ils exigeaient, on leur livra deux chandeliers d'argent. Le Père Duhan, notre Supérieur, ne sachant pas la langue Persanne, leur parla par interprète. Ils le frappèrent, le lièrent à un pilier, et se mettaient en devoir de lui donner la bastonnade sous les pieds. Il les avait extrêmement enflés. Tout barbares qu'ils étaient, ils en eurent pitié; et après deux ou trois coups, ils le laissèrent. Mais cet accident cruel fit sur un corps affaibli une si prompte impression, que huit jours après il en mourut : c'était un Missionnaire parfait; non-seulement les Catholiques,

mais encore les Hérétiques le regardaient comme un Saint. Les pleurs et les regrets dont sa mort a été suivie, font l'éloge le plus complet de ses vertus.

A peine avions-nous achevé ses funérailles, qu'on nous apporta la plus accablante nouvelle. Un valet du Gouverneur vint à notre maison avec un Chrétien; ils nous dirent qu'ils avaient beaucoup de peine à empêcher les Soldats d'entrer chez nous, et qu'il fallait donner actuellement douze livres pesant d'argenterie, sans qu'il y manquât une seule once. Il n'y eut pas moyen de s'en défendre. Ainsi nous a été enlevée toute l'argenterie de notre Eglise; à peine avons-nous sauvé les vases sacrés des mains de ces furieux.

Nous sommes donc sans ressource, ne recevant rien d'Europe, ayant fait de grandes dettes pour payer d'injustes contributions, obligés à vendre nos meubles, nos habits, enfin les arbres de notre jardin pour subsister; n'ayant pas même de quoi acheter du riz, qui est la nourriture commune des pauvres dans ce pays-ci. Mais toutes ces misères ne nous attaquent qu'à l'extérieur. La paix que Dieu nous fait goûter dans le fond du cœur, nous les rend supportables, et nous les fait même desirer La faim, la soif, la pauvreté doivent être l'aliment d'un Missionnaire. Malheureux celui qui n'achète pas à ce prix l'honneur et la gloire d'annoncer l'Evangile aux Nations étrangères.

Cependant tout fuit, tout se cache. Nous avions des protecteurs dans la Compagnie

Hollandaise, et dans Messieurs les Anglais établis ici pour le commerce, mais ils se sont retirés, comme ont fait aussi tout ce qu'il y avait de Ministres étrangers. Les Pères Augustins et les Pères Capucins ont pris le même parti. Il ne reste plus qu'un Père Carme et un Père Dominicain, avec lesquels nous vivons dans l'union la plus étroite.

Tel est, mon Révérend Père, l'état actuel de la Perse. Tous les jours nous entendons dire : *On a fait arracher les yeux à un tel Seigneur; on a fait battre celui-là jusqu'à la mort; cet autre a été poignardé.*

Depuis la mort de *Nader-Schah*, il y a eu cinq Rois. Trois ont été massacrés, le quatrième aveuglé, le cinquième a été proclamé depuis peu. Il passe sa vie dans son Haram avec sa mère, ses sœurs et ses femmes, et ne se mêle de rien. Il n'a été fait Roi, dit-on, que pour la montre, et pour donner occasion à ceux qui l'obsèdent, de tirer des sommes considérables des villes éloignées d'Ispahan. Les Grands ici sont versés dans toute sorte de fourberies. Ils envoient un courrier à dix ou vingt lieues. Là, il se tient caché quelque temps, et fait ensuite semblant d'arriver d'une Province éloignée; il raconte que le Pays est révolté; et en conséquence, sous prétexte de lever des troupes, on exige des contributions énormes. Après cette scène, on en joue une autre, et le dénouement est toujours quelque levée d'argent.

Pour nous, au milieu de tant de maux,

nous nous soutenons par la patience ; mais étant sans appui du côté des hommes, et tous nos Chrétiens s'étant dispersés au loin, il est bien à craindre que nous ne soyons bientôt contraints d'abandonner entièrement un Royaume où il n'y a plus que crimes, brigandages et confusion. Il n'y a point de jour où l'on ne s'efforce d'enfoncer notre porte pour nous piller. Nous ne pouvons sortir qu'en cachette ; et à combien de dangers et d'insultes ne sommes-nous pas exposés ! Si nous quittons la Perse, nous irons ailleurs porter l'Evangile. Nous trouverons dans les Indes de quoi exercer notre zèle.

Mais si, comme je l'espère, nous restons à Julfa, quoiqu'il n'y ait presque plus de Catholiques, je ne manquerai pas de travaux à entreprendre pour la gloire de Dieu. Il y a des Hérétiques en grand nombre, ou plutôt il n'y a qu'eux. Je puis instruire et catéchiser. J'ai appris dans ce dessein l'Arménien, langue aisée en comparaison de l'Arabe. Au reste, les Hérétiques sont ici d'une opiniâtreté qui passe toute expression. La raison, c'est qu'ils ont ici vingt-quatre Eglises et beaucoup de Prêtres de leur secte, qui les entretiennent dans l'erreur, et surtout dans une haine mortelle contre nous. D'ailleurs ces Prêtres sont puissans, et ont fait des lois terribles contre ceux qui désertent leurs Eglises. Ils les excommunient, les maudissent, et font tomber sur eux des impôts excessifs. La seule crainte de ces impôts est le plus fort lien qui les retienne dans

leur dépendance. Si quelqu'un vient à changer, il est sûr que sa maison est ruinée de fond en comble. J'en ai vu un triste exemple dans une femme que le Père Duhan avait retirée de l'erreur avec toute sa famille. Les impôts ont fondu sur elle; de sorte qu'elle s'est vue réduite à la mendicité, et ses enfans ont été contraints d'abandonner le Pays. Elle a néanmoins persévéré; mais il en est peu qui soient assez fidèles à la grâce, pour se rendre capables d'une résolution si généreuse.

On distingue, parmi les Arméniens, deux sortes de Prêtres : les uns sont mariés, et sont, pour la plupart, des ignorans; les autres, qui ne sont pas mariés, se nomment *Vasta-Pietes*; et c'est de ce nom qu'on nous appelle. Ils ont quelque ombre de science. Il y a parmi eux des Evêques; et l'Eglise Romaine les reconnaît, les uns et les autres, pour véritablement Prêtres, lorsqu'ils rentrent dans son sein. Cependant rien n'est plus criminel que la manière dont ils arrivent au sacré caractère. Celui qui a beaucoup d'argent est sûr d'être Prêtre, lui et toute sa famille, s'il le veut. J'oubliais de dire que cinq fois par an, ces mêmes Prêtres et Evêques nous excommunient en public, et lancent sur nous toutes sortes d'anathèmes. Ils excommunient aussi saint Léon et le Concile de Chalcédoine. Ils ne croient point de Purgatoire, ni de Jugement particulier, ni de Procession du Saint-Esprit. Ils ne croient qu'une nature en Jésus-Christ. Ils soutiennent

soutiennent encore d'autres hérésies absurdes et monstrueuses. Quand je les aurai un peu plus fréquentés, je serai en état de vous donner, à cet égard, des connaissances plus détaillées. Je suis, etc.

LETTRE

Écrite de Julfa près d'Ispahan, par le Père Desvignes, Missionnaire Jésuite, au Père Roger, Procureur des Missions du Levant.

MON RÉVÉREND PÈRE,

P. C.

Vous avez demandé à notre Père Supérieur des nouvelles de nos Missions de Perse, et sur-tout de celle de Julfa. Comme ses occupations différentes ne lui permettent pas de vous faire une réponse aussi prompte et aussi détaillée que vous pouvez le souhaiter, il veut bien se décharger sur moi de ce soin. Je saisis volontiers cette occasion de satisfaire votre empressement. Vous verrez par la relation simple et fidèle que j'ai l'honneur de vous adresser, et les circonstances critiques où nous nous sommes trouvés ces dernières années, et l'état présent de la Religion Chrétienne dans cet Empire.

Ispahan, Capitale du Royaume de Perse, était autrefois une ville aussi grande, et presque aussi peuplée que Paris; mais depuis la révolte des Aghuans, elle n'est plus ce qu'elle était du temps des Sophis. Les manufactures d'étoffes d'or et d'argent sont presque entièrement tombées, et le nombre des ouvriers qui travaillent à ces tapis précieux qu'admire l'Europe, est beaucoup diminué. Quoique cette ville soit à demi-ruinée, on y voit cependant encore de beaux édifices dans le goût Asiatique, et quelques restes de son ancienne splendeur.

La ville de Julfa, où est établie notre Mission, est comme un faubourg de cette Capitale, et n'en est séparée que par les jardins du Roi; mais ces jardins ont presque une lieue de longueur, et bordent des deux côtés le grand chemin qui y conduit, et qu'on appelle *Chakback*. Au milieu de ce chemin, est un ruisseau, ou plutôt un canal, et de distance en distance de grands réservoirs; des arbres forts hauts, qu'on appelle *Chinars*, forment à droite et à gauche un ombrage agréable; entre ces arbres sont des espèces de parterres, mais sans compartimens. Ces parterres ornés autrefois de fleurs, ne sont plus semés que de gazon, depuis l'absence et l'éloignement du Roi. Au bout de ce chemin, on trouve un pont de pierres de dix-huit ou vingt arches, fort beau et fort long; de ce pont jusqu'à Julfa, il n'y a pas plus d'un quart d'heure et demi de chemin.

C'est dans ce faubourg, ou plutôt dans cette petite ville qui contient environ dix mille ames, que demeurent les Arméniens ; elle est divisée en trois quartiers différens, dont le principal et le plus grand est Julfa, qui lui donne son nom ; le second est Erivan, et le troisième Tauris. Ces deux derniers s'appellent ainsi du nom des deux villes dont les habitans ou les marchands sont venus s'établir dans cette ville.

On compte dans Julfa vingt-deux Eglises Arméniennes ; chacune a ses Prêtres qui la desservent. Je ne comprends point dans ce nombre les trois Eglises des Missionnaires Francs, ni l'Eglise Catholique du Rit Arménien, appelée communément l'Eglise des *Chérimans*, parce que ce sont les premiers chefs de cette illustre famille qui l'ont fait bâtir. Dignes héritiers de la piété et de la religion de leurs pères, les enfans en soutiennent encore aujourd'hui avec honneur le nom et la réputation. Messieurs Aroution, Léon et Petros, forment la principale branche de cette famille nombreuse et respectable ; et ces trois frères sont les plus fermes appuis de la Foi. Ils la défendent par leur crédit, ils l'étendent par leur libéralité ; et c'est à la protection déclarée qu'ils donnent aux Catholiques, que les Missionnaires doivent une partie des conversions qu'ils opèrent. Dans le détail que je vais vous faire des persécutions que nous avons eu à essuyer, j'aurai occasion de vous parler de leur générosité et de leur cons-

tance ; et vous verrez qu'ils se font une gloire non-seulement de protéger la Religion, mais de la pratiquer, et de souffrir pour elle.

Les Arméniens sont de toutes les Nations de l'Orient, et peut-être du monde entier, la plus commerçante. Ils sont répandus dans toute l'Asie, et ont presque par-tout des établissemens. Ils entendent bien le négoce ; ils sont pour la plupart flegmatiques et froids, comme les autres Asiatiques, et il est rare de les voir se quereller ; ils sont sobres, mais superstitieux pour les viandes qui étaient défendues aux Juifs. Le Christianisme n'a pu détruire ce préjugé. Ils ont une confiance aveugle dans leurs Vertabiets, qui sont leurs Docteurs et leur Pasteurs ; mais, par malheur, ceux-ci n'ont d'autre science que celle qu'ils ont puisée dans leurs livres hérétiques, et ils croient plus à ces livres qu'à l'Évangile.

Les Arméniens ont beaucoup d'extérieur de Religion, des jeûnes fréquens et des prières publiques soir et matin. Ils croiraient commettre un péché, s'ils ne fesaïent le signe de la croix en passant devant une Eglise. Les femmes vont en baiser la porte ; et si les Fêtes ou Dimanches elles ont manqué la prière et la Messe, elles croient ce péché réparé par cette marque de culte et de piété. Les hommes ont presque toujours le chapelet à la main, mais plus par contenance que par dévotion ; ils regardent comme une chose honteuse de lire à l'Eglise dans un livre de prières ; les femmes se font un hon-

neur de ne savoir ni lire ni écrire. Les juremens sont plus communs dans leur bouche que dans celle de leurs maris.

Un autre défaut, et c'est le dominant de la Nation, elle est intéressée à l'excès. Parmi ces peuples, l'amour du gain l'emporte sur tout le reste : on ne prête qu'à de gros intérêts ; on ajoute l'intérêt à la somme, et on prend l'intérêt de l'intérêt même. Ces usures ne se font que par les Schismatiques ; les Catholiques se font un point de conscience de s'en abstenir. Les Prêtres Arméniens ne sont ordonnés qu'après leur mariage ; ce qui fait que la simonie entre presque toujours dans l'exercice de leur ministère. Chargés quelquefois d'une nombreuse famille qu'il faut faire subsister, ils n'administrent pas de Sacremens sans être auparavant convenus de la somme qui sera donnée pour leur honoraire. Ils font également leurs conventions quand il s'agit d'enterrement, sur-tout pour les gens du peuple : ils ne composent pas avec les riches et les grands, parce qu'ils sont sûrs d'un salaire considérable. Ils sont effectivement bien payés ; les enterremens coûtent ici fort cher, parce qu'ils se font avec beaucoup d'appareil : cela flatte la vanité de la Nation.

Les Evêques et les Vertabiets sont tous Religieux ; ils demeurent dans des Monastères, et tous sont habillés de la même façon. Le mot de Vertabiet signifie, en langue Arménienne, Maître ou Docteur. On ne nomme pas autrement les Evêques. Ils n'ont

pour marque de distinction, que le bâton pastoral qu'ils tiennent en main lorsqu'ils prêchent. Le Supérieur du Monastère est toujours Evêque; et, quand il sort, un Novice porte devant lui le bâton pastoral. Ces Monastères ont de grands jardins qui produisent beaucoup, et ils reçoivent des aumônes considérables. Les Prêtres qui sortent de Julfa pour aller dans les Indes desservir les Eglises Arméniennes, sont obligés de leur donner deux tomans, c'est-à-dire, quarante écus de notre monnaie. Le nombre de ces Prêtres est grand. Outre cela, tous les ans quelques-uns de ces Evêques parcourent les villages, et ces visites ne sont point infructueuses.

Le Patriarche a seul le droit de consacrer les Evêques, et il les consacre pour de l'argent, comme c'est pour de l'argent qu'ils ordonnent eux-mêmes les Prêtres. Pour son élection, il faut le consentement des Arméniens de Julfa et de ceux de Constantinople, parce que sa juridiction s'étend sur la Perse et sur la Turquie. Il a besoin d'être confirmé par la Porte; et quand il va prendre le *Firman*, ou la Patente du Grand-Seigneur, on dit qu'il se sert de cette formule impie et insensée : *Je demande de votre vraie loi, le pouvoir et l'autorité sur ma loi fausse.* Ce chef des Arméniens Schismatiques demeure ordinairement dans son monastère; il n'en sort que pour aller distribuer le Saint-Chrême à différentes Eglises; mais il ne le distribue qu'à prix d'argent. La

conduite de ces Prêtres Schismatiques comparée avec le zèle désintéressé des Missionnaires, fait un contraste honorable à la Religion, et commence assez souvent des conversions parmi ceux à qui des préventions violentes ne ferment pas entièrement les yeux à la vérité.

Ces conversions excitent des persécutions fréquentes : la Mission en essuya une bien forte et bien longue, il y a quelques années.

Le mariage d'un nouveau Catholique fait en secret par les Missionnaires, et l'instruction d'un jeune prosélyte qui voulait embrasser la Religion des Francs, allumèrent la fureur des Vertabiets. Ces Schismatiques irrités délibérèrent entre eux sur les moyens de rendre les Missionnaires méprisables, et de les faire passer dans l'esprit du peuple pour des imposteurs. Après la Pâques de 1738, ils députèrent cinq de leurs Prêtres à Monseigneur notre Evêque, pour le prier de la part des Vertabiets, de vouloir bien consentir à une dispute publique sur la Religion, en présence des principaux de l'une et de l'autre Communion. Le Prélat, homme de mérite et d'érudition, n'aurait pas balancé à l'accepter ; mais comme il a vieilli dans les Missions, il connaissait le caractère de nos adversaires, et il perça le motif de cette demande. Il savait que ces sortes de conférences sont au-moins inutiles ; que la véritable Religion peut y perdre ; que l'Hérésie n'y vient que par esprit de haine, n'y cherche que le tumulte, n'en sort qu'avec plus

d'indocilité, et en répand toujours dans le public, des rapports infidelles. Il en avait un bel exemple dans la personne d'un Religieux de son Ordre.

Ce Père, Carme Déchaussé, homme savant et fort versé dans l'étude de la langue Arménienne, avait accepté, il y a quelques années, un pareil défi, pourvu qu'on n'eût point d'autres livres que la Bible, et que tout se décidât par l'Ecriture-Sainte. Les Vertabiets avaient fait semblant d'y consentir. Au jour marqué, on se rendit à l'Eglise assignée; mais le Père fut bien surpris quand il vit entrer le Vertabiet son antagoniste, tenant à la main le livre d'un Patriarche hérétique : ce n'est pas là, dit-il, notre convention; vous savez que nous nous sommes engagés à ne recevoir d'autre témoignage que celui des Livres Saints. Il ne s'agit pas de convention, répondit le Vertabiet, le témoignage de mon Auteur vaut bien tout autre témoignage; puis adressant la parole au peuple : Vous voyez, s'écria-t-il, que ce Missionnaire ne sait rien, et qu'il est inutile de disputer contre lui. Mille voix confuses annoncèrent aussitôt sa prétendue victoire, et ne permirent pas au Missionnaire de se faire entendre. Il fut insulté et chassé de l'assemblée; et il passa pour constant qu'il n'avait pas pu répondre. Cette histoire, dont la mémoire est encore ici toute récente, détermina le Prélat à refuser la Conférence proposée. Les Députés revinrent le lendemain à la charge; ils s'adressèrent à notre Père Su-

périeur ; ils en reçurent la même réponse.

Ce refus n'était cependant pas absolu. Monseigneur l'Evêque et le Père Supérieur proposèrent qu'on mît de part et d'autre les difficultés et les réponses par écrit, et que ces écrits respectifs fussent signés par les principaux de Julfa ; c'était le moyen de bannir le tumulte et d'établir la vérité. Ce n'était pas là ce que voulaient les Schismatiques. Ils rejetèrent la proposition, et cherchèrent d'autres voies pour perdre, et les Missionnaires, et les Catholiques. Thamas-Koulikan était parti pour la conquête des Indes ; son fils gouvernait à Maschet dans son absence ; ils lui envoyèrent un Vertabiet et un Prêtre qui accusèrent les Missionnaires d'en imposer au peuple, de débaucher les sujets du Roi, de servir d'espions aux cours de l'Europe, d'ourdir des trames secrètes, et de former des conspirations contre l'Etat. Telles étaient à-peu-près les plaintes qu'ils avaient portées contre nous. De pareilles accusations intentées par des hommes que leur caractère paraissait rendre dignes de foi, firent impression sur l'esprit du jeune Prince : il renvoya la Requête au Gouverneur, avec ordre d'examiner les chefs d'accusations ; et s'ils étaient vrais, de bannir les Missionnaires du Royaume. Munis de ces ordres, et instruits des dispositions de la Cour, le Prêtre et le Vertabiet revinrent. Ils se vantaient d'un triomphe commencé, et se flattaient de le rendre bientôt complet. Ils firent assembler les principaux de leur Secte ; à leur tête était le Kalenther ; c'est

le Juge de la Ville ; on le choisit toujours parmi les Hérétiques. On tint conseil, et il fut résolu qu'on irait incessamment à Ispahan, communiquer au Gouverneur les ordres qu'on avait obtenus.

Il fut ravi d'engager l'affaire dont il espérait tirer lui-même un avantage considérable. Il ordonna au Dérogat de Julfa, qui est un Officier Persan, préposé par le Roi pour veiller sur les différends qui peuvent survenir, de se transporter sur les lieux, et d'examiner par quel ordre les Pères s'étaient établis en Perse. Le Dérogat obéit, et fit appeler les Missionnaires ; nous y allâmes tous, et Monseigneur l'Evêque porta les différens ordres des Rois qui nous avaient honorés de leur faveur et de leur protection ; on les lut, et on nous renvoya. Nous croyions la chose finie ; mais le lendemain la scène changea. Le Dérogat, le Kalenther et deux des Arméniens les plus accrédités s'étaient rendus au Monastère, d'où ils envoyaient appeler tous les Catholiques les uns après les autres ; de tous les Missionnaires, il n'y eut que nous de mandés.

Un Envoyé du Dérogat vint nous dire dès le matin que cet Officier voulait nous parler, et que nous eussions à mener avec nous notre Frère Jean-Baptiste ; il est Arménien de Nation, et a été reçu dans la Compagnie à Constantinople : nous obéîmes, et nous fûmes conduits par ce Persan, à qui on avait donné ordre de frapper ce Frère, dans les endroits où il y avait le plus de monde. Le

Frère lui demanda modestement en langue Persanne pourquoi il le maltraitait; il ne lui répondit que par une injure et un autre coup de bâton, ce qu'il réitéra trois fois jusqu'à notre arrivée au Monastère. Nous y trouvâmes un grand peuple assemblé.

Nos Juges étaient placés, les Ecclésiastiques d'un côté, et les Séculiers de l'autre: on commença par demander au Frère pourquoi il s'était fait Franc : il répondit que depuis son enfance il avait toujours été Catholique. Sur cette réponse, le Juge Persan le fit frapper de nouveau; pour nous on nous fit asseoir, tandis qu'on le maltraitait : nos Catholiques n'étaient pas plus épargnés, ils soutinrent ce mauvais traitement avec une constance héroïque; et sous la grêle de coups dont chacun d'eux était accablé, on ne leur entendait prononcer que ces mots : *Seigneur Jésus, donnez-moi la patience, et pardonnez-moi mes péchés.* Après cette exécution l'on nous renvoya.

Nous nous attendions à ramener le Frère avec nous, mais on recommença à le frapper, et on le mit en prison : nous espérions dumoins le délivrer par le crédit de M. le Résident de Moscovie, qui a de la bonté pour nous : il envoya son Drogman au Monastère, pour le réclamer; mais ce Drogman était Arménien; il trompa son Maître. Cependant on nous le rendit le soir, et il fut redevable de son élargissement aux deux interprêtes de la Compagnie Anglaise : ce sont deux frères, dont le nom de famille est

Hermet. Ils sont fils d'un Médecin Français, qui s'était marié ici avec une fille d'un autre Français ; tous deux ont rendu de grands services à la Religion ; et l'on peut dire que l'aîné, qui avait embrassé la profession de son père, a, en quelque sorte, sauvé la Foi dans ce pays, sur-tout du temps des Aghuans. Un service si précieux ne sera jamais oublié dans la Mission.

Les Arméniens Schismatiques qui avaient quelque crédit auprès des Aghuans, voyant bien que M. de Gardanne, Consul de France, était hors d'état d'agir en faveur de la Religion, comme il l'avait fait jusqu'alors, et que les Compagnies d'Hollande et d'Angleterre ne pouvaient appuyer les Missionnaires de leur protection, s'imaginèrent que le moment d'éclater contre eux était arrivé ; ils les firent citer devant le Ministre du Roi, qui, après quelques interrogations captieuses, les condamna, et ordonna qu'on les chassât de toute la Perse. Ce coup imprévu nous arrêta : nous n'avions plus d'autre ressource que celle de la prière, et notre seule espérance était dans la miséricorde divine, lorsque Dieu nous suscita un libérateur dans la personne de M. Joseph Hermet, qui n'avait alors que vingt ans : né et élevé dans la Foi catholique, il saisit avec joie cette occasion que le Seigneur lui présentait de servir et de conserver dans ce Royaume la Religion de ses pères.

La Providence qui arrange et qui ménage tous les évènemens, seconda son zèle. Ce

jeune Médecin pansait alors le Ministre d'une plaie dangereuse qu'il avait à la jambe ; il se rendit auprès de lui ; il lui parla avec force et avec courage. Aux paroles il joignit les larmes, et se jetant à ses genoux, il lui demanda en grâce que les Missionnaires fussent conservés ; il faut, lui ajouta-t-il, que je sorte du Royaume, et vous m'y condamnez ; l'Arrêt qui est prononcé contr'eux, l'est aussi contre moi : je professe la même Religion ; s'ils sont coupables, je le suis. Ne craignez rien, lui répliqua le Ministre avec bonté, ni vous, ni vos Pères, ne sortirez du Royaume. Ces paroles ne le rassuraient pas. L'ordre était expédié, il devait le lendemain être signé par le Ministre. Il le savait, et dès le grand matin, il se transporta chez le Seigneur Persan : les Schismatiques lui présentèrent l'ordre en question. En ignorait-il le contenu ? Avait-il oublié sa promesse ? Il le signa, sans même le lire. Quel triomphe pour les ennemis de notre Religion ! Ils se retiraient avec cette joie qu'inspire une victoire desirée depuis long-temps. Ah ! Seigneur, s'écria le zélé défenseur des Missionnaires, est-ce donc là la parole que vous m'aviez donnée ? songez que vous venez de signer mon exil, en signant le bannissement de nos Pères. A ces mots, le Ministre, étonné, fit rappeler les Arméniens, leur demanda le papier, le lut et le déchira, en leur disant qu'ils l'avaient trompé, qu'il n'avait point prétendu signer un pareil ordre ; et il assura obligeamment M. Hermet, que jamais il

n'en signerait de semblable. Ce Catholique zélé lui rendit mille actions de grâces, et vint lui-même nous annoncer le succès de ses prières, sans être fort allarmé des menaces impuissantes des Arméniens, et moins encore de l'excommunication que lança contre lui leur grand Vertabiet.

Quelque temps après, à sa qualité de Médecin, il joignit celle d'Interprête de la Compagnie d'Angleterre; et comme il fut obligé de suivre MM. les Anglais à Bander-Abassy, M. Charles-Jacques Hermet son cadet, fut déclaré Interprête de la même Compagnie pour Ispahan. Ces deux illustres frères commencèrent à se lier étroitement avec MM. les Chérimans. Ce sont les chefs de cette famille si opulente et si Catholique, dont j'ai déjà parlé avec éloge. Ils concertèrent entr'eux les moyens de faire échouer les pernicieux desseins de nos ennemis. Pour y réussir, il fallait mettre dans nos intérêts le Gouverneur, et le Nabab, qui est le chef de la Loi. Ils en vinrent à bout par leur crédit, et sur-tout par les présens que firent MM. les Chérimans à ces Chefs intéressés.

Le Gouverneur gagné, évoqua l'affaire à son Tribunal. L'alarme fut grande parmi les Arméniens, et en particulier parmi les Vertabiets. C'était le jour de la fête du Scapulaire, qu'après avoir célébré la S.te Messe, nous nous assemblâmes dans la maison de la Compagnie Anglaise; là le rendez-vous était donné: quand tout le monde fut arrivé, nous allâmes chez le Gouverneur. L'affaire

ne fut point jugée définitivement ; les présens des Arméniens avaient fait quelque effet ; mais beaucoup moins qu'ils ne l'avaient espéré : MM. les Chérimans intéressèrent les Seigneurs Persans en faveur de la Mission. Cependant le Dimanche, pendant la grand' Messe, un Officier vint faire grand bruit à la porte de notre Eglise ; on la ferma de peur qu'il n'entrât et ne troublât le saint Sacrifice. Il attendit, nous intima ses ordres, et nous conduisit en Ville à l'hôtel de la Compagnie d'Angleterre : on nous signifia que nous eussions à rester jusqu'au lendemain. Cette espèce d'arrêt n'était qu'une feinte concertée : on voulait paraître par-là donner quelque satisfaction aux Arméniens qui avaient demandé notre sortie de Julfa. Effectivement, nous n'y couchâmes pas cette nuit. Dès qu'il fut jour, on nous appela chez le Gouverneur pour assister à la décision de la cause. MM. Hermet vinrent avec nous. L'accueil grâcieux qu'on nous fit nous annonça le succès de notre affaire.

Notre partie, c'est-à-dire, les Vertabiets, le Dérogat et le Kalenther, étaient à notre droite. Monseigneur l'Evêque était à notre tête. Le Gouverneur, le Nabab et les autres Conseillers délibérèrent entr'eux pendant quelque temps. Ensuite le Nabab prenant la parole, ordonna au Kalenther de prouver les accusations avancées dans la Requête. Répondez-nous, lui dit-il.

1.° Comment les Pères sont-ils des espions entretenus par les cours de l'Europe ?

Depuis un siècle qu'ils sont établis en Perse, on n'a jamais rien découvert dans leur conduite qui ait pu donner d'eux de pareils soupçons. Le Kalenther surpris ne répondit que par des conjectures vagues.

2.° Quels sont ceux que les Pères ont fait sortir du Royaume? Le Kalenther présenta les noms de quelques Catholiques qui étaient allés s'établir à Venise. Mais le Nabab, qu'on avait bien instruit, lui répondit : combien des vôtres se sont établis aux Indes et en Moscovie?

Le Kalenther n'osa le nier. Ne maltraitez point les Catholiques, ajouta le Nabab, et ils n'iront point s'établir ailleurs.

3.° Comment les Pères trompent-ils les peuples? Le Kalenther n'osant répéter les calomnies grossières que débitent les Vertabiets, prit le parti de se taire. Le Gouverneur le voyant confondu, fit aux Arméniens une vive réprimande, et nous fûmes renvoyés absous.

L'affaire nous parut finie; elle ne l'était pas : les Vertabiets, qui, dans Julfa, avaient l'autorité en main, avaient eu la précaution d'exiger de plusieurs de nos Chrétiens intimidés un écrit, par lequel ils s'engageaient ou à ne plus paraître dans nos Temples, ou à payer une grosse amende. On en avait même conduit quelques-uns par surprise ou par force aux Eglises des Arméniens, et les nôtres étaient presque désertes.

Mais au milieu de ces troubles et de ces tribulations, Dieu nous consola d'une ma-

e bien sensible par l'exemple de fermeté donna un jeune homme âgé de quatorze ou quinze ans : nous en fûmes édifiés ; nous n'en fûmes point surpris : nous savons que le même esprit qui peut rendre disertes les langues des enfans, peut, quand il lui plaît, rendre leurs cœurs intrépides. Ce jeune homme avait quitté notre école depuis quelque temps, et on l'avait mis en apprentissage chez un Arménien. Son maître lui défendit de venir à la Messe dans notre Eglise : il le maltraita sans rien obtenir. Le jour de l'Assomption il voulut le mener avec lui à l'Eglise des Schismatiques : la crainte des châtimens ne put l'ébranler, il se sauva : il vint à la nôtre se confesser et communier. Cette généreuse résistance d'un enfant sans appui nous consolait de l'indigne lâcheté de tant d'hommes timides, qu'un vil intérêt enlevait à la Foi.

Scandalisés de cette désertion, MM. les Chérimans ne voyaient qu'avec douleur le tort qu'elle fesait à la véritable Religion : ils pensèrent à y remédier efficacement. Il fallait pour cela soustraire ces ames intéressées au pouvoir de ceux dont les promesses les avaient séduites. Ils demandèrent au Prince un ordre, par lequel il fût permis à chacun de suivre la Religion qu'il avait embrassée. Il fallait pour cela faire quelque dépense. Ils la firent volontiers. Rien ne coûte à cette généreuse famille quand il s'agit de la gloire de Dieu et de celle de la Religion. Pour obtenir cet ordre plus sûrement, ils s'adressè-

rent à M. Leyseg, qui avait beaucoup d bonté pour eux et pour les Pères, et qui étai à la tête de la Compagnie Hollandaise.

L'ordre vint quelque temps après tel que nous le souhaitions; la paix et la tranquillité furent rétablies. Nous étions, à la vérité, en butte aux Arméniens opiniâtres; mais nous nous estimions trop heureux d'être méprisés, pourvu que la Religion Catholique triomphât.

Frustrés de leurs espérances, les Schismatiques ne perdirent point courage : de concert avec les Vertabiets, ils résolurent de faire une nouvelle tentative, bien persuadés que si les Pères étaient une fois hors du Royaume, tout le peuple se ferait Arménien. Ils renvoyèrent à Maschet le même Vertabiet et le même Prêtre, chargés d'argent et de présens, avec ordre de solliciter auprès du Prince le bannissement des Missionnaires, et de le demander sans aucune restriction; les sommes qu'ils devaient répandre étaient illimitées; on leur promit d'acquitter toutes les lettres de change qu'ils enverraient, et on leur tint parole. Ils firent appuyer leur demande par le Patriarche qui s'était rendu à Maschet, auprès du fils du Roi, apparemment dans le même dessein. Ce chef de la Religion arménienne fit de son côté des présens magnifiques. Il gagna le jeune Prince, et l'ordre fut délivré.

C'en était fait de la Religion catholique dans la Perse, si le Seigneur n'eût détourné ce coup, en permettant que celui qui le

portait à Ispahan fût dépouillé et tué en chemin. C'est le Prêtre qu'on en avait chargé. Le Vertabiet et le Patriarche qui étaient restés à Maschet, l'avaient dépêché devant eux, et lui en avaient remis l'original. Ils n'avaient pas même pensé à en tirer des copies authentiques. Le Prêtre partit de Maschet avec peu de monde ; et en apprenant à Julfa la nouvelle de son départ, on y apprit en même-temps celle de sa mort. Toute sa suite fut massacrée avec lui. Le Vertabiet était déjà en route, et assez près d'Ispahan, lorsqu'il sut cet accident tragique. Cette affaire fit grand bruit : les Arméniens et leurs Vertabiets ne manquèrent pas de publier que les Missionnaires et MM. les Chérimans en étaient les auteurs secrets, et qu'ils avaient aposté des assassins ; mais la calomnie était si grossière, que ceux des Schismatiques qui n'étaient pas aveuglés par la passion, n'y ajoutèrent aucune foi : aussi elle tomba d'elle-même. Après que cet orage fut dissipé, nous demeurâmes tranquilles jusqu'à l'arrivée du Patriarche ; nous connaissions son caractère vif, entreprenant et emporté. Sa seule présence était capable de rallumer un feu qui n'était pas bien éteint. Il avait donné à Smyrne et à Constantinople des marques de sa haine implacable contre les Catholiques, et leur avait suscité une furieuse persécution.

Son arrivée à Julfa ressemblait plutôt à l'entrée d'un Prince qu'à celle d'un Religieux, et il passa avec tant de pompe et de magnificence au milieu des Bazars de la

ville, que les Persans qui en furent témoins, en témoignaient leur indignation ; et ces infidèles l'auraient insulté, s'il n'avait été précédé par les valets de pied de M. le résident de Moscovie, qu'ils respectaient : grands et petits, Catholiques et Chrétiens, tous accoururent en foule à ce spectacle. Depuis les dehors de Julfa jusqu'à la porte du Monastère, toutes les rues étaient bordées de monde.

Les Missionnaires furent presque les seuls qui n'assistèrent point à cette entrée triomphante : ils appréhendaient que leur présence ne tirât à conséquence, et ils ne voulaient pas paraître autoriser par leur exemple la démarche que fesaient tant de Catholiques, les uns par curiosité, les autres par crainte, d'autres enfin par politique.

Pendant le séjour qu'il fit à Julfa, ses discours ne roulaient que sur le bannissement futur des Missionnaires : il en parlait ouvertement, et il ne dissimulait pas ses dispositions à leur égard. Messieurs les Chérimans en furent alarmés ; et avec quelques-uns des principaux de nos Catholiques, ils allèrent au Monastère pour lui faire une visite de civilité, et tâcher de l'adoucir par cette politesse ; elle ne fut pas reçue. Ils se présentèrent une seconde fois ; l'audience fut encore refusée. Une troisième tentative fut aussi inutile que les deux autres. On n'admettait que ceux qui avaient quelques présens à lui faire. Nos amis ne jugèrent pas à propos d'acheter l'honneur d'une audience qui n'au-

rait vraisemblablement rendu ni le Patriarche plus traitable ni les Catholiques plus tranquilles. Tandis qu'on les excluait de sa présence, on leur tendit un piége. Les Chefs des Schismatiques, sans doute de concert avec lui et avec les Vertabiets, vinrent trouver Messieurs les Chérimans. Après de grandes démonstrations d'amitié : voulez-vous, leur dirent-ils, que nous vivions en paix et comme frères, conseillez aux Pères et obtenez d'eux qu'ils se retirent tous à Ispahan, seulement pendant le séjour du Patriarche à Julfa ; le moment de son départ sera celui de leur retour. Cette déférence produira plus que toutes vos démarches.

L'avis était charitable ; mais ceux qui le donnaient étaient connus. Messieurs les Chérimans sentirent où tendaient ces prétendues propositions de paix. Ils répondirent qu'une pareille commission ne leur convenait point, et qu'il n'était pas en leur pouvoir de faire sortir les Pères de Julfa. Vous le pouvez, ajoutèrent les Arméniens, vous avez de l'autorité sur leur esprit, ils vous écouteront ; faites-leur envisager que leurs intérêts les plus chers dépendent de cette démarche, qui est après tout sans conséquence. Nous avons des Missionnaires, leur repartirent Messieurs les Chérimans, nous ne les chasserons pas ; mais faites-leur vous-même la proposition. Cette réponse finit la négociation, et elle n'alla pas plus loin.

La résistance de Messieurs les Chérimans les déconcerta ; et voyant que la ruse ne leur

avait pas réussi, ils résolurent d'employer la violence, et d'emporter de force ce qu'ils ne pouvaient avoir par adresse. Le fils du Roi s'était avancé jusqu'à huit ou dix journées d'Ispahan : ils se persuadèrent que ce tribunal leur serait enfin favorable, et que pourvu que leur Requête fût bien faite, on leur rendrait bonne justice. Ils la dressèrent en effet ; ils allèrent de maison en maison, de boutique en boutique, solliciter des signatures, et généralement tous les Arméniens la signèrent. Cette Requête, comme les précédentes, était pleine de calomnies contre les Pères et Messieurs les Chérimans. On y fesait sur-tout mention de l'assassinat du Prêtre qui revenait de Maschet, et dont ils imputaient la mort aux Chérimans et aux Missionnaires : elle fut portée par deux Vertabiets, qui, sous prétexte d'aller pour affaires de Religion dans une ville qui est à quatre journées d'Ispahan, allèrent trouver le Prince. Ils lui présentèrent leur Requête, et lui dirent en la présentant qu'ils étaient prêts à nous prouver en face le nouveau chef d'accusation qu'elle contenait. Le fils du Roi fut frappé de leur assurance ; et comme les accusations étaient graves, il ordonna au Gouverneur d'Ispahan de faire conduire auprès de sa personne les accusés.

Les Vertabiets, autorisés par cet ordre à faire marcher qui bon leur semblerait, avaient obtenu un Moisil pour arrêter et escorter les coupables. Cet Officier fait à-peu-près les mêmes fonctions que nos archers de

Maréchaussée. Suivis de cet archer, ils revinrent triomphans à Julfa, et tout en arrivant ils le mirent en fonction. M. Aroution revenait d'Ispahan, ils ordonnèrent au Moisil de le conduire en prison au Monastère, et avec lui deux ou trois de ses parens, tous de la famille des Chérimans. Cette nouvelle se répandit bientôt par toute la ville, et y fit grand bruit.

Messieurs Léon et Petros coururent à la prison, et ayant su les causes de la détention de leur frère; s'il est coupable, dirent-ils, nous le sommes aussi. Ils ne voulurent point l'abandonner, et passèrent la nuit avec lui.

Le lendemain matin, Dimanche des Rameaux, on vint appeler le Père Supérieur de la part de Messieurs les Chérimans : les Vertabiets qui l'attendaient lui déclarèrent qu'il fallait qu'il se rendît auprès du Prince. Il promit d'obéir. Sur sa parole on lui permit de retourner à la maison, et les prisonniers eurent la liberté d'y venir entendre la Messe. Le départ avait été d'abord fixé au Mardi : mais ce temps étant trop court pour les préparatifs, il fut différé au Jeudi Saint.

Pendant cet intervalle on avertit Monseigneur l'Evêque de se tenir prêt. C'était particulièrement à lui et au Supérieur des Jésuites qu'on en voulait. Ce Prélat était le chef des Missionnaires, et le Père Dussau avait la confiance de presque tous les Catholiques. Ces deux têtes une fois à bas, on comptait venir aisément à bout de tout le reste. Il faut

avouer que l'acharnement des Arméniens contre ce Jésuite n'était pas si mal fondé : non content de confirmer les faibles dans la Foi par ses entretiens, ses instructions, ses manières insinuantes et ses exhortations persuasives, il enlevait chaque jour aux Schismatiques quelques-uns de leurs sujets, et il venait tout récemment de tirer de leurs mains deux pupilles, qu'il disposait à embrasser la Religion Catholique : aussi de dépit l'appelaient-ils le *Voleur d'ames*. Cette prétendue injure était dans leur bouche un éloge accompli de son zèle. Le Mercredi on assembla tous ceux qui devaient être conduits au Prince, et on les mena chez le Gouverneur pour y faire enregistrer leurs noms. Pendant qu'on disposait tout pour le voyage, les Vertabiets mettaient tout en œuvre pour faire signer à ceux qui étaient sur une liste, la calomnieuse Requête qu'ils avaient dressée : ils n'épargnèrent ni promesses ni menaces pour les y engager. Deux seulement parurent ébranlés : les solliciteurs de signatures voulurent profiter du moment, et leur présentèrent l'écrit à signer. Revenus de leur première frayeur, ils le refusèrent. Piqués de ce refus, les Vertabiets leur arrachèrent de force leurs cachets, et scellèrent eux-mêmes l'écrit. Fiers de ces signatures extorquées et subreptices, ils les montraient avec affectation dans toutes les maisons Catholiques. Ils les présentèrent à Messieurs Léon et Petros Chérimans, et leur proposèrent d'y joindre les leurs. Ces zélés Catholiques leur répondirent que la prévarication

prévarication de quelques lâches déserteurs ne serait jamais la règle de leur conduite; que si on voulait les conduire devant le Prince, ils étaient prêts à y aller; qu'ils savaient souffrir, et mourir même, pour leur Foi; mais qu'ils ne savaient ni la dissimuler ni la trahir.

Le temps de la Semaine sainte, temps consacré par la Religion, ne fut pas respecté; et c'est le jour même du Jeudi saint qu'on partit à deux heures du matin. Voici ce qui composait les deux caravanes des persécuteurs et des persécutés. A la tête de la première était le Supérieur du Monastère, deux Vertabiets, leurs domestiques, le Moisil, et un Arménien qui devait leur servir d'Interprête. A la tête de la seconde marchait Monseigneur l'Evêque, suivi du Père du Han, de M. Aroution, d'un de ses parens, et d'un Prêtre de l'Eglise de MM. les Chérimans. M. Petros, frère de M. Aroution, un de ses neveux, et son beau-frère qui pouvait servir d'interprête à Monseigneur l'Evêque, voulurent être du voyage.

Le jour de Pâques on arriva dans une Ville où Monseigneur dit la Messe, à laquelle tous les Catholiques communièrent. Nourris du pain des forts, ils continuèrent leur voyage; et après neuf jours d'une marche pénible, ils arrivèrent au terme.

Les fatigues de ce voyage furent suivies de beaucoup d'autres incommodités. Ils attendirent long-temps leur audience; et pendant une semaine entière ils furent obligés de

passer une bonne partie du jour à la porte du Palais, exposés au soleil, et en spectacle à une troupe de soldats qui montaient la garde. Les Vertabiets profitaient de ce délai pour se faire des protecteurs par les présens qu'ils répandaient à pleines mains. MM. les Chérimans jugèrent qu'il fallait défendre la bonne cause avec les mêmes armes dont on se servait pour l'attaquer. Les Ministres du Prince connaissaient toute l'injustice des Vertabiets, et ils n'avaient aucun intérêt à satisfaire leur vengeance; mais ceux qui les servaient en avaient un grand à traîner l'affaire en longueur, et ces délais valaient beaucoup. Enfin, après bien des dépenses de part et d'autre, l'audience fut promise et accordée.

Pendant que tout cela se passait à la Cour, nous étions à Julfa dans l'attente de ce grand évènement qui devait décider du sort de la Religion dans le Royaume de Perse. Nos ennemis avaient grand soin d'ameuter contre nous la populace. Nous ne pouvions paraître dans les rues sans entendre blasphémer contre notre sainte Foi. La conspiration était presque générale. Les enfans ne se contentaient pas de nous dire des injures, ils nous jetaient des pierres, et nous fûmes insultés plus d'une fois. Les Emissaires du Patriarche fesaient courir les bruits les plus désavantageux. On disait tantôt que Monseigneur l'Evêque, que le Père du Han et M. Aroution avaient été conduits liés et garottés; tantôt qu'on avait fait mourir notre Supérieur, qu'on avait coupé la tête au Prélat, le nez et

les oreilles à M. Aroution, et que le Catholique, Interprête de Monseigneur l'Evêque, avait été étranglé.

Nous étions bien persuadés que tous ces bruits étaient sans fondement, mais nous n'avions point de preuves contraires à opposer. Une aventure singulière que fit naître le hasard, augmenta nos alarmes, et confirma le peuple dans les idées qu'on lui avait données. Le Patriarche, qui était encore ici, fut invité le jour de *Quasimodo* à un grand repas que donnait un Arménien. Il était huit heures et demie du soir quand il se retira, et à son arrivée on sonna toutes les cloches du Monastère, pour lui faire honneur. Les Paroissiens du voisinage, entendant cette sonnerie à une heure indue, crurent qu'il était venu quelques nouvelles, et qu'on voulait l'annoncer au peuple par ce carillon. Ils coururent à leurs Eglises, et battirent leurs planches. (Pour bien entendre cette expression, il faut savoir que dans ce pays il n'y a de cloches que dans les Monastères, et que les Paroisses n'ont, au lieu de cloches, que des planches arrangées avec symétrie, sur lesquelles on frappe en cadence avec des marteaux de bois.) A ce bruit extraordinaire, chacun sort en foule de sa maison pour savoir quelle est donc la nouvelle qui vient d'arriver. Personne ne répond, parce que tout le monde l'ignore. On va jusqu'au Monastère : on en trouve les portes fermées : on apprend seulement que quelques Arméniens des plus distingués viennent d'y

entrer. Les soupçons augmentent, et rien n'est éclairci. On ne fut informé que le lendemain de la vérité du fait.

L'émotion cessa; mais les Arméniens ne cessèrent pas d'aller dans les maisons de leurs parens catholiques, pour leur persuader d'abandonner la Foi. Ils n'y gagnèrent rien; et c'est à cette occasion qu'un chef de famille, à qui l'on disait que, quand il n'y aurait plus de Pères et de Missionnaires, il serait bien forcé d'aller à l'Eglise Arménienne, fit cette belle réponse : « Je ne connais, *dit-il*, » qu'une Eglise; c'est l'Eglise Romaine dans » laquelle je suis né, et avec laquelle je suis » uni de communion. S'il ne reste plus à » Julfa de Missionnaires ou de Prêtres Ca- » tholiques, je suis veuf, et par conséquent » libre; j'irai me faire ordonner Prêtre, afin » de pouvoir satisfaire ma dévotion, et pour » que mes enfans, trouvant dans leur maison » de quoi remplir les devoirs de Chrétiens, » ne soient point tentés d'aller aux Eglises » Arméniennes ».

Dieu se contenta des généreuses dispositions du héros Chrétien, et il ne permit pas que le Schisme triomphât de la Religion. Les Vertabiets se flattaient cependant d'un heureux succès; et la veille du jugement, un de leurs Chefs s'était expliqué de manière à faire croire qu'ils comptaient retourner seuls à Julfa, et que les Missionnaires en seraient enfin bannis pour toujours. Le jour marqué pour la décision arriva. Le Prince ne parut point faire attention aux calomnies dont on tâchait

de noircir les Pères et MM. les Chérimans. Il se contenta de les interroger sur leur foi, et leur demanda quelle était leur créance. Cette question s'adressait aux deux partis. Chacun fut obligé de répondre et de s'expliquer.

Là se passa une scène singulière. Deux frères servaient d'interprêtes, l'un à Monseigneur l'Evêque, l'autre aux Vertabiets; tous deux également zélés, l'un pour la Foi catholique, l'autre pour le Schisme. Le cadet, partisan des Arméniens, était un homme emporté. Il accablait son frère des plus grossières injures, et lui reprochait d'être déserteur de la Foi de ses pères. L'aîné, plus modéré, les laissait tomber sans y répondre, mais le reprenait avec force lorsqu'il rendait en langue Persanne les fausses interprétations que les Vertabiets donnaient de l'Ecriture. Ce contraste réjouissait les Juges.

Le Prince qui ne voulait, ce semble, que se divertir, demanda une explication nette et précise des articles du Symbole; chacun la donnait à sa façon, et quand on vint à l'article du Saint-Esprit, il demanda aux Arméniens comment il était fait, et s'ils l'avaient vu; ils répondirent que non, et qu'étant Dieu comme les deux autres personnes, il était invisible. Mais, poursuivit le Prince, peut-être votre Patriarche, qui est un si grand homme, l'a-t-il vu. Ces plaisanteries leur déplurent, et ils commencèrent à s'apercevoir que ce prétendu Jugement qu'ils attendaient pourrait bien dégé-

nérer en un simple badinage ; mais il n'était plus temps de reculer.

Enfin, après une demi-heure d'audience, le Prince, que ces contestations peu intéressantes pour lui commençaient à fatiguer, les renvoya tous, sans condamner personne, mais laissant aux Catholiques la liberté d'exercer leur Religion : c'est tout ce qu'ils demandaient.

Les Vertabiets ne remportèrent de cette tentative, que la honte d'avoir fait une démarche inconsidérée : les Arméniens qui l'avaient conseillée, n'en furent pas quittes à si bon marché. Le Prince qui avait besoin d'argent, et qui connaissait leurs richesses, les obligea d'acheter de lui pour cinq cens tomans, c'est-à-dire pour dix mille écus de soie, et de payer la somme dans huit jours.

Honteux de leur défaite, et craignant les impressions que cette nouvelle pouvait faire sur les esprits, les Vertabiets voulaient y préparer insensiblement le peuple de Julfa, et devancer les Catholiques ; mais ils n'osaient arriver de jour dans la Ville, et ce retardement donna le temps à ceux-ci de les prévenir. Les deux Députés qu'avaient dépêchés et Monseigneur l'Evêque et MM. les Chérimans, vinrent les premiers, et annoncèrent le triomphe de la Foi sur l'hérésie. Quelle joie pour nous et pour ce troupeau de Jésus-Christ ! Le Patriarche ne put soutenir cet affront, et voyant que les Arméniens qu'il avait engagés dans une si mauvaise démarche, étaient outrés contre lui, il sortit pré-

cipitamment de Julfa, sans dire mot à personne, mais bien résolu de pousser les choses plus loin, et d'écraser du-moins la famille des Chérimans, s'il ne pouvait ruiner la Religion; ses plus zélés partisans s'étaient tournés contre lui, et cet homme, à qui quelques jours auparavant on avait rendu des respects qui allaient jusqu'à une espèce d'adoration, était devenu l'objet de l'aversion publique. Nos Catholiques suivaient de près leurs députés, et arrivèrent triomphans.

Nous commencions à respirer, lorsqu'à ces troubles assoupis succédèrent de nouvelles alarmes. Le Roi voulait une Traduction Persanne des Livres de Moïse, des Pseaumes de David, et de l'Evangile. Il envoya à Ispahan un Molla, ou Docteur de la Loi, qu'il chargea de rassembler les Juifs, les Arméniens et les Francs qu'il jugerait nécessaires pour ce travail. Le Molla, homme d'esprit, confia aux Juifs les Livres de l'ancien Testament; aux Arméniens et aux Francs, ceux du nouveau. La Traduction fut commencée chez le Molla, dès le mois de Mai mil sept cent quarante. Nous nous trouvions chez lui ordinairement deux Missionnaires et deux Arméniens Catholiques; deux Moines et deux Prêtres Arméniens schismatiques. Tous les mots étaient examinés; on en cherchait le vrai sens, et les termes les plus propres pour l'exprimer. La diversité des sentimens fesait souvent naître diverses explications. L'endroit où Jésus-Christ donne la prééminence à saint Pierre, fut,

entr'autres, vivement discuté. Les Schismatiques prétendaient que ces paroles : *Tu es Petrus*, *etc.* signifiaient que quiconque confesserait que Jésus est fils de Dieu, participerait aux éminentes prérogatives qu'avait méritées à saint Pierre cette glorieuse confession. Le Molla fut si étonné de cette explication, qu'il demanda de lui-même au Père du Han, si les Francs donnaient le même sens à ces paroles. Le Père du Han lui expliqua le sens Catholique, qu'il trouva si naturel, qu'il imposa silence aux Schismatiques. Nous eûmes la consolation de voir que, dans presque toutes ces contestations, ce Mahométan, guidé par la seule raison, décida en faveur des explications Catholiques, qui lui paraissaient parfaitement conformes au sens naturel de la lettre.

Ce travail dura six mois. Quand il fut fini, le Roi, qui était pour lors à soixante lieues d'Ispahan, ordonna qu'on lui apportât cette Traduction, et que ceux qui y avaient travaillé vinssent le trouver. Monseigneur notre Evêque, et deux Missionnaires, partirent avec le Molla de la part des Catholiques. Les Arméniens députèrent quatre Evêques. Le Roi les reçut avec bonté, les logea, et remboursa les frais de leur voyage. Mais quand on lui présenta la Traduction, il dit qu'il n'avait pas le temps de l'examiner, que d'ailleurs, comme il n'y avait qu'un Dieu, il ne pouvait y avoir qu'un Prophète. Ces paroles attristèrent nos Missionnaires, qui avaient conçu de cette Traduction des idées

avantageuses à la Religion. Depuis ce temps-là nous n'avons plus entendu parler de l'ouvrage ; et quelques mouvemens que nous nous soyons donnés pour en avoir du-moins un exemplaire, nous n'avons pu y réussir ; ainsi se sont évanouies toutes nos espérances.

Pour comble de disgrâce, la persécution se ralluma bientôt, et nous replongea dans de nouvelles inquiétudes. Le Patriarche alla lui-même demander une audience, et l'obtint. Il dit au Roi que nous débauchions ses Sujets, et que nous lui enlevions son Peuple.

Cet objet, présenté avec adresse, eut d'abord l'effet qu'il s'était proposé. Le Prince expédia un ordre, qui portait que les déserteurs de la Foi arménienne eussent à rentrer sous l'obéissance du Patriarche. On tint quelque temps la chose secrète ; et pour ne point se compromettre encore une fois mal-à-propos, on ne voulait la rendre publique qu'après avoir pris de justes mesures pour l'exécution. Elle demandait de grosses sommes, et les Arméniens les plus riches, las de tant de dépenses inutiles, ne voulaient plus rien débourser. Le nouveau Calanther était parent de plusieurs Catholiques, et plus affectionné à la Religion que son prédécesseur : il recevait toujours les Missionnaires avec distinction. Les Vertabiets n'ignoraient pas les dispositions de ce premier Juge, et ils sentirent que, sous son administration, leurs intrigues ne réussiraient pas. Ils prirent donc le parti de ne point inquiéter les Catholiques de Julfa. Il n'en fut pas de même

de Tefflis, où le Patriarche avait également envoyé cet ordre.

On y persécuta les Catholiques; et les Pères Capucins qui gouvernaient cette Eglise, essuyèrent l'orage les premiers.

Ces Pères furent tirés avec violence de leur maison, mis en prison, condamnés à une grosse somme d'argent, pour laquelle on prit et leurs petits meubles, et leurs vases sacrés. Enfin on les chassa de la Ville. Les Catholiques furent emprisonnés.

Au milieu de tant de violences, le Seigneur prit en main la cause de ses serviteurs, qui était la sienne, et les vengea de leurs ennemis et des siens d'une manière bien éclatante.

Le Révérend Père Damien, de Lyon, Religieux distingué par son esprit et par son savoir, fut le digne instrument dont Dieu se servit pour délivrer ses frères de l'oppression. Son talent pour la Médecine l'avait mis en faveur auprès d'Ibrahim-Kan, frère du Roi, qu'il avait guéri d'une grande maladie; et dans une mauvaise affaire, que le Patriarche lui avait suscitée à Tauris, cette faveur lui donna une victoire si éclatante, qu'il fit chasser honteusement de la Ville le Prélat schismatique qui avait entrepris de le faire bannir.

Après la mort d'Ibrahim-Kan, il avait trouvé dans le cœur du fils toutes les bontés du père, et ce jeune Prince s'était tellement attaché à lui, qu'il voulait qu'il l'accompagnât dans tous ses voyages.

En suivant la Cour, le Père Damien s'était fait connaître du Roi; et ce Prince qui l'estimait, l'avait appelé à Derbent, pour prendre soin de M. le Résident de Moscovie qui y était fort malade. C'est là qu'il apprit les violences qu'on exerçait à Tefflis contre les Capucins ses frères, et contre les Catholiques ses enfans. Il entreprit cette affaire; elle était en bonnes mains, la circonstance était favorable. Le Roi, qui aimait M. le Résident, regardait le Médecin de ce Ministre comme un homme plus nécessaire que jamais; et Sa Majesté était disposée à ne lui rien refuser. Le Père Damien saisit cette heureuse conjoncture, et profita de ses avantages. Il présenta sa Requête et la fit appuyer par son malade. Le Roi y eut égard, et défendit qu'on inquiétât les Catholiques dans toutes les terres de sa domination: l'ordre fut envoyé, mais les intéressés trouvèrent le moyen de l'éluder.

Pendant ces délais, Dieu permit que le Monarque lui-même fût attaqué d'un mal de foie. Son neveu lui présenta le Père Damien pour le traiter, et ce Père eut le bonheur de le guérir. Il ne demanda pour toute récompense de ce service signalé qu'un ordre de Sa Majesté, pour se transporter à Tefflis, avec commission de rétablir les persécutés dans leurs maisons et dans leurs biens. Il l'obtint; et secondé du Prince, son protecteur, il se fit donner, par le Calanther de la Ville, un écrit signé, par lequel ce premier Juge et tous les Arméniens s'engageaient, sous

peine de perdre leurs biens et même la vie, à ne plus inquiéter ni les Pères ni les Catholiques.

Le Patriarche, furieux de voir que son crédit et son argent étaient inutiles, dressa une nouvelle batterie. Il obtint secrètement un ordre, par lequel il était enjoint à tous ceux qui s'étaient faits Catholiques depuis quinze ans, de revenir à l'Arménisme. Il prit mal son temps. Le Père était alors à la Cour. Averti par ses amis des démarches du Patriarche, il ne se contenta pas de les traverser, il fit donner un ordre décisif en faveur des Catholiques.

Tout autre que le Patriarche aurait quitté la partie; mais toujours acharné à la perte de la Religion, il ne se rebuta point, et voulut faire un dernier effort: il n'avait point réussi par les prières, il voulut en imposer par l'éclat. Il parut à l'Audience du Roi avec un air de grandeur et de magnificence, peu convenable à un sujet.

Le Prince en fut frappé. Il lui demanda quels revenus il avait pour trancher ainsi du grand Seigneur, et du petit Souverain. Il répondit qu'il n'avait que ce qui était suffisant pour l'entretien de son Monastère d'*Edchmiadzin*; mais le Roi était instruit. Il le condamna à lui céder cinq Villages, et à lui payer 2500 tomans; il le renvoya escorté d'un Moisil qui devait rapporter cette somme, et la remettre au Trésor Royal. Ce dernier coup l'accabla, et ses poursuites cessèrent enfin.

Cette punition du Patriarche, la faveur

du Père Damien, et la protection dont nous honorent Messieurs les Anglais, qui sont de retour à Ispahan; tout nous annonce, du-moins pendant le reste de ce règne, un calme heureux et une tranquillité constante.

Nous avons vu, dans ces temps orageux, des prodiges de valeur et de générosité chrétienne, des fidèles résister en face aux Prêtres schismatiques et aux Vertabiets qui voulaient les conduire, malgré eux, à l'Eglise des Arméniens; un père se faire l'Apôtre de sa maison, qui s'était pervertie pendant son absence, et la rendre Catholique; une veuve convertir sa famille entière et l'attirer à la vraie foi, par ses discours, par sa piété, par son exemple; nous avons vu un enfant de dix à douze ans, se mettre dans le risque de mourir, et mourir en effet, victime de sa fermeté. Il était fils d'un paysan des environs de Julfa, et il commençait à fréquenter notre Ecole: son père, qui était Arménien, entreprit de lui faire abjurer sa foi; caresses, sollicitations, larmes, prières, tout fut employé. On eut recours aux menaces, le père employa les rigueurs, l'enfant les souffrit sans se plaindre, et sa résistance fut invincible. Les mauvais traitemens furent portés à une si grande violence, qu'il en tomba malade, et perdit la vie sans avoir rien perdu de sa constance et de sa foi.

Je finis cette lettre par quelques traits qui m'ont échappé jusqu'ici sur la Religion des Arméniens. Ils anathématisent solennellement le Concile de Chalcédoine, saint Léon,

et l'Eglise romaine quatre fois l'année ; c'est-à-dire, le samedi avant la Quinquagésime, la veille de la Transfiguration, la veille de l'Assomption et la veille de Noël.

Ils ne croient ni le jugement particulier, ni le purgatoire ; et ils prétendent que les ames de tous ceux qui meurent vont dans un même lieu, où elles attendent le jugement dernier, les unes dans la joie, les autres dans la tristesse : vous voyez qu'ils enchérissent sur l'erreur des Millénaires. Quoiqu'ils ne croient point de purgatoire, ils font cependant des prières pour les morts. Nous regardons cela comme une inconséquence, mais l'esprit d'intérêt les empêche de l'apercevoir.

A la Messe, ils ne mettent point d'eau dans le calice, et ils nous traitent d'hérétiques parce que nous en mettons. Voici sur quoi ils se fondent : c'est, disent-ils, que lorsque Jésus-Christ consacra il ne se servit que de vin, et que la Messe étant le renouvellement de la Cène, on doit pratiquer de point-en-point ce que Jésus-Christ pratiqua.

Quand une personne malade n'a pu, par quelque accident, recevoir la Communion, ou quand elle est près de mourir sans avoir pu se confesser, ils lui mettent le corps de Jésus-Christ dans la bouche lorsqu'elle rend le dernier soupir.

Ils sont étonnés de voir plusieurs autels dans nos Eglises, et de voir dire plusieurs Messes sur chaque autel. Jésus-Christ, disent-ils, n'a consacré qu'une fois sur la même table, et par conséquent, on ne doit dire

qu'une Messe sur chaque autel. Dans le temps du jeûne ils mangent à toute heure et ils ne s'en font aucun scrupule, pourvu qu'ils ne mangent point de mets défendus. Nos Catholiques sont les seuls qui ne fassent qu'un repas par jour.

L'abstinence est beaucoup plus respectée; en ce genre, ils portent le scrupule jusqu'à des excès : si pour guérir une maladie il fallait ou manger gras, ou commettre un péché mortel; dans la nécessité de choisir, il vaudrait mieux, selon eux, pécher mortellement que de rompre l'abstinence.

Quand les femmes sont en deuil, elles ne sortent qu'au bout de quarante jours; quelques-unes même ne sortent qu'au bout de l'an, et pendant tout ce temps-là, elles n'entendent point la Messe; c'est, disent-elles, la coutume du pays, coutume ou plutôt abus, qu'ont aboli les Missionnaires parmi les Catholiques.

Je finis mon Révérend Père, et je compte vous marquer, dans une autre lettre, quelles sont nos occupations au-dedans et au-dehors. Vous verrez que nous ne sommes pas désœuvrés, et qu'outre les langues qu'il faut apprendre, on a besoin ici, plus qu'ailleurs, de lumières, de science, de précautions, de modération, de patience. Qu'on ne nous reproche point que dans ce pays les conversions ne sont pas bien fréquentes; songez que c'est de schismatiques opiniâtres que nous sommes environnés; demandez à nos Missionnaires de France si dans leurs excur-

sions apostoliques ils ne convertissent pas bien moins d'hérétiques que de pécheurs.

C'est à leur expérience que j'en appelle. J'ai l'honneur d'être avec les plus respectueux sentimens, etc.

A Julfa, ce 26 *Mai* 1744.

LETTRE

Du Père du Bernat, Missionnaire de la Compagnie de Jésus en Egypte, au Père Fleuriau, de la même Compagnie.

MON RÉVÉREND PÈRE,

La paix de N. S.

Nous ne pouvons trop faire pour vous témoigner notre parfaite reconnaissance des services continuels que vous nous rendez, et à nos Missions, dont vous avez le soin depuis tant d'années. C'est pour vous donner en mon particulier des marques de la mienne, que j'ai tâché de me mettre en état de répondre, comme vous le desirez, aux questions que vous m'avez faites sur la Religion des Coptes, et sur leurs Rits ecclésiastiques.

Je crois avoir acquis présentement toutes les connaissances qui m'étaient nécessaires pour vous en donner des explications sûres

et précises. Je vous suis très-obligé de me les avoir demandées, car elles m'ont fait étudier des matières importantes pour combattre les erreurs des Coptes, avec connaissance de cause, pour ainsi dire. Je sais leur Religion, comme je crois savoir la mienne, et j'espère, avec la grâce de Dieu, travailler utilement à leur instruction et à leur réunion à l'Eglise catholique.

Je ne vous dirai point que nous ayons affaire ici à des hommes savans, tels qu'il y en avait autrefois dans l'Egypte : l'ignorance a pris ici la place des beaux-arts, qui y ont été si célèbres dans les siècles passés. De nouvelles ténèbres, mais différentes de celles que Moïse répandit en ce Royaume, aveuglent ici les esprits des Coptes : et ce qui augmente leur misère, c'est qu'ils ne demandent pas et ne souhaitent pas même la délivrance de ce fléau, beaucoup plus terrible que ceux dont l'Egypte fut autrefois frappée. J'avouerai néanmoins, pour les rendre en quelque façon excusables, que l'esclavage où ils sont, sous la domination des Turcs, ennemis des sciences et des beaux-arts, contribue à les entretenir dans leur pitoyable état. Mais les lumières du Ciel dissiperont, quand il plaira au Seigneur, les ténèbres qui les environnent. Engagez, mon Révérend Père, les gens de bien à obtenir de Dieu, par leurs ferventes prières, qu'il lui plaise bénir nos travaux, et nous accorder des succès, qui seront les fruits de leurs vœux, et qui leur mériteront d'éternelles récompenses.

Je pense, mon Révérend Père, qu'avant de parler de la créance des Coptes, et de la manière dont ils traitent les choses de la Religion, il est à propos de donner une notion générale de la Nation.

Les Coptes se disent les habitans naturels du pays, descendus des anciens Egyptiens, qui ont eu, dans les premiers temps, leurs Rois Pharaons, et qui, dans la suite, ont subi le joug des Perses, des Grecs, des Romains, des Empereurs de Constantinople, des Arabes, et enfin des Turcs. Depuis plus de vingt-deux siècles, toujours soumis à des Puissances étrangères, ils se sont soustraits, comme je le dirai bientôt, à la domination des Empereurs Grecs de Constantinople, et ils sont tombés sous l'esclavage des Sarrasins et des Turcs; et des Chrétiens ont eu la lâcheté et le malheur de se donner à des maîtres Mahométans.

La raison qu'ils en apportent, c'est que les Empereurs fesaient violence à leur conscience, et prétendaient, à force de mauvais traitemens, les obliger à recevoir les décisions du Concile de Chalcédoine et la lettre de saint Léon à Flavien, à reconnaître deux natures en Jésus-Christ, à anathématiser Dioscore leur Patriarche, et Sévère, Patriarche d'Antioche. Les Gouverneurs, disent-ils, et les autres Officiers envoyés de Constantinople, n'épargnaient ni les indignités, ni les massacres. Quand ils mangeaient, ils forçaient quatre Egyptiens de soutenir la table, et s'essuyaient les mains

à leurs barbes, affront le plus insupportable qu'on pût leur faire. Tout ce que ces malheureux purent obtenir, c'est qu'en cet état, et pour sauver leurs barbes, ils se mettaient une serviette sur les épaules. En mémoire de cette humiliante sujétion, ils portent encore aujourd'hui sur les épaules une espèce de serviette qu'ils nomment *sonta*, d'une toile rayée, et qui pend des deux côtés : ils s'en font presque tous un ornement, et plusieurs Turcs les imitent en cela.

Quant aux cruautés, ils assurent qu'un jour trente et un mille des leurs furent égorgés à Alexandrie, pour avoir refusé de se soumettre au Concile de Chalcédoine. *Abulbaracat* fait mention de ce terrible massacre dans son Histoire ; un Historien Turc que j'ai lu, le décrit : mais j'aime mieux m'en rapporter à un Historien Grec de Nation, et qui, par conséquent, ne saurait être soupçonné d'en avoir trop dit ; il se nomme *Seid-ba-Batrik*, c'est-à-dire, *Seid*, fils de *Batrik*, et a écrit en Arabe. Il dit qu'*Apollinaire* ayant été sacré Patriarche d'Alexandrie à Constantinople, sous l'Empire de Justinien, environ l'an 552, arriva à Alexandrie avec une armée ; et que les Egyptiens s'obstinant à ne pas le recevoir, il en fut tué une infinité. L'Historien Turc ajoute des circonstances qui semblent peu croyables : selon lui, Apollinaire commandait l'armée de l'Empereur, et se fit voir d'abord à Alexandrie vêtu en homme de guerre : mais comme il était allé à l'Eglise, et qu'à la porte il

changea cet habit en celui de Patriarche ; les Egyptiens en furent tellement indignés, qu'ils l'auraient sur l'heure accablé de pierres, s'il ne s'était pas sauvé par la fuite. Le lendemain il ordonna que tous se rendissent à la grande Eglise pour entendre les ordres de l'Empereur, et il eut soin de disposer ses troupes pour l'exécution qu'il voulait faire. Les ordres qu'il leur déclara, étant monté en chaire avec l'habit de Patriarche, furent de le reconnaître et de lui obéir en cette qualité. Le concours des Egyptiens était grand, et comme il les vit se soulever encore, il fit le signal à ses soldats, qui se jetèrent sur ce peuple, tuant tout sans distinction de sexe ou d'âge, et continuèrent un semblable carnage dans toute la Ville.

Les Egyptiens ne sont pas gens à s'exposer au hasard des combats ; ils se contentèrent de murmurer et de se plaindre, jusqu'à ce que les conquêtes des Sarrasins dans la Syrie, leur parurent une occasion sûre de se tirer d'une domination qui leur était devenue si odieuse. En 639, ils les invitèrent à entrer en Egypte : le Gouverneur, pour l'Empereur Héraclius, outre que dans l'ame il avait des sentimens contraires au Concile de Chalcédoine, craignait encore d'être puni pour n'avoir pas exécuté l'ordre qu'il avait reçu d'envoyer du secours à Constantinople, lorsque cette Ville avait été assiégée par les Perses ; il livra donc le Caire aux Arabes dès qu'ils s'y présentèrent, ne capitulant que pour les Egyptiens, et leur abandonnant les

Grecs. Ceux-ci se jetèrent sur des barques, et se réfugièrent à Alexandrie, d'où, l'année suivante, après un long siége, ils furent contraints de se retirer par mer en Grèce. C'est ainsi que *Seid-ba-Batrik* raconte ce triste évènement : et il ajoute que tout ce qu'il y avait alors de Grecs en Egypte, quitta le pays, sans que je sache en quel temps ceux qu'on y voit présentement, sont venus s'y établir.

Me voilà, mon Révérend Père, venu à l'époque, ou près de l'époque des noms de *Melchites* et de *Coptes*. Les Grecs, qui confessent deux natures en Jésus-Christ, selon le Concile de Chalcédoine et la lettre de saint Léon, sont appelés *Melchites*, c'est-à-dire, *Royalistes*, du mot Arabe *Melek*, qui signifie *Roi*. Les Egyptiens, déclarés contre le Concile de Chalcédoine, s'appellent *Coptes*. *Seid-ba-Batrik*, parlant de la reddition du Caire, dit que le Gouverneur ne capitula que pour les Coptes : mais comme il n'a écrit que deux cens ans après, on peut croire qu'il a usé d'anticipation, donnant ce nom au peuple, qui l'a eu dans la suite. Et il en est de même d'*Elmacin*, lorsqu'il dit que *Mahomet* recommanda à ses Arabes d'entretenir l'amitié avec les Coptes. Ce n'est que sous le Patriarcat d'*Aba-Khaël*, en 459, de l'Ere des Martyrs, comme on compte ici, ou en 742, comme nous comptons, qu'*Abulbaracat* commence proprement à faire la distinction des *Melchites* et des *Coptes*. Avant ce temps-là, il donne aux premiers le nom de *Chalcédoniens*, et

honore les seconds de celui d'*Orthodoxes.*

Il n'est pas difficile de reconnaître l'étymologie du nom des *Melchites :* l'Empereur *Marcien* et les Empereurs suivans, si l'on en excepte peu d'entr'eux, employaient leur autorité et leur puissance à faire recevoir le Concile de Chalcédoine ; c'était la Foi des Empereurs, et ceux qui avaient la même Foi furent appelés *Melchites* ou *Royalistes.*

Pour le nom de Coptes, on est presque réduit à des conjectures. Comme je vois qu'il n'a commencé d'être en usage, et qu'il n'est connu que depuis que les Mahométans se sont rendus maîtres de l'Egypte, je suis persuadé que c'est là qu'il faut en chercher l'étymologie. Or, les Egyptiens, ou à l'exemple de leurs nouveaux maîtres, ou pour se concilier leur bienveillance, prirent la coutume honteuse de circoncire leurs propres enfans. Les Grecs, justement scandalisés de cette basse complaisance, et criminelle en des Chrétiens, les appelèrent par mépris *Koptoi*, *Circoncis*, *Coptes.* Au contraire, les Mahométans ayant appris la signification de ce nom, leur en firent honneur, et ainsi il passa insensiblement dans l'usage, et devint le nom appellatif de la Nation ; car, selon le langage du pays, auquel il faut s'en rapporter, il en est de celui-là comme de ceux de Suriens, d'Arméniens, de Grecs ; ensorte qu'en Egypte, dire Copte ou Egyptien naturel, c'est la même chose, et de même *Melchite* ou *Grec ;* j'avoue pourtant qu'à ces noms est attachée l'idée d'une cer-

taine créance et d'un certain rit ; ainsi, ils disent d'un Copte converti, qu'il s'est fait *Franc*, d'un autre qui a renoncé au Christianisme, qu'il s'est fait *Turc*, *Mahométan*.

Vous me demandez, mon Révérend Père ; si les Coptes convertis font quelque nombre ; et je vous répondrai, après vous avoir exposé la situation où je vois maintenant cette Nation. Je crois la pouvoir diviser à-peu-près comme nons divisons la France en trois Etats, du Clergé, de la Noblesse, (si l'on peut appeler Nobles des gens à qui le port des armes est absolument interdit), et du peuple.

Le Clergé est composé d'un Patriarche, avec le titre de Patriarche d'Alexandrie, quoiqu'il fasse sa résidence ordinaire au Caire comme en la Capitale ; de onze ou douze Evêques, de plusieurs Prêtres, d'un grand nombre de Diacres, de Clercs inférieurs, des célèbres Monastères de saint Antoine, de saint Paul et de saint Macaire.

Bien que les Coptes soient sous la domination des Turcs, ils se sont, jusqu'à cette heure, préservés de la simonie, et chez eux les dignités ecclésiastiques ne sont point vénales comme chez les Grecs. Pour y parvenir, ils ne s'adressent point au Bacha, et ne lui comptent point d'argent.

Après la mort du Patriarche, les Evêques, les Prêtres, et les principaux de la Nation s'assemblent au Caire pour lui élire un successeur ; et comme il faut qu'il soit *Betoul*, c'est-à-dire, qu'il ait gardé une perpétuelle

chasteté, ils le choisissent entre les Moines. Si, dans l'élection, les suffrages étaient tellement partagés qu'ils ne pussent s'accorder sur un sujet, alors ils écrivent en des billets séparés, les noms de ceux qui ont le plus de voix, les mettent sur l'autel, où l'on dit la Messe trois jours de suite, pour demander à Dieu qu'il fasse connaître qui est le plus digne de remplir la Chaire de saint Marc. Enfin, un enfant qui est Diacre, tire un des billets, et le Moine, dont le nom s'y trouve écrit, est déclaré Patriarche. On va le chercher dans son Monastère, et après l'avoir installé au Caire, où il doit résider, il est conduit à Alexandrie, et placé sur la Chaire de saint Marc. On m'a assuré qu'ordinairement ce n'est pas sans beaucoup de résistance de sa part, qu'un Moine ainsi élu quitte son désert, et accepte la dignité Patriarcale.

Les Evêques sont dans une extrême dépendance du Patriarche, qui les élit à son gré. Ils sont obligés à la continence : mais il y en a qui auparavant ont été mariés. Ils sont dans les Provinces les Receveurs du Patriarche pour une espèce de dîme destinée à son entretien, et chacun sait ce qu'il doit payer. Celui de Jérusalem est le plus considérable ; il est l'Administrateur du Patriarcat pendant la vacance du Siége ; il fait aussi sa résidence au Caire, parce qu'il y a peu de Coptes à Jérusalem, et il se contente d'y aller une fois l'an pour y célébrer les fêtes de Pâques. J'ai lu dans leur Pontifical le nom de cinquante Evêchés, qui sont réduits au

au petit nombre que j'ai marqué ; les Turcs portent par-tout la désolation.

Quoiqu'il n'y ait pas d'obligation aux Prêtres de vivre en continence, il y en a néanmoins qui ne sont pas mariés, et qui ne l'ont point été. Au reste, les Coptes n'ont pas d'empressement pour la Prêtrise, et il faut souvent les y forcer. On les retient de peur qu'ils n'échappent ; et seulement au moment de l'Ordination, on les laisse s'avancer d'eux-mêmes vers l'Autel, afin de conserver la liberté requise pour l'Ordination. Ce qui leur cause cet éloignement pour la Prêtrise, n'est pas tant l'humilité et le respect pour le sacré ministère, que la crainte de la pauvreté. Comme ils sont tirés du peuple, qui ne subsiste que de son travail, ils considèrent que ce nouvel emploi leur emportera la plus grande partie de leur temps, et les détournera de vaquer à leur métier, qui peut seul les mettre en état de pourvoir à l'entretien de leur famille, l'Eglise ne leur fournissant presque rien.

On peut juger par-là quelle science peuvent avoir des gens qui sortent très-souvent de la boutique à l'âge de trente ans, pour être élevés au Sacerdoce. Ils ont été jusqu'à présent Tailleurs, Tisserands, Orfèvres ou Graveurs ; mais savent-ils lire en Copte, cela suffit pour les ordonner Prêtres, parce que la Messe se dit et l'Office se fait en cette langue, que pourtant la plupart d'entr'eux n'entendent pas. De là vient que, dans les Missels, l'Arabe

est toujours mis vis-à-vis du Copte ; et outre cela, c'est toujours en Arabe que l'Epître et l'Evangile se lisent à la Messe.

Il faut ajouter ici que la nécessité les contraint souvent de reprendre leur premier métier, sur-tout quand il ne les expose pas aux yeux du public. Quelques-uns ne laissent pas cependant de se montrer comme auparavant à la boutique : ils s'y occupent du travail des mains qui est recommandé aux Clercs, et dont saint Paul ne se dispensait pas ; mais saint Paul gardait des bienséances, dont ceux-ci ne se mettent pas beaucoup en peine.

Il y en a cependant parmi eux qui s'appliquent uniquement à l'instruction des enfans. Ils leur apprennent à lire en Arabe et en Copte, s'ils le peuvent ; ils font réciter le Catéchisme ; mais pour ce qui est d'annoncer publiquement la parole de Dieu, c'est ce qu'ils ne savent point faire. Soit incapacité, soit timidité, on ne les voit jamais monter en Chaire. Il n'y a point ici d'autres prédications que celles des Missionnaires dans les Eglises des Francs.

Il faut cependant convenir que les Prêtres Coptes, quelque peu de mérite qu'ils aient, sont universellement respectés des peuples. Tout ce qu'il y a de plus considérable et de plus distingué dans la nation se courbe devant eux, leur baise la main, les priant de la leur mettre sur la tête.

Quoique j'aie dit que les Prêtres soient pris parmi les gens de métier, ce n'est pas à dire pour cela qu'on les ait tirés du nom-

bre des laïques : il faut qu'ils aient reçu le Diaconat, avant que de parvenir à la Prêtrise; ils ont même souvent été Diacres dès l'enfance, c'est-à-dire, dès l'âge de six, sept et huit ans.

Comme l'assistance d'un Diacre est nécessaire pour célébrer la Messe, ces petits Diacres sont toujours prêts, et rendent d'autres services à l'Eglise, tandis que les grands sont occupés à gagner leur vie.

Du-moins l'Eglise Coptique a cela d'édifiant, que l'ordre Hiérarchique s'y est parfaitement conservé : les Evêques sont soumis au Patriarche, les Prêtres aux Evêques, toute la nation honorant le Sacerdoce. L'autorité du Patriarche est si grande, qu'il termine presque toutes les affaires.

Les Monastères se remplissent de sujets, qui peut-être renoncent volontiers aux biens de la terre, mais qui, en effet, n'en ont point à quitter. On a de la peine à comprendre ici qu'en Europe, des jeunes gens de condition, et qui pourraient se flatter de réussir dans le monde, s'ils y demeuraient, sacrifient courageusement à Jésus-Christ, dans la vie religieuse, leurs personnes, leurs biens, leurs espérances : cela passe les Coptes, je ne dis pas pour l'imiter, mais pour le concevoir. Ce qu'ils appellent Monastères de Religieuses, ne sont à proprement parler que des hôpitaux, qui servent de retraite à de pauvres femmes, veuves la plupart, qui n'ont pas de quoi subsister chez elles. Tous ces Monastères n'ont point d'autre fonds que celui

des aumônes, qui sont assez grandes, à raison de la condition de ceux qui les font. D'ailleurs la vie y est fort frugale, et n'est pas de dépense.

Le second état est composé de ceux qu'ils nomment *Mebachers*. Ce mot Arabe, en sa propre signification, se prend pour des envoyés, des Messagers; en latin, *Nuncii;* ainsi ils appellent l'Evangile *Bechaïer*, et les Evangélistes *Mebacherim*; mais dans l'usage commun, *Mebacher* est un partisan, un homme d'affaires, Fermier, Receveur, Secrétaire, Intendant de la maison des grands emplois qui sont devenus héréditaires dans les familles de ceux qui les possèdent. Ces *Mebachers* Coptes sont la plupart très-riches, principalement une douzaine qui sont à la tête des autres.

Le Bacha qui commande dans toute l'Egypte, et vingt-quatre *Beys* qui la partagent en autant de Gouvernemens particuliers ou de Provinces, et tous les Officiers, tant généraux que subalternes, ou sont incapables, ou dédaignent de s'appliquer au détail de leurs biens et de leurs affaires. Ils veulent de l'argent, sans qu'il leur coûte seulement la peine de s'instruire d'où et comment il leur vient. Ils remettent donc tout entre les mains des Mebachers Coptes, dont la fidélité leur est moins suspecte que celle des Turcs et des Juifs. C'est encore sur cette estime de la fidélité des Coptes, que les Grands les prennent à leur service, et aiment à en avoir pour domestiques.

Enfin, le troisième état comprend les Artisans et les Paysans. Quelques-uns de ceux-là sont assez aisés ; mais le grand nombre peut à peine, par son travail, suffire au jour présent. Ils sont réduits incontinent à la mendicité, si une maladie leur survient, ou si les forces leur manquent. Au reste, on ne peut pas leur reprocher, comme on fait souvent à ceux de France, qu'ils sont eux-mêmes la cause de leur misère par leur mauvaise économie, consommant en bonne chère, dans un jour, ce qu'ils ont gagné pendant la semaine. Les Coptes et les autres nations qui sont ici établies, vivent et petitement et mal-proprement. Ils ont besoin de manger souvent; mais ils ne sont nullement délicats sur le choix des viandes, ni sur les apprêts, non plus que sur la manière de les faire servir.

Pour répondre présentement à la question que vous me faites, mon Révérend Père, sur le nombre des Coptes convertis et Catholiques, je vous dirai qu'il y a environ seize ans que vous nous procurâtes, comme vous savez, un ordre du Roi pour venir commencer l'établissement d'une Mission en cette ville. La commodité du commerce, y attirant quantité de Grecs, d'Arméniens, de Suriens, sans parler des Français et des autres Européens négocians, qui y sont établis en assez grand nombre ; nous y avons trouvé de l'occupation suffisamment, pour n'avoir pas le loisir d'en aller chercher ailleurs. Ainsi je ne puis être bien informé de l'état des Coptes

qui habitent dans les autres parties de l'Egypte. A en juger par ceux qui sont ou qui viennent au Caire, je crois pouvoir dire qu'il y a plus d'ignorance et de grossiéreté dans toute la nation, qu'autre chose : quelques-uns de nos Missionnaires sont résolus d'aller incessamment visiter les Coptes qui habitent le long du Nil, dans la haute et basse Egypte, et ils ne manqueront pas de vous envoyer les relations de tout ce qui méritera d'être écrit en France.

Pour ce qui est en particulier des Coptes du Caire et des environs, il en est à-peu-près comme des premiers Disciples des Apôtres. Nous pouvons dire d'eux ce que l'Apôtre saint Paul disait aux Corinthiens (1) : *Dieu n'a point choisi pour être Disciples de la Foi ceux qui sont les plus sages selon la chair, ou les plus puissans, ou les plus nobles : il a choisi ce qui est faible, selon le monde, pour confondre ce qu'il y a de plus fort; il a choisi ce qu'il y a de moins noble, et de plus méprisable*, des gens de métier, et des familles de basse extraction, mais dont la simplicité, l'humilité, la charité, la dévotion et l'innocence sont précieuses aux yeux de Dieu.

Nous espérons que leurs compatriotes, encore éloignés du Royaume de Dieu, et qui ont eu part au Sang de Jésus-Crist, participeront aussi aux fruits de ce même Sang, qui opérera leur conversion ; c'est ce que

(1) I. Cor. chap. 1, v. 26.

nous attendons plus certainement du secours des prières des gens de bien que vous nous procurerez, que du mérite de nos travaux.

Nous avons quatre grâces particulières à obtenir de la bonté de Dieu, pour vaincre autant d'obstacles, qui nous paraissent s'opposer à une sincère réunion des Coptes à l'Eglise Romaine. Le premier est je ne sais quel fond d'aversion invétérée à l'égard des Francs. Vous savez que, par ce nom de Francs, ils n'entendent pas seulement les Français, mais toutes les Nations Chrétiennes de l'Europe. J'ai dit, je ne sais quel fond d'aversion : car d'ailleurs il me paraît que ceux qui traitent avec nous, ne nous haïssent pas absolument, et qu'ils seraient disposés à nous fréquenter, s'ils n'étaient retenus par la crainte des Turcs. Ils croient que nous savons tout, et que nous avons abondance de tout : sur-tout ils nous estiment fort habiles dans la Médecine.

Le second obstacle qui est plus grand que le premier, est cette profonde ignorance où ils sont, pour ainsi-dire, ensevelis ; ignorance qui produit en eux une insensibilité déplorable pour tout ce qui concerne la Religion. Sans doute le naturel et l'éducation y contribuent beaucoup : mais j'en attribue en partie la cause à l'état où je les vois. Parmi eux il n'y a presque point de milieu entre être pauvre ou fort riche. Le peuple, pressé par l'indigence, ne pense qu'aux moyens, non pas de s'en délivrer, ce qui leur est impossible, mais de n'y pas succomber absolu-

ment, et de la traîner autant qu'il peut. Tandis que vous les aidez par des aumônes, vous les trouvez d'autant plus dociles à vous écouter, et complaisans à approuver ce que vous leur dites, qu'ils n'ont rien à attendre de leurs Prêtres, qui sont aussi pauvres qu'eux : sentent-ils que vous êtes épuisés, vous ne les voyez plus. Ainsi n'étant pas, pour ainsi dire, payés pour se faire instruire, ils ne savent presqu'autre chose, sinon qu'ils sont Chrétiens ; plusieurs seraient embarrassés de réciter l'Oraison Dominicale, et peu d'entr'eux pourraient répondre aux questions les plus communes et les plus nécessaires du Catéchisme.

Du-moins les Mebachers sont-ils mieux intruits de la Religion ? Nullement. Occupés continuellement des affaires temporelles, ils pensent peu à l'éternité : arrêtés dans les grandes maisons dont ils ont l'administration, ils fréquentent rarement les Eglises, et seulement aux grandes Fêtes. J'ai même entendu dire que quelques-uns passent les années sans entendre la messe, et plusieurs années sans approcher des Sacremens. De plus, il n'y a dans leurs Eglises, ni sermon, ni instruction, ni catéchisme.

Un moyen efficace, et le seul que je sache, de dissiper ces épaisses ténèbres, serait d'établir des écoles et de commencer par les enfans, que leurs pères nous enverraient d'autant plus volontiers qu'il ne leur en coûterait rien : mais il nous faudrait l'aide des personnes zélées, pour faire voir aux

Coptes la pure lumière de l'Evangile. Avec leurs secours, nos peines, bien loin de nous coûter, nous paraîtraient douces.

Un troisième obstacle à leur conversion, plus grand encore que le second, est une timidité que la nature semble leur inspirer, et que l'éducation augmente. Encore que l'Egypte soit le pays de tout l'Empire Ottoman, où la Religion Chrétienne s'exerce avec le plus de liberté, et que pour cette raison un grand nombre de Chrétiens des autres endroits s'y réfugie : toutefois les Coptes s'imaginent que tout serait perdu, si les Turcs s'apercevaient de quelque correspondance et de quelqu'union avec les Francs. Ce serait, disent-ils, un prétexte à ces Infidèles de redoubler leurs mauvais traitemens, qui ne nous sont pas déjà épargnés, et nous craignons de nous exposer à de plus grands.

Le quatrième obstacle est un attachement opiniâtre aux erreurs de leurs pères, et une prévention fomentée par leur ignorance contre la doctrine du Concile de Calcédoine. On a beau les convaincre : on croit les avoir persuadés, et ils retournent aussitôt à leurs premiers égaremens.

Vous voyez, mon Révérend Père, des difficultés qui sont humainement insurmontables. Ne nous décourageons pourtant pas, et tâchons de nous rendre, par notre patience, les ministres des miséricordes du Seigneur. Dieu, qui par sa grâce toute puissante, fit de l'Egypte Idolâtre et superstitieuse la de-

meure de tant de grands Saints, sait les moyens de vaincre l'obstination de l'Egypte schismatique. Espérons qu'il les emploiera, ces moyens efficaces, et, de notre part, mettons-nous en état d'y concourir en son temps.

Jusqu'ici je vous ai entretenu de ce qui concerne en général l'état présent des Coptes, le caractère et la disposition de leur esprit par rapport à la Religion ; je vais tâcher de vous satisfaire sur ce que vous me demandez de leurs usages, de leurs rits, de leur créance. Vous verrez bien des abus à réformer, et bien des erreurs à combattre. J'approuve ce que vous dites, qu'ils sont déjà assez noirs, sans qu'on les noircisse davantage : mais je n'y souscrirais pas, s'il ne s'agissait que du teint et de la couleur : à cet égard, je ne vois point de différence entr'eux et nous, et avec nos longues barbes, on ne nous distingue point des habitans du Caire. J'ai ouï dire qu'en tirant vers la haute Egypte, les hommes y sont plus basanés.

Ces Chrétiens sont, comme les autres d'Orient, grands observateurs du jeûne, fesant quatre Carêmes dans l'année. Le premier, et qu'ils appellent le grand Carême, leur est commun avec nous; mais il est plus long et plus rigoureux : car il est de cinquante-cinq jours, et commence neuf jours avant le nôtre, c'est-à-dire, au Lundi de la Sexagésime. Comme les Samedis, excepté celui de la veille de Pâques, ne sont point jours de jeûne pour les Coptes, non plus que les

Dimanches, ces cinquantes-cinq jours de leur Carême se réduisent à quarante de jeûnes. Pendant tout ce temps-là les œufs, le laitage et le poisson leur sont défendus : les légumes font toute leur nourriture. Ils demeurent sans manger, sans boire et même sans fumer, ce qui leur est plus difficile, jusqu'après l'Office, qui ne devrait commencer qu'à None, c'est-à-dire, à trois heures après midi : mais ici par condescendance il est avancé, et finit environ à une heure et demie. Dans la haute Egypte, on est, disent-ils, plus régulier sur ce point. L'Office fini, chacun mange, boit, fume à discrétion : l'usage ordinaire est de faire aussitôt un repas léger, comme est notre collation, de prendre le café, et de se réserver à faire un autre repas plus ample vers le coucher du soleil. A deux heures de nuit l'obligation du jeûne recommence pour le lendemain.

Le second Carême est de quarante-trois jours pour le Clergé, et de vingt-trois seulement pour les autres, avant la Nativité de Notre-Seigneur.

Le troisième, avant la fête des Apôtres saint Pierre et saint Paul, est encore inégal pour le Clergé et pour les autres : pour ceux-ci il n'est que de treize jours, et ceux-là le commencent dès le lendemain d'après la semaine de la Pentecôte ; ensorte qu'il est ou plus long, ou plus court, selon que Pâques est plus ou moins avancé, et quelquefois il va jusqu'à trente jours.

Le quatrième Carême, avant la fête de l'Assomption de la sainte Vierge, est de quinze jours. Ils ont encore un petit Carême de trois jours, qui précède le grand, en mémoire des trois jours que Jonas fut dans le ventre de la Baleine.

Ce n'est pas dans ces Carêmes la même régularité que dans celui d'avant Pâques; car outre que le poisson est permis, il n'y a point d'heure fixe pour les repas : et la coutume ayant prévalu sur la loi du jeûne, tout se réduit à ce que nous appelons abstinence, en y comprenant celle des œufs et du laitage. Cependant la plupart jeûnent d'une manière très-austère pendant le Carême de la sainte Vierge, s'interdisant le poisson, et se contentant de pain, de lentilles et de quelques mauvais fruits : plusieurs par dévotion l'anticipent, et le font de vingt jours, de trente, de trente-cinq. Même beaucoup de femmes Turques, comme on me l'a assuré, entendant dire aux Chrétiennes qu'elles ont obtenu de grandes grâces par l'intercession de la sainte Vierge, les imitent aussi dans ce jeûne. Toutefois il faut remarquer que ce relâchement du jeûne passe pour un abus, et que le Clergé se tient inflexiblement attaché à la rigueur de la loi.

Les Coptes, de même que les Grecs, gardent l'ancienne coutume de jeûner les Mercredis et les Vendredis, c'est-à-dire, de faire abstinence comme dans les petits Carêmes. Au reste, il n'y a point parmi eux d'âge prescrit pour commencer à jeûner : et

les enfans, dès qu'ils ont quelque force, y sont soumis comme les autres. Ils ne s'en dispensent pas même dans leurs infirmités et dans leurs maladies : et l'on aurait bien de la peine à les persuader de prendre seulement du bouillon de viande.

On ne saurait croire quel mérite ils se font de leurs carêmes et de leurs jeûnes, et comment ils nous traitent de Chrétiens immortifiés. Afin d'éviter en partie ce reproche, et de nous conformer en quelque sorte à leur inclination pour le jeûne, nous fesons maigre pendant l'Avent, et c'est jeûner à leur manière.

Mais l'intervalle de Pâques à la Pentecôte, lequel ils nomment *Khamsin* en Arabe, c'est-à-dire, cinquantaine, est exempt de tout jeûne, et même de celui du Mercredi et du Vendredi. A l'exception du Samedi-Saint, ils ne jeûnent jamais le Samedi : et si les grandes fêtes, comme de Noël, de l'Epiphanie, des Apôtres saint Pierre et saint Paul, de l'Assomption de la sainte Vierge, viennent le Dimanche, la veille n'est point jeûne. J'entends qu'ils ne diffèrent pas alors de manger, de boire, de fumer jusqu'à une heure et demie après midi ; car d'ailleurs ils observent l'abstinence des Carêmes. Le Samedi-Saint, disent-ils, est destiné à honorer la sépulture de Jésus-Christ : les Grecs, qui ont une semblable pratique, l'appellent le jour de lumières, parce que c'est celui de la célébration solennelle du baptême, par lequel nous sommes éclairés

de la lumière de l'Evangile, et faits enfans de lumière.

J'étais préparé sur les questions que vous me faites, mon Révérend Père, touchant les Sacremens : et je m'étais instruit d'une matière si importante avec toute l'application possible, non-seulement cherchant les occasions de voir et de considérer comment les Coptes les administrent, en consultant les plus habiles d'entr'eux, mais aussi lisant attentivement leurs Rituels et leurs autres livres ecclésiastiques.

Il ne faut pas s'attendre que les Coptes interrogés sur les Sacremens, répondent précisément, comme font parmi nous les enfans, qu'il y en a sept : j'ai déjà dit qu'ils manquent de catéchisme. Mais parlez de chaque Sacrement, et demandez-leur, si c'est un signe visible de la grâce invisible, si c'est un Sacrement ; il vous répondront aussitôt qu'ils le croient ainsi : et il n'en est aucun sur lequel ils hésitent. Si vous allez plus loin, et que vous leur demandiez si tous les Sacremens sont d'institution divine, ils n'entendent pas même la question ; mais quand vous la leur expliquez par parties, ils confessent avec vous que Jésus-Christ les a tous institués et recommandés à son Eglise. C'est de quoi on doit se contenter avec des gens qui n'ont point d'écoles de théologie ; et c'est leur faire tort, que de leur attribuer d'autres sentimens, parce qu'on les voit d'abord embarrassés sur la réponse, et que d'ailleurs ils ne savent pas d'eux-mêmes

s'expliquer nettement. Je souhaiterais que vos Docteurs, qui décident de la créance des Coptes, y eussent fait attention, ou qu'ils fussent venus sur les lieux converser avec eux.

Je ne croirais pas me faire bien entendre dans la suite, si je n'expliquais pas auparavant ce qu'ils nomment *Meïron* et *Galilaum*. L'un est le saint Chrême, du mot Grec *myron* et l'autre est de l'huile bénite. La consécration du *Meïron* est de grande dépense, et elle ne se fait qu'avec beaucoup de cérémonies par le Patriarche assisté des Evêques. Aussi avaient-ils été vingt-quatre ans sans le renouveller, lorsque l'an 1703, avant la fête de Pâques, les Evêques, plusieurs Prêtres et Diacres se rendirent ici de toute l'Egypte, pour faire le *Meïron*. Il est composé non-seulement d'huile d'olives et de baume, mais aussi de quantité d'autres drogues précieuses et odoriférantes. C'est au Patriarche et aux Evêques à les préparer, et à les mêler ensemble. Cette préparation se doit faire dans l'Eglise et en psalmodiant, tandis que les Prêtres psalmodient aussi de leur côté sans toucher à rien. Ils demeurent presque tout le jour enfermés pour cette préparation : et l'on m'a assuré qu'outre les prières propres de la cérémonie, ils récitent dans leur psalmodie tous les livres de l'ancien et du nouveau Testament, ce qui ne saurait s'entendre que de quelques parties de chaque livre, ou que les Prêtres, divisés en plusieurs chœurs, prennent des livres différens. Quoiqu'il en soit de ce point, qui n'est pas

de conséquence, le Jeudi-Saint, à la messe, le Patriarche bénit le *Meïron*; le Dimanche de Pâques, et les deux jours suivans, il verse ce qui reste de l'ancien dans les bouteilles du nouveau, et il distribue aux Evêques ce qu'il leur en faut pour leurs Diocèses. Lorsqu'il consacre un Archevêque d'Ethiopie, il lui donne aussi du *Meïron* : et c'est l'unique occasion où il en envoie en ce pays là; de sorte qu'on regarda comme une insigne faveur, qu'il eût voulu m'en confier une bouteille pour la porter à l'Archevêque. Mes péchés furent cause que je ne pus exécuter cette honorable commission, et que m'étant présenté à l'entrée de l'Ethiopie, j'en fus exclu. L'Empereur d'Ethiopie est sacré avec du *Meïron*. J'ajouterai qu'un *Mechaber* qui fit les frais de la dernière consécration dont je parle, n'en fut pas quitte pour mille écus.

Le *Galilaum* n'est pas d'un si grand prix, et ne demande pas tant de cérémonies. C'est une huile qui ayant servi à rincer les vaisseaux où était le *Meïron*, demeure sanctifiée par le mêlange des gouttes ou des particules qui en restaient. Si cette sorte d'huile manque, les Prêtres en bénissent d'autre pour les usages que je dirai.

Cette espèce de prélude m'a paru nécessaire : et je passe à la pratique des Coptes dans l'administration des Sacremens. Voici celle du baptême. La mère, parée le plus proprement qu'il lui est possible, avec son enfant qu'elle a aussi ajusté proprement, se présente à la porte de l'Eglise. Là, l'Evêque

ou le Prêtre Ministre du sacrement, fait de longues prières sur tous les deux, commençant par la mère. Ensuite il les introduit dans l'Eglise, et fait sur l'enfant six onctions d'une huile bénie pour les exorcismes. Ces premières onctions sont suivies de trente-six autres avec du *Galilaum* sur autant de différentes parties du corps. Après quoi il bénit les fonts baptismaux, y versant à deux reprises de l'huile bénite, et fesant à chaque fois trois formes de croix : il fait encore trois formes de croix avec du *Meïron*. Et tout cela est accompagné de longues prières. La bénédiction des fonts finie, il y plonge l'enfant trois fois : à la première, il le plonge jusqu'à la troisième partie du corps en disant : *je te baptise au nom du Père* ; à la seconde, il le plonge jusqu'aux deux tiers du corps, en disant : *je te baptise au nom du Fils* ; à la troisième, il le plonge entièrement, en disant : *je te baptise au nom du Saint-Esprit*. Aussitôt il administre au nouveau baptisé le sacrement de la Confirmation, et celui de l'Eucharistie en la seule espèce du vin. Il trempe le bout du doigt dans le calice, et le met dans la bouche de l'enfant. Comme les Coptes ne réservent point l'Eucharistie, ils célèbrent le baptême avant la messe, et à la fin ils communient l'enfant baptisé.

Il y a à remarquer que les femmes ne sortent du logis que quarante jours après leurs couches, si elles ont eu un fils ; et quatre-vingt jours, si elles ont eu une fille : ainsi le Baptême est différé jusques-là. D'ailleurs

cette manière de l'administrer est pénible pour des enfans, et capable de les incommoder. S'ils sont faibles, c'est une autre raison de le différer. Il y en a une troisième, c'est lorsque la mère attend d'avoir des habits propres, ou un petit fonds d'argent pour faire un festin. Ainsi les six et les sept mois et plus encore s'écoulent avant que de recourir au Baptême.

Si dans cet intervalle une maladie survient au pauvre enfant, et le met en danger, on le porte à l'Eglise, et on l'étend sur un drap proche les Fonts Baptismaux. Le Prêtre y trempe ses mains par trois fois, et il frotte autant de fois avec ses mains mouillées le corps de l'enfant depuis le dessus de la tête jusqu'au bout des pieds, divisant, pour ainsi dire, ce petit corps en trois parties, qu'il frotte les unes après les autres; et à chacune il prononce les paroles de la forme du Baptême, comme je les ai rapportées. Si cela se fait le soir, ou à une autre heure qu'il ne soit pas permis de dire la Messe, il faut que le Prêtre, la mère et l'enfant demeurent dans l'Eglise jusqu'au lendemain, afin que l'enfant soit communié. Cette pratique est fondée sur ce que parmi les Coptes le Baptême ne s'administre jamais que dans l'Eglise, et par le ministère de l'Evêque ou du Prêtre : abus dangereux, et mêlé d'erreur touchant la validité de ce Sacrement, conféré en tout lieu et par toute personne.

En voici une suite déplorable : car si l'enfant n'est pas en état d'être porté à l'Eglise,

le Prêtre va au logis, et après avoir récité les prières sur la mère, et fait les six onctions de l'exorcisme sur l'enfant, il lui demande trois fois, s'il croit un seul Dieu en trois Personnes; quand le parrain et la marraine ont répondu *oui*, il continue de faire quelques prières, leur donne sa bénédiction et se retire. Si nous leur reprochons qu'ils laissent ainsi périr une ame, ils nous produisent un de leurs Canons conçu en ces termes : *Si un enfant après la dernière onction, et même après la première, vient à mourir, ne soyez point en peine, mais assurez-vous que l'onction lui tient lieu de Baptême, et qu'il est sauvé par le désir sincère du Baptême.*

Ce pitoyable Canon est rapporté dans leur Rituel que j'ai lu, et il est autorisé de l'exemple suivant. Du temps de Théophile, vingt-troisième Patriarche après saint Marc, et contemporain de saint Jean Chrysostôme, une femme venue par mer à Alexandrie pour baptiser son enfant, le vit près d'expirer dans le voyage. En cette extrémité désolante, elle fit ce qu'une foi vive lui inspira, elle se piqua la mamelle, et de son sang mêlé avec son lait oignit son enfant, qui au même moment, par la toute-puissance de Dieu, fut délivré du mal qui le pressait. Arrivée à Alexandrie au temps que se célébrait le Baptême, elle mit son enfant au rang des autres qui devaient être baptisés : et comme les Prêtres l'eurent présenté au Patriarche Théophile qui fesait la cérémonie, l'eau des Fonts s'endurcit

comme une pierre. Le Patriarche surpris de cette merveille, fit avancer la mère, et l'interrogea : elle était toute interdite, et puis s'étant rassurée, elle raconta la peine où elle s'était trouvée, et ce qu'elle avait fait ; alors le Patriarche, rendant gloire à Jésus-Christ, s'écria : en vérité, mes enfans, cette femme a baptisé son fils par l'efficace de sa foi, et fit l'éloge de cette vertu. Cependant l'eau reprit sa première liquidité pour continuer le Baptême des autres enfans, et celui-là fut seulement confirmé et communié avec eux. C'est ce que porte le Rituel, qui omet la circonstance essentielle, que cette femme plongea trois fois son enfant dans la mer, en prononçant les paroles de la formule du Baptême. Plusieurs Coptes m'ont assuré que la chose est ainsi racontée dans un livre intitulé : *des Miracles* ; je ne l'ai point lu, et je les en crois sur leur parole afin de rectifier l'histoire. Voilà les Coptes dans le sentiment, que le Pape Pie V a fait rayer du commentaire du Cardinal Cajetan sur saint Thomas, que les enfans, dans l'impossibilité de leur administrer le Baptême, sont sauvés par la Foi de leur père et de leur mère : et dans celui de Gerson et de Gabriel, qu'en une telle occasion Dieu y supplée par sa miséricorde. Mais ici il y a plus : car à s'en tenir à l'histoire du Rituel, il serait inutile de baptiser un enfant qui, en danger de mort, aurait reçu les onctions de l'exorcisme et reviendrait en santé.

Le Baptême est immédiatement suivi de

la Confirmation, qui est administrée par le même Prêtre en cette manière. Il fait de longues prières, et réitère trente-six onctions aux mêmes endroits du corps de l'enfant; mais celles-ci se font avec du *Méïron*. A l'onction du front et des yeux il dit: *Chrême de la grâce du Saint-Esprit;* à celle du nez et de la bouche: *Chrême, gage du Royaume des Cieux;* à celle des oreilles: *Chrême, société de la vie éternelle et immortelle*; aux mains en dedans et en dehors: *onction sainte à Christ notre Dieu et caractère ineffaçable;* sur le cœur: *perfection de la grâce du Saint-Esprit, et bouclier de la vraie Foi;* aux genoux et aux coudes: *je vous ai oint du saint Chrême au nom du Père et du Fils et du Saint-Eprit.* Ensuite il le revêt d'une robe blanche avec une ceinture, et lui met une couronne sur la tête.

La vénération des Coptes envers l'Eucharistie, qu'ils appellent *Korban*, est extrême, et va jusqu'à en préparer la matière avec les plus grandes précautions. Il faut que le froment soit beau, et ait été acheté des deniers de l'Eglise, ou offert par une personne de profession honnête; le Sacristain pétrit la pâte en récitant sept Pseaumes, y mêle du levain, et la met au four, qui doit être placé dans l'enceinte de l'Eglise. Tout pain sans préparation passerait pour profane: mais pour vouloir l'observer à l'égard du vin, ils se sont laissés aller à un grand abus. Car rejetant le vin naturel et usuel, ils en emploient un artifiel. Ils choisissent des raisins

secs à la vérité, et plus gros que ceux qu'on mange en France, mais ils les pèsent et les laissent tremper trois jours ou davantage dans de l'eau d'un poids égal, qu'ils exposent au soleil; ensuite ils en expriment le suc, et après l'avoir laissé reposer quelque temps, ils s'en servent pour la Messe.

Je ne puis me persuader que ce soit-là une matière suffisante. Comme j'étais destiné pour l'Ethiopie, où la même pratique s'observe, et où l'on n'a pas comme en Egypte la commodité d'avoir du vin, j'étais extrêmement en peine comment je pourrais dire la Messe. M. Poncet, Médecin Français et bon Chimiste, qui a voyagé en ce pays-là, tâcha de me rassurer, en me disant que l'eau qui pénètre le raisin le rétablit en son suc naturel, et que par conséquent ce qui en est exprimé est le suc naturel du raisin même, et un vin véritable : il ajoutait que c'est même chose, ou que l'eau ait passé au travers de la peau du raisin, ou qu'elle y soit entrée par le détour de la racine, du Cep et des sarmens de la vigne. Malgré ce raisonnement chimique ou physique, qu'apparemment les Coptes et les Abyssins n'ont jamais fait, je persiste à réprouver leur coutume, sur laquelle néanmoins ils ne se font pas le moindre scrupule.

Ce fut encore pis, lorsqu'environ l'an 850, sous le Patriarcat de Cosme, 54.e Patriarche, ils prirent pour matière de l'Eucharistie, de l'eau dans laquelle ils avaient fait tremper des morceaux de sarmens. *Abulbaracat* qui le raconte, dit que ce fut à l'occasion d'un

Emir, c'est-à-dire d'un Prince, grand persécuteur des Chrétiens, qui, non content de les accabler par de fréquentes et rudes avanies, les voulut aussi priver de la consolation d'avoir la Messe, et qui, pour cette raison, défendit très-sévèrement, dans toute l'étendue de sa domination, le débit du vin.

Quant à la consécration du *Korban* ou de l'Eucharistie, elle se prononce en ces termes pour le pain : *Et il nous a laissé ce grand Sacrement adorable, et il a voulu être livré à la mort pour le salut du monde. Il prit du pain en ses mains pures, saintes, sans tache, bienheureuses et vivifiantes : et il leva les yeux au Ciel, vers vous, Dieu son Père tout puissant : et il rendit grâces.* En cet endroit, le Peuple dit *Amen.* Le Prêtre reprend : *Et il le bénit;* et le Peuple répète *Amen.* Le Prêtre reprend : *Et il le consacra;* et le Peuple dit encore *Amen.* Le Prêtre continue : *Et il le rompit et le donna à ses saints Disciples et Apôtres qui étaient purs, disant : Prenez, mangez-en tous; ceci est mon Corps qui sera rompu pous vous et pour plusieurs, et qui sera donné pour la rémission des péchés. Faites ceci en mémoire de moi.* Et le Peuple répond *Amen.*

Le Prêtre passe à la consécration du Calice : *Et il prit de même ce Calice après avoir soupé, et il le mela de vin et d'eau, et il rendit grâce.* A ces dernières paroles, le Peuple dit *Amen.* Le Prêtre ajoute : *Et il le bénit;* le Peuple redit *Amen.* Le Prêtre ajoute : *Et il le consacra;* le Peuple dit

encore *Amen.* Le Prêtre poursuit : *Et il en goûta, et le donna aussi à ses saints Disciples et Apôtres qui étaient purs, disant : Prenez, buvez-en tous ; ceci est mon Sang du nouveau Testament, qui sera répandu pour vous et pour plusieurs, et qui sera donné pour la rémission des péchés. Faites ceci en mémoire de moi.* Et le Peuple répond *Amen.*

Qu'on demande aux Prêtres Coptes, s'ils estiment cette longue formule essentielle à la Consécration ; ils ne savent que répondre, sinon qu'elle est dans leurs Missels. Ils ne distinguent point ce qui est essentiel, et ce qui ne l'est pas ; ce qui est de précepte divin, et ce qui est seulement de précepte Ecclésiastique. Il serait également inutile de leur demander s'il faut, pour rendre la consécration parfaite, attendre l'invocation du Saint-Esprit, comme le soutiennent *Cabasilas*, *Marc d'Ephèse* et d'autres Grecs Schismatiques. Ces sortes de questions, comme je l'ai déjà remarqué, sont hors de leur portée : leur science se borne à lire le Missel, et tout-au-plus à l'entendre.

Je ne vous arrêterai pas, mon Révérend Père, sur la conformité de créance entre nous et les Coptes, touchant la présence réelle du Corps et du Sang de Jésus-Christ dans l'Eucharistie, et touchant la transsubstantiation. Ils conviennent aussi, avec nous, de l'adoration due à cet honorable Sacrement, et le Père Vanslèbe, Dominicain, a eu raison de l'assurer : mais ils la rendent en un temps différent ; c'est immédiatement

avant la Communion, et après que le Prêtre a divisé l'Hostie. Alors le Diacre avertit les assistans à haute voix : *Courbez vos têtes devant le Seigneur* ; et le Prêtre se tournant vers eux avec l'Hostie sur la patène, l'élève en disant : *Voici le Pain des Saints.* Les assistans se courbent profondément, et répondent : *Soit béni celui qui vient au nom du Seigneur.* C'est par des inclinations et des prosternations que les Orientaux marquent leur adoration ; car ils n'ont pas, comme nous, l'usage de faire des génuflexions et de se mettre à genoux. Je ne sais sur quel fondement M. Simon a pu avancer que les inclinations et les prosternations ne sont pas de leur goût : au contraire elles sont très-fréquentes parmi eux, et nous n'avons pas peut-être de Religieux qui en fassent tant. Ils honorent, en s'inclinant, le pain et le vin destinés au Sacrifice, lorsqu'ils sont portés à l'Autel. Entrant dans l'Eglise, ils vont prendre, disent-ils, la bénédiction devant le Sanctuaire, en s'inclinant ou se prosternant ; ils font de même devant les Images, non-seulement à l'Eglise, mais aussi dans les maisons. Ce que je dis des Chrétiens, je le dis pareillement des Turcs, qui accompagnent leurs prières de tant d'inclinations et de prosternations, qu'ils semblent n'y faire autre chose.

Quand ce que l'on vous a dit serait vrai, que tous les Prêtres Coptes d'une Eglise environnent celui qui célèbre la Messe, et la disent avec lui, ils ne feraient en cela,

que ce qui se fesait autrefois, tant dans l'Eglise Latine, que dans l'Eglise Grecque. Mais ce n'est plus leur pratique, non plus que la nôtre. Le Prêtre célébrant est toujours assisté d'un Diacre ou de deux : le Patriarche et les Evêques ont encore un Prêtre assistant, et ce Prêtre et les Diacres communient toujours à la Messe à laquelle ils ont servi. Les autres, soit Prêtres, soit Diacres, se tiennent hors du *Heikal*, c'est-à-dire, du Sanctuaire, et ne communient point.

La Communion du peuple se fait en cette manière. Le Prêtre tourné vers lui, et tenant en ses mains l'Eucharistie, dit à haute voix : *Voici le pain des Saints ; que celui qui est pur de péchés s'en approche ; mais que celui qui est souillé de péchés s'en éloigne, de peur que Dieu ne le foudroie : pour moi je me lave les mains de son péché.* Alors les hommes s'avancent vers le Sanctuaire, et reçoivent la Communion sous les deux espèces. Le Prêtre va ensuite la porter aux femmes qui se tiennent dans la place où elles ont entendu la Messe, et il leur présente la seule espèce du pain, sur lequel, avant de communier lui-même, il a fait deux croix avec l'espèce du vin ; la première, de son doigt qu'il a trempé légèrement dans le Calice ; la seconde, avec l'Hostie qu'il a aussi trempée légèrement.

Comme ils n'ont point la coutume de garder l'Eucharistie, si quelqu'un tombe en danger de mort, on dit la Messe pour lui à quelque heure que ce soit du jour ou de

la nuit, et on lui porte le Viatique en la seule espèce du pain, sur lequel ont été faites les mêmes croix comme pour la communion des femmes. Un respect mal-entendu, et la crainte des accidens, ont fait cesser parmi eux la coutume qui s'observe, non-seulement dans l'Eglise Romaine, mais dans toutes les Sociétés différentes de Chrétiens d'Orient, de garder l'Eucharistie. Ils font à ce sujet un conte, que je rapporte ici.

Un serpent, disent-ils, se glissa dans un coffre où l'Eucharistie avait été mise, et la mangea plusieurs fois de suite. Sur quoi le Patriarche ayant été consulté, ordonna que le serpent serait coupé en morceaux, et que chacun des Prêtres qui avaient consacré, mangerait son morceau : ils en moururent tous, et les autres n'ont pas voulu, depuis ce temps-là, s'exposer à un semblable danger.

Touchant le Sacrement de Pénitence, c'est encore une entière conformité de créance avec nous, avec la différence du rit et de l'usage. Ils se croient obligés à la confession auriculaire, et à déclarer leurs péchés selon les espèces et le nombre. La Confession finie, le Prêtre récite sur le Pénitent une Oraison qui se dit au commencement de leur Messe, pour demander à Dieu le pardon et la rémission des péchés : mais au lieu qu'à la Messe elle se dit généralement pour le Prêtre qui va célébrer, et pour le Peuple, elle est ici restreinte au Pénitent, en y changeant quelques mots. Le Confesseur ajoute une seconde Oraison, qu'ils nomment bénédiction, et qui revient

à celle que nous prononçons après l'absolution. J'appelle différence de rit, cette forme déprécative dont se servent les Coptes, de même que les Grecs, pour donner l'absolution.

J'ai voulu m'éclaircir et m'enquérir des Prêtres Coptes, si, dans l'administration de ce Sacrement, ils n'expriment rien en termes absolus ; ce que j'en ai appris, c'est que le Pénitent, avant de se retirer, dit : *J'ai péché, mon Père, donnez-moi l'absolution* ; et que le Prêtre lui répond : *Soyez absous de tous vos péchés.*

A l'égard des pénitences, les Confesseurs n'imposent que quelques prières à ceux qui en savent, quelques prosternations qui sont parmi eux d'un usage fréquent, quelques jours de jeûne, qui d'ailleurs sont prescrits. Ordonner des jeûnes extraordinaires, ce serait, disent-ils, faire connaître que celui qui s'est confessé, est pécheur ; ce serait donner atteinte au secret de la Confession.

Leur pratique à l'égard de l'usage que les Confesseurs doivent faire du pouvoir d'absoudre, est bien différente de la nôtre. Notre pratique est de différer l'absolution aux pécheurs d'habitude et sujets à la rechûte, et de la refuser absolument à ceux qui sont dans l'occasion prochaine d'offenser Dieu : celle des Confesseurs Coptes est de l'accorder à tous leurs Pénitens sans distinction. S'en présente-t-il un coupable de plusieurs rechûtes, et engagé dans l'occasion d'en faire de nouvelles, ils croient avoir satisfait à leur devoir, de lui demander si véritable-

ment il se repent d'avoir péché, et s'il est dans la résolution de ne plus pécher; ils lui déclarent que, s'il n'est pas bien disposé, ils s'en lavent les mains, et aussitôt ils lui donnent l'absolution. Ils se croiraient eux-mêmes, disent-ils, coupables de péché, s'ils ne déféraient pas au témoignage du Pénitent, sur la disposition de son propre cœur; et ils ajoutent que le Sauveur a ordonné à saint Pierre de recevoir toujours ceux qui s'adresseraient à lui pour obtenir le pardon de leurs péchés : enfin, ils exaltent la miséricorde du Sauveur, sans faire craindre sa rigoureuse justice. La miséricorde de Dieu est la grande ressource des Coptes; ils s'en font, pour ainsi dire, un retranchement, où ils se jettent dès que vous les pressez sur la Religion. Leur dites-vous qu'ils ont des erreurs pernicieuses; qu'ils entretiennent un schisme qui, les séparant de l'Eglise Catholique, les met hors de la voie du salut; qu'ils se privent du fruit des Sacremens par les abus qu'ils y commettent; ils n'entreront point en dispute avec vous; mais ils se retrancheront dans leur axiome ordinaire: *Dieu est miséricordieux.* Il faut pourtant avouer qu'à l'égard des pécheurs scandaleux, les Confesseurs marquent plus de fermeté, les obligeant d'accomplir la pénitence, ou entière, ou en partie, avant de leur accorder l'absolution : mais c'est un cas qui arrive rarement. Ils agissent encore de même avec ceux qui entretiennent des inimitiés, et ils les renvoient se réconcilier.

Avec cette indulgence excessive des Confesseurs, pourquoi s'adresse-t-on si rarement à eux? Il y en a plusieurs raisons, plus mauvaises les unes que les autres. Les *Mebachers* prétextent leurs occupations et leur assiduité auprès des Puissances, dont ils administrent les affaires : le simple peuple s'excuse sur son travail et sur sa pauvreté ; s'ils manquent d'habits propres, s'il leur est arrivé quelque sujet d'affliction, enfin, dans les occasions où nous recourrions à la Confession pour y chercher de la consolation, ils s'en retirent. Les femmes n'en approchent pas plus souvent; elles sont toujours renfermées au logis, et elles n'assistent même que rarement à la Messe ; participer aux Sacremens une fois ou deux l'année, c'est tout ce que font les plus dévotes. Enfin, les jeunes personnes, soit garçons, soit filles, ne commencent guère à se confesser et à communier, qu'ils n'aient atteint l'âge de seize ans, de dix-huit ans; et c'est ordinairement au temps qu'ils se marient. J'ai parlé des petits Diacres qui servent à la Messe et y communient : on ne les oblige pas à se confesser. D'ailleurs, personne ne les excite à fréquenter les Sacremens, et ne leur en fait connaître et le prix et le fruit ; ils coulent donc leurs jours dans une ignorance qui produit en eux l'insensibilité et la nonchalance.

A ces raisons, qui rendent les Confessions rares, on peut véritablement en ajouter une autre d'intérêt. A la vérité tous les Prêtres Coptes, comme on m'en a assuré, n'exigent

point ouvertement de l'argent de leurs pénitens pour les entendre et pour les absoudre, mais on sait que c'est la coutume de leur en donner ; ils sont pauvres pour la plupart, et l'on se fait un devoir de reconnaître la peine qu'ils prennent et le temps qu'ils emploient.

Je parle de peine et de temps : ce n'est pas qu'ici les Confesseurs aient à se plaindre d'être accablés d'une foule de pénitens ; un seul pénitent leur est ordinairement une pénible et longue occupation. Est-ce pour le mieux disposer, l'instruire, l'interroger, l'exhorter ? Non, c'est pour lui donner en même temps le Sacrement que nous appelons de l'Extrême-Onction, et qu'ils n'ont garde d'appeler ainsi, mais seulement la sainte Onction, et plus ordinairement *Kandil*, c'est-à-dire, lampe : vous verrez bientôt l'origine de ce nom. Ils ne désavouent pas que saint Jacques a recommandé ce Sacrement pour les malades : mais distinguant trois sortes de maladies, celles du corps, celles de l'ame, qui sont les péchés, celles de l'esprit, qui sont les afflictions, ils estiment que l'Onction est utile pour toutes : vous savez que les Grecs en usent de même.

Voici de quelle manière ils administrent ce Sacrement. Le Prêtre après avoir donné l'absolution au pénitent, se fait assister d'un Diacre. Il commence d'abord par des encensemens, et prend une lampe dont il bénit l'huile, et y allume une mèche. Ensuite il récite sept Oraisons, qui sont interrompues

par autant de leçons prises de l'Epître de saint Jacques, et d'autres endroits de l'Ecriture ; c'est le Diacre qui les lit. Enfin le Prêtre prend de l'huile bénite de la lampe, et en fait une onction sur le front, disant : *Dieu vous guérisse au nom du Père, et du Fils, et du saint Esprit.* Ce n'est pas tout, il fait une semblable onction à tous les assistans, de peur, disent-ils, que le malin esprit ne passe à quelqu'un d'eux ; tant est grande leur ignorance ! Selon le Rituel ils peuvent être sept Prêtres à administrer le Sacrement, et alors chaque Prêtre allume sa mèche et dit son Oraison. Si c'est un Evêque avec six Prêtres assistans, il lui appartient d'allumer sept mèches et de dire les sept Oraisons, et les Prêtres lisent seulement les Leçons. C'est toujours la même cérémonie, soit qu'elle se fasse à l'Eglise après la Confession, ou au logis des malades.

Les Coptes, conformément aux Grecs, ne reconnaissent d'Ordres sacrés que le Diaconat, la Prêtrise et l'Episcopat. Les sous-Diacres n'entrent point dans le Sanctuaire, et se tiennent à la porte, où ils lisent les Prophéties et les Epîtres ; de là vient qu'on les nomme communément Diacres des Epîtres, à la différence des Diacres de l'Evangile. De tous les Ordres mineurs ils n'ont que celui de Lecteurs.

L'ordination est accompagnée de très-belles prières que j'ai lues avec édification : elle finit par la communion et par une exhortation que fait l'Evêque à ceux qu'il a or-

donnés, les avertissant de s'acquitter fidèlement des devoirs que l'ordre qu'ils viennent de recevoir leur impose. Je ne toucherai ici que ce qui me paraît essentiel.

Pour les Lecteurs, l'Evêque leur fait sur le front quelques signes de croix avec de l'huile bénite, et leur présente le livre des Evangiles, qu'ils se mettent sur la poitrine. Il fait les mêmes signes de croix aux sous-Diacres, et leur passe sur l'épaule une espèce de ceinture, à-peu-près comme nos Diacres portent l'étole.

Aux Diacres, après les signes de croix sur le front avec l'huile bénite, et la ceinture passée sur l'épaule, il leur impose les mains sur la tête, et fesant le signe de la croix, il dit : *nous vous appelons à la sainte Eglise de Dieu.* L'Archidiacre ajoute, prononçant le nom de celui qui est ordonné : *Un tel, Diacre de la sainte Eglise de Dieu.* Et l'Evêque réitérant trois signes de croix sur le front, lui dit : *Nous vous appelons, un tel, Diacre au saint Autel du Saint, au nom du Père, et du Fils, et du saint Esprit.*

L'ordination des Prêtres n'est guères différente, et il n'y a presque qu'à changer le mot de Diacre en celui de Prêtre ; l'Archi-Diacre dit : *Un tel, Prêtre de la sainte Eglise de Dieu*, et l'Evêque répond : *Nous vous appelons, un tel, Prêtre au saint Autel du Saint, au nom du Père, et du Fils, et du saint Esprit.* Ce qu'il y a de particulier, c'est qu'avant la communion, l'Evêque tenant l'Hostie d'un côté, la fait tenir de l'autre

au nouveau Prêtre ; il prononce la confession de foi, et le nouveau Prêtre la prononce avec lui ; il lui donne la communion sous les deux espèces, et après avoir récité quelques paroles de l'Evangile de saint Jean, il souffle sur lui, en disant : *Recevez le saint Esprit. Ceux dont vous aurez remis les péchés, leurs péchés leur sont remis ; et ceux dont vous aurez retenu les péchés, leurs péchés sont retenus.* Selon ce que j'ai pu tirer d'eux en les interrogeant, ils font consister l'essence de l'ordination, en ce que l'Evêque donne l'Hostie à tenir au nouveau Prêtre.

C'est à-peu-près la même cérémonie pour l'ordination des Evêques, sinon que l'Evêque consécrateur dit : *Nous vous appelons, un tel, Evêque à l'Eglise des orthodoxes d'une telle ville, qui sert Jésus-Christ, au nom du Père, et du Fils, et du saint Esprit.* Ensuite il lui met le livre des Evangiles sur la tête, lui fait tenir l'Hostie de son côté, et réciter la confession de foi ; il le communie, il souffle sur lui en disant, comme au Prêtre : *Recevez le saint Esprit.*

J'ai déjà dit que les Coptes ont beaucoup de respect et peu d'empressement pour le Sacerdoce, dont les fonctions ne sont pas lucratives, et ne s'accommodent pas à la nécessité où ils sont de gagner leur vie par le travail. En effet, un Prêtre, outre le temps que lui emporte l'administration des Sacremens, est obligé tous les jours de réciter un Office plus long que le nôtre, et divisé

comme le nôtre en Matines, Prime, Tierce, Sexte, None, Vêpres et Complies. Il est vrai que comme cet Office est tous les jours le même, ils le disent par cœur. Celui des Evêques est plus long, et celui du Patriarche est encore plus long. Les Diacres ont aussi le leur, mais beaucoup plus court.

Ils n'ont que trois Messes; savoir, de saint Basile, de saint Grégoire, de saint Cyrille: la première est la plus courte, et celle qu'ils disent ordinairement, se contentant de dire une fois l'an chacune des deux autres. Ils la disent les Dimanches et les Fêtes, qui sont en assez grand nombre: ils la disent aussi dans les grandes Eglises les Mercredis et les Vendredis, et tous les jours de leurs Carêmes. Au reste, ils s'y préparent avec grand soin. Le Samedi et la veille des Fêtes, vers le coucher du soleil, ils se rendent à l'Eglise, pour n'en sortir qu'après la Messe, et ils passent une bonne partie de la nuit à psalmodier. Il y a même des laïques qui s'y renferment avec eux.

Il ne me reste plus, mon Révérend Père, qu'à vous exposer ce qui concerne le Mariage. A la seule lecture du Rituel on est bientôt convaincu que les Coptes le reconnaissent pour un véritable sacrement; toutes les prières font mention de la grâce de Jésus-Christ, qui y est conférée. Quand deux personnes sont convenues de se marier, le Prêtre se transporte au logis, les interroge sur les empêchemens, et les fiance en récitant quelques Oraisons. Ensuite l'époux et l'épouse

vont à l'Eglise, et le Prêtre, après les avoir confessés et avoir récité de longues prières, leur demande s'ils veulent s'accepter mutuellement. Le consentement étant donné de part et d'autre, il dit la Messe et les communie.

Voilà un Sacrement célébré avec bien de la solennité : il serait à souhaiter que dans la suite les Coptes en révérassent mieux la sainteté, et qu'ils en connussent plus particulièrement l'engagement, ou plutôt qu'ils s'y astreignissent : car, non-seulement en cas d'adultère, mais pour de longues infirmités, pour des antipathies et des querelles dans le ménage, et souvent par dégoût, ils coupent le nœud sacré du mariage; et la femme, en cela, se donne la même licence que le mari. La partie qui poursuit la dissolution de son mariage s'adresse d'abord au Patriarche, ou à son Evêque, pour la lui demander : et si le Prélat ne peut la dissuader, il l'accorde. La même partie retourne demander la permission de contracter un autre mariage, et l'obtient assez aisément. Si pourtant il arrive qu'ils n'aient à alléguer que des raisons si frivoles, qu'avec toutes leurs importunités ils ne puissent les faire recevoir, ou que, malgré le refus du Prélat, ils trouvent un Prêtre d'assez bonne composition pour les marier, ils en sont quittes pour être exclus de la participation des Sacremens pendant quelque temps. Enfin, si tout leur est contraire, Patriarche, Evêques, Prêtres, ils se portent à une étrange

extrémité ; ils vont devant le Cadi ou Magistrat Turc, font rompre leur mariage, et en contractent un autre à la Turque, qu'ils nomment *Cheré* ; mariage de justice. C'est la crainte de les voir aller à cet excès, au mépris de l'Eglise, qui fait plier le Patriarche et les Evêques, et qui extorque d'eux les permissions qu'on leur demande. Cependant on m'a assuré que les exemples de dissolution de mariage ne sont pas fréquens, et que les personnes qui ont de la piété en ont horreur, sur-tout de ceux où le Magistrat Turc intervient.

Pour satisfaire à toutes les demandes que vous m'avez faites, mon Révérend Père, touchant l'usage des Coptes dans l'administration des Sacremens, j'ai encore à ajouter deux de leurs pratiques, qui semblent avoir quelque rapport au Baptême.

La première est en mémoire du Baptême de Jésus-Christ. Ils ont, en quelques-unes de leurs Eglises, de grands bassins ou des lavoirs qu'ils remplissent d'eau le jour de l'Epiphanie : le Prêtre la bénit, y plonge les enfans, et le peuple s'y jette ; quelques-uns se contentent de se laver les mains et le visage. Au défaut de lavoir, le Prêtre bénit l'eau dans de grands plats, et chacun en prend pour se laver de même les mains et le visage. On m'a dit qu'à la campagne et sur les bords du Nil la bénédiction se fait sur la rivière même, où le peuple se baigne ensuite, et que plusieurs Mahométans s'y baignent aussi, à l'imitation des Chrétiens.

Comme les Ethiopiens ont une semblable pratique, c'est ce qui a pu donner lieu de les accuser de renouveler le Baptême le jour de l'Epiphanie.

La seconde pratique que j'ai à vous expliquer, c'est la Circoncision qu'ils ont prise, non pas des Juifs, mais des Mahométans, comme je l'ai déjà remarqué; c'est pourquoi on ne peut leur en parler, qu'on ne les fasse rougir. Comme je m'en entretenais un jour avec un Mebacher estimé de toute la Nation pour sa capacité, et auquel les Prêtres même me renvoient pour répondre à mes questions : *Tenez pour certain*, me dit-il, *que la Circoncision est parmi nous le caractère honteux de notre esclavage sous les Mahométans*; *aussi nous nous en dispensons*, *et elle n'est plus usitée que parmi des ignorans.* En effet, il n'est pas maintenant ordinaire qu'au Caire on circoncise les enfans, et l'on m'a dit que le Patriarche l'a défendu; on m'avait même promis de me faire voir le décret qu'il a fait à ce sujet. Mais on m'a dit aussi que ce caractère honteux s'imprime encore à la campagne, et sur-tout dans la Haute-Egypte.

Je sais qu'Hérodote, Diodore de Sicile, Strabon, Clément d'Alexandrie, Philon, mettent la Circoncision entre les autres coutumes des anciens Egyptiens; mais s'imaginer que de ces anciens Egyptiens elle se soit continuée jusqu'aux Coptes leurs descendans, c'est ce qui n'est nullement soutenable. Tant de saints et d'auteurs ecclésias-

tiques qui ont fleuri en Egypte n'en ont jamais parlé. Origène, dans le cinquième livre contre Celse, déclare expressément que c'est une chose défendue aux Chrétiens ; et en l'Homélie troisième sur la Genèse, il explique fort au long que la Circoncision figurée par celle d'Abraham est toute spirituelle. Il serait inutile de s'arrêter sur un point que personne ne contestera, et qui n'a jamais été reproché aux Chrétiens d'Egypte que depuis l'irruption des Sarrasins. Ces infidèles conquirent un si beau pays en moins de trois ans, y étant entrés en 639, et ayant pris Alexandrie, la dernière place qui restait aux Grecs, en 641. Il n'est pas croyable que les Egyptiens, afin de gagner les bonnes grâces de leurs nouveaux maîtres, se soient aussitôt et de concert déterminés à les imiter dans la Circoncision ; et il paraît par une histoire que raconte Abulbacarat, qu'elle n'était pas encore généralement reçue en 830, que Joseph fut élu Patriarche ; car ce Patriarche consacra pour l'Ethiopie un Evêque nommé Jean, qui y étant arrivé, eut beaucoup à souffrir, parce qu'il n'était pas circoncis, ou plutôt parce qu'il croyait ne l'être pas. La première mention que fasse Elmancin de la Circoncision, est sous le Patriarcat de Macaire II, élu l'an 1102, qui changea l'usage de ne circoncire les enfans qu'après qu'ils avaient été baptisés, et qui ordonna qu'ils le seraient avant le Baptême.

La Circoncision passe-t-elle parmi eux pour une action de Religion ? Leur Rituel

semble le faire entendre par ces mots : *La Circoncision des enfans des Coptes est une coutume du pays, par laquelle ils sont attachés d'un lien plus étroit;* et quoiqu'il n'y soit pas dit expressément qu'*ils sont attachés à Dieu*, c'est néanmoins où le sens conduit naturellement. Toutefois ils nient fortement d'y reconnaître autre chose qu'une coutume du pays; et, en effet, les Ministres de l'Eglise n'y interviennent point, et il n'y a aucune Oraison prescrite pour cette cérémonie. Quand la coutume a été introduite, me disait le Mebacher, on a cherché à en cacher la turpitude, et à l'autoriser par de mauvaises raisons.

Comme j'avais lu dans un autre de leurs Rituels, que le huitième jour après la naissance d'un enfant, le Prêtre allait au logis réciter l'Evangile de saint Luc, chapitre 2. *Le huitième jour étant arrivé, qu'il fallait circoncire l'enfant; il fut nommé Jésus :* j'y soupçonnai du mystère, et je m'en expliquai à un Prêtre. *Je vois*, me répondit-il avec émotion, *que vous voulez en venir à la Circoncision. Si elle se pratique encore par quelques ignorans, à Dieu ne plaise qu'aucun Prêtre y assiste. Avez-vous vu dans le Rituel quelque prière, quelque Oraison qui y ait rapport? Il est vrai que le huitième jour nous allons en la maison où est né un enfant, que nous y récitons l'Evangile avec des Prières, mais c'est uniquement pour le nommer, à l'imitation et à l'honneur de l'imposition du nom de Jésus.*

Quoique les Coptes tâchent de se retrancher sur la coutume du pays, je ne laisse pas de dire que c'est une coutume superstitieuse et inexcusable. Les termes du Rituel *d'un plus étroit attachement* font leur condamnation.

Je crois que de là est venue une autre coutume. Se voyant ainsi confondus avec les Juifs et les Mahométans, et voulant se distinguer, ils se marquent d'une croix sur le bras ; ils se font piquer la peau avec une aiguille, et mettent dessus, ou du charbon broyé, ou de la poudre, qui laisse une marque ineffaçable, qu'ils ne manquent pas de montrer quand on leur demande s'ils sont Chrétiens.

C'est sans raison qu'on a dit que les Coptes observent le Sabbat : je les vois tous occupés à leur travail en ce jour comme dans les autres jours de la semaine, et ils ne le quittent que le Dimanche et les Fêtes.

Pour ce qui est du sang des animaux et de la chair des animaux suffoqués, il est vrai qu'ils s'en abstiennent ; les uns seulement, parce qu'ils ont vu dès l'enfance que chez eux on n'en mangeait point ; les autres, parce qu'ils estiment cette espèce de nourriture mal-saine : enfin, les autres prétendent que les préceptes des Apôtres de s'en abstenir, s'étend au temps présent.

Des usages des Coptes je passe à leur créance. Le point capital, et sur lequel ils sont intraitables, est de ne reconnaître en

Jésus-Christ qu'une seule nature, une seule volonté, une seule action, comme une seule personne. Ils ne peuvent entendre parler du Concile de Chalcédoine, de saint Léon, de l'Empereur Marcien : il les ont en horreur, et les chargent d'anathêmes, en leur reprochant d'avoir fortifié l'hérésie de Nestorius. Quand après cela on vient à examiner quel est dans le fond leur sentiment, soit qu'on cherche à s'en éclaircir par leur profession de Foi, ou qu'on consulte leurs auteurs, ou qu'on les interroge eux-mêmes, on ne peut, sans en être affligé, voir le mêlange qu'ils font de leurs erreurs avec des vérités catholiques.

Voici quelle est la profession qu'ils font avant de communier : *Je crois, je crois, je crois, etc. ; je confesse jusqu'au dernier soupir, que c'est ici le corps vivifiant que votre Fils unique, Notre-Seigneur et notre Dieu, notre Sauveur Jésus-Christ a pris de Notre-Dame la Mère de Dieu, pure et immaculée sainte Marie : il l'a uni à sa divinité sans confusion, sans mélange, sans changement. Il l'a confessé généreusement devant Ponce Pilate ; et il l'a livré pour nous au saint arbre de la Croix, uniquement par sa volonté. Je crois que la divinité n'a pas abandonné l'humanité un seul moment. Il se donne pour le salut et pour la rémission des péchés et pour la vie éternelle de celui qui le reçoit. Je le crois véritablement. Ainsi soit-il.* Ils croient donc et ils confessent que la divinité et l'humanité sont

en Jésus-Christ sans confusion, sans mêlange et sans changement.

Dans un livre qu'ils estiment beaucoup, et qui est intitulé *Pierre précieuse*, où toute leur Doctrine touchant les mystères de la Trinité et de l'Incarnation est expliquée, on lit ces mots au chapitre 3 : *Le Fils de Dieu a pris un corps et une ame raisonnable, entièrement semblables aux nôtres, à l'exception du péché : ni la divinité n'a point été changée en l'humanité, ni l'humanité en la divinité : mais chacune a gardé ce qui lui était propre. Il n'y a point deux natures séparées après l'union, qui ne souffre point de séparation, comme le disent unanimement les saints Athanase, Cyrille, Epiphane, Sévère.*

Ils ne font point de difficulté de dire dans une Oraison à la sainte Vierge, que *Jésus-Christ est consubstantiel à son Père selon la divinité pure et incorruptible, et consubstantiel à nous selon son humanité pure et non divisée.* Ainsi, on les voit employer les mêmes termes, par lesquels le Concile de Chalcédoine a cru assurer nettement la distinction des deux natures.

Je reviens au livre de la *Pierre précieuse*, parce qu'il me paraît mériter attention. L'auteur rapporte un long passage de la seconde lettre de saint Cyrille à Successus, Evêque d'Isaurie, et s'attache particulièrement à l'expression *d'une nature du Verbe incarné. Saint Cyrille*, dit-il, *s'exprimant ainsi, nous apprend tout ce que nous devons croire :*

par ces mots, une nature, *il bannit la division*, *il exclut deux personnes, deux natures séparées, deux volontés opposées, deux actions contraires* : *et par ces autres mots*, du Verbe incarné, *il rejette tout mélange, toute confusion, tout changement.* Ensuite l'auteur cite dans le même sens plusieurs lettres que les Patriarches d'Alexandrie et d'Antioche se sont écrites en signe de communion, et où ils disent anathême à Marcion, à Manès, à Apollinaire, à Eutichès, à Nestorius. Et il conclut que leurs Pères les Patriarches ont ordonné de *confesser une nature, une volonté, une action de Dieu incarné*, afin d'éviter, par le terme d'*une nature*, la division dans laquelle Nestorius est tombé. Enfin, dans leurs livres, s'ils rejettent deux natures, deux volontés, deux actions, ils ne manquent guère d'y ajouter le correctif de deux natures séparées, de deux volontés opposées, de deux actions contraires.

Dans la conversation ils s'expliquent de même. Le Mebacher dont j'ai déjà parlé, m'a avoué qu'il dirait volontiers qu'*il y a deux natures en Jésus-Christ*, en ajoutant incontinent, *en une seule personne et non séparées.* Ceux d'entre nous, continua-t-il, qui ont lu et qui savent quelque chose, n'ont pas coutume de dire simplement qu'il n'y a qu'une nature : ils s'attachent à l'expression de saint Cyrille, d'*une nature de Dieu incarné*, ou que *Dieu a une nature incarnée.* Mais, en même-temps, il me conseilla, si je ne voulais pas d'abord aigrir les esprits, de ne

point parler du Concile de Chalcédoine et de saint Léon.

M'entretenant avec un Moine du Monastère de saint Macaire, et Prêtre, je lui demandai premièrement s'il ne croyait pas que Jésus-Christ est véritablement Dieu, et qu'il a la nature divine? et puis s'il ne croyait pas que Jésus-Christ est véritablement homme, et qu'il a la nature humaine? Il n'hésita pas à me répondre qu'il le croyait ainsi. De plus, continuai-je, ne croyez-vous pas que la nature divine et la nature humaine ne sont en lui ni confondues, ni mêlées, ni changées, et qu'elles demeurent ce qu'elles sont d'elles-mêmes? Il en convint encore. Voilà donc, repris-je alors, une nature et une nature, c'est-à-dire, deux natures en Jésus-Christ. Il me nia la conséquence, ne comprenant pas ce que c'est que distinction et séparation des deux natures, ni qu'elles soient distinguées et unies, et non pas une.

Certainement les Coptes ne sont pas Monophysites au sens d'Eutychès : ils disent hautement anathême à cet hérétique insensé, pour avoir soutenu que les deux natures après l'union se sont confondues ensemble, pour n'en faire plus qu'une, ou que la divinité a absorbé l'humanité. Mais leur entêtement à soutenir qu'il n'y a en Jésus-Christ qu'une nature, une volonté et une opération, est une hérésie réelle, qui les rend absolument inexcusables. Et c'est les y entretenir, que de leur passer cette expression, en considération de l'interprétation qu'ils semblent

y donner, et qui en effet n'est qu'un subterfuge.

Au reste, ce n'est pas d'aujourd'hui que les Monophysites, sectateurs de Dioscore et rebelles au Concile de Chalcédoine, ont commencé à dire qu'en Jésus-Christ la divinité et l'humanité ne sont ni confondues, ni mêlées, ni changées; qu'il est selon la divinité consubstantiel à son Père, et que selon l'humanité il nous est consubstantiel. Dioscore, au Concile de Chalcédoine, n'évita pas l'anathême, en disant lui-même anathême à quiconque soutenait qu'il s'est fait une confusion, ou un changement, ou un mêlange des natures. Pierre, surnommé *Mogus*, deux fois intrus dans le Siége d'Alexandrie, en 477 et 482, affectait de parler de même, lui qui était à la tête du parti : et ce fut en sa faveur, que l'Empereur Zénon fit cet Edit d'union, nommé *Hénotique*, condamné par le Pape Félix III, et détesté des Catholiques, qnoique les mêmes termes y fussent employés.

En quoi consiste l'hérésie des Coptes touchant l'Incarnation? C'est que comme, selon l'ancienne Philosophie, par l'union physique de notre corps et de notre ame, il se forme une seule nature, ensorte que ces deux parties de nous-mêmes concourent ensemble à toutes nos actions, l'ame aux mouvemens du corps, le corps aux sentimens de l'ame : ainsi les Coptes prétendent que par l'union hypostatique la divinité et l'humanité en Jésus-Christ sont devenues un seul principe

actif de toutes ses opérations ; de manière que ses actions, je dis celles qui répondent aux nôtres, ne sont pas seulement divines par l'excellence qu'elles tirent de la divinité, mais encore parce qu'elles en émanent. De là survinrent autrefois tant de contestations entre les chefs du parti à Alexandrie ; les uns soutenant, en conséquence de leur erreur principale, que la divinité avait souffert en Jésus-Christ souffrant ; et les autres pour éviter une impiété si palpable, se réduisant à nier que l'humanité eût véritablement souffert, ce qui était une autre impiété.

Telle était l'hérésie des Monophysites, sectateurs de Dioscore et de Sévère ; telle est encore celle des Coptes : ils l'ont reçue avec les interprétations mitigées et éblouissantes de ces anciens ennemis du Concile de Chalcédoine, qui ne cessèrent de remplir Alexandrie et toute l'Egypte de séditions, jusqu'à ce qu'enfin le pesant joug des Mahométans les a contraints de se tenir en repos.

Quoiqu'ils aient de la vénération pour Dioscore, ils en ont incomparablement davantage pour Sévère, Patriarche intrus dans le siége d'Antioche. Sévère est ici le grand Saint et le grand Docteur ; et il a bien mérité parmi eux ces titres de distinction par ses travaux et par la multitude de ses écrits pour soutenir la secte. Je ne dois pas oublier sur son chapitre, qu'il souscrivit à l'Hénotique de Zénon.

Ce que je dis des Coptes doit pareillement s'appliquer aux Arméniens, aux Suriens,

aux Ethiopiens, qui sont d'accord avec eux, pensent et parlent comme eux. Ils sont tous nommés Jacobites, de Jacques *Zanzale*, Moine, et disciple de Sévère, comme l'assure *Seïd ebn Batrik*, qui l'appelle *Burdaï* en Arabe, c'est-à-dire, habillé de bardes de chameaux. Il fut ordonné Archevêque en secret, dans le temps que les Empereurs fesaient arrêter les Evêques qui refusaient d'accepter le Concile de Chalcédoine : et sous ce vil extérieur, il parcourut l'Arménie, la Syrie et d'autres Provinces, ordonnant en tous lieux des Evêques, des Prêtres, des Diacres.

Je crois, mon Révérend Père, vous avoir exposé fidèlement la créance des Coptes et des Jacobites sur ce dernier article. Leur attachement pour Dioscore, pour Sévère et pour l'Hénotique de Zénon, est ce qui nous fait juger leur conversion si difficile. Si l'on pouvait les en faire revenir, on les trouverait assez dociles sur tout le reste.

1.° S'ils ne disent pas que le saint Esprit procède du Père et du Fils, ils ne le nient pas. Ils récitent simplement le Symbole : *Je crois au saint Esprit vivifiant, qui procède du Père*, sans l'addition, *et du Fils ;* mais ils ne se formalisent pas de nous l'entendre réciter avec cette addition. Ce qui est certain, c'est qu'ils ignorent absolument la dispute que nous avons là-dessus avec les Grecs : et s'ils étaient obligés de prendre parti, je crois que par émulation et par haine contre les Grecs ils se rangeraient du nôtre.

2.°

2.° Il n'est pas vrai qu'ils croient que les ames attendent jusqu'au jour du jugement universel, pour être admises dans la béatitude du Ciel, ou pour être précipitées dans les tourmens de l'enfer. Un Prêtre que j'interrogeais sur ce point, me répondit avec esprit : *L'homme après sa mort va en sa maison.* Il empruntait ces paroles de l'Ecclésiaste, ch. 12. *L'homme ira dans la maison de son éternité.*

3.° Touchant le Purgatoire, on les trouve toujours prêts à dire qu'ils font des prières, des aumônes, et d'autres bonnes œuvres pour les morts, afin que Dieu fasse miséricorde à ceux qui sont décédés sans avoir entièrement satisfait à sa justice pour leurs péchés, et afin qu'il diminue leurs peines. Mais il faut bien du manége pour les amener à déclarer les fables ridicules qu'ils ont ajoutées ; ils ne les racontent qu'avec confusion, et je ne crois pas qu'elles soient dans aucun livre. Un Ange, disent-ils, prend l'ame à la sortie du corps, et la fait passer par une grande mer de feu, où il la plonge plus ou moins, selon qu'elle est plus ou moins criminelle : une ame pure passe si haut au-dessus, qu'elle n'en souffre nulle atteinte. L'Ange la présente à son Créateur, qui la renvoie à quarante jours pour entendre sa dernière Sentence. La pauvre ame retourne au logis chercher son corps ; elle va au tombeau, elle retourne encore au logis, et y erre pendant trois jours. Alors les Prêtres y vont, récitent des Prières, et l'en font sortir.

L'Ange la reprend, la conduit dans le Paradis et dans l'enfer, lui fait voir les différentes demeures des bienheureux et des damnés ; et il emploie trente-sept jours à cette visite. C'est le terme d'être encore présentée à Dieu, qui prononce alors l'arrêt d'un sort éternel. Une preuve qu'ils n'ont pas grande foi à ces rêveries, c'est qu'après les quarante jours ils continuent de prier pour les morts.

4.° Ils ont sans comparaison plus de vénération que nous n'en avons pour les Images : ils se prosternent devant elles ; et après les avoir touchées de la main avec respect, ils se frottent les yeux et le visage. Je remarquerai en passant, que vraisemblablement ils n'ont pas pris des Grecs, pour lesquels ils ont tant d'aversion, le culte des Images ; et par conséquent il est très-ancien dans l'Eglise d'Alexandrie. A la vérité, ils n'en ont que de plates ; mais je n'ai vu personne d'entr'eux condamner celles qui sont relevées en bosse, et qui ne fût disposé à les honorer également. Les uns disent qu'ils ne savent pas en faire ; et les autres, qu'ils ont peur que les Turcs ne les traitent d'idolâtres. Un Prêtre m'a assuré qu'en une des principales Eglises de cette Ville, on garde un crucifix de bronze, que le Vendredi-Saint on expose au peuple pour l'attendrir sur la mort de son Sauveur.

A propos des Images, je rapporterai une de leurs cérémonies, qu'ils appellent l'enterrement de la Croix. Ils passent presque

tout le jour du Vendredi-Saint dans l'Eglise en prières, et à faire des prosternations. Ils embaument d'aromates la Croix, la couvrent d'un voile, et la posent sur l'autel, où elle demeure ainsi jusqu'à la Messe de Pâques, laquelle, selon l'ancien usage, se célèbre à minuit.

5.° Un schisme qui dure depuis plus de douze cens ans, n'a pu entièrement effacer de leur esprit le respect qui est dû à l'Eglise Romainé. Le Patriarche se glorifie d'être successeur de saint Marc, et reconnaît que le Pape est successeur de saint Pierre. Il y a encore plus, car tous les ans ils solennisent une Fête de la supériorité de saint Pierre sur les autres Apôtres.

A cette pensée, mon Révérend Père, mon zèle et ma confiance se raniment : malgré les obstacles que je vois à leur conversion, et que je vous ai exposés au commencement de ma Lettre, je n'en désespère pas. Ce reste de respect pour l'Eglise Romaine est une semence qui, après être demeurée long-temps cachée en terre, produira le fruit d'une réunion. J'en reviens encore à dire que le moyen le plus efficace de la hâter, est de commencer par écarter l'ignorance, d'augmenter le nombre des ouvriers de l'Evangile, et d'ouvrir des écoles; ce seront les fruits des aumônes que vous nous procurerez.

L'Egypte qu'on visitait autrefois pour s'édifier de la vie admirable et du grand nombre des Saints qui l'habitaient, n'offre aujourd'hui à mes yeux que des objets de douleur.

Ce n'est plus cette Eglise d'Alexandrie si florissante ; ce ne sont plus ces déserts peuplés de tant de Monastères et de tant d'Anachorettes. Un si triste changement toujours présent à mon esprit, me tient dans une affliction continuelle : je m'applique les paroles du Prophète : *Cane lugubre super multitudinem Ægypti.* Gémissez sur l'état lugubre de l'Egypte. Les Turcs sont les maîtres de ces belles et riches régions ; cela est déplorable. Mais je m'attendris sur mes chers Coptes ; ils sont mes frères par le Baptême, et leur constance dans la profession du Christianisme au milieu de tant de persécutions, me les rend infiniment aimables ; cependant je les vois marcher tranquillement hors de la voie du salut. Si leur ignorance et leur indolence les rendent insensibles à un si grand malheur, éclairons-les, aimons-les, afin qu'ils le connaissent et qu'ils s'en retirent. C'est sur l'état présent de cette pauvre Nation, comme je l'ai exposé, qu'il faut juger du secours qu'il conviendrait de lui donner. Je suis persuadé, mon Révérend Père, qu'il ne manque à votre zèle pour le lui procurer efficacement, que d'être secondé.

Comme vous me demandez aussi dans votre Lettre, mon Révérend Père, quelque éclaircissement touchant les *Melchites* qui sont en Egypte, il faut encore tâcher de vous satisfaire sur cet article. Les Coptes prétendent leur faire injure en les appelant de ce nom, qui signifie qu'ils n'ont point d'autre Religion que celle du Prince : et plût à Dieu que

ce reproche eût aujourd'hui quelque fondement ! Les *Melchites* sont entièrement attachés pour la doctrine et pour les rits à la Religion des Grecs, dont ils gardent la langue dans l'Office divin. Ils se distinguent en Grecs de naissance et en Grecs d'origine : ceux-là sont des Marchands, qui abordent ici en assez grand nombre de Constantinople et de l'Archipel pour le commerce : ceux-ci sont nés en Egypte, de familles qui y sont établies depuis long-temps ; ensorte qu'ils n'ont point d'autre langue que l'Arabe, qui est celle du pays, et de là vient qu'on les nomme communément *Enfans des Arabes*.

Au Caire il n'y a pas un *Melchite* contre cinq cens Coptes : à Alexandrie ils sont à-peu-près égaux pour le nombre, c'est-à-dire, quatre ou cinq familles des uns et des autres : à Rosette, à Damiette, à Suez, les Melchites sont supérieurs en nombre. Ils ont outre cela le célèbre Monastère du mont Sinaï, et à deux journées au-delà une Bourgade sur le rivage Oriental de la mer Rouge.

Ils ont leur Patriarche avec le titre de Patriarche d'Alexandrie, lequel fait sa résidence ordinaire au Caire, et ils n'ont aucun Evêque. Seulement l'Abbé du mont Sinaï a le titre d'Archevêque et se dit indépendant du Patriarche. J'en ai vu un, qui était des environs de Constantinople, homme d'esprit, et qui allant prendre possession de son Monastère, mena un Jésuite avec lui : un an après je lui envoyai un Bref du Pape qui m'avait été adressé ; et ce fut apparemment

ce Bref qui le détermina à quitter secrètement ses Religieux ; il prit la route de Constantinople , dans le dessein de se retirer à Rome.

J'ai vu aussi un Patriarche d'un grand mérite , et j'ai eu l'honneur de l'entretenir quelquefois ; il était Candiot de nation , et Docteur de l'Université de Padoue , où il avait fait ses études. Il avait véritablement de la science ; mais la science n'est pas de commerce en Egypte ; il souffrait donc de se voir réduit à garder la sienne renfermée en lui-même , sans pouvoir la découvrir à personne. Car non-seulement il était le seul savant en Egypte ; mais aussi le seul qui se souciât de l'être : (je ne parle pas des Francs.) Il voulut prêcher , et il le fit en Grec : son troupeau qui n'entendait que l'Arabe , s'ennuya à ses Sermons. Il entretenait des correspondances à Rome, et dans la conversation il voulait paraître orthodoxe. Des Prélats d'Italie , me disait-il, me pressent de me déclarer hautement , et de réunir mon Eglise à l'Eglise Romaine ; ils ne savent pas ce que c'est d'être sous la domination des Turcs : qu'ils nous en délivrent , la réunion est faite. (Vain prétexte.)

Si dans toute la suite de ma Lettre j'ai parlé des Coptes et des Melchites , comme de deux peuples aussi distingués d'origine qu'ils le sont de sentimens , je l'ai moins fait par persuasion , que pour m'accommoder à l'opinion commune. Au contraire il m'est évident, que parmi les Coptes il y a des

Grecs d'origine, et parmi les Melchites des Egyptiens d'origine. Car qui pourra jamais s'imaginer, s'il y fait réflexion, que dans l'agitation où fut l'Egypte après le Concile de Chalcédoine, tous les Grecs généralement se soient déclarés pour le Concile et tous les Egyptiens contre? Ce n'est pas ce qui arrive ordinairement dans les contestations sur la Religion, où la division pénètre jusques dans les familles particulières. Pourquoi cette unanimité des Grecs dans l'Egypte, tandis que dans toutes les autres provinces de l'Empire, et dans la Grèce même, ils ne s'accordaient pas entr'eux? la discorde n'inspira nulle part tant de fureur qu'à Alexandrie; un Patriarche Catholique fut mis en pièces par le peuple; les autres furent menacés du même traitement et obligés de fuir: or ces hommes animés de l'esprit séditieux de l'hérésie, étaient des Grecs qui criaient contre le Concile de Chalcédoine. Tous les premiers Patriarches de la secte étaient Grecs, aussi-bien que les principaux Docteurs. Enfin dans toute l'histoire ancienne on ne découvre pas le plus léger vestige de cette prétendue division entre les deux nations. D'où je conclus que la distinction des Melchites et des Coptes, doit se rapporter à la diversité des sentimens, et non pas à celle d'origine, et que le nom de Coptes est, comme celui de *Melchites*, un nom de secte.

Je croyais, mon Révérend Père, avoir répondu à toutes les questions que vous m'avez faites: il ne me reste plus qu'à sou-

haiter que vous soyez content de mes réponses, et à vous offrir ma bonne volonté dans les autres occasions où il vous plaira de m'employer. Vous devez être bien persuadé que tous vos Missionnaires, et moi en particulier, sommes tout disposés, et par inclination et par reconnaissance à exécuter ce que vous aurez pour agréable d'exiger de nous.

Nous vous prions à notre tour d'avoir égard à notre petit nombre d'Ouvriers pour cultiver le vaste et fertile Royaume d'Egypte. Lorsque nous serons un plus grand nombre de Missionnaires, nous pourrons tenter de plus grandes entreprises pour porter plus loin les lumières de l'Evangile.

Nous seconderons de notre côté vos soins, en demandant à Dieu qu'il les bénisse, et qu'il inspire à ceux qui tiennent leurs richesses de sa libéralité, le saint desir de lui en payer le juste tribut, en vous donnant les moyens de multiplier les Missionnaires, pour multiplier nos bonnes œuvres, et leurs mérites devant Dieu. Je suis dans l'union de vos saints Sacrifices, etc.

Au Caire, le 20 *Juillet* 1711.

Fin du quatrième Volume.

TABLE

Des Lettres contenues dans ce Volume.

Fin de la Table du quatrième Volume.




a39003 009523795b

